



HAL
open science

L'économie du quotidien : une étude de la précarité à travers l'exemple des pratiques agricoles domestiques dans le monde rural russe

Glenn Mainguy

► **To cite this version:**

Glenn Mainguy. L'économie du quotidien : une étude de la précarité à travers l'exemple des pratiques agricoles domestiques dans le monde rural russe. Sociologie. Université de Bordeaux, 2016. Français. NNT : 2016BORD0323 . tel-02965624

HAL Id: tel-02965624

<https://shs.hal.science/tel-02965624>

Submitted on 16 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE PRÉSENTÉE
POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR DE

L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

ÉCOLE DOCTORALE SP2 « SOCIÉTÉS, POLITIQUE, SANTÉ PUBLIQUE »

SOCIOLOGIE

Par Glenn MAINGUY

L'économie du quotidien

Une étude de la précarité à travers l'exemple des pratiques agricoles domestiques
dans le monde rural russe

Sous la direction de : Antoine ROGER
(co-encadrant : Ronan HERVOUET)

Soutenue le 7 décembre 2016

Membres du jury :

Mme MESPOULET, Martine, Professeure des Universités, Université de Nantes, Présidente
M.LAFERTE, Gilles, Directeur de recherches à l'INRA, CESAER INRA Dijon, rapporteur
M. Le VELLY, Ronan, Maître de conférences HDR, SupAgro Montpellier, rapporteur
M. ROGER, Antoine, Professeur des Universités, IEP de Bordeaux, directeur de thèse
M. HERVOUET, Ronan, Maître de conférences, Université de Bordeaux, co-encadrant

Titre : « L'économie du quotidien. Une étude de la précarité à travers l'exemple des pratiques agricoles domestiques dans le monde rural russe »

Résumé : Après la crise des années 1990, le monde rural, à l'image de la société russe, est traversé, à partir des années 2000, par un processus de normalisation économique et sociale. Cette thèse étudie ce phénomène – *par le bas* – à partir d'une enquête ethnographique menée au sein des espaces ruraux russes, portant sur les pratiques de la vie quotidienne dans divers lieux et auprès de différents acteurs en situation de précarité. L'argumentation développée obéit à un double mouvement. Elle montre d'une part comment le développement de l'économie de marché a généré au sein de la population rurale des formes diverses de précarité et d'autre part que l'investissement des individus au sein de l'économie domestique peut être considéré comme un moyen de se protéger contre le risque de précarisation, en se reconstruisant des formes de vie stables et en réduisant par là-même l'incertitude de leur existence. D'une part, l'examen de l'organisation de l'économie domestique est centré sur la mise en place des mécanismes de protections rapprochées en réponse à la situation de précarité vécue par les acteurs. D'autre part, cette thèse met en évidence que le mouvement de repli des hommes vers la sphère domestique entraîne une redéfinition de leur rôle au sein de la famille et comment leur intégration à un collectif de travail *domestique* permet à ceux-ci de retrouver une place légitime dans la société. Enfin, ce travail révèle la manière dont les logiques marchandes véhiculées par le développement du capitalisme sont retraduites dans les pratiques économiques ordinaires et comment elles expriment un mouvement conjugué de domestication du marché et de marchandisation de la sphère domestique.

Mots clés : Précarité, marché, Russie, capitalisme, économie domestique, ethnographie, travail, changement social radical, économie du quotidien, logique de prévoyance, pratiques agricoles domestiques, sociologie visuelle.

Title : The everyday Economy. A study of precariousness from the example of the agricultural domestic practices in the Russian rural world »

Abstract : After the crises of the 1990's, like the overall Russian society, the rural world experienced a process of economical and social normalization. This thesis studies this phenomenon – from below – on the basis of an ethnography of the practices of everyday life carried in the Russian rural territories, in various places and concerning different people in precarious situation. The argumentation of this thesis follows a double movement. On one hand, she explains how the development of the market economy generated in the rural population various form of precarious situations, and on the other hand she demonstrates how the work of people in the household production can be interpret as a protection toward this risk and a way of rebuilding some stability and security into the conditions of their daily life. Firstly, the analysis of the organisation of the household economy is focusing on the constitution of the family solidarities and on the way they help people dealing with the insecurity of their daily life. Secondly, this thesis emphasis that the movement of retreat into the household experienced by the men lead to a redefinition of their role in the family and highlight how by their integration in the household production they manage to rehabilitate themselves within the society. Thirdly, this study shows how the market logics spread by the development of the capitalism economy are translated in the ordinaries economics practices and how these practices reveal the existence of a combine movement of domestication of the market and marketization of household economy.

Keywords : precariousness, market, Russia, capitalism, household economy, work, everyday economy, agricultural domestic practices, visual sociology, foresight logical, radical social transformation

Unité de recherche

Centre Emile Durkheim, UMR 5116, 3 ter Place de la Victoire, 33076 Bordeaux Cedex

L'économie du quotidien

Une étude de la précarité à travers l'exemple des pratiques agricoles domestiques
dans le monde rural russe

« Il est manifeste que l'économie du jardin et du ménage relève de ces relations que l'on rapporte à la sage gestion et au civisme » (POLANYI, 1983, p.77).

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse Antoine Roger. Son sérieux et sa disponibilité tout au long de ces années m'ont permis de mener à bien mes recherches. Mes remerciements vont aussi à Ronan Hervouet, qui a vu naître le projet depuis son origine et qui a su en accompagner le développement, en prodiguant des conseils toujours très avisés. Sa disponibilité, sa patience et son indéfectible soutien m'ont été très précieux. Je tiens à remercier l'ensemble des membres du jury d'avoir accepté de prendre part à la soutenance de cette thèse.

Je souhaite également exprimer ma gratitude aux équipes de recherche du Centre Emile Durkheim pour m'avoir offert un cadre de travail confortable ; l'école doctorale SP2 pour avoir reçu favorablement ce projet de thèse. Je remercie aussi l'ensemble des personnes – Caroline Dufy, Ioulia Shukan, Hugo Flavier, Oana Macovei, Pierre Deffontaines – qui ont pris part au projet de recherche collective portant sur « La production et l'expression des sentiments moraux dans un contexte de changement social radical. Une analyse des expériences rurales dans trois pays postcommunistes (Russie, Biélorussie, Roumanie) » et grâce auxquels, j'ai obtenu une allocation de thèse financée par le Conseil Régional d'Aquitaine. Cette recherche n'aurait pas vu le jour sans le soutien du CEFR (Centre d'études franco-russe) de Moscou, ni sans celui de l'Université de Sciences Humaines et Sociales de Kolomna (*Государственный социально-гуманитарный университет*). Leur accueil m'a permis d'accomplir mon travail de terrain dans des conditions exceptionnelles.

Ma reconnaissance va également à Pierre Naves, Benoît Giry, Vincent Caby, Juliette Vollet, mes camarades doctorants, pour leur soutien quotidien, ainsi que pour les discussions qui ont enrichi cette thèse et en ont permis l'aboutissement. A ce titre, mes remerciements seraient incomplets sans la mention d'Alina Surubar. Je souhaite aussi exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont accompagné tout au long de cette aventure : Johana Contreras, Hugo Dupont, Léo Mignot, Julie Patarin Jossec, Carolina Rolon, Pierre Vendassi. Enfin, je remercie Thibault Bossy et toute l'équipe pédagogique de la faculté de sociologie de m'avoir accordé leur confiance et de m'avoir donné l'occasion de faire mes premières armes dans le monde de l'enseignement supérieur.

Mes remerciements vont aussi à Maryse Dennes, qui m'a donné l'occasion de partir en Russie, dans le cadre de l'échange avec l'Université Russe de l'Amitié des Peuples de Moscou. Je tiens également à exprimer ma gratitude à mes deux professeurs de russe Isolda Vassilevna et Dina Nikolaïevna, qui ont su me transmettre leur passion pour leur pays et pour leur langue.

Enfin, ma reconnaissance va à mes proches qui m'ont soutenu et qui ont cru en moi tout au long de ce travail, Ronan mon frère, Jean-Claude mon père, Jean-Michel, Hélène et Camille. J'ai en cette circonstance une pensée particulière pour Benjamin, avec qui j'ai parcouru presque trois milles kilomètres dans les campagnes de Russie et qui est pour beaucoup dans la réalisation de cette thèse. Je sais infiniment gré à Nicole ma maman, pour sa sollicitude de tous les instants et pour le temps passé à corriger les différentes versions de ce travail. Enfin, je rends grâce à Alice pour son soutien inestimable, pour son réconfort dans les périodes les plus difficiles et pour ces longues heures passées à relire les épreuves successives de ce manuscrit.

Ces remerciements seraient incomplets sans la mention de Babouchka Valentina, de Ioura, Irma, Sacha, Marina, Kolia, Natalia, le Père Jean, Stan, Aliocha, Axmed, Alexandre et de toutes les personnes qui m'ont accueilli dans leur quotidien au cours de mes différents séjours à la campagne, et qui ont accepté de partager avec moi une part d'eux-mêmes. Ce travail leur est dédié.

Règle de transcription suivie dans le cadre de la thèse		
Russe	Translittération Norme Iso / Gost 2002	Transcription française
Ё	Ë	Io ou ë
Ж	Ž	J
Й	J	Y ou ĭ
У	U	Ou
Х	H	Kh
Ц	C	Ts
Ч	Č	Tch
Ш	Š	Ch
Щ	Šč	Chch
Ъ	`	-
Ы	Y	Y
Ь	´	-
Э	E	E
Ю	û	Iou
Я	Â	Ia

Préambule

S'en sortir

Ecouter les gens discuter, c'était souvent entendre des discussions portant sur le potager, entrer dans les maisons au début du printemps, c'était souvent voir sur les rebords des fenêtres les premiers plants de tomates, les oignons pousser dans des jardinières ou simplement dans des pots en plastique transparent. Le printemps, c'était de nouveau le travail qui commençait pour Irma. Irma était *домохозяйка* (*domokhoziayka*), femme au foyer. Lors de ma deuxième rencontre avec elle, nous attendions, assis dans la cuisine, à boire une tasse de thé. C'était un dimanche et nous rentrions de la messe. Le Père Jean à la fin de son prêche, avait invité les personnes présentes à prendre quelques sachets de graines parmi ceux qui étaient mis à leur disposition dans une imposante boîte en carton posée sur une table à côté de la porte de l'église, et à préparer leurs futurs semis. Nous attendions Ioura son mari, qui travaillait deux jours par semaine comme gardien dans un entrepôt à Moscou. Elle regardait les plants de tomates, qui commençaient à pousser sur le bord de la fenêtre. Je lui ai demandé si elle aimait bien jardiner. Elle m'a répondu avec lassitude : « *oui, mais cela représente pour moi beaucoup de travail, un travail quotidien et fatiguant* ».

Ioura est né dans le village de *Горностаево* – Gornostaevo – situé à cinq kilomètres du village de *Шкинъ* – Chkin'. A l'époque soviétique, les villages de Chkin', Gornostaevo, *Индустрия* – Industria – et *Субботово* – Soubbotovo –, avaient été réunis sous le nom de *Совхоз Индустрия* – Sovkhoz Industria. Après avoir été projectionniste dans le centre culturel du sovkhoze, et une fois l'école terminée, Ioura est parti, faire son service militaire et s'est engagé dans l'armée rouge. Son épouse Irma est née au Kazakhstan, elle a grandi dans un village de la région d'Almaty. Ioura et Irma sont arrivés au village de Ckhin' au début des années 2000. A cette époque-là, Ioura venait de quitter l'armée. Ils ont acheté un terrain et ont

fait construire leur maison. Les travaux ne sont toujours pas terminés. Ils les poursuivent régulièrement, quand ils le peuvent, quand ils en ont les moyens. Quand Ioura était militaire, ils ont vécu en Hongrie. Après la chute de l'URSS, ils sont revenus en Russie. Ils ont vécu quelques années à Moscou, jusqu'au jour où ils ont pu acheter un terrain dans le village de Chkin'. C'est alors qu'ils ont commencé à s'occuper de leur jardin. Aujourd'hui, le potager est indispensable pour eux, afin de subvenir à leurs besoins. Le budget du couple est de 15000 roubles¹ (375 euros).

Quand Ioura est rentré ce jour-là, il m'a demandé de venir fumer une cigarette avec lui devant la maison. J'en ai profité pour lui poser des questions sur son travail. Il m'a répondu qu'il n'y avait pas grand-chose à dire. « Je travaille huit heures, puis je me repose pendant huit heures, et je recommence ». Chaque semaine, il travaille vingt-quatre heures réparties sur deux jours. Après avoir fumé notre cigarette, Ioura a voulu me montrer quelque chose. Nous sommes passés entre les deux serres, puis nous avons traversé le jardin afin de nous rendre à une cabane en bois. Le terrain sur lequel la cabane est construite, est entouré de grillage. Nous y avons accédé en passant un portail métallique fermé par un cadenas. Quand nous sommes entrés dans la cabane, Ioura m'a demandé de ne pas faire de bruit et de marcher doucement. Il y avait cinq ruches desquelles émanait un bourdonnement terrible. Après avoir ouvert une ruche avec attention, il m'a expliqué qu'il les gardait ici pendant l'hiver, et qu'il les mettrait dehors, une fois l'hiver terminé. Pour ne pas trop affoler les abeilles, nous sommes ressortis aussi doucement qu'à notre arrivée et nous sommes retournés à la maison. En chemin, il m'a décrit une nouvelle fois l'ensemble des fruits et légumes qu'ils cultivaient : des oignons, des pommes de terre, des tomates, des poivrons, des carottes, des choux, des betteraves... Le couple s'occupait de nombreux arbres fruitiers, pommiers, poiriers, cassissiers, framboisiers... Ioura était aussi pêcheur. Il a installé derrière leur maison un séchoir pour le poisson et a construit un four pour le fumer. Le poisson séché (*souchenaïa ryba*) et/ou fumé (*koptchenaïa ryba*) fait partie des aliments de base de la nourriture russe. Il produisait aussi du miel et du *samogon*². Certains produits comme le *samogon*, le miel, et le poisson sont vendus. Avant d'entrer dans la maison, Ioura en baissant le ton, comme gêné de devoir m'annoncer quelque chose, m'a dit : « Avec ça, plus mon travail, on a assez, on a de quoi s'en sortir ».).

¹ Le seuil de pauvreté est de 7306 roubles (186,65euros) par mois et par habitant pour une personne adulte en 2013 (Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, 2013).

² Eau de vie artisanale



Photo n° 1 : Plants de légumes posés sur un meuble situé dans le balcon fermé chez Babouchka Valentina. Le 21 avril 2014, *Индустрия* (Indoustrïa), *oblast'* de Moscou, Russie. Photographie Numérique.

Introduction

I / PRESENTATION DE LA THESE

Cette thèse trouve son fondement dans une préoccupation dominante, qui apparaît en filigrane dans toute ma recherche, celle de l'étude de la précarité par l'analyse des pratiques agricoles domestiques accomplies dans le cadre de l'économie du quotidien, et à partir de la restitution d'une enquête ethnographique exécutée au sein des espaces ruraux russes. Dans la mesure où j'ai adopté au cours de mon enquête un raisonnement de type inductif, il est utile de revenir sur la genèse de la constitution de mon questionnement de recherche autour de deux objets principaux : la précarité et les pratiques agricoles domestiques.

A - Des populations précaires

J'ai débuté mon travail de terrain en ayant dans l'idée d'étudier les populations rurales et plus particulièrement, la manière dont celles-ci ont fait l'expérience des transformations économiques et sociales induites par les réformes mises en place en Russie, suite à la chute de l'URSS, dans le cadre de la transition de l'économie planifiée vers l'économie de marché. Aussi, je ne suis pas allé sur le terrain avec une définition bien précise des catégories d'acteurs que je voulais rencontrer et étudier. Il ne s'agissait pas d'analyser des jeunes, des chômeurs, des pauvres, des retraités, des riches, des agriculteurs, des commerçants... mais des personnes demeurant en milieu rural et ayant vécu à l'époque de l'Union soviétique. La nécessité de recourir à la notion de précarité pour qualifier les populations rurales m'est apparue à la fin de mon premier séjour sur le terrain, au moment de passer du travail de recueil des données à la restitution et à l'interprétation de celles-ci. De prime abord, les individus rencontrés au cours

de mon enquête ethnographique avaient des caractéristiques sociales très diverses. Ils étaient d'âges différents. Ils occupaient des emplois différents. Ils habitaient dans des lieux multiples. Certains étaient chômeurs de longue durée, alors que d'autres étaient en situation d'emploi. Les uns n'avaient pas de logement personnel alors que d'autres habitaient dans une maison individuelle. Tous n'avaient pas le même niveau de diplôme ; certains avaient suivi de longues études, d'autre non. Plusieurs étaient célibataires ; beaucoup étaient mariés et avaient des enfants. En somme, mes enquêtés affichaient des caractéristiques sociales extrêmement différentes. Malgré la diversité des situations sociales que j'ai pu relever, les individus rencontrés au cours de mon travail de terrain partageaient des caractéristiques socio-économiques communes : la domiciliation en milieu rural, l'étroitesse des ressources économiques, des conditions de vie souvent mauvaises et fragiles, une situation professionnelle définie par l'occupation d'un travail peu qualifié et par l'alternance entre situation d'emploi et situation de chômage, une mobilité sociale intra-générationnelle descendante, un rapport à l'avenir empreint d'incertitude, une existence marquée par l'instabilité et enfin un risque permanent de tomber toujours plus bas.

En me fondant sur le partage de ces différentes caractéristiques, j'ai cherché une notion permettant de qualifier leur condition commune.

La notion de pauvreté permet-elle de rendre compte de cette situation ? Cette notion définit objectivement la situation des acteurs par rapport à leur niveau de revenus. Ils sont pauvres s'ils ont des revenus qui sont situés sous le seuil de pauvreté. Outre le fait que cette notion exige de connaître le revenu des acteurs que l'on rencontre, ce qui ne fut pas toujours évident dans le cas de mon enquête, la notion de pauvreté n'implique pas nécessairement une situation sociale marquée par l'instabilité et l'incertitude.

« En ce sens, la définition contemporaine de la pauvreté, exprimée par un seuil monétaire, fait non seulement perdre les sens anciens liés à la souffrance sociale, mais également la dimension du risque avec laquelle la plupart des gens vivent au quotidien et devant laquelle ils ne sont pas tous également armés » (Fontaine, 2008, p. 13).

Il faut ajouter ici que l'analyse du discours des acteurs sur leur situation montre une volonté affichée de leur part de ne pas être qualifiés comme des personnes pauvres. Je me souviens en particulier de cette phrase prononcée par Babouchka Valentina, « nous ne sommes pas pauvres, nous vivons simplement ». La notion d'exclusion, décrivant « l'état de tous ceux qui se trouvent placés en dehors des circuits vivants des échanges sociaux » (Castel, 2009, p. 342)

ne semble pas non plus à même de définir la situation des personnes rencontrées. Les acteurs considérés ne vivent pas dans un isolement social absolu et beaucoup possèdent un réseau social riche, et en particulier familial. De plus, la notion d'exclusion amène à analyser l'état des individus en termes de manque et de dénuement extrême. Bien que les conditions de vie des personnes que j'ai rencontrées soient souvent très difficiles, celles-ci disposent d'un logement, certaines occupent un emploi – serait-ce par intermittence ; elles reçoivent un salaire même si ce dernier est faible ou que c'est une pension.

Si les notions de pauvreté et d'exclusion ne permettent pas de qualifier la situation sociale des acteurs rencontrés au cours de mon travail de terrain. Qu'en est-il de la notion de précarité. La précarisation des trajectoires individuelles peut être comprise à travers trois dimensions. Tout d'abord, l'expérience de la précarisation fait référence à la notion de paupérisation, dans la mesure où elle implique la détérioration des conditions de vie. Celle-ci est principalement liée à l'affaiblissement des ressources économiques des acteurs, à la chute de leur niveau de vie et à la fin de la prise en charge sociale de l'individu par l'Etat. Cette situation conduit à un ensemble de limitations et de restrictions en termes d'alimentation, de logement, de santé, de déplacements de loisirs (Bresson, 2012). Elle se détermine ensuite par rapport aux conditions d'emploi et de travail. Dans ce sens, la notion de précarité fait davantage écho à un processus, celui de la dégradation du statut de salarié lié au développement des formes atypiques d'emploi – contrat à durée déterminée, intérim, travail à temps partiel – et à l'augmentation du taux de chômage (Paugam, 2000). La précarisation des salariés ne trouve pas à s'incarner simplement dans le remise en cause du statut de l'emploi, mais aussi dans la détérioration des conditions de travail – dans le rapport au contenu de l'activité et dans la satisfaction au travail. A ce titre, elle peut être entendue au sens d'un mouvement de prolétarianisation.

Au-delà des notions de paupérisation et de prolétarianisation, la notion de précarité permet de rendre compte de la déstabilisation des existences, au moyen d'un raisonnement en termes d'instabilité, d'incertitude et de risque (Bresson, 2012). Elle ne met plus l'accent sur un état de pauvreté et de dénuement, mais sur la permanence d'un risque, celui de devenir encore plus pauvre, de tomber dans la déchéance, l'alcoolisme et d'autre part, sur le développement d'un sentiment profond d'incertitude quant à l'avenir, lié à des difficultés à se projeter, à avoir confiance en le futur et à croire dans le progrès. Enfin, en retenant un critère d'instabilité, la notion de précarité ne se limite plus à l'analyse des conséquences d'une crise ou d'une

mutation affectant la seule sphère professionnelle ; elle permet d'appréhender ces conséquences dans toutes les sphères de l'existence.

Il est alors possible de réunir sous cette même notion les caractéristiques sociales communes aux différents acteurs rencontrés lors de mon travail de terrain au sein des espaces ruraux russes. Ces derniers partagent une condition commune de précarité.

B - Les pratiques agricoles domestiques

Mon intérêt pour les pratiques agricoles domestiques est apparu durant mon enquête de terrain, face à leur omniprésence dans la vie quotidienne des ruraux, et à leur importance dans le discours des populations autochtones. Dans le cadre de ma thèse, par l'expression, *pratiques agricoles domestiques*, je désigne l'ensemble des activités effectuées dans le cadre familial et qui sont liées à la production agricole (faire son potager, élever des bêtes), mais aussi de façon plus générale, à la nourriture et à l'alimentation. Il s'agira à travers celles-ci, de décrire l'étendue des activités incluses dans le processus de production et d'acquisition des biens alimentaires, ainsi que les activités liées à l'usage de ces biens – stockage, consommation, circulation, commercialisation.

L'analyse de la littérature et l'étude des statistiques gouvernementales ont confirmé mes premières impressions, sur la nécessaire prise en compte de la production agricole des ménages dans une analyse de la vie quotidienne des ruraux. Alors que la Russie, grâce au plan de développement agricole mis en place à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, et à sa politique en faveur des grands groupes agro-alimentaires, a repris sa place en tant que grande puissance exportatrice de céréales dans le monde, en 2012, 43,2 % de la production agricole nationale restait le fait de la production des ménages³. De plus, 78,9 % des pommes, 69,1 % des légumes, 48 % de la production laitière, 30 % des têtes de bétail et 93,3 % du miel étaient produits au sein des ménages⁴.

³ Federal'naia sloujba gosoudapstvehoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii (2013)

⁴ Federal'naia sloujba gosoudapstvehoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii (2013)

Aussi, parti analyser des expériences, je me suis retrouvé à observer des pratiques. Dès lors, plusieurs questions pouvaient être posées. Comment interpréter le recours aux pratiques agricoles domestiques par ces individus en situation de précarité ? Quelles fonctions remplissent les pratiques agricoles domestiques dans le cas de personnes en situation de précarité ? Doivent-elles être appréhendées comme des stratégies de survie mises en place par les individus, afin de faire face à leur situation ? Est-il possible de concevoir ces pratiques autrement que comme des activités économiques ou des activités agricoles ?

3 – Une étude du marché

Analyser la situation de précarité des acteurs, ce n'est pas simplement étudier leurs pratiques : mais c'est aussi analyser leur trajectoire de précarisation. Quels sont les facteurs qui ont conduit les acteurs dans cette situation ? Poser la question dans ces termes impose de mobiliser d'autres notions centrales : *le marché*, et en particulier le processus de marchandisation⁵ de la société russe. A travers la notion de marchandisation, le marché⁶ doit être envisagé comme un agent de changements économiques et sociaux. Il peut alors être défini comme un processus d'extension des logiques marchandes au sein d'une société. Dans le cas de la Russie, les transformations de la société qui ont eu lieu à la suite de la chute de l'URSS, peuvent être qualifiées comme relevant d'un processus de marchandisation induit par la remise en cause de l'économie planifiée et par l'institution du régime marchand, comme principal mode de gouvernance de la circulation des marchandises et de l'allocation des ressources. A partir de là, une première question se fait jour : comment interpréter la relation entre marché et précarité ? Comment comprendre le rapport que les populations précaires entretiennent avec le marché ? Celui-ci est-il éprouvé uniquement comme une contrainte ? Ne peut-il pas aussi être envisagé comme un agent libérateur (Fontaine, 2008, 2008 et 2014) ?

Pour répondre à l'ensemble de ces questions autour de la précarité, des pratiques agricoles domestiques et du marché, je propose de suivre tout au long de cette thèse une

⁵ L'utilisation du terme de marchandisation permet de distinguer deux processus ; celui de mise sur le marché d'un bien qui sera qualifié par le terme de marchandisation et celui du développement des logiques marchandes comme principes organisateurs d'une société qui sera caractérisée par le terme de marchandisation.

⁶ Deux autres définitions du marché seront utilisées au cours de ce travail. La notion de marché sera utilisée pour distinguer analytiquement deux types d'économies : l'économie de marché et l'économie domestique. Dans un troisième sens, la notion de marché sera utilisée comme qualificatif d'un régime particulier de régulation des transactions économiques, les échanges marchands.

argumentation qui obéit à un double mouvement : j'entends présenter à la fois les conséquences de l'extension des logiques marchandes au sein de la société russe et les pratiques mises en place par les acteurs pour se protéger contre les conséquences de cette extension. Aussi, à partir de la restitution d'une enquête ethnographique menée au sein des espaces ruraux, je montrerai d'une part comment le développement de l'économie de marché au cours des années 1990 a généré au sein de la population rurale russe des formes diverses de précarité, et d'autre part que l'investissement des individus au sein de l'économie domestique peut être considéré comme un moyen de se protéger contre le risque de précarisation, en se reconstruisant des formes de vie stables, et en réduisant par là-même, l'incertitude de leur existence.

II / LE CAS RUSSE

Avant de décrire le travail de terrain effectué dans le cadre de cette thèse, il me faut premièrement revenir sur le contexte historique dans lequel les trajectoires individuelles étudiées ici, se situent. Même si différents éléments du changement seront développés au cours de la thèse, il est utile, dans le cadre de cette introduction, de retracer les principales évolutions de la société russe. Pour ce faire, je commencerai par revenir sur l'époque soviétique, à travers la description du processus d'intégration des populations rurales à l'économie soviétique, et la construction des *kolkhozes* et des *sovkhozes*. Dans un deuxième temps, je montrerai que l'évolution de la société russe post-soviétique peut être divisée en deux périodes, la crise des années 1990 liée à la mise en place de la thérapie de choc, et la normalisation de la situation économique et sociale des années 2000.

A – L'URSS et l'intégration des populations rurales à la société soviétique

Pour disposer d'une perspective historique, il est nécessaire de revenir brièvement sur la situation des campagnes à l'époque soviétique et en particulier sur la caractérisation de ce qu'est un *kolkhoze* et un *sovkhoze*. Ces deux termes qualifient chacun une forme particulière d'exploitation agricole. Le terme *колхоз* (*kolkhoze*) est la contraction du terme *коллективное хозяйство* (*kollektivnoe khoziaistvo*) qui peut être traduit par l'expression,

exploitation collective, ou ferme collective. Le *kolkhoze* se distingue du *совхоз* (sovkhoze), *советское хозяйство* (sovetskoe khoziaistvo), qui signifie exploitation soviétique, traditionnellement traduit par le terme de ferme d'état. Les sovkhazes sont gérés comme des entreprises industrielles. Les travailleurs jouissent du statut de salariés et les salaires sont calculés comme ceux des ouvriers de l'industrie. Ce dernier est composé d'un revenu fixe auquel s'ajoutent des primes. Le travail y est organisé en brigades. Les kolkhozes quant à eux sont des coopératives de travailleurs. Aussi, dans le cas des kolkhozes, les outils de productions sont la propriété du kolkhoze, alors que dans les sovkhazes, ceux-ci sont la propriété de l'Etat. Dans les deux cas, la terre est propriété de l'Etat. De plus, si le responsable du sovkhaze est un directeur nommé directement par le ministère de l'Agriculture, le président et le conseil de direction des kolkhozes sont eux élus par les coopérateurs. Au sein du kolkhoze, les travailleurs ne sont pas des salariés. Leurs revenus dépendent directement des résultats du kolkhoze. Ils reçoivent une rémunération forfaitaire ainsi qu'une part des bénéfices du kolkhoze. Il faut noter à ce titre, que les rémunérations des kolkhoziens étaient plus faibles que celles des sovkhaziens. En guise d'exemple en 1980, le salaire global des kolkhoziens correspondait à 80% du salaire des sovkhaziens, et à 70% du salaire moyen des ouvriers de l'industrie (Sarkisjan, 1985, p. 15⁷). A cette même période, le salaire mensuel moyen s'élevait à 184,8 roubles en moyenne, toutes branches confondues. Il était de 149,2 roubles pour les ouvriers du secteur agricole et de 185,5 roubles pour les ouvriers du secteur industriel⁸.

Néanmoins un *kolkhoze* ou un *sovkhaze* n'est pas simplement un espace de production agricole, mais aussi un espace d'organisation et de structuration de la vie sociale des individus (Maurel, 1980)⁹. De ce fait, le kolkhoze ou le sovkhaze c'est aussi le *village*¹⁰. Il faut noter qu'à cette époque la majeure partie des actifs ruraux est employée par les exploitations agricoles.

« Les trois cinquièmes des actifs ruraux travaillaient dans l'économie agricole et dans l'exploitation des forêts, tandis que le secteur des industries, de la construction et des transports

⁷ Cité par Seurot (1989, p. 221)

⁸ Alors que le salaire moyen d'un kolkhozien correspondait à 80,73% du salaire moyen toute branche professionnelles confondues, en 2013 le salaire moyen dans le secteur agricole (16021 roubles – 400 euros) ne correspond plus qu'à 55,27% du salaire moyen de l'ensemble des autres secteurs d'activité (28999 roubles – 724 euros) de l'économie russe (Federal'naia sloujba gosoudapstvehoy statistiki, 2013)

⁹ Il faut préciser qu'à cette époque la majorité des actifs ruraux était employée par les exploitations agricoles.

¹⁰ Cette substitution est toujours aujourd'hui active dans le langage des ruraux. Ces derniers pour qualifier le village (*деревня – denevnia – , село – selo*), utilisent souvent le terme de *sovkhaze* ou de *kolkhoze*.

n'en mobilise qu'un cinquième, le reste se répartissant entre les activités de la distribution (commerce, restauration collective, approvisionnement matériel et technique : 4,4%), et les activités dites 'improductives' (principalement l'éducation et la santé) pour 13,8% » (Maurel, 1980, p. 47).

Après les décennies tragiques de la collectivisation forcée et les années sombres de la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée au pouvoir de Nikita Khrouchtchev, suite à la mort de Joseph Staline en 1953, inaugure une nouvelle ère pour les populations rurales soviétiques. La politique de modernisation de l'agriculture et la forte augmentation des prix d'achat des biens alimentaires par l'Etat, permet aux exploitations agricoles d'améliorer leur situation financière et de pouvoir verser des salaires plus importants aux employés. La modernisation des moyens de production conduit à l'amélioration des conditions de travail et à l'émergence d'une nouvelle catégorie de travailleur, les machinistes (Humphrey, 1998, pp. 249-252). A côté de la modernisation des exploitations agricoles, Khrouchtchev cherche aussi à améliorer les conditions de vie et de logement des ruraux, à travers les projets de développement des agrovilles.

«Le premier programme agricole de Khrouchtchev promeut le remembrement des terres et le regroupement des kolkhozes. Guidé par son idée déjà ancienne de créer en Russie de « agrovilles », il organise le rapprochement et la fusion complète des fermes voisines par groupe de trois à cinq. Il encourage l'abandon des villages traditionnels d'isbas ou de khatas et lance la construction d'immeubles préfabriqués en béton, sur le modèle des immeubles qu'il multiplie pour résoudre la crise aiguë et lancinante du logement en ville » (Hervé, 2007, p. 96).

La volonté d'amélioration des conditions de vie des ruraux est au cœur du discours prononcé par le Premier Secrétaire, Khrouchtchev en 1960, lors d'une visite à Kalinovka (*oblast'* de Koursk), son village natal :

« Je serais d'avis de grouper les habitants des hameaux et des petites agglomérations dans de jolies cités, pourvues de maison bien aménagées, de belles rues, de trottoirs, bref de réunir toutes les conditions favorables à une vie civilisée. A proximité se trouveraient des écoles, un dispensaire, une maternelle, des pouponnières... A l'avenir les kolkhoziens iraient travailler aux champs en voiture ; auprès des fermes d'élevage, il faut disposer de logements pour les personnes préposées à l'entretien du bétail » (Khrouchtchev, 1960 in Maurel, 1980, p. 213).

Malgré la volonté affichée par le gouvernement soviétique de vouloir moderniser les espaces ruraux, la véritable amélioration des conditions de vie des populations aura lieu au cours de la décennie suivante, placée sous l'égide de Léonid Brejnev (1965- 1982). Ces deux décennies sont marquées par l'avènement du *socialisme développé* que l'on peut caractériser par la

stabilité économique, l'amélioration du niveau de vie et le développement de la consommation et des biens d'équipement (Ragaru & Capelle-Pogacean, 2010).

« [...] les années 1970 et 1980 sont plus généralement marquées en URSS par une amélioration incontestable du niveau de vie. Ainsi, entre 1950 et 1980, la consommation de biens et de services par habitant a fortement augmenté, à un rythme annuel de 3.5% par an, ce qui équivaut, sur l'ensemble de la période, à un triplement du niveau de vie. » (Hervouet, 2010, p. 249).

Au sein du monde rural, l'amélioration des conditions d'existence des populations passe par une plus grande intégration des ouvriers agricoles à la société soviétique. Celle-ci est particulièrement visible dans l'évolution des revenus moyens par familles. Basile Kerblay montre que si en 1940 les versements monétaires assurés par l'Etat (transferts, pensions, retraites, bourses, allocations...) représentaient 4,9% des revenus totaux des familles de kolkhoziens, ceux-là représentaient plus de 21% de ceux-ci en 1975(Kerblay, 1977). De plus, les dépenses liées à l'éducation, à la formation, à la santé et au logement étaient prises en charge par l'Etat (Kerblay, 1977). Ainsi, être un kolkhozien, ce n'était plus simplement avoir un travail, mais c'était aussi et surtout avoir un emploi stable et jouir par le biais de celui-ci d'un ensemble d'avantages à la fois économiques, sociaux et symboliques.

« The combination of policies of full employment, ideologies of collectives ownership, and social construction of identity through productive work meant that a job conferred not only a wage but also mediated a set of social, economic and cultural relations between the individual and the wider community » (Pine & Bridger, 1998, p. 9).

Ainsi comme le souligne Kovalenko,

« s'il y a dette à l'égard de la campagne, elle est réclamée par une population qui, pendant les deux dernières décennies, a plutôt profité du régime agraire du socialisme développé brejnévien. Car, pour ainsi dire, le kolkhozien a été socialement et économiquement (salaires, retraites, congés payés, liberté de déplacement) intégré dans la société socialiste » (Kovalenko, 1993, p. 79).

B – Les années 1990, entre réformes et effondrement

Les années 1990 marquent une époque de la grande transformation de l'économie soviétique caractérisée par la *transition* de l'économie planifiée vers l'économie de marché. Après l'arrivée au pouvoir de Boris Eltsine, comme président de la nouvelle fédération en 1992, les réformes visant à assurer la transition vers l'économie de marché sont mises en place par l'entremise du lancement de la « thérapie de choc ». Les réformateurs – à la tête de ceux-ci Edgar Gaïdar, ministre de l'économie et Anatoli Tchoubaï, ministre en charge des

privatisations – adoptent un ensemble de mesures directement inspirées par le modèle du *consensus de Washington*¹¹ et ayant comme finalité de générer un *choc économique transformateur*, qui permettra l'émergence de l'économie de marché. Les réformes sont construites autour de trois axes principaux : la libéralisation des prix, la privatisation des entreprises et la fin de l'administration étatique de l'économie.

Ces différentes réformes vont provoquer une profonde désorganisation de l'ensemble de l'économie de la jeune fédération de Russie. Selon les données publiées par le Fonds monétaire international (FMI) entre 1992 et 1998, l'économie russe a connu une profonde dépression et un taux de croissance annuel pour chaque année – exempté 1997 – négatif : - 14,5% en 1992, - 12,7% en 1994 et - 4,6% en 1998. Le taux de croissance ne redeviendra positif qu'à partir de 1999. Au cours de la même période, le PIB par habitant est divisé par deux. En 1995, le niveau de production industrielle russe ne représente plus que 50 % de ce qu'il était en 1990. La fin du contrôle étatique des prix entraîne le développement d'une hyperinflation. Toujours selon les chiffres fournis par le FMI, le taux d'inflation des prix à la consommation était de 874,6 % en 1993, de 307,6% en 1994, et de 197,5 % en 1995. Il faudra attendre 2001, pour que le taux d'inflation des prix à la consommation passe sous la barre des 20 %. Les conséquences des réformes ne se donnent pas à voir simplement à travers l'évolution de l'appareil économique, mais aussi à travers le niveau des inégalités. Les données fournies par le FMI montrent une explosion du niveau des inégalités de revenus. Selon les données fournies par le FMI, le coefficient de Gini, qui mesure le niveau des inégalités de revenu, passe de 0,26 en 1992 à 0,53 en 1998. Au cours de cette même période, toujours selon le FMI, le taux de pauvreté augmente fortement. Ce dernier qui était de 7% en 1992, atteint 33,5% en 1993 et 23,3% en 1999. Enfin, il faut ajouter que la profonde crise économique induite par la mise en place des réformes, a conduit à une forte diminution de l'espérance de vie, celle-ci est passée de 63,73 ans en 1990 pour les hommes, à 58,53 en 2000 et de 74,3 ans pour les femmes, à 71,85¹².

¹¹ Le « consensus de Washington », évoque la ville où se situe la Maison Blanche, le siège du FMI (Fonds monétaire international) et celui de la Banque Mondiale. Est ainsi désigné un paquet de mesures économiques destiné à aider le développement et la croissance des pays, en application d'un régime de conditionnalité. Il a été mis en place dans les années 1980, pour aider l'économie des pays d'Amérique latine. A cette époque, le FMI accordait son aide financière à condition que ceux-ci aient réalisé un certain nombre de réformes : il préconisait l'austérité budgétaire (diminution des prestations publiques, de la masse salariale des fonctionnaires, la libéralisation des mouvements de capitaux, mais aussi des biens et des services, et la privatisation d'entreprises publiques, c'est-à-dire la diminution du rôle de l'Etat dans l'administration de l'économie.

¹²Federal'naia sloujba gosoudapstvehoy statistiki, ojidaemaia prodoljitel'noct' jizni pri rojdenii, 1990, 2000.

La transition vers l'économie de marché va aussi prendre place au sein des espaces ruraux. La marche vers une agriculture régulée par les mécanismes du marché commence en décembre 1991 lorsque Boris Eltsine annonce la promulgation d'un « décret sur les mesures urgentes concernant la mise en place de la réforme foncière » (Hervé, 2007, p.110) qui sera suivie de l'adoption d' « une résolution sur le processus de réorganisation des kolkhozes et des sovkhoses » (Hervé, 2007, p. 110). Suivant le cadre de la *thérapie de choc*, les réformes visent non seulement à la modification du statut juridique des exploitations agricoles collectives – kolkhozes et sovkhoses – mais aussi à la transformation du fonctionnement général du secteur agricole – de la production à la distribution. Les réformes se sont organisées autour de cinq axes principaux : le passage d'une gestion centralisée et planifiée de la production agricole nationale à une gestion entrepreneuriale et concurrentielle de celle-ci ; le transfert du financement des exploitations agricoles du secteur public vers le secteur privé¹³, la baisse des subventions allouées aux acteurs du secteur agricole et le transfert du financement des services sociaux des exploitations collectives aux administrations publiques¹⁴ ; le passage d'une régulation étatique des prix à leur libéralisation, avec la volonté de mettre en place un mécanisme de formation des prix, basé sur la loi de l'offre et de la demande ; le passage d'un marché public des biens agricoles à la création d'un marché privé des biens agricoles, basé sur les lois à la fois de l'offre et de la demande et de la concurrence pure et parfaite ; la substitution des grandes exploitations collectives par un maillage de petites exploitations privées. Les conséquences du processus de marchandisation de l'agriculture ont eu des conséquences similaires à celles observées dans le reste de la société russe.

La privatisation des exploitations agricoles collectives et le désengagement de l'Etat dans le financement, la gestion et l'administration du secteur agricole ont conduit à une chute drastique de la production agricole tout au long des années 1990. A titre d'exemple, entre 1991 et 2001, la production de céréales diminue de 27 pourcent, celle de viande de 58.5 pourcent, celle de lait de 41 pourcent. Entre 1990 et 2001, le cheptel bovin a été divisé par deux, le cheptel porcin par deux et demi et le cheptel ovin par quatre (Nefedova, 2003, p. 294). Au cours de la même période, la part des exploitations agricoles collectives déficitaires

¹³ L'investissement public dans le secteur de l'agriculture qui représentait entre 1965 et 1985, 25% de l'investissement public total de l'URSS ne représente plus que 2.7% en 2001 (Nefedova, Ioffe & Zaslavsky, 2006, p. 28).

¹⁴ Entre la fin des années 1980 et le début des années 2000, les subventions allouées à l'agriculture dans le budget fédéral, sont divisées par 60, passant de 60 milliards de dollars à 1 milliard (Nefedova, Ioffe & Zaslavsky, 2006, p. 29-30).

est passée de 10% en 1993 à 82% en 1997. C'est seulement à partir de 1999 que ce taux va commencer à diminuer pour atteindre 54 % en 2000. Au cours des premières années de la réforme, la chute de la production agricole entraîne une forte augmentation du chômage au sein des espaces ruraux. Stephen Wegren, David O'Brien et Valeri Patsiorkovski ont montré qu'entre 1992 et 1994, ce taux de chômage avait augmenté de plus de 370% (Wegren, O'Brien & Patsiorkovski, 2003, p. 850). En 2000, ce taux était de 12%. Cependant, comme le rappellent ces auteurs, celui-ci est sous-estimé dans la mesure où la majorité des personnes sans emploi ne sont pas administrativement enregistrées. En réalité, à cette époque, le taux de chômage dans les villages russes oscillait selon certaines estimations entre 27 et 37% (Ovtchinceva, 2000)¹⁵. A côté de la désorganisation du secteur agricole russe *officiel*, c'est-à-dire celui des exploitations agricoles collectives, on assiste au cours de cette période à une forte augmentation de la production agricole des ménages sur les lopins individuels¹⁶. Cette forme de production est comptabilisée dans les statistiques gouvernementales sous le vocable de *хозяйства населения* – *khoziaistva naselenia* – que l'on peut traduire par l'expression *exploitation des populations, exploitation des ménages* (Hervé, 2007, p. 130) et que je traduirai par les termes d'*exploitation agricole domestique*¹⁷.

« En 1990, l'ensemble des terres agricoles d'usage privé (y compris les jardins et les potagers) ne comptait plus que pour 1,4% des terres ; mais elles réalisaient le quart de la production totale de la Russie. [...] En 2000, la contribution des lopins individuels a dépassé les 50% du total ; ils produisaient presque toutes les pommes de terre (92%) et les légumes (78%), plus de la moitié de la viande (57%) et la moitié du lait » (Nefedova, 2003, p. 291).

C – Les années 2000, la normalisation de la société russe

Si les années 1990 ont été marquées par la crise économique et l'effondrement de la société soviétique, que s'est-il passé ensuite ? L'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en

¹⁵ Cette référence est citée par Olga Fadeeva (2010).

¹⁶ Il faut préciser que la forte croissance du poids de la production agricole domestique dans la production agricole nationale russe, n'est pas uniquement due à une augmentation en volume de sa production, mais aussi à une forte chute de la production des exploitations agricoles collectives dans les années 1990. Néanmoins, il faut ajouter qu'entre 1990 et 2000 la production des exploitations agricoles domestiques a augmenté en volume de 20% (Nefedova, 2003, p. 291).

¹⁷ Dans les statistiques gouvernementales, la production agricole nationale russe est divisée en trois catégories d'acteurs. La première catégorie est celle des exploitations agricoles (*сельскохозяйственные организации – sel'skokhoziaistvennye organizatsii*) héritières des kolkhozes et des sovkhozes. La seconde catégorie rassemble les exploitations agricoles domestiques et la troisième les fermes individuelles nouvellement créées suite aux réformes de 1991 (*фермерские хозяйства – fermerskie khoziaistva*).

1999 est marquée par une reprise en main du pouvoir et par la volonté de tourner la page des années Eltsine. Au cours de la décennie 2000, l'économie russe, favorisée par la hausse régulière du prix des matières premières – et en particulier des hydrocarbures –, va connaître une période de croissance soutenue. D'après les données de la Banque Mondiale et de l'OCDE, en 2000 le taux de croissance est de 10% et entre 2002 et 2008 il est en moyenne de 6%. Malgré la forte contraction de celui-ci en 2009, suite aux conséquences de la crise de 2008, le taux de croissance affichera encore plus de 4% pour les années 2010 et 2011. L'amélioration des conditions économiques a un impact positif sur le niveau des salaires. Entre 2005 et 2013, le salaire mensuel moyen est multiplié par 5,6 et s'élève à 29 453 rouble (740 euros)¹⁸. Le niveau de chômage, malgré sa sous-évaluation chronique tend à diminuer. Alors que le taux de chômage *officiel* était de 13% en 1998, il est de 8,75% en 2010¹⁹. La diminution du taux de chômage et l'augmentation du niveau des revenus permettent une forte diminution du taux de pauvreté. Alors qu'en 2001, 27,5% de la population vivait en dessous du seuil de pauvreté, le taux passe à 13,4% en 2007 (Dufy, 2010, p. 244). A partir de 2003, l'espérance de vie recommence à augmenter. L'espérance de vie des hommes passe de 58,53 ans en 2003 à 64,56 en 2012. Dans le cas des femmes, l'espérance de vie passe de 71,85 ans à 75,86 ans²⁰. La décennie 2000 est aussi marquée par le développement de la consommation des biens et services et des offres de loisirs.

« Alors que certains secteurs disparaissent, d'autres se mettent en place, pratiquement *ex nihilo*, comme le système bancaire, les assurances, des réseaux commerciaux différenciés, des agences et services de toutes sortes. La part des services atteint aujourd'hui 60% du PIB avec un nombre d'emplois qui passe, entre 1990 et 2011, de 33 à 42 millions. C'est la mutation majeure de l'économie russe qui transforme la société ; les centres de toutes les villes, petites et grandes, en sont bouleversés avec le rachat de rez-de-chaussée ou d'immeubles entiers par ces entreprises de services, l'apparition de grandes zones commerciales en périphérie » (Radvani & Laruelle, 2016, p. 111).

Un autre signe de la bonne santé retrouvée de l'économie russe se trouve dans « la consolidation des classes moyennes » (Dufy, 2010, p. 243). L'évolution positive de ces différents indicateurs exprime clairement le contraste entre la période de crise des années 1990 et la période de croissance des années 2000.

¹⁸ Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki (2015).

¹⁹ Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, itogi Vserocciyskoy perenisi naceleennia (2010).

²⁰ Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, ojidaemaia prodoljitel'noct' jizni pri rojdenii (2000- 2012).

Le monde rural ne reste pas étranger à ce processus de *normalisation* de la situation économique et sociale de la société russe. Face à l'échec des réformes entreprises par son prédécesseur, le gouvernement de Vladimir Poutine change de cap. Les différentes réformes entreprises sont axées sur le développement du secteur agro-industriel et vont permettre de finaliser la réforme de la propriété foncière. Le 27 juillet 2000, il fait adopter un plan sur dix ans intitulé « Les nouvelles orientations de la politique du complexe agroalimentaire pour la fédération de Russie ». Ce plan est conçu autour de trois axes. Il vise d'une part à favoriser les transactions foncières, d'autre part à rendre attractive la campagne pour les investisseurs et enfin à accélérer l'intégration verticale du secteur agricole. De plus, le projet de réforme est accompagné de la rédaction d'un nouveau Code Foncier adopté en 2001 (Skoda, 2002) et de la promulgation le 24 juillet 2002, d'une « loi sur les échanges de terres agricoles » (Skoda, 2009) qui « couvre l'ensemble des possibilités d'exploitation des terres et porte sur la propriété privée individuelle ou collective, sur les procédures de transmission et de location » (Hervé, 2004, p. 99). Cette loi a pour effet d'autoriser l'achat et la vente des terres agricoles²¹ et elle marque la fin du long combat législatif pour la privatisation de la terre commencé plus de dix ans auparavant.

La mise en place de ces réformes va amener de profondes transformations dans le fonctionnement du secteur agricole russe, dont le fait le plus marquant, est l'émergence de gigantesques agro-holdings. « Ces grands domaines comptent de 50 000 à 1 500 000 hectares et se consacrent essentiellement aux céréales qu'ils commercialisent sur le marché national ou à l'exportation » (Hervé, 2004, p. 98). Le développement de ces structures permet à la Russie d'occuper en 2009 le troisième rang mondial, pour l'exportation de céréales. La modernisation du secteur pousse à la transformation des logiques de gestion des exploitations, et à la mise en place d'une politique de réduction de la main-d'œuvre agricole. Selon les données proposées par la FAO²², si en 2000 encore 14,5% de la population active totale était embauchée dans le secteur agricole, ce taux tombe à 7% en 2013. En volume, la population

²¹ Il faut préciser que l'achat des terres agricoles par les étrangers n'est pas autorisé dans le cadre cette loi.

« Les étrangers - personnes physiques ou morales - ne peuvent en principe avoir accès à la propriété privée de la terre, mais pourront prendre des terres à bail. Cette disposition restrictive a été introduite tardivement sous la pression des gouverneurs, face à un projet gouvernemental cherchant à attirer des investisseurs étrangers. Les motivations des gouverneurs sont variées mais elles ont en commun un réflexe nationaliste animé par la crainte de voir s'installer des investisseurs étrangers contre lesquels les entrepreneurs locaux ne pourraient pas lutter faute de moyens financiers. Toutefois, avec la loi de juillet 2003 sur le statut de producteur individuel, les étrangers semblent pouvoir désormais, dans certaines conditions, devenir propriétaires fonciers » (Hervé, 2004, p. 100).

²² Organisation des nations unies pour l'alimentation et l'agriculture

active agricole passe, en 2000, de 10485900 individus à 4991900 en 2013. De plus, on assiste, à travers l'évolution de ce secteur, à la dissociation progressive entre le monde rural – qui était principalement organisé autour de l'exploitation agricole, du kolkhoze et du sovkhoze – et le monde agricole, ainsi qu'à la remise en cause du lien entre les exploitations agricoles et les exploitations agricoles domestiques. Alors que la période des années 1990 était marquée par la progression du poids des exploitations agricoles domestiques dans la production agricole nationale, les années 2000 consacrent le retour des grandes exploitations agricoles.

Il faut ajouter ici que les évolutions de la société russe vont avoir des effets non seulement sur le secteur agricole mais aussi sur les espaces ruraux à travers en particulier le développement des *datchas* et des équipements de loisirs.

« La compétition pour l'espace est vive du fait du mitage de l'espace agricole par les résidences secondaires et les multiples équipements de loisir. C'est pourquoi, notamment autour de Moscou, l'agriculture la plus performante se concentre dans les gros bourgs, tandis que les petits villages où prolifèrent les *datchas* perdent toute fonction agricole » (Eckert, 2012, p. 131)

Ces différentes évolutions construisent l'image d'un monde rural hétérogène – pouvant donner lieu à une analyse en terme d'« espace social localisé » (Laferté, 2014) – traversé par des évolutions divergentes, dans un premier temps par le développement d'immenses agro-holdings – dont la part dans la production agricole nationale s'élève en 2014 à 49,52%²³ - à côté d'un ensemble de petites exploitations agricoles domestiques, principalement tournées vers l'autoconsommation – produisant encore 40% de la production agricole nationale²⁴, et dans un deuxième temps par la perte progressive de la fonction d'espace de production agricole des campagnes, au profit d'un espace davantage tourné vers les loisirs et la récréation.

²³ Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii 1990- 2014

²⁴Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii 1990- 2014

IV/ PRESENTATION DU TRAVAIL DE TERRAIN

A – La découverte du terrain

Afin de parvenir à effectuer ce travail de recherche, j'ai dans un premier temps appris le russe au sein de l'Université Russe de l'Amitié des Peuples de Moscou, au cours de l'année 2009-2010. J'ai ensuite accompli un premier travail de terrain exploratoire dans diverses régions de la Russie. Du mois de mai au mois d'août 2010, j'ai sillonné à vélo la campagne parcourant plusieurs *oblast*²⁵ et républiques de la fédération de Russie. Dans un premier temps, j'ai pris le train de Moscou en direction d'Abakan, ville située en Sibérie occidentale dans la république de Khakassie. La région est montagneuse et les villages sont espacés. Parti vers l'est, je suis ensuite revenu sur mes pas pour rejoindre l'Oural et l'*oblast*' de Perm. Si les voyages entre les différentes villes ont été réalisés en train, le reste du temps, je circulais à vélo et établissais un campement provisoire lorsque la nuit tombait. Aussi, les conditions matérielles d'existence et le climat avaient une grande importance. Les montagnes et la faible densité des habitations m'avaient conduit à quitter la république de Khakassie. Le mauvais temps, l'humidité et les invasions de moustiques ont eu raison de mon voyage en Oural. Après deux semaines, la décision fut prise de descendre plus au sud et de me rendre à Samara. Suite à mon arrivée dans cette ville à la fin du mois de juin, j'ai longé la Volga, sous un soleil de plomb et sans plus aucune interruption, traversant les villes de Balakovo, Marx, Engels, Saratov, Rovnoe, Nikolaïevsk, Volgograd, puis le Don afin de me rendre jusqu'à Rostov sur le Don en passant par Semikarakorsk.

De cette première enquête de terrain éclatée, puisqu'accomplie par la traversée de différentes aires géographiques, est né un mémoire intitulé « La famille contre l'Etat. Protection et solidarité sociale dans le monde rural russe post-soviétique ». Cette première recherche fut dirigée par Charles-Henry Cuin et Ronan Hervouet dans le cadre de l'obtention de mon diplôme de master 2. Au-delà de la rédaction du mémoire, cette première expérience m'a permis d'appivoiser un terrain qui peut être qualifié de « difficile » : difficile d'accès pour une personne qui n'est pas d'origine russe et qui n'a pas de contacts sur place ; difficile d'accès pour une personne qui ne parle pas parfaitement la langue ; mais aussi difficile

²⁵ L'*oblast*' est l'équivalent administratif de la région.

d'accès compte tenu des représentations qui sont attachées aux personnes habitant les espaces ruraux. Lorsque j'étudiais encore le russe à l'Université de l'Amitié des Peuples de Moscou et que je parlais de mon projet d'étude sur le monde rural russe, les réponses de mes interlocuteurs étaient toujours empreintes d'un mélange d'étonnement, de perplexité, d'incompréhension et de peur. Pourquoi vouloir partir à la campagne – *в деревне* (*v derevne*) ? Les commentaires étaient souvent les mêmes : il n'y a plus *rien* là-bas, ça ne sert à rien d'y aller ; c'est dangereux ; il n'y a que des alcooliques ; les gens passent leur temps à se battre. Les discours véhiculaient une image de violence extrême, reflétant l'image d'un monde sans foi ni loi, d'un monde où règne une profonde désorganisation sociale. Toutes les histoires qui m'étaient narrées faisaient état de vols, de violences, d'agressions. Les paroles de mes interlocuteurs sont résumées dans les propos recueillis par Svetlana Alexievitch « Où il est question d'un maréchal rouge solitaire et de trois journées d'une révolution oubliée » (Alexievitch, 2013, pp. 130-169)

« Ils devraient faire un tour à cinquante kilomètres de Moscou, tiens ! Regarder un peu où les gens vivent, et comment ils vivent. Les jours de fête, ils sont tous complètement bourrés. Dans les campagnes, il n'y a presque plus d'hommes. Ils sont tous crevés. Ils sont aussi évolués que des bêtes à cornes, ils se soûlent à mort. A rouler sous la table. Ils boivent tout ce qui brûle, depuis la marinade de cornichons jusqu'à l'essence des voitures. Ils se bourrent la gueule et après ils se tapent dessus. Dans toutes les familles, il y a quelqu'un qui est en train de faire de la prison ou qui en a fait. La milice ne s'en sort plus. Les femmes sont les seules à tenir le coup, elles cultivent leur potager. Les deux ou trois hommes qui ne boivent pas sont partis travailler à Moscou. Dans le village où je vais souvent, le seul fermier qu'il y avait, on a mis le feu à sa maison trois fois jusqu'à ce qu'il dégage, qu'il quitte la place. Ils ne pouvaient pas le sentir, c'était physique... » (Alexievitch, 2013, p. 132).

Cette image du monde rural comme territoire principalement habité par des alcooliques et des voleurs, ne se retrouvait pas uniquement dans le discours de mes interlocuteurs, mais aussi au sein de la littérature scientifique portant sur le monde rural russe. Dans leur ouvrage intitulé *The End of Peasantry ? The Disintegration of Rural Russia* (2006), les auteurs Grigory Ioffe, Tatyana Nefedova et Ilya Zaslavsky à travers plusieurs situations tirées de différentes enquêtes, dressent un portrait des populations rurales où les habitants sont dépeints à la fois comme des voleurs et des alcooliques. Ils exposent tout d'abord le lien entre l'alcoolisme et l'absence de travail :

« In 1995 on a field trip to a collective farm in the northern part of Yaroslavl region, Ioffe and Nefedova heard a heart-wrenching bellow; it was like a dozen bagpipe players tuning up their instruments at the same time. Emanating from the local cowshed, the bellow was produced by two hundred skeletal cows that had been not milked three days in a row. The dairy workers had

received their long-delayed pay, and for three days they had been drunk and did not show up for work. There was nobody around to replace them, a situation highly typical of a depopulated outlying area. [...] Not all people are so lazy. Machine operators can work vigorously on occasion. But almost everybody has bouts of hard drinking, and one had better stay away from them during these times. Those of a different mold are long gone. Only alcoholics and retirees remain, along with a few others attached to the area due to uncontrollable circumstances » (Ioffe Nefedova & Zaslavsky, 2006, p. 92).

Les auteurs montrent ensuite la relation entre l'alcoolisme et le vol :

« Theft and drinking are often interconnected. Governor Yevgeny Mikhailov of the Pskov oblast revealed in an interview in *Izvestia* that in the summer of 2000 villagers of his region repeatedly pulled down electric wires to sell as nonferrous scrap metal in order to buy alcohol. As a result, dozens of villages stayed without electricity for weeks between April and June 2000. What is particularly impressive is that eight hundred people perished in 2000 while dismantling those wires » (Ioffe Nefedova & Zaslavsky, 2006, p. 93).

Et dans un troisième temps ils révèlent la corrélation entre l'alcoolisme et la violence :

« More frequently people get alcohol from local moonshine producers, who charge twenty to twenty-five rubles for a half-liter bottle (compared with sixty rubles for a bottle of vodka in a typical rural food store) but peddle a product of poor quality. A state above, an even more popular drink in the Russian village of today is an ethanol-based industrial blend such as a glass cleaner. These substitutes are especially poisonous. An article in *Izvestia* describing this situation focuses on an unsuccessful women-led fight for sobriety in one of the village of the Bolsheselsky raion of Yaroslavl oblast. In the village, even middle-school children became inveterate drunkards ; in pursuit of cash, they began to burglarize lonely retired women » (Ioffe Nefedova & Zaslavsky, 2006, p. 94).

En outre, mes expériences de séjour à la campagne, alors que j'étais encore étudiant à Moscou, avaient été relativement difficiles. La complexité à établir un contact du fait de la faiblesse de mon niveau de langue et du manque de familiarité avec les usages indigènes, avait fait naître des situations embarrassantes, qui s'étaient soldées quelques fois par l'intervention de la police, ou encore par de violentes menaces à mon encontre de la part des personnes rencontrées – parfois sous la menace d'une arme.

Aussi, en raison des discours entendus et de ces premières expériences de l'altérité dans les environs de la ville de Moscou, je me rappelle qu'une grande peur m'habitait lorsque j'ai débuté mon travail de terrain et que j'ai traversé en Sibérie occidentale mon premier village russe. Puis, au fur et à mesure du temps passé à la campagne et au gré des rencontres que j'ai pu faire, je me suis familiarisé avec mon terrain et j'ai cessé d'avoir peur. Si au début de mon travail de terrain, les rencontres avec les acteurs ont été difficiles et les discussions

souvent brèves, j'ai réussi au fil du temps à approfondir les conversations et eu la possibilité d'effectuer plusieurs séjours prolongés au sein de différentes familles dans divers villages. A l'occasion de ce premier travail j'ai pu recueillir dix-huit *cas ethnographiques*. Bien qu'il soit difficile de quantifier les matériaux ethnographiques, j'ai choisi d'utiliser le terme de *cas ethnographique* pour désigner toutes les situations d'interactions prolongées avec les personnes rencontrées. Ces situations d'interactions prolongées excluent les discussions informelles, mais peuvent être de nature inégale. Il peut s'agir de rencontres qui se sont déroulées l'espace d'un après-midi, comme de visites ayant duré plusieurs jours. A ces cas ethnographiques il faut ajouter, une série d'observations et une grande quantité de discussions informelles.

B – Le travail de terrain au cours de la thèse

Suite à cette première expérience, le travail de terrain qui est le fondement de cette thèse s'est déroulé deux ans plus tard pendant deux séjours de longue durée, se déployant sur 15 mois en totalité, au cœur d'une zone géographique de taille limitée située au sud est de l'*oblast'* de Moscou. La réalisation du premier séjour a été favorisée par l'obtention d'une bourse de la part du Centre d'études franco-russe de Moscou²⁶. De plus, j'ai au cours de ces deux séjours – d'octobre 2012 à juin 2013 et de février à juillet 2014²⁷ – été accueilli par l'Université de Sciences Humaines et Sociales de Kolomna (*Государственный социально-гуманитарный университет*²⁸) au sein de laquelle j'ai occupé le poste de lecteur de langue française.

1 - Les rencontres

Au début de mon enquête, les rencontres et les discussions étaient souvent brèves. Ces conversations informelles forment une première strate (type 1) des matériaux recueillis. Les propos des acteurs y étaient souvent identiques. Dans leurs discours ils dépeignaient la fin

²⁶ Le Centre d'études franco-russe de Moscou est un institut français de recherche à l'étranger (IFRE). Il est placé sous la tutelle à la fois du ministère des affaires étrangères (MAE) et du CNRS (UMR 3060).

²⁷ Au total, depuis 2009, j'ai passé vingt sept mois en Russie c'est-à-dire presque deux ans et demi.

²⁸ *Gosoudarstvehhy sotsial'no-goumanitarny ouniversitet*

d'un monde, la société soviétique et le passage d'un *avant* où il y avait *tout*, à un *après* où il n'y a plus *rien*.

« Moi – C'était un kolkhoze ici avant ?

A – Il y avait... avant c'était, oui... et tout s'est écroulé

Moi – Quand est-ce que cela s'est passé ?

A – Il y a sept ans à peu près. Il y avait des pommes de terre, du blé, des vaches et tout s'est écroulé. [...] Avant il y avait beaucoup de monde ici, et maintenant, ils partent tous à Moscou. Il n'y a pas de travail. Il n'y a plus rien. » [Discussion informelle avec un ouvrier agricole, Letunovo, février 2013].

Au cours de cette première phase de terrain, je me suis rendu dans un peu plus d'une trentaine de villages. Ces villages étaient principalement situés au sud de la ville de Kolomna dans un rayon de quatre-vingt kilomètres. Je me rendais sur le terrain en bus. Si au début de mon enquête dans le *raïon*²⁹ de Kolomna, celle-ci était relativement éclatée entre une pluralité de lieux et de discussions informelles, petit à petit elle s'est recentrée autour de quelques villages et de cinq familles. Il est utile de préciser ici que la principale difficulté du travail de terrain était de pouvoir maintenir les relations avec les personnes rencontrées, dans le temps. Il n'était pas rare de rencontrer des habitants une fois – ou dans certains cas deux ou trois fois – et de pouvoir avoir une conversation soutenue avant d'être invité à passer la journée avec eux, à visiter le potager, à boire de la vodka, du *samagon* ou du thé. Ce type de *rencontre unique* constitue la deuxième strate (type 2) de mon matériau de terrain. S'il a été difficile de comptabiliser l'ensemble des discussions informelles, j'ai répertorié dix-huit *rencontres uniques*. Il s'agissait principalement d'hommes ayant entre 35 et 70 ans, habitant un village, dont la situation sociale était caractérisée par l'étroitesse des revenus et la précarité de leur situation professionnelle. Seulement quatre occupaient un emploi stable, deux étaient ouvriers agricoles, tandis que les deux autres étaient embauchés comme agents d'entretien par la mairie. Le reste des personnes enquêtées alternait situation d'emploi et situation de chômage. Lors de leur période d'emploi, ils occupaient principalement des postes de travailleurs non qualifiés, comme par exemple des emplois de vigile ou de manutentionnaire. Il faut ajouter à cela le cas de Victor, un ancien chauffeur de bus aujourd'hui à la retraite.

S'il était possible de rencontrer les acteurs une ou deux fois, il était beaucoup plus difficile de construire des relations suivies dans le temps. Il a fallu, tout au long de mon travail de terrain, trouver des astuces pour parvenir à entretenir des relations plus durables avec les

²⁹ Le *raïon* est l'équivalent administratif du département.

personnes enquêtées, et faire en sorte que ma place dans leur quotidien soit acceptée. Il ne s'agissait pas de devenir l' « un des leurs », mais d'accéder au statut qualifié par Olivier Schwartz d'« altérité reconnue » :

« Les enquêtés, au fil du temps, manifestent une capacité non négligeable à 'digérer' l'existence du chercheur, c'est-à-dire d'en neutraliser partiellement les aspects perturbants. Il n'est pas l' 'un des leurs', mais c'est un étranger dont ils ont admis la présence parmi eux, sous la condition tacite qu'il sache respecter un certain 'code de savoir-vivre', et s'abstenir de manœuvres jugées indélicates. Son acceptation, si elle se réalise, signifie qu'un statut d' 'altérité reconnue' lui est progressivement conféré, qui lui donne une certaine liberté de mouvement. En tant qu'il possède ce statut, il peut, dans certains cas, jouer le rôle d'une 'tierce personne', c'est-à-dire de l'interlocuteur à la fois proche et hors-jeu à qui l'on dit ce que l'on ne dirait pas à d'autres » (Schwartz, 2011, p. 343).

C'est dans ce travail de construction d'une place légitime dans le quotidien des acteurs, que la pratique de la photographie m'a été d'un grand secours. Se présenter aux autres comme étant une personne qui réalise des photographies et qui souhaite écrire un livre sur le monde rural russe, était bien mieux accueilli par les acteurs, que me présenter comme doctorant en sociologie effectuant une recherche sur l'économie domestique. Photographier les acteurs permettait également de former un lien et d'avoir une *bonne* raison de revenir les voir. Retourner auprès de la personne enquêtée avec le tirage de la photographie, c'était montrer que j'avais tenu parole et que je n'avais pas oublié de leur rendre visite. La remise de la photographie permettait alors d'instaurer un climat de confiance entre les acteurs et moi.

Au-delà de l'usage de l'objet photographique comme support de la construction d'un lien avec les acteurs, la continuité des relations était aussi soutenue par le don de biens dont la nature pouvait varier. Dans le cas de Ioura, ce fut le fait d'avoir rapporté un pied de vigne de France qui permit de prolonger les échanges alors que pour d'autres ce fut le don d'une bouteille de vin ou encore de pièces de monnaie s'agissant de Natalia, l'épouse de Kolia. Ce qui se jouait à travers ces transactions, c'était la possibilité de revoir les acteurs. Le but recherché reposait sur le fait d'avoir une raison valable, de nature à justifier mon retour et ainsi pouvoir passer du temps avec eux. Ici, il faut préciser que le statut d'étranger et en particulier de *Français* m'a été d'un grand secours. Enfin, la participation aux activités agricoles domestiques et le fait pour les personnes enquêtées, de pouvoir disposer d'une personne en plus pour accomplir les tâches, a permis de justifier dans une très large mesure, la raison de ma présence chez eux.

Il m'a été permis de lier connaissance avec des personnes habitant le village de Shkin, grâce à ma rencontre avec le Père Jean ; celle-ci a institué le fait que je me rende régulièrement au village le dimanche matin, afin d'y suivre la messe, tout en favorisant un certain rapprochement avec les différents enquêtés. C'est ensuite par son intermédiaire, que j'ai pu rencontrer Ioura et Irma, ainsi que Babouchka Valentina, trois personnes qui ont occupé un rôle central dans mon travail. C'est donc par l'intermédiaire d'une personne de référence, que les acteurs ont accepté de faire ma connaissance, de se livrer et de m'ouvrir leur porte.

En dépit des difficultés rencontrées pour maintenir un lien entre les enquêtés et moi, j'ai entretenu durant mon travail de terrain, des relations suivies et régulières avec cinq familles : la famille de Sacha et Marina habitant le village d'Astapovo, la famille de Babouchka Valentina du sovkhoze Industria, la famille de Kolia et Natalia de Letunovo, la famille de Ioura et Irma de Shkin' et enfin celle du père Jean également originaire de Shkin. Celles-ci ont été les piliers de mon terrain et ce sont elles que l'on retrouvera tout au long de mon travail de thèse. Le temps passé en immersion auprès de ces familles, à manger, à travailler et à vivre avec elles, pendant plusieurs jours dans le cas de Sacha et Marina, m'a permis de recueillir un ensemble de données plus approfondies qui constitue la troisième strate (type 3) de mon matériau.

2 – Les différents types de matériaux recueillis au cours de l'enquête

J'ai décrit précédemment les différents types de rencontres qui ont jalonné mon travail de terrain, celles-ci pouvant aller de la discussion informelle au cours d'une interaction brève, à une immersion plus longue au sein du quotidien de ces familles. Durant ces multiples visites, diverses sortes de matériaux ont été recueillis, des entretiens formels enregistrés, des observations, des discussions libres non enregistrées et des photographies.

C'est en tout vingt-huit entretiens formels que j'ai pu conduire auprès des acteurs lors de mes deux séjours. Il me faut préciser ce que j'entends ici par entretien formel. Il ne s'agissait pas de prendre rendez-vous avec un acteur et d'organiser la rencontre dans un endroit calme, pour poser des questions issues d'un guide d'entretien. Les entrevues avaient souvent lieu chez les habitants, lors des repas ou autour d'un verre d'alcool. Il ne s'agissait pas

de situation de dialogue avec un acteur en particulier, mais davantage d'une discussion collective avec l'*homme* et les autres membres de la famille.

A ces moments spécifiques, comprenant des discussions qui pouvaient s'étendre sur toute l'après-midi, il faut ajouter un ensemble d'observations. De ce fait, les conditions qui ont présidé à ce travail ne relèvent pas d'une situation d'observation distancée, mais bien d'observations réalisées *in situ*. Tout au long de mon terrain, je me suis attaché à prendre part aux pratiques des acteurs rencontrés. Cette dimension participative a d'une part, favorisé un accès privilégié aux activités des personnes enquêtées, en me positionnant au cœur des pratiques domestiques, mais ce fut surtout au moyen de ce partage, que j'ai pu recueillir le discours des acteurs sur leurs pratiques. Aussi, c'est avec le souci constant de mêler dans mes observations à la fois *la voix et le regard*, que j'ai mené ce travail de terrain.

Un troisième type de matériau a été collecté durant mon enquête de terrain, les entretiens informels non enregistrés. Il s'agit là de l'ensemble des discussions brèves que j'ai pu avoir avec les différents individus. Elles correspondent aux rencontres de type 1. Il faut également joindre à cette catégorie l'ensemble des conversations *imprévues* que j'ai eues avec les acteurs rencontrés (de types 2 et 3). Ces conversations advenaient à des moments difficilement prévisibles, au cours desquels les personnes enquêtées se livraient de manière plus intime et familière. Elles se confiaient à propos de ce qui n'allait pas, de ce qui ne pouvait pas être exprimé en face des autres dans le cadre d'une discussion collective régulière. Enfin, il est nécessaire d'inclure à cet inventaire l'ensemble des paroles entendues, en d'autres termes toutes les histoires racontées à d'autres en ma présence, en somme au-delà des mots qu'ils m'ont dits, les mots qu'ils se sont dits.

Le recours à l'usage de la photographie comme outil de recueil de données sur le terrain a occupé une position centrale dans ma recherche, puisque celle-ci, grâce à son adhérence à la réalité des acteurs, a permis d'élaborer un travail documentaire, non plus fondé uniquement sur les discours des habitants, mais de faire état de l'environnement dans lequel ils ont été énoncés, en replaçant les propos dans leur contexte. Cette recherche *photographique sur le terrain* (La Rocca, 2007, p. 39) s'est construite autour de deux méthodes. Dans un premier temps, j'ai voulu me livrer à une description systématique des espaces et des lieux de l'enquête, et en particulier des infrastructures agricoles héritées de la période soviétique (les kolkhozes et les sovkhos). Pour effectuer cette systématisation, une

grille d'observation photographique (quoi photographier) et un protocole de prise de vue (comment photographier), ont été mis en œuvre. Les photos ont été réalisées, l'appareil posé sur un pied, de manière frontale, avec une faible ouverture (entre 16 et 32), afin d'obtenir une profondeur de champ maximale, une profusion de détails et une absence de flou. Un deuxième protocole de prise de vue a été retenu au cours de cette étude, qui se caractérise par une latitude plus significative en termes de cadrage. Celui-ci ne s'inscrit plus dans une approche systématique et les photographies ont été cette fois prises à main levée. Cette plus grande liberté est induite par la mise en place d'une démarche essentiellement inductive, qui laisse le terrain et les moments passés avec les acteurs, me guider vers ce qui doit être photographié.

V/ PLAN DE L'ARGUMENTATION SUIVI AU COURS DE LA THESE

Je développerai au cours de cette thèse une argumentation divisée en huit points.

Avant d'examiner les fonctions sociales des pratiques agricoles domestiques, je m'attacherai dans un premier temps à en décrire la nature. Quelles sont les différentes caractéristiques de cette production ? Quels sont les produits cultivés ? Y a-t-il un élevage ? Quels sont les acteurs qui se consacrent aux activités liées à la production agricole domestique ? Quelle place occupent ces activités dans les emplois du temps des individus rencontrés ? En réponse à ces questions il apparaîtra que, d'une part les personnes enquêtées mettent en place une forme de polyculture à laquelle est parfois ajouté l'élevage de bétail, et que d'autre part ces activités sont prises en charge collectivement par les membres d'un ou de plusieurs ménages, et effectuées quotidiennement. L'analyse de la nature des activités liées à la production agricole domestique, conduira à s'interroger sur la manière dont il faut les appréhender. Comment à partir d'elles, opérer un classement par catégories ? Plusieurs systèmes de catégorisation savante seront expérimentés – le modèle du travail agricole familial ; le modèle du travail à l'extérieur ; le modèle du *travail à-côté* (Weber, 2009). Face à la complexe appréhension de ces activités au seul moyen des catégorisations savantes, je chercherai dans le vocabulaire des indigènes la manière dont ceux-ci qualifient leurs pratiques

; cette méthode linguistique révélera qu'une expression revient régulièrement dans le discours des acteurs pour désigner celles-ci : *nous travaillons à la maison*.

Dans le deuxième chapitre, l'analyse se concentrera sur la dimension collective des pratiques agricoles domestiques. A travers cette étude, c'est la construction des solidarités familiales par les populations précaires dans le contexte de la société russe actuelle que je souhaite questionner. Leur développement a été principalement interprété comme une réponse circonstancielle à la crise induite par l'effondrement de l'économie soviétique. Dans ce contexte, les solidarités familiales, autrement désignées sous le vocable de protections rapprochées, ont été appréhendées comme relevant de la mise en place de relations extra-quotidiennes d'entraides structurées par un principe de don et de contre-don. L'examen de la collectivité des pratiques agricoles domestiques montrera qu'une autre lecture est possible. A côté de la logique de l'entraide, l'analyse des activités liées à la production, à la gestion et à la circulation des biens issus de l'agriculture domestique fera apparaître que la solidarité familiale se construit aussi autour de relations à la fois stables et quotidiennes de coopération, structurées par un principe de mutualisation. A partir de là, il ressortira que les collectifs de travail familial peuvent être appréhendés comme formant des *maisonnées*.

Après avoir étudié le fonctionnement des collectifs de travail familial, je chercherai à interpréter les raisons qui ont conduit les hommes à s'engager dans la production agricole domestique. Le troisième chapitre entreprendra de comprendre la relation entre sphère domestique et sphère professionnelle. Il s'agira, à travers le récit du parcours professionnel des acteurs, de rendre compte de la trajectoire de précarisation des hommes dans la *grande transformation de l'économie soviétique*. A travers le passage du modèle du *refoulement* au modèle du *repli vers la sphère domestique*, ce chapitre s'appliquera à montrer que l'engagement des hommes dans les pratiques agricoles domestiques n'est pas uniquement le fruit d'une crise conjoncturelle, mais davantage le résultat d'un processus plus long de perte progressive de la position centrale assumée autrefois par le monde professionnel, dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs.

Suite à l'analyse historique de l'engagement des hommes dans la production agricole domestique, j'examinerai dans le quatrième chapitre les modalités d'investissement des acteurs au sein de ces pratiques. A l'aide de la notion de *privatisation* développée par Olivier Schwartz, le chapitre IV s'attachera à reconstruire positivement l'action des hommes au sein

de la maisonnée, en montrant que leur travail peut être interprété comme un vecteur leur permettant de recomposer des formes de légitimité positive. L'analyse de la division du travail domestique mettra au jour l'existence d'un espace spécifique des investissements masculins dans la maisonnée, qui sera considéré comme le support de la formation *d'un monde privé masculin familial*.

Dans le déroulement du chapitre suivant, je reviendrai sur le postulat de la collectivité des pratiques agricoles domestiques afin de mettre en évidence que celles-ci ont aussi une dimension personnelle. L'examen de ces pratiques individuelles fait apparaître une nouvelle fonction attachée aux pratiques agricoles domestiques, celle de support à la construction *de mondes privés propres*.

Le chapitre VI sera consacré à l'analyse de l'investissement des acteurs dans la production agricole domestique et permettra de reconsidérer la thèse de la singularité du monde rural, en particulier la séparation fondamentale entre les gens du village et les gens des villes, dans une perspective hoggartienne fondée sur une distinction entre « eux » et « nous ». L'examen se déroulera en deux temps. Premièrement, je montrerai que l'investissement de la part des acteurs dans la production agricole domestique, répond non seulement à une nécessité de se définir et de se mettre en scène comme des *travailleurs*, mais aussi de *montrer* aux autres que l'on travaille. Dans un second temps, l'analyse révélera que cette volonté d'apparaître comme un travailleur aux yeux des autres, traduit l'intention des acteurs de ne pas être assimilés à ceux qui, au sein du village, ne travaillent pas.

Après avoir considéré dans les chapitres précédents, les activités liées à la production agricole domestique comme des pratiques sociales, celles-ci seront étudiées à partir de leur dimension économique. La recherche ne portera plus directement sur le groupe domestique ou sur les acteurs qui le constituent, mais sur les ressources qui sont produites par la maisonnée. A travers l'étude des biens issus de la production agricole domestique, c'est la relation entre sphère domestique et sphère marchande dans la perspective d'une économie de type capitaliste, que je souhaite questionner.

Au cours du chapitre VII, les investigations sur ce même point porteront sur les déterminants du choix entre production domestique et production marchande. Au-delà, d'une interprétation en termes de stratégie de survie, je défendrai la thèse que la préférence pour la

production agricole domestique n'est pas liée à la plus grande rentabilité économique de celle-ci mais à la mise en place d'une logique de prévoyance, fondée sur un rapport particulier au temps et à l'incertitude de l'*à venir*.

Le chapitre VIII interrogera enfin la relation entre économie domestique et économie de marché au moyen de l'étude des pratiques de commercialisation à la maison, des biens issus de la production agricole domestique. Me fondant sur la description de *la vie sociale des choses* vendues, je décrirai comment les acteurs résolvent le problème de l'imbrication des logiques – autosubsistance, commercialisation, reproduction, accumulation – considérées comme antagonistes, c'est-à-dire comment ils les combinent à chaque étape du processus de production et de marchandisation (choix de la production, processus de marchandisation et fixation des prix). Enfin, l'examen précédent fera apparaître que cette logique d'imbrication renvoie à un *mouvement* d'extension du domaine du marché au sein de la sphère domestique et à un *contre-mouvement* de domestication du marché.

Chapitre I / Les caractéristiques de la production agricole domestique

Quelles sont les caractéristiques de la production agricole domestique ? Quels types de biens sont cultivés en son sein ? Les acteurs élèvent-ils des bêtes ? Quelle place occupent les pratiques agricoles domestiques dans l'emploi du temps des personnes rencontrées ? Quels sont les individus qui prennent en charge cette production ? Persuadé qu'il est nécessaire de décrire la nature d'un phénomène avant d'en analyser les fonctions, je vais m'attacher au cours de ce chapitre, à décrire les différentes caractéristiques de la production agricole domestique. A partir d'une analyse des chiffres portant sur celle-ci au niveau national, et des observations effectuées au cours de l'enquête de terrain, je porterai mon attention sur les types de biens produits. Ensuite, la description du cadre de vie des ruraux permettra de montrer l'importance de la place occupée par les activités agricoles, dans la structuration des espaces domestiques. Je poursuivrai à travers une réflexion sur les modalités d'organisation des activités agricoles domestiques. Qui prend en charge ces activités ? Sont-elles des activités personnelles ou des activités collectives ? Sont-elles effectuées quotidiennement ? Ce travail de description des pratiques agricoles domestique sera conclu par une recherche portant sur la manière dont il est possible de les qualifier ?

I / UNE PRODUCTION AGRICOLE DOMESTIQUE CARACTERISEE PAR SA PLURIACTIVITE.

La production agricole domestique des ménages rencontrés au cours de mon enquête se caractérise par l'absence de spécialisation dans un type particulier de culture, et par sa pluralité (polyculture et élevage). Dans de nombreux cas, la production agricole domestique allie à la fois production végétale et production animale. En 2012, la production agricole végétale représentait 46.9 % de la production agricole totale des exploitations agricole domestique, contre 53.1 % pour la production animale. Ce rapport entre les deux formes de production reste stable depuis les années 2000.

Année	2000	2005	2009	2010	2012
Ensemble	100	100	100	100	100
Exploitation Agricole	45.2	44.6	45.4	44.5	47.9
Exploitation agricole domestique	51.6	49.3	47.1	48.3	43.2
Fermier	3.2	6.1	7.5	9.0	8.9

Source : Federal'naia sloujba gosoudapstvchoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii 1990-2012

En 2012, la production agricole des exploitations agricole domestique représente 43.2% de la production agricole nationale totale (voir figure 1.1). En regardant plus en détail les différents types de productions, je constate que les produits alimentaires consommés quotidiennement sont principalement produits au sein des exploitations agricoles domestiques. Ainsi, 78.9 % des pommes, 69.1% des légumes, 48% du lait, 93.3 % du miel et 30 % des têtes de bétail (voir figure 1.2) sont produits au sein des exploitations agricoles domestiques. Ces chiffres montrent que la production agricole domestique est principalement tournée vers la production maraîchère, c'est-à-dire les biens de première nécessité et les cultures faiblement mécanisées.

Figure 1.2 Structure de la production en pourcentage par type de produits et par catégorie de producteurs

Produits	Exploitation agricole			Exploitation agricole domestique			Fermier		
	1992	2000	2012	1992	2000	2012	1992	2000	2012
Blé	98.0	90.8	76.8	---	0.8	1.0	2.0	8.4	22.2
Pommes de terre	21.3	7.5	13.1	78.7	91.2	78.9	---	1.3	8.0
Légumes	45.0	22.7	17.1	55	74.7	69.1	---	2.4	13.8
Bétail et volaille	64.6	40.2	66.9	35.4	58.0	30.2	---	1.8	2.9
Lait	68.5	47.3	46.3	31.5	50.9	48.3	---	1.8	5.4
Miel	---	9.6	2.3	---	88.2	93.3	---	2.2	4.4

Source : Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, produktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriïam khoziaistv po Rossiïskoy Federatsii 2012

Cette configuration se retrouve au sein de la production agricole domestique de Sacha et Marina, chez qui j'ai séjourné à plusieurs reprises au cours de mon enquête. Ces derniers pratiquent à la fois la culture maraîchère et l'élevage, ils ont des arbres fruitiers et fabriquent leur *samogon*. En plus des animaux qui leur permettent d'avoir de la viande (moutons et poules), des œufs (poules) et du lait (vaches), le ménage de Sacha cultive des pommes de terre, des choux, des cornichons, des concombres, des betteraves, des tomates et des oignons. La même organisation est observable dans le cas de Kolia et Natalia, qui pratiquent à la fois l'élevage et la culture végétale. Ils élèvent une dizaine de chèvres, 4 moutons et ils ont des poules. Ils cultivent sur leur lopin situé derrière leur maison, principalement des pommes de terre, des choux, des oignons et des carottes et sous leur serre des tomates, des concombres, des poivrons, etc. Enfin pour finir, il est nécessaire de reprendre le cas de Ioura et Irma, décrit dans le préambule. Ces derniers cultivent des choux, des pommes de terre, des carottes ; ils pêchent leur propre poisson, produisent leur miel et leur *samogon*.

Les trois cas précédents montrent que la production agricole domestique est plurielle. Cette pluriactivité trouve sa source dans la relation entre production et consommation. La production agricole domestique est là principalement, pour assurer la subsistance des

individus. Aussi, la majeure partie des biens produits correspond-t-elle aux produits de base utilisés dans l'alimentation locale. En effet, l'analyse de la structure de la production agricole végétale de ces exploitations montre que 67.3% de celle-ci est consacrée aux pommes de terre et aux légumes contre 14.8% pour les fourrages et 16.6 % pour les cultures céréalières. De plus, parmi les cultures maraîchères, la production domestique la plus importante et la plus généralisée est la culture de pommes de terre. La surface utilisée pour cette culture par les exploitations auxiliaires est 3.48 fois supérieure à celle utilisée pour l'ensemble des autres légumes³⁰. En somme, les ménages pratiquent une forme de pluriactivité principalement tournée vers des produits alimentaires de première nécessité liés à l'alimentation quotidienne, et répondant aux besoins du groupe domestique. Il faut noter que ce type de production n'est pas nouveau et a coexisté dans le système soviétique, en relation quasi symbiotique avec le mode de production des exploitations agricoles collectives.

« Le choix des cultures pratiquées sur ces superficies réduites témoigne d'une étroite spécialisation, qui découle de la situation de complémentarité existant entre l'économie auxiliaire et le secteur socialiste de l'agriculture. Si ce dernier s'avère en mesure d'assurer l'approvisionnement de la population en grains, il n'a jamais réussi à satisfaire pleinement les besoins de la consommation en produits frais (légumes, fruits) et animaux (viande, lait, œufs). [...] Les trois-quarts des superficies ensemencées sont consacrés aux pommes de terre et aux légumes. Outre ces cultures, les producteurs privés pratiquent l'élevage de quelques têtes de bétail et de volailles » (Maurel, 1980, p.32).

Aujourd'hui, du fait de cette relation entre production agricole domestique et besoins alimentaires du quotidien, il est à noter que cette dernière est peu diversifiée entre les différents ménages. Ainsi, j'ai souvent observé la même base de légumes cultivée (pommes de terre, carottes, choux, oignons et concombres).

II / L'ESPACE DOMESTIQUE EST UN ATELIER : MAISON, LOPIN, SARAĪ, DVOR.

L'importance de l'économie domestique dans la vie quotidienne des individus rencontrés se matérialise par l'organisation de l'espace domestique et plus particulièrement par la fusion entre les espaces de production et les lieux de vie. La production agricole domestique

³⁰ En 2014, la surface utilisée pour les pommes de terre est de 1791 milliers d'hectares contre 514 pour les autres légumes (Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, 2014).

s'effectue généralement sur ce qui est communément désigné en russe par l'expression *участок земли – outchastok zemli* – qui signifie le lopin de terre. Ce lopin de terre peut être situé d'une part, dans le cas où les personnes habitent une maison individuelle, sur le terrain attenant à celle-ci et d'autre part, dans le cas où les personnes habitent un appartement, sur un terrain situé soit au pied de l'immeuble, soit en périphérie du village. L'aménagement et l'utilisation de l'espace domestique, formé généralement par la maison d'habitation, le lopin de terre et le *сарай – sarai* –, sont principalement liés à la production agricole domestique.

Dans le cas de Ioura et Irma, l'espace domestique est organisé autour de différents lieux que je qualifierai de *pôles de production* : le garage et les machines-outils, le potager, les deux serres dont l'une sert au séchage et au fumage du poisson, le verger, l'espace sur lequel se trouvent les ruches, le terrain situé à l'extérieur de l'espace clôturé sur lequel ils plantent leurs pommes de terre et enfin la maison d'habitation. Je reviendrai plus tard sur l'aménagement interne de la maison de Ioura et Irma, mais je peux déjà dire que celle-ci forme un carré construit autour d'une pièce centrale, au sein de laquelle le couple stocke de nombreux fruits et légumes, des vêtements et des ustensiles de travail (principalement liés à la cueillette des fruits et légumes mûrs) et par laquelle on accède, grâce à une trappe, à la cave. Observation qui est présente dans l'ouvrage de M. C. Maurel, concernant l'organisation traditionnelle de l'habitat rural et en particulier des *isbas*³¹:

« Il s'agit en général de maisons à un seul niveau, attenantes du lopin. Par sa conception architecturale, l'habitation paysanne répond aux principaux besoins du groupe domestique. La cave ou le sous-sol permettent de conserver les produits du lopin pour faire face aux longs hivers, tandis que diverses constructions auxiliaires abritent le bétail ou permettent de remiser les outils de travail. Remarquablement adapté aux exigences de l'économie paysanne, cet habitat traditionnel est très médiocrement équipé et s'avère difficile à moderniser » (Maurel, 1980, p.37)

Des éléments similaires peuvent être relevés dans l'article de P. Chasles, portant sur les familles russes de l'époque pré-révolutionnaire :

« Les communautés de famille possèdent [...] à titre *héréditaire et permanent* la maison d'habitation avec toutes ses dépendances agricoles, c'est à dire l'*usad'ba* (усадыба), expression russe que l'on traduit souvent, [...] par "enclos". L'*usad'ba* comprend d'abord l'*izba* proprement dite (изба) avec ses annexes, l'étuve (баня), l'étable au sens large du mot (хлывъ), l'*ambar* (амбаръ), sorte de grange pour provisions de toute nature, l'emplacement réservé aux meules (гумно), le hangar-remise (сарай), etc. Ces divers bâtiments, construits en bois et couverts de

³¹ Je renvoie le lecteur au livre de Basile Kerblay intitulé *L'isba d'hier et d'aujourd'hui. L'évolution de l'habitation rurale en U.R.S.S* au sein duquel est livrée une analyse de l'habitat rural russe (Kerblay, 1973).

chaume, entourent un espace vide le "dvor" ou cour (дворъ) qui donne également son nom à l'ensemble. L'*usad'ba* comprend en outre le potager attenant (огородъ) avec, le cas échéant, une chènevière (коноплянкъ), fournissant la matière première du tissage » (Chasles, 1921, p. 244).

La même importance de l'économie domestique est remarquable concernant l'organisation de l'espace domestique dans le cas d'Aliocha – chauffeur au sein d'une exploitation agricole – et Katerina – *domokhoziayka* :

« Quand je suis arrivé chez Aliocha et Katerina, l'après-midi était déjà bien entamé. C'était un jeudi, Aliocha venait de rentrer de son travail. Une fois les présentations faites, il s'est empressé de me faire visiter son domaine. L'espace domestique du couple était séparé en deux parties. L'*isba* familiale servait de point de séparation. Comme d'habitude à la campagne, la partie extérieure était très occupée. Il ne restait quasiment plus de place pour mettre un pied devant l'autre. Dans la première partie, il y avait les outils, le matériel agricole, le poulailler, la niche pour le chien et la *banya*. La deuxième partie, beaucoup plus importante, était occupée par le potager. Katerina me l'avait fait visiter. Les pommes de terre et les choux occupaient un peu plus de la moitié du potager. Mais on y trouvait aussi des carottes, de l'ail, des oignons, des baies, des tomates, etc. Une partie du potager était installée sous serre. Un peu plus loin, les arbres fruitiers avaient élu domicile. On y trouvait des pommiers, des poiriers, des pruniers, etc. » [Extrait de carnet de terrain, Chez Aliocha et Katerina, village de Federovka, oblast' de Samara, Russie, juillet 2010]

Chez Sacha – sans emploi stable – et Marina – *domokhoziayka* –, l'espace réservé à la production agricole occupe aussi une place importante au sein de l'espace domestique.

« L'exploitation agricole de la famille de Sacha était composée de sa maison d'habitation, du terrain autour de la maison, ainsi que de deux parcelles de terre. La maison mesurait environ 70m². La cour qui l'entourait mesurait entre 200 et 250m². Sacha y garait son tracteur. Il a installé les toilettes, une écurie pour ses chevaux et les poules se promenaient un peu partout sous la surveillance d'un berger allemand. Le long du mur de l'écurie, par un petit chemin, on accédait au potager. Celui-ci était divisé en deux parties. La première moitié était réservée à la culture des pommes de terre, la seconde, à la culture des oignons, des carottes, des concombres, des choux et de quelques pieds de tomates. Devant la maison, de l'autre côté du chemin, Sacha possédait une première parcelle de terre. Il y entreposait son foin et souhaitait, un jour, pouvoir y construire un hangar pour abriter ses fourrages. Ses chevaux et ses vaches s'y promenaient en liberté. Enfin, un peu à l'écart de la maison, Sacha possédait une autre parcelle de terre sur laquelle se trouvaient un enclos pour les moutons et un préau leur permettant de s'abriter. Sacha y déposait ses outils, du foin et les peaux des bêtes qui avaient été tuées. Il avait aussi construit un petit hangar en bois dans lequel les bêtes passaient l'hiver » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, février 2013].

A l'instar des trois exemples précédents, l'espace domestique semble organisé autour de la fusion entre le lieu d'habitation, le lieu de repos, et les différents espaces de production (potager, verger, enclos, *sarai*, cave). Je peux ici citer l'exemple de la maison de Ioura et Irma, qui est à la fois un espace de vie (chambre), un espace de production (plants sur la fenêtre), un espace de transformation (cuisine) et un espace de stockage (cave).



Photo n°2 : Elevage domestique de moutons au milieu d'un village, mars 2013, Жокоро (*Jokovo*), *oblast'* de Riazan, Russie, photographie numérique.



Photo n° 3 : Lopin de terre de Sacha et Marina situé derrière leur maison, juillet 2014, Астапово (Astapovo), *raïon* de Loukhovitsi, *oblast'* de Moscou, Russie, photographie argentique.

Il importe de noter dans le cas de Ioura et Irma que la maison – construite en partie de leurs propres mains – a été pensée en fonction de son utilisation comme lieu de stockage, de transformation et de production plutôt que comme lieu de repos. Ce qui explique par exemple, l'absence de plusieurs chambres ou encore de salon, et *a contrario*, la présence d'une pièce réservée au stockage des aliments, des outils, et permettant d'accéder à la cave. Cette symbiose, au sein des espaces domestiques, des espaces de vie et des espaces de production renvoie en russe à la notion de *dvor*, utilisée pour caractériser le mode de vie rural traditionnel. Une description du *dvor* comme cadre de vie paysan est mentionnée dans l'ouvrage de Nicolas Werth, *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation (1917-1939)*. Dans son ouvrage il écrit :

« La plupart des paysans, même pauvres, disposent de plusieurs bâtiments adjacents à l'habitation, qui forment le *dvor*. La maison rurale est en effet non seulement un abri familial, elle est aussi un atelier agricole. La division entre ces deux fonctions est rarement absolue, car les locaux agricoles servent très souvent de dortoir durant l'été, et, inversement, le petit bétail passe une bonne partie de l'hiver dans la salle commune » (Werth, 1984, p. 31).

Dans son ouvrage, intitulé *La campagne collectivisée*, consacré à la période soviétique, Marie-Claude Maurel définit le *dvor* comme suit :

« Le terme 'dvor' qui désigne le feu paysan, ce que l'on pourrait appeler le groupe domestique, s'applique aussi à l'ensemble formé par la maison d'habitation et les bâtiments utilitaires (l'étable, la resserre, ou la remise...) [...] L'originalité du 'dvor', en tant que cadre de vie, procède de la symbiose entre l'habitation rurale et le lopin privé, qui s'exprime dans l'étroite intégration de l'économie auxiliaire dans la vie domestique » (Maurel, 1980, p. 28).

Pour les deux auteurs, la spécificité du *dvor* tient à la correspondance entre le lieu de vie et le pôle de production. L'espace domestique doit être considéré comme un *atelier* de production agricole. Néanmoins, Marie-Claude Maurel étend sa définition non seulement à l'espace domestique, mais aussi au groupe domestique qui est assimilé dans ce cas précis à un collectif de travailleurs : *le feu paysan*. Le terme *dvor* est donc polysémique. Il renvoie, d'une part, « au lieu de résidence en milieu rural et à la fonction économique de celui-ci » – étant entendu qu'il peut se traduire par les termes *enclos* ou *cour* –, et d'autre part au groupe domestique qui l'habite et qui y travaille, dans la mesure où il peut se traduire par les termes *feu* ou *foyer paysan*. Si la notion de *dvor* était heuristiquement pertinente afin d'analyser le cadre de vie paysan pendant la période tsariste et pendant la période soviétique, l'est-elle encore aujourd'hui? En d'autres termes, qui prend part aujourd'hui à la production agricole domestique? Est-ce une activité individuelle principalement masculine comme dans le cas des

jardins ouvriers en France, ou une activité collective ? Est-il encore permis d'assimiler le groupe domestique à un collectif de travailleurs au sein de l'économie domestique ?

III / LA PRODUCTION AGRICOLE DOMESTIQUE, UNE ACTIVITE COLLECTIVE ET QUOTIDIENNE

A – Une activité qui met en relation plusieurs ménages

Précédemment, j'ai mis en évidence que la production agricole domestique était caractérisée par la pluriactivité et que celle-ci était réalisée au sein de l'espace domestique. Il est temps d'établir maintenant, qui prend en charge cette production au sein du groupe domestique ?

1 – Le cas de l'organisation de la production agricole domestique de Babouchka Valentina

Je vais prendre pour commencer, l'exemple de la production agricole domestique de Babouchka Valentina, rencontrée à Chkin' au mois de mars 2013, un dimanche où les températures n'invitaient pas à mettre le nez dehors. Parti, comme à mon accoutumée, à 6h30 le matin je prenais le tramway pour aller jusqu'à la gare de bus de Kolomna et intercepter le bus de 7h05 à destination de Chkin'. Celui-ci arrivait généralement vers 8h10 à l'arrêt du village, et il me fallait ensuite arpenter une route enneigée avant de parvenir à l'église, où j'attendais le début de la messe jusqu'à 9 heures. A la fin de l'office ce jour-là, Babouchka Valentina m'avait demandé de l'aider à vider une imposante cuve en inox dans laquelle on conservait l'eau bénite, et à remplir de cette eau un nombre important de bouteilles en plastique de cinq litres, qui étaient ensuite distribuées aux personnes présentes. Suite à cet événement, il m'a fallu attendre presque trois mois pour qu'elle accepte de me raconter son histoire et seulement, comme elle me l'a dit plus tard, parce que j'étais un *ami* du Père Jean.



Photo n °4 : Portrait de Babouchka Valentina dans sa cuisine, le 23 mars 2014, *Индустрия* (Industria), raïon de Kolomna, Oblast de Moscou, Russie, photographie numérique.

Babouchka Valentina avait 76 ans. Elle habitait le village d'Indoustrïa. Son mari Vassia est décédé en janvier 2014 à l'âge de 80 ans. Les époux travaillaient tous les deux au sovkhoe. Elle était vachère et lui chef mécanicien. Ils ont eu trois enfants : Tolia, Mitia et... leur troisième fils Babouchka Valentina ne m'en a parlé qu'une seule fois. Je n'ai pas eu d'autres informations sur lui, mais je sais qu'il n'habitait pas dans le même village, et ne prenait pas part aux activités et aux échanges relatifs à la production agricole domestique. Tolia, l'aîné, était chauffeur routier et Mitia était ouvrier dans une usine de construction de grues. Ils travaillaient tous les deux à Kolomna et ils résidaient à Indoustrïa, leur village natal. L'organisation de la production agricole du groupe domestique de Babouchka Valentina mettait en relation les trois ménages suivants : celui de Babouchka Valentina, celui de Tolia, et celui de Mitia. Le ménage de Babouchka Valentina était composé d'elle et son mari (elle était veuve depuis le mois de janvier). Celui de Tolia était composé de lui-même et sa troisième femme³². Celui de Mitia était plus complexe dans la mesure où il était composé de dix personnes sur quatre générations : Mitia, sa femme et leurs deux enfants, avec leurs époux respectifs, la petite-fille de Mitia, son mari et leurs deux enfants. Ici, la production était divisée en trois lopins possédés par les membres du groupe domestique et chaque ménage prenait en charge un type particulier de production. La répartition des productions répondait à deux critères : le nombre de personnes dans un ménage, c'est-à-dire la force de travail disponible, et la taille du lopin de terre. Le ménage de Mitia, étant le plus important et possédant un lopin de plus grande taille, était principalement spécialisé dans la production de pommes de terre et de choux. Celui de Tolia était spécialisé dans la production de carottes, de concombres, d'oignons, de betteraves et de tomates. Enfin, le ménage de Babouchka Valentina était spécialisé dans un ensemble de production nécessitant une attention particulière et plus de soins (les baies, les fraises, les herbes et les aromates, la salade).

Dans le cas de Babouchka Valentina, la production agricole domestique est prise en charge par les différents ménages et celle-ci est réalisée sur les trois lopins que possède le groupe domestique. Une précision s'impose néanmoins : bien qu'il existe une forme de spécialisation de chaque ménage dans un type particulier de culture, cela ne signifie pas qu'elle est exclusive, mais seulement qu'à l'échelle du groupe domestique, il est attribué à chaque ménage un type de production dont il est responsable pour les autres.

³² Ces deux premières sont décédées des suites de maladies dues à la trop forte consommation d'alcool.

L'organisation de la production agricole domestique peut prendre plusieurs formes. L'exemple de Babouchka Valentina a permis de montrer la mise en place d'une division de la production sur les différents lopins possédés par les ménages constituant le groupe domestique. Je décrirai maintenant, à travers l'exemple du groupe domestique de Dima et Macha, une forme plus classique d'organisation de la production agricole domestique mettant en relation trois ménages autour d'un espace central de production.

2 – *Le cas de la production agricole domestique de Dima et Macha*

Dima, 53 ans, et sa femme Macha, 48 ans habitaient Tcherebaïevo, le long de la Volga, à deux cents kilomètres à l'est de Volgograd. Le village comptait environ 500 habitants et disposait d'un *продукты – prodoukty*³³. Leur *dvor*, entendu ici comme espace domestique, était le centre d'une production agricole domestique mettant en relation trois ménages. La production agricole domestique était divisée entre le potager, l'élevage de bêtes (cochons, vaches et poules) et la transformation des produits qui en sont issus (bocaux et produits laitiers, *сыр (сыр)* – fromage – et *сметана (сметана)* – crème fraîche principalement). La production agricole domestique était prise en charge par le ménage de Dima et Macha, celui de leur fille Génia 25 ans, son fils et son deuxième époux³⁴, ainsi que celui des parents de Dima. Les parents de Dima s'occupaient des travaux de préparation (bêchage, préparation des sillons et plantation) et d'entretien (arrosage, désherbage et cueillette des fruits et légumes) du potager. Dans le potager figuraient tous les fruits et légumes nécessaires : betteraves, carottes, pommes de terre, tomates, oignons, concombres, choux, courgettes, ail, petits pois, fraises, mûres, cassis, pommes, cerises, groseilles, etc. Dima et Macha prenaient en charge l'autre versant de la production agricole domestique : l'élevage. Ils élevaient trois cochons pour la viande et la charcuterie, deux vaches pour le lait et les produits laitiers. Ils possédaient un veau, de nombreux porcelets nouveau-nés et une multitude de poules pour les œufs et la viande. Macha prenait principalement soin des bêtes. Elle les nourrissait, nettoyait les étables, trayait les vaches, etc. Dima quant à lui assumait l'ensemble des travaux difficiles ou ceux nécessitant l'intervention d'engins motorisés (tracteurs, etc.), comme par exemple le stockage des fourrages, le labour du potager. Le ménage constitué par la fille de Dima et Macha, même s'il ne participait pas aux travaux quotidiens au sein du lopin, apportait son concours pendant

³³ Epicerie.

³⁴ Sa mère m'avait expliqué qu'« avec son premier mari, elle était trop jeune, elle en a eu vite marre de lui ».

les périodes de vacances, et grâce à sa situation géographique, permettait au groupe domestique d'avoir accès aux ressources de la ville inaccessibles au village, comme par exemple les pièces pour le tracteur et les semences. La situation de Dima et Macha est une illustration commune de mise en relation de plusieurs ménages autour d'un espace central de production.

Ces exemples révèlent que la production agricole domestique n'est pas *une activité personnelle* mais une activité collective prise en charge par l'ensemble des membres d'un ménage et dans de nombreux cas, mettant en relation plusieurs ménages généralement apparentés (mais ce n'est pas une obligation). La mobilisation des liens de parenté dans la production agricole domestique est rendue possible par la proximité géographique des différents ménages. « Vous savez, à la campagne, toutes les générations, d'une même famille habitent souvent dans le même village" me confiait le Père Jean lors d'un entretien. Les parents de Dima habitaient la maison voisine. Leur fille s'est établie dans le même *oblast'*. Il faut ici signaler que la perception des distances n'est pas la même en France et en Russie. Si pour un Français deux cents kilomètres représentent une distance importante pour les personnes rencontrées *это недалеко (eto nedaleko) – c'est près, ce n'est pas loin*. Dans le cas de Babouchka Valentina, les trois ménages vivaient dans le même village. Une telle observation a pu être relevée par E. Gessat-Anstett :

« Les matériaux biographiques collectés permettent de mettre en évidence plusieurs éléments. Le premier d'entre eux est la proximité géographique des familles apparentées. Ainsi, la généalogie, complétée par les informations recueillies lors des entretiens semi-directifs, montrent la faible distance kilométrique séparant les résidences des différents membres de la parentèle. Les groupes familiaux impliqués dans la généalogie des informateurs sont localisés à l'échelle d'un *rajon* (équivalent administratif du canton) ou d'une *oblast'* (la région), au point de constituer une parentèle très dense, centrée sur une ville ou un village » (Gessat-Anstett, 2001, p. 117).

B – La production agricole domestique est une activité quotidienne

En plus d’être une activité collective, la production agricole domestique est une activité quotidienne. Au cours d’un entretien avec Kolia et Natalia, ces derniers m’ont notamment dit : « *Nous* n’avons le temps de rien faire, *nous* avons toujours quelque chose à faire, *nous* travaillons, *nous* travaillons ». Il faut rappeler ici que Kolia et Natalia n’ont pas d’emploi. Aussi lorsqu’ils parlent de leur travail et du travail qu’ils ont à faire, ils parlent des occupations liées à la production agricole domestique. La production agricole domestique n’est pas une activité occasionnelle, c’est une activité qui occupe, structure et rythme une part importante des emplois du temps des individus et des familles du monde rural.

Comme le rapportent Pallot et Nefedova, « the production by ‘ordinary’ Russians of more than half the country’s domestic food represents an enormous national effort » (Pallot & Nefedova, 2007, p. 19). A la fin des années 1990, le temps consacré annuellement à la production agricole domestique était presque deux fois supérieur à celui consacré à l’agriculture professionnelle, et représentait les deux tiers du temps de travail annuel dans l’industrie (Gorbacheva, 2000). Selon une étude publiée en 1998³⁵ dans la région de Pskov, les individus passeraient environ 1210 heures annuellement, c’est-à-dire l’équivalent de 30 semaines de travail, à produire au sein de leur lopin. Un calcul quelque peu *flou*, à partir des chiffres du temps de travail donnés par les personnes rencontrées au cours de mon terrain, permet d’établir une fourchette allant de 700 (17,5 semaines) à 1200 (30 semaines) heures annuelles. La principale variation tient à la différence entre les personnes possédant des bêtes et celles qui n’en ont pas. Les bêtes exigent un travail quotidien et sur l’ensemble de l’année, cet état de fait est particulièrement significatif dans le cas de Sacha et Marina. Ce calcul ne se veut pas représentatif, mais il permet de donner une idée du temps de travail effectué chaque année par les individus. Il s’agit d’un temps de travail individuel, prenant en compte le temps

³⁵ Seeth et al., 1998, cité par Pallot et Nefedova (2007, p. 20) « According to one authority (Gorbacheva, 2000), 420 million person-hours were expended in people’s farming in the late 1990s. This was more than in formal agriculture -245 million person-hours annually – and two-thirds as much as in industry – 600 million person-hours. Official labour statistics for 2001 show every person in Russia spending an average of 141 hours producing their own food (growing crops, livestock rearing, and natural resource harvesting) with this number doubling in marginal region in the north and east (for example, in Novgorod and Pskov oblast in the European North the figure rises to 230-50 hours and in the Republic of Buratiya to 340 hours) but these figures may well underestimate the full extent of the labour input into people’s farming as independent surveys have found much higher levels of activity. One study in Pskov oblast, for example, calculated that individuals expended an average of 1210 hours per annum, or thirty working weeks, on their plots (Seeth et al., 1998) » (Pallot & Nefedova, 2007, pp. 19-20).

de travail quotidien moyen, sur 25 semaines. J'ai fixé à 25 semaines la durée de référence, dans la mesure où la saison de production s'étend environ sur 6 mois, d'avril à septembre.

Ainsi, le travail au sein de la production agricole domestique est accompli quotidiennement d'avril à septembre, période. L'été, les activités sont principalement effectuées le matin et en fin d'après-midi. La chaleur de l'après-midi limitant les occupations en extérieur³⁶, sauf en cas de nécessité, comme par exemple pendant la période des foins, ces dernières commencent souvent tôt le matin.

« J'ai passé plusieurs jours, au cours du mois de juillet 2014, chez Sacha et Marina dans le village d'Astapovo. Chaque jour, nous nous levions à 5h. La maison de Sacha et Marina était composée de trois pièces : la cuisine-salle de bain, la salle à manger et une grande pièce servant de dortoir pour l'ensemble de la famille. Dans la salle à manger, se trouvait un canapé, sur lequel je dormais les fois où je restais avec la famille, afin de les aider dans leur travail. Sacha et Marina avaient six enfants, trois garçons et trois filles. Le plus âgé avait treize ans, la plus jeune, 4 ans. Après le petit-déjeuner, nous sommes allés, leur deuxième fils Sania âgé de 12 ans, Marina et moi, chercher les bêtes, pour les amener paître. A ce moment-là de l'année, ils avaient presque 200 moutons, une dizaine de chevaux et deux vaches. Nous avons marché un peu plus d'une heure pour nous rendre au champ. Pendant tout le trajet, armés de bâtons en bois trouvés sur la route, nous avons veillé à ce que les bêtes avancent dans le même sens et à ne pas en perdre en chemin. Il était presque 7 heures lorsque nous sommes arrivés au champ. Marina est repartie dans l'autre sens, nous laissant la surveillance du troupeau. Pendant la période scolaire, Marina accompagnait les bêtes paître le matin. Les enfants prenaient le relais en fin d'après-midi, lorsqu'ils rentraient de l'école » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, juillet 2014].

Dans le cas de Babouchka Valentina, sa vie quotidienne est organisée autour de l'entretien de son lopin de terre. Dans mon carnet de terrain, concernant son emploi du temps il est écrit :

« Chaque jour, Babouchka Valentina se levait à 6 heures. Après avoir pris son petit déjeuner, elle marchait jusqu'à son garage (*saray*) afin de nourrir son chat et de récupérer son vélo. Son jardin était situé à deux kilomètres du garage. Elle s'y rendait chaque fois à vélo. Lorsqu'elle m'a raconté qu'elle y allait à vélo, elle a ajouté : "*c'est bon pour la santé, à ce qu'ils disent*". Elle arrivait à son jardin environ vers 7h-7h30 et elle y travaillait ensuite jusqu'à 10 heures, 11 heures, suivant ce qu'il y avait à faire. L'après-midi, généralement vers 16 heures, elle retournait au jardin pour arroser. Cette opération lui prenait à peu près deux heures » [Extrait de carnet de terrain, Chez Babouchka Valentina, Indoustrina, mai 2014].

Si l'importance du temps passé à travailler au sein de la production agricole domestique se comprend dans le cas de personnes n'ayant pas d'emploi, comme Kolia et Natalia, Sacha et

³⁶ C'est d'ailleurs à ces heures que je pouvais rencontrer les personnes enquêtées. Celles-ci me demandaient de passer plutôt entre 14h et 17h, parce qu'alors, elles restaient chez elle, les températures à l'extérieur étant trop élevées.

Marina, ou encore dans celui de personnes retraitées comme Babouchka Valentina, j'ai observé que même les personnes ayant un emploi, travaillent plusieurs heures par jour au sein de leur production agricole domestique. Par exemple, Dima et Macha qui ont tous les deux un emploi, passent chaque jour deux à trois heures au minimum à travailler en plus pour leur production agricole domestique. Ioura passe l'ensemble de son temps libre à travailler dans son potager. Il consacre deux jours à son emploi de gardien et les cinq jours suivants à *travailler à la maison*.

IV/ COMMENT QUALIFIER CES PRATIQUES ?

Que signifie l'expression *travailler à la maison* utilisée par les acteurs pour qualifier leurs pratiques ? Que veulent dire les acteurs lorsqu'ils utilisent cette expression ? Comment et par quel concept est-il permis de rendre compte de ce travail qui est effectué à la fois quotidiennement et collectivement à la maison ? Afin de répondre à ces questions, je vais revenir dans un premier temps sur les catégorisations savantes qui ont été utilisées pour caractériser ces pratiques. Est-il nécessaire pour en rendre compte, de reprendre les catégorisations utilisées en sociologie rurale pour analyser le mode de production agricole, ou alors de les considérer dans le cadre analytique des pratiques populaires ? Pour le dire autrement, s'agit-il, d'un travail au sein d'une exploitation agricole correspondant alors au modèle de la famille paysanne, d'un travail à l'extérieur ou d'un *travail à-côté* (Weber, 2009) ?

A – Le modèle du travail agricole familial

Le modèle du travail agricole familial est difficilement exportable en Russie, du fait de son histoire et du processus de collectivisation mis en place pendant l'époque soviétique. Néanmoins, je propose de m'en inspirer afin de voir si les pratiques observées lors mon terrain, peuvent être analysées dans ce cadre théorique. La question est donc de savoir s'il est pertinent de considérer la production agricole domestique comme une forme d'entreprise agricole, et les individus comme des agriculteurs dans le sens professionnel du terme. Bien que cette question soit plus longuement débattue dans le chapitre VIII, il me semble utile d'y répondre brièvement dès à présent, afin de pouvoir caractériser plus finement cette forme de

production agricole et aussi dans le but de rendre plus clair mon raisonnement. Les formations des individus peuvent être considérées dans un premier temps. Si certaines personnes rencontrées au cours mon enquête ont reçu une formation agricole (lycée agricole à l'époque soviétique), beaucoup n'ont pas suivi de cursus en relation avec ce domaine d'activité. Il n'y a pas non plus, dans les ménages rencontrés nécessairement de filiation et/ou d'héritage paysan. Dans de nombreux cas, il s'agit d'une forme de reconversion tardive. Le cas de Kolia permet d'illustrer ces propos. Après un cursus scolaire en lycée technique, cet enquêté est devenu soudeur. Il est aujourd'hui sans emploi et a recours à la production agricole domestique.

Le modèle de l'exploitation agricole induit deux autres caractéristiques : d'une part l'autonomisation de la sphère de production par rapport à la sphère domestique, c'est-à-dire la séparation entre l'unité de production et l'unité de consommation et, d'autre part, la mise en place d'un processus de production et d'un dispositif de commercialisation des biens produits, dans le but de générer un profit. Or, comme je l'ai précisé dans la description de la production agricole domestique, cette séparation n'existe pas, la production agricole domestique étant largement autoconsommée et réalisée dans le but de garantir la subsistance du groupe domestique. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de mécanisme de commercialisation des biens produits, mais simplement que celle-ci n'est pas le but premier³⁷.

B – Travailler à l'extérieur ou travailler à-côté

Si la production agricole domestique ne peut pas être analysée dans le cadre analytique du modèle de l'exploitation agricole, deux autres modèles peuvent être mobilisés afin d'appréhender les pratiques du potager et de l'élevage : la notion de travail à l'*extérieur* et celle de travail à-côté. La question est de savoir dans quelle mesure ces notions peuvent être appliquées à mon terrain.

Les notions de travail à l'extérieur et de travail à-côté, ont été forgées la première, par les militants syndicalistes, la seconde par F. Weber, afin de penser les « formes d'occupation productive » du temps libre des populations ouvrières. Aussi, elles portent toutes les deux en elles-mêmes le *spectre* de l'usine et de la condition ouvrière. La notion de travail à l'extérieur

³⁷ Je reviendrai sur ces points dans le chapitre VIII.

renvoie à la prise en compte d'un espace situé entre le lieu de travail et le foyer. Elle caractérise un espace interstitiel entre l'usine et la maison, entre deux intérieurs au sein desquels les individus ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, au sein desquels ils *étouffent*. Travailler à l'extérieur, c'est travailler à la fois en dehors de l'usine et de la famille.

« L'extérieur absolu signifie donc l'extérieur de l'usine, et cette formule renvoie à une opposition fondamentale pour les ouvriers hommes entre l'intérieur de l'usine (là-bas dedans) et son extérieur; mais cette expression prend tout son sens si l'on considère que les hommes n'aiment pas rester à l'intérieur des maisons, cet intérieur-là étant en principe domaine féminin. L'intérieur a pour eux une connotation négative d'enfermement » (Weber, 2009, p. 62).

Dans le cas du travail à-côté, pas « besoin de dire à-côté de quoi. La formule accentue le caractère central de l'usine et le caractère ludique de ce travail-là » (Weber, 2009, p. 64). Aussi dans les deux cas, il n'est pas possible de penser ces « formes d'occupation productive », sans l'existence d'un à-côté de l'à côté, d'un intérieur s'opposant à l'extérieur principalement matérialisés par l'*usine* et la *maison*.

Dans le cas que j'étudie, il est difficile de prendre en compte un extérieur matérialisé par un espace de travail organisé tel que l'usine, la situation des personnes interrogées au cours de mon enquête étant marquée par une précarisation ou une absence d'emploi. Aussi, la dialectique intérieur/extérieur ne peut pas fonctionner dans la mesure où la production agricole domestique est premièrement pensée comme une conséquence de l'absence d'emploi et donc d'extérieur. A la dichotomie intérieur/extérieur correspond celle d'espaces masculin et féminin. Dans le cas du travail à l'extérieur et du travail à-côté, il s'agit d'analyser un travail, une activité personnelle principalement masculine. Le potager, la bricole, la pêche, le bricolage, sont des activités masculines (Weber, 2009 ; Schwartz, 2009 ; Cam, 1991). Ce sont pour reprendre les mots de Schwartz des espaces interstitiels entre l'usine et le domicile. Ils forment des « *espaces de recomposition masculine* » (Schwartz, 2009). Là encore, il est difficile d'analyser la production agricole domestique dans ces cadres précis, pour la raison que comme je l'ai montré précédemment, il s'agit d'une activité collective accomplie par les membres du groupe domestique (hommes, femmes et enfants).

Le recours à la notion de travail à-côté « souligne aussi que c'est une activité en marge, à la fois seconde et non officielle » (Weber, 2009, p. 65). Ce caractère est révélé par l'utilisation du mot *bricole*.

« En première approximation, il désigne une activité marginale financièrement (procurant des revenus insuffisants ou pas de revenu monétaire du tout) et peu professionnalisée. On l'emploie surtout pour minimiser l'importance de l'activité dont on parle : "il a une petite bricole" marque que personne (ni la personne en question, ni le locuteur, ni l'auditeur) n'a intérêt à ce qu'on reconnaisse l'existence de cette bricole » (Weber, 2009, p. 65).

Or, dans ce cas précis, la production agricole domestique est une activité centrale et pour beaucoup la seule activité. Comme je l'ai indiqué précédemment, la production agricole domestique n'est pas une activité occasionnelle, c'est une activité qui occupe et rythme une part importante des emplois du temps des individus et des familles rencontrés. Le temps et l'investissement des individus dans la production agricole domestique, interdisent de penser cette activité comme une bricole ou une activité en marge. De plus, il est difficile de parler de travail à côté puisqu'il s'agit d'une activité collective, donc qui ne se situe pas à côté ou à l'extérieur de la famille, mais dans la famille.

C – *Мы дома работаем* – Nous travaillons à la maison

Dans la mesure où les catégorisations savantes ne permettent pas d'analyser les pratiques observées, j'ai choisi de revenir sur le vocabulaire utilisé dans le langage indigène pour parler de la production agricole domestique. Lorsqu'ils parlent du potager, de l'élevage, hormis l'utilisation du vocabulaire spécifique aux activités, les individus interrogés disent : « *мы здесь работаем* » (*my zdec'rabotaem*) – nous travaillons ici – ; « *мы дома работаем* » (*my doma rabotaem*) – nous travaillons à la maison ». Deux choses peuvent être notées. Dans un premier temps, j'ai pu observer l'utilisation quasi constante du pronom *nous* pour parler de la production agricole domestique, ce qui conduira à considérer la production agricole domestique comme une activité collective. Je développerai ce point dans le chapitre suivant. Deuxièmement, les individus emploient le verbe *travailler* pour décrire cette activité, auquel est ajoutée la locution *à la maison*. L'utilisation du verbe travailler, montre qu'il ne s'agit pas pour les personnes rencontrées d'une activité de loisir mais bien d'une activité de travail, telle que pourrait l'être celle que l'on a lorsqu'on effectue une tâche dans le cadre de son emploi³⁸. La distinction entre les deux formes de travail est marquée par l'emploi d'une locution de lieu, "*à la maison*"; "*chez soi*"; "*ici*" renvoyant à l'espace domestique. Aussi, j'ai choisi de partir de l'hypothèse selon laquelle il ne faut pas interpréter la production agricole

³⁸ L'utilisation par les acteurs du verbe *rabotat'* sera analysée dans le chapitre VI.

domestique comme un travail *à l'extérieur*, ou un travail *à-côté*, mais comme un travail *dans*, sous-entendu dans le groupe et l'espace domestique, et matérialisant l'absence ou la perte d'importance du monde professionnel (il n'y a plus de travail à-côté lorsqu'il n'y a plus d'usine).

Une définition du travail par rapport à quelque chose, par rapport à une altérité professionnelle et organisationnelle, symbolisée par le monde du travail et par l'usine, se dissipe au profit d'une analyse du travail domestique pour lui même, parce qu'il n'y a plus d'ailleurs ou que celui-ci a perdu sa centralité. S'ensuit la définition de la production agricole domestique comme forme d'économie domestique, prise en charge par les membres d'un ou de plusieurs ménages, (apparentés ou non), qui rythme et structure les emplois du temps quotidien. Celle-ci est principalement tournée vers l'élevage, la culture maraîchère, la cueillette, la pêche, la transformation de produits issus de la production agricole et l'artisanat, afin d'assurer la subsistance *via* l'autoconsommation du groupe domestique.

CONCLUSION

A plusieurs reprises, au cours de mes discussions avec les personnes interrogées concernant les potagers et ce travail quotidien effectué collectivement à la maison, elles achevaient leur discours en disant : « Так, мы живём » (*Tak, my jiviom*), *nous vivons comme ça*. Tout se passe comme si la vie quotidienne au sein de la production agricole domestique était intrinsèquement liée au travail. En réponse à la question posée précédemment, la notion de *dvor* reste aujourd'hui pertinente afin de décrire le cadre et le mode de vie des personnes en situation de précarité et habitant les espaces ruraux, car il persiste à la fois une symbiose entre les espaces d'habitation et les lieux de production, et une correspondance entre groupe domestique et collectif de travail, c'est-à-dire une permanence de « la symbiose entre l'habitation rurale et le lopin privé, qui s'exprime dans l'étroite intégration de l'économie auxiliaire dans la vie domestique » (Maurel, 1980, p. 28). La description des pratiques agricoles domestiques permet de voir que celles-ci sont collectivement réalisées. La production agricole domestique est assurée par l'ensemble des membres du groupe domestique et peut mettre en relation plusieurs ménages. Aussi, la production agricole domestique doit être conçue comme un support de la constitution d'une forme de collectif

familial. Dès lors, sachant que cette production agricole est effectuée dans le groupe domestique, c'est-à-dire dans la famille, interroger la dimension collective des pratiques liées à la production agricole collective, c'est s'interroger sur la constitution de la famille et plus largement sur le lien entre économie domestique et groupe de parenté. Dès lors, dans le but d'analyser cette relation, il n'est plus question de se focaliser sur le travail qui est effectué à la maison ; il faut plutôt étudier le groupe domestique qui se cache derrière l'utilisation du pronom « nous ».

Chapitre II / Entre coopération et mutualisation : la mise en place d'une logique de la protection

La description des pratiques agricoles domestiques a permis de voir que celles-ci sont collectivement réalisées, à travers la prise en charge par les membres d'un ou de plusieurs ménages apparentés ou non. L'analyse des entretiens montre que la *dimension collective* des pratiques liées à la production agricole domestique, ne se retrouve pas simplement sous les traits de l'objectivation scientifique, à travers la description ethnographique des caractéristiques de cette production, mais qu'elle est aussi présente dans le discours tenu par les acteurs. En effet, lorsque les personnes interrogées s'expriment à propos de leurs activités agricoles domestiques, elles utilisent souvent le pronom "nous" : *nous travaillons à la maison, nous plantons, nous semons des pommes de terre...* L'utilisation par les acteurs du pronom "nous" en début de phrase symbolise, non seulement l'ensemble des personnes prenant en charge la production agricole domestique, mais indique que cet ensemble forme un *tout*. A la lueur de ce qui précède, il semble impossible d'interpréter le collectif réalisant la production agricole domestique comme étant simplement un groupe *en soi*, c'est-à-dire un groupe de personnes partageant seulement une même activité, mais il est nécessaire de le comprendre comme étant un groupe *pour soi*, entendu comme un collectif de travail familial ayant une conscience de lui-même : un groupe social uni et lié. Aussi, afin de comprendre comment se construisent ces collectifs de travail agricole domestique, il est maintenant essentiel d'étudier de façon plus approfondie la consistance du lien social qui émane d'eux c'est-à-dire les formes de *solidarités familiales* en action. Pour y parvenir et dans la mesure où les liens sociaux sont par nature difficilement saisissables empiriquement, j'ai choisi pour les étudier de passer par

la description de leur mise en pratique, c'est-à-dire de passer par l'analyse des relations sociales qu'entretiennent les acteurs entre eux au sein de l'économie domestique.

Dans un premier l'analyse de la littérature montrera que les solidarités familiales ont principalement été appréhendées comme relevant de la mise en place de relations extra-quotidiennes d'entraides structurées par un principe de don et de contre-don. L'examen de la collectivité des pratiques agricoles domestiques observé au cours de mon enquête de terrain montrera qu'une lecture différente est réalisable. A côté de la logique de l'entraide, l'analyse des activités liées à la production, à la gestion et à la circulation des biens issus de l'agriculture domestique fera apparaître que la solidarité familiale se construit aussi autour de relations à la fois stables et quotidiennes de coopération qui sont structurées par un principe de mutualisation

I / RETOUR AUX SOURCES, L'ENTRAIDE COMME PARADIGME DOMINANT

L'analyse de la littérature montre que la dimension collective de la production agricole domestique a été principalement interprétée comme étant le fruit de la mise en place de formes de protections rapprochées (Lesemann & Marin, 1993 ; Castel, 1995 ; Martin, 2001) – c'est-à-dire « la protection assurée par les proches, sous la forme de l'entraide, des soutiens matériels et immatériels » (Martin, 2001, p. 29) – face à la crise économique et sociale qu'a connu le monde rural russe suite à la chute de l'URSS. Les collectifs de travail seraient alors le résultat de la formation d'un réseau d'interconnaissances (famille, amis, voisins) constitué autour de relations d'entraide structurées par un principe de don et de contre-don (Gessat-Anstett, 2001 ; Gambold Miller & Heady ; 2003, Paxon, 2005), trouvant son origine dans l'injonction morale faite aux individus selon laquelle « each was ready to help the other when need » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 274).

A – Une analyse de la littérature

Pour illustrer cette première lecture fondée sur le modèle de l'*entraide*, un point de départ peut être trouvé dans l'article paradigmatique de Gambold Miller & Heady publié en 2003 (Gambold Miller & Heady, 2003). Les auteurs placent au cœur de leur article la question de la construction de la dimension collective de la production agricole domestique à travers l'analyse des principes gouvernant les relations interpersonnelles existant au sein de ces collectifs. Ainsi, ils cherchent à comprendre pourquoi les individus travaillent collectivement et quels sont les principes sur lesquels se construisent les relations au sein de ces collectifs de travail. Ils en identifient alors deux principaux : l'entraide et la logique de don et de contre-don. Leur démonstration peut être résumée simplement. Afin d'expliquer leur point de vue, les auteurs partent de plusieurs cas observés dans trois villages différents : Moshkino, Zelyonoe et Listnoe. Il est utile de s'arrêter sur un des cas observés au sein du village de Listnoe et plus particulièrement sur la description proposée par les auteurs, d'une situation au sein de laquelle un groupe domestique élargi constitué de dix-neuf personnes s'organise pour planter des pommes de terre au sein de plusieurs lopins. Le groupe domestique est « centré sur deux sœurs mariées et composé de leurs parents et maris respectifs (ensemble, ils forment un groupe de 12 personnes) et de sept amis et voisins »³⁹ (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 273)⁴⁰. Le groupe domestique prend en charge collectivement la plantation de pommes de terre des lopins des deux sœurs. Il s'occupe dans un premier temps du lopin de la première sœur, puis dans un deuxième temps du lopin de la deuxième sœur. Chaque lopin mesurant environ 0,3 hectare, l'opération prend pour chacun à peu près une matinée.

Les auteurs partent de l'hypothèse suivante. La formation des collectifs de travail serait due à la mise en place d'une relation salariale entre chacune des sœurs et les participants respectifs. Les deux sœurs verseraient un salaire aux participants en contrepartie de leur travail. Les observations menées par les auteurs vont venir remettre en cause leur hypothèse de départ. En effet, comme le montre la réponse faite aux auteurs par une des participantes, il n'y a pas de salaire versé aux participants.

³⁹ Traduit par moi-même.

⁴⁰ « In fact, it's centred on two married sisters and was made up of their own and their husband's relatives (altogether a groupe of 12 kin) and seven friends and neighbours » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 273).

« In many cases PH (Patrick Heady) was able to ask about payment, and he was always assured that no cash payment was ever made to members of the work group. [...] Interviewing one of the sisters afterwards, PH asked if they had paid any of the potato pickers. She said no, that it was simply a question of helping each other » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 274).

Sur cette base, les auteurs se posent une nouvelle question : pourquoi en l'absence de salaire versé les personnes acceptent-elles de travailler « pour chacune des deux sœurs », c'est-à-dire *pour quelqu'un*⁴¹ et autour de quels types de relations se forment ces collectifs de travail ? En analysant les discours que portent les acteurs sur leurs pratiques, les auteurs en arrivent à une seconde hypothèse : l'entraide. Il ne faut pas comprendre les relations économiques comme des relations salariales, mais comme des relations d'entraide. Les participants seraient là pour aider les deux sœurs à planter leurs pommes de terre.

« In Listnoe, picking potatoes is usually a cooperative affair. This is how one woman describe the work : 'We help each other. Everyone digs. People don't like to go into the field alone. We dug and picked [the potatoes in one strip]; now we are picking in the next strip. This is how it goes with us in the countryside' » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 274).

La mise en place d'une relation d'entraide trouverait alors son origine dans la morphologie sociale des collectifs de travail. En effet, les auteurs remarquent que les activités économiques étudiées sont principalement *encastrées* au sein des réseaux sociaux et en particulier au sein des réseaux domestiques : la famille et/ou les villageois. La description des personnes constituant le collectif de travail laisse en effet apparaître qu'il s'agit soit de membres de leur famille, soit d'amis ou encore de voisins.

« Thus household farming involves the households who practice it in interactions with kin, neighbours, and kolkhoz and village authorities. Now, as in the past, the practice of « private » family farming in our village is embedded in collective relationship » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 276).

La même idée peut être relevée dans l'article d'Elisabeth Gessat-Anstett, lorsque l'auteure décrit la prise en charge du travail agricole domestique :

« Notre enquête ethnographique montre que la prise en charge du lopin est assumée collectivement par un groupe de parents qui ne se réduit pas à une famille nucléaire ou à un groupe domestique unique. Au contraire, l'exploitation du lopin sert de support à la mobilisation d'un réseau élargi de parenté, qui débouche souvent sur une intense entraide croisée de plusieurs familles sur deux ou trois lopins » (Gessat-Anstett, 2001, p. 126).

Comment, sur cette base, caractériser le système d'entraide et comprendre le lien qui se construit autour de ces activités ? Pour les auteurs l'absence de salaire versé, c'est-à-dire

⁴¹ Je montrerai au cours de la démonstration, que ce *pour quelqu'un* a de l'importance, à travers l'analyse de la distinction entre travailler *pour quelqu'un* et travailler *avec quelqu'un*.

l'absence d'une contrepartie monétaire pour le travail effectué, ne veut pas dire qu'il n'y ait pas mise en place d'un principe de réciprocité. Bien que le travail effectué ne soit pas « payé », il induit de la part de celui qui le reçoit l'obligation de rendre un service ensuite à la personne venue travailler. Cette norme est désignée en russe par l'expression *pomoshch za pomoshch* : rendre un service pour un autre service. La logique de la compréhension des relations sociales nées de la production agricole domestique à travers la question de l'échange (hypothèse de la relation salariale) se meut en une analyse des relations sociales fondées sur une logique de don et de contre-don, à l'exemple de celle exposée dans les écrits de Mauss (2010 [1925]). Dans le cas du travail effectué et de sa rétribution⁴², l'importance n'est pas dans la contrepartie immédiatement exigible, mais dans le service que l'on pourra demander plus tard.

L'expression de cette norme peut être retrouvée au sein de l'énoncé *pomogat' drug-drugu*⁴³ qui peut se traduire par : "s'aider entre amis", "d'ami à ami" ou plus simplement par le verbe s'entraider. Aussi, selon cette norme, les individus acceptent d'aider un autre individu, dans la mesure où ils savent qu'ils seront ensuite en position de demander un service qui ne pourra leur être refusé. De la mise en pratique de cette norme découle la formation de relations de travail fondées sur un accord et un contrat moral⁴⁴. Les collectifs de travail forment alors des réseaux au sein desquels les individus sont pris dans des relations morales interpersonnelles structurées autour d'une norme selon laquelle les individus ont le devoir d'aider les personnes de leur entourage, le devoir d'aider *svoi lyundi* (les siens). Comme le rappellent les auteurs : « Another principle that people sometimes cited was that one should help *svoi lyudi*, 'one's own people', by which they meant one's relatives » (Gambold Miller & Heady, 2003, p. 274).

⁴² Il y a ici superposition de deux transactions : une relation interpersonnelle de don et de contre-don et une relation interpersonnelle renvoyant à un échange non marchand.

⁴³ Le mot *drug*, se traduit par ami. *Drug-drugu*, une traduction littérale de ce terme pourrait être d'ami à ami.

⁴⁴ Je parle d'accord ou de contrat moral en opposition à la notion de contrat « juridique ». On retrouve ici la distinction entre obligation morale et obligation juridique. Dans le cas étudié, le contrat n'est encadré par aucune obligation juridique. Il s'agit alors de trouver les raisons de sa permanence et de sa stabilité dans la mesure où les termes ne sont pas définis par la loi.

B – Les limites de cette approche et une distinction entre activités quotidiennes et activités extra-quotidiennes.

La limite de cet examen de la dimension collective des pratiques liées à la production agricole domestique comme étant l'incarnation d'un réseau de relations d'entraide gouverné par le principe de *maussian gift*, du fait de l'encastrement de celles-ci dans le groupe d'interconnaissance, tient à la nature des activités économiques prises en compte. Les sources utilisées comme point de référence dans les analyses réalisées à travers la logique de l'entraide, sont des pratiques qui doivent être qualifiées *d'exceptionnelles*⁴⁵. Les exemples de la plantation des pommes de terre, de la récolte de celles-ci, ou encore comme j'ai pu l'observer au cours de mon terrain, du ramassage des foins sont de ce point de vue très éclairants. Ce sont des activités *singulières*, dans le sens où elles se dégagent d'un *fond* de pratiques qui sont réalisées régulièrement et quotidiennement. Elles ont lieu une fois dans l'année. Elles marquent à la fois le début (la plantation) et la fin de la saison (la récolte) et de ce fait donnent lieu à des événements dépassant le strict cadre de la production agricole domestique, pour se constituer en activités à la fois culturelles et festives (Gambold Miller & Heady, 2003).

Ces analyses reposent donc sur une distinction entre deux types de pratiques agricoles domestiques ayant des temporalités bien différentes : un ensemble de pratiques qui sont à la fois singulières et non-quotidiennes que je qualifierai d'*extra-quotidiennes*, et un ensemble de pratiques quotidiennes qui sont réalisées de façon régulière que je qualifierai de *quotidiennes*. Ces pratiques sont celles qui sont liées à l'entretien des potagers et des vergers, à la paissance des bêtes, à l'arrosage des légumes, etc. Or, comme je l'ai montré dans le chapitre précédent, ces pratiques sont aussi prises en charge collectivement. Mon hypothèse est que si les deux types d'activités donnent naissance à des collectifs de travail, ceux-ci ne sont pas de même nature, ne reposent pas sur les mêmes liens et ne se construisent pas autour des mêmes formes de solidarité familiale. La question peut alors être formulée dans ces termes : si la dimension

⁴⁵ Il faut noter ici que la question de la nature des pratiques analysées, est soulevée par les auteurs au sein de leur article. Ces derniers expliquent qu'afin de comprendre la raison pour laquelle la pratique de la plantation de pommes de terre donne lieu à un évènement qui est à la fois festif et collectif, il faut prendre en compte la place de ces pratiques dans l'économie générale de la production agricole domestique. Ils précisent ensuite à ce sujet, qu'il faut faire attention à l'aspect *exceptionnel* de celles-ci, dans la mesure où « malgré l'importance de ces actions collectives, la plupart des travaux agricoles sont effectués par les membres de la famille eux-mêmes » (Gambold Miller & Heady, 2003, p.207).

collective des *pratiques agricoles extra-quotidiennes* peut être présentée comme l'incarnation d'un lien de réciprocité émanant de relations d'entraide structurées par le principe du don et du contre-don, sur quels principes reposent les relations entre les individus dans le cas des activités quotidiennes ?

II / UNE (AUTRE) ANALYSE DE LA DIMENSION COLLECTIVE : CONTRE LA LOGIQUE DE L'ENTRAIDE LA LOGIQUE DE LA COOPÉRATION

Il s'agit de montrer, à partir d'une description des activités liées au processus de production (mise en culture, culture, élevage, transformation, stockage, répartition, utilisation des biens produits), comment se manifeste la dimension collective dans le déroulement des pratiques agricoles quotidiennes. Cette analyse sera principalement construite autour de deux cas ethnographiques, dont j'ai entamé la description dans le chapitre précédente : le cas du groupe domestique de Dima et Macha ainsi que le cas du groupe domestique de Babouchka Valentina.

A – Les relations de production entre coproduction et interdépendance

Le cas de la famille de Dima et Macha peut être considéré dans un premier temps. Comme je l'ai indiqué dans le chapitre précédent, la production agricole domestique de Dima et Macha est centralisée au sein de leur *dvor*, entendu ici comme espace de production, et le ménage des parents de Dima ainsi que celui de leur fille, y prennent part. Comment interpréter les relations existant entre les différents individus composant les trois ménages, et prenant en charge le travail de la production agricole ? Pour répondre à cette question, je propose d'étudier la façon dont sont divisées les tâches lors des différents travaux agricoles effectués. L'exemple de la culture de tomates est éloquent. La terre sur laquelle ces légumes seront cultivés est labourée et préparée par Dima. Les tomates sont plantées et cultivées par les parents de Dima et surtout par sa mère. Ensuite, elles sont récoltées par la mère de Dima et Macha. Après la récolte, une partie sera consommée, l'autre sera transformée et mise en bœufs par Macha et la mère de Dima. La même configuration peut être observée pour la

production du lait. Bien que ce soit Macha qui s'occupe quotidiennement des bêtes, c'est Dima qui prend en charge l'approvisionnement en fourrage. La traite des vaches est réalisée principalement par Macha, mais aussi par sa fille (surtout en période de vacances). Le lait est ensuite transformé en produits laitiers (fromage, crème), par les trois femmes. Dans le même temps, c'est grâce au ménage de Génia, habitant dans la ville de Volgograd, que Dima peut entretenir le tracteur (achat des pièces) utilisé dans la production agricole domestique et qu'ils peuvent acheter des semences pour les cultures. Ainsi, pour revenir à la question initiale, lorsque les parents de Dima travaillent au sein de la production agricole domestique, que font-ils ? Il semble difficile d'identifier au sein de la production, des formes d'aide constituant des relations d'entraide interpersonnelles. Par exemple, rien n'autorise à dire que Dima et son père aient une relation singulière au sein de la production, qui serait caractérisée par un travail de son père *pour* Dima. La description de la division du travail productif donne plutôt l'image d'une *interdépendance* des différents acteurs au sein d'un processus de *coproduction*. Le père de Dima travaille *avec* son fils et chacun s'occupe d'une tâche particulière au sein de la production agricole domestique. A l'image de ce qu'observe Schreeves dans un article portant sur le développement rural au Kazakhstan, il apparaît alors que « everyone associated with the farm expressed the idea that 'we do everything in common (vsye obshchee)' » (Schreeves, 2002, p. 222).

Il faut considérer maintenant le cas du groupe domestique de Babouchka Valentina. J'ai indiqué précédemment que la production agricole domestique était prise en charge par trois ménages (celui de Babouchka Valentina, celui de Mitia et celui de Tolia) mettant en place une division des types de production sur les trois lopins appartenant au groupe domestique. Cette division des types de production est organisée au niveau du groupe, en prenant en compte la répartition des facteurs de production (le nombre de personnes dans un ménage, c'est-à-dire la force de travail disponible, et la taille du lopin de terre) au sein de chaque ménage. Comme je l'ai souligné dans le chapitre précédent, le ménage de Mitia est spécialisé dans la production de pommes de terre et de choux, celui de Tolia dans la culture de carottes, de concombres, d'oignons, de betteraves, de tomates et enfin celui de Babouchka Valentina est spécialisé dans un ensemble de production nécessitant des soins particuliers (les baies, les fraises, des herbes et aromates, des salades). Bien que l'organisation de la production s'effectue de façon différente, il paraît difficile de parler d'entraide. Les enfants de Babouchka Valentina ne l'aident pas à produire des biens particuliers mais plusieurs producteurs sont répartis sur des lopins différents et spécialisés dans un type de production.

Ainsi que dans le cas précédent, il semble plus pertinent d'analyser la dimension collective de cette production comme résultant de la *coproduction* d'individus en situation d'*interdépendance*. Chaque producteur participe à la production en se spécialisant dans un type de biens particuliers, et dans le même temps chaque producteur devient dépendant de la production de l'autre. Babouchka Valentina est dépendante de son fils pour avoir des pommes de terre, Mítia est dépendant de son frère pour avoir des carottes.

B – La gestion collective de la production agricole domestique

La mise en place de relations de coproduction dans le cadre du travail agricole repose sur une gestion commune de l'organisation de l'économie domestique. En effet, à travers l'exemple de Babouchka Valentina il est apparu que l'organisation de la production (choix des types de cultures, utilisation des terrains, répartition des moyens de production) n'est pas pensée individuellement à l'échelle de l'acteur, mais collectivement à l'échelle du groupe. Ce choix est effectué en fonction des besoins du groupe et de la répartition des facteurs de production entre chaque ménage. Les choix en matière de type de production ne dépendent pas de la volonté de chaque participant, mais les décisions en matière de production sont effectuées à l'échelle du groupe domestique. De la même manière, les investissements liés à l'acquisition de machines agricoles ou aux achats saisonniers d'engrais, de semis, de fourrages sont réalisés collectivement après l'estimation des besoins du groupe domestique dans son ensemble. Une autre trace de cette gestion collective de l'économie domestique se trouve dans la gestion à l'échelle du groupe domestique, des espaces disponibles et en particulier des logements et des lopins de terre. Dans le cas des lopins de terre, l'organisation de la production montre que ceux-ci sont pensés comme faisant partie d'un espace unique et, à ce titre, gérés de façon collective. De plus, les exemples de Babouchka Valentina, et de Dima et Macha, montrent une circulation des espaces d'habitation entre les différents membres du groupe domestique. En effet, en suivant, la trajectoire des deux groupes domestiques dans leur généalogie, j'ai pu observer que les espaces domestiques sont pensés collectivement et que des échanges d'espaces au sein du groupe interviennent au cours des différentes étapes de la vie des différents ménages formant le groupe domestique. Ainsi, Babouchka Valentina et son mari ont échangé leur maison avec l'appartement de leur fils. Dans le cas de Dima et Macha, ce sont les parents de Dima qui ont échangé leur maison avec

celle de leur fils⁴⁶. Cette observation trouve un écho dans les travaux sur la parenté réalisés par E. Gessat-Anstett :

« Les diverses combinaisons réalisées à partir de l'aménagement des résidences familiales me semblent devoir être lues comme la manifestation d'une intervention commune sur un espace parental unique. La parentèle procède en effet à une gestion collective de l'espace disponible. La répartition des diverses surfaces impliquées est effectuée en fonction des impératifs démographiques ou économiques d'un ensemble de parents » (Gessat-Anstett, 2001, p. 124).

Ainsi, à partir de ces différents éléments, il apparaît que la gestion de l'économie domestique est collective, étant entendu qu'elle est le résultat de décisions qui sont prises à l'échelle du groupe domestique et non pas de l'individu. La dimension collective se manifeste alors dans la gestion commune de l'organisation de la production, dans la gestion commune des investissements et des achats liés à l'activité agricole, ainsi que dans la gestion commune des espaces de production agricole (les terres agricoles et les espaces de stockage) et des espaces d'habitation.

C – Le подвал (podval) – cave, sous-sol –, un espace de centralisation et de stockage collectif

La dimension collective ne se retrouve pas seulement dans la division du travail de production et dans les modalités de gestion de la production, mais aussi dans les pratiques de stockage des biens produits. En effet, les observations menées sur le terrain montrent que les biens une fois récoltés et transformés, sont *mis en réserve*. La pratique de la mise en réserve renvoie à la centralisation de la production dans un lieu de stockage, généralement unique et accessible à tous. Cet espace est appelé en russe *подвал* – podval –, qui signifie littéralement le *sous-sol* et qui peut aussi être traduit par le terme de *cave, réserve*. Il peut prendre plusieurs formes. Il s'agit généralement d'une cave construite directement dans le sous-sol de la maison d'habitation ou du *sarai*. Néanmoins dans certains cas, le lieu de stockage peut être une boîte métallique qui est enfouie dans le sol ou peut simplement être un coin dans une pièce du

⁴⁶ Il n'est pas rare de voir que ces échanges d'espaces tournent autour d'un espace domestique principal. L'espace domestique est généralement le plus important et regroupe un espace d'habitation, un espace de stockage et un espace de production. Cette circulation symbolise un passage de main en main, comme si au cours de la généalogie familiale, le père laissait la place au fils, fils qui par là même prend la tête de l'exploitation agricole. On pourrait parler à ce sujet d'une maison de maître, qui changerait d'occupants selon la place de chaque membre dans la division du travail agricole domestique.

logement⁴⁷. Dans le cas du groupe domestique de Babouchka Valentina, bien que la production agricole soit effectuée sur des lopins différents, j'ai pu observer que les biens cultivés sont *mis en réserve* au cœur d'un espace de stockage unique situé chez Mitia⁴⁸. Il s'agit d'un hangar en briques de construction récente, servant aussi de garage et au milieu duquel se trouve une cave. Le bâtiment est situé à côté de la maison d'habitation⁴⁹. Dans le cas de Dima et Macha, la centralisation de la production à travers le processus de mise en réserve est plus facilement appréhendable dans la mesure où l'ensemble de la production est réalisé au sein d'un espace unique. Les biens ne changent pas de lieu et sont stockés directement dans l'espace de production. L'espace de *stockage collectif* est situé à côté de l'ancienne *isba* familiale et il est divisé en deux parties. Une partie est réservée aux produits laitiers, l'autre est consacrée aux fruits et légumes et aux bocaux (voir en annexe, le plan de l'organisation du *dvor* de Dima et Macha).

Tout laisse à penser que le processus de centralisation à travers la mise en réserve de la production, correspond à un mécanisme de mise en commun des biens produits. Suivre la trajectoire de ces biens, allant de leur production à la *mise en réserve* en passant par leur transformation, c'est suivre un processus de collectivisation, entendu dans le sens de mise en commun progressive de la production. Tout se passe comme si au fil des différentes étapes de ce processus, les biens passaient de la main du producteur pour aller vers celle du groupe domestique. Au sein de ce processus, la *mise en réserve* constitue un rituel de passage, permettant la transformation finale d'un produit singulier en bien commun, à travers son placement au sein d'un espace de *stockage collectif*. Ils ne peuvent dès lors plus être considérés comme étant la « propriété » d'un seul ménage, mais seulement comme étant « la propriété » du groupe. Les biens produits collectivement forment ainsi ce que je propose d'appeler avec Rémi Lenoir un *capital collectif*, entendu comme le « capital du groupe en tant

⁴⁷ « Les parents qui exploitent un lopin ont donc recours à un lieu de stockage principal, le plus souvent une cave, ou un caisson métallique enterré sur le site même de la datcha ou dans les alentours. Le lieu de stockage combine toujours proximité du lieu de production et accessibilité du lieu de consommation » (Gessat-Anstett, 2001, p. 130).

⁴⁸ Il faut néanmoins noter que tous les produits ne semblent pas être touchés par ce processus de centralisation. Par exemple, les productions plus délicates et celles se conservant moins bien, ne sont pas mises en réserve au sein de cet espace de stockage mais sont stockées près du lieu de production. C'est le cas en particulier d'une partie de la production, comme les baies effectuée par Babouchka Valentina. La production reste dans ce cas au sein de son appartement et soit elle passe elle-même chez ses enfants pour leur distribuer, soit ce sont eux qui passent chez elle pour en prendre.

⁴⁹ Je n'ai pas pu entrer à l'intérieur du hangar. Chaque fois que je m'y suis rendu avec Babouchka Valentina, celle-ci m'a demandé d'attendre devant la porte. Aussi, je suis dans l'incapacité de décrire les conditions dans lesquelles les produits sont stockés.

que groupe, à la fois celui de chacun des membres et celui de leur combinaison » (Lenoir, 2011, p.182).

L'importance du *podval* est confirmée par la place centrale que ce dernier occupe dans l'aménagement de l'espace domestique des personnes rencontrées⁵⁰. Il convient de citer ici l'exemple de Ioura et Irma examiné dans le chapitre précédent. Leur maison d'habitation est construite autour d'une pièce centrale servant d'espace de stockage des biens produits, et à partir de laquelle on accède à la cave.

« [Nous sommes sortis de la chambre pour retourner vers la cuisine. Nous sommes passés par une pièce qui était au centre de la maison et qui servait à entreposer les affaires. C'est aussi par cette pièce que l'on pouvait accéder à la cave (podval).]

Ioura - Ici [sous des tapis qui recouvraient le sol], il y a la cave. Elle est très profonde. Nous y conservons les pommes. Les pommes se conservent depuis l'an passé dans la cave. [...] La cave est profonde pour que l'air soit frais à l'intérieur. On y conserve les carottes, tous les bocaux, etc.» [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', 11 mars 2013].

L'existence de ces espaces de stockage est observable même chez les personnes ne disposant pas d'un espace prévu à cet emploi, et habitant dans des logements à la fois précaires et exigus. En atteste l'exemple de Sergueï – vigile - et de sa femme – sans emploi – rencontrés dans le village de Жокovo – Jokovo. Dans leur cas, c'est une partie du salon, seconde pièce de leur logement, qui sert d'espace de stockage des biens produits par le groupe domestique.

« L'appartement était constitué seulement de deux pièces, la cuisine et un large salon. Si la cuisine était principalement utilisée pour sa fonction de cuisine, il en était autrement du salon. Le salon avait une forme de L. La queue du L menait à la porte d'entrée et c'est à cet endroit que les produits de la production agricole domestique étaient entreposés. Il s'agissait dans leur cas, principalement de bocaux, de légumes et de fruits séchés. Cet espace d'entrepôt occupait environ 1/3 de l'espace du salon. Le reste du salon servait à la fois de lieu de repos, de salle à manger et de chambre. On y retrouvait les attributs et objets habituels, un canapé, une télévision, une table pliante et une petite armoire au sein de laquelle on rangeait les photos de famille et la vaisselle que l'on utilisait pour les grandes occasions. Dans le même temps, le salon servait aussi de chambre à coucher, l'appartement ne comprenant que deux pièces (la cuisine et le salon). Le canapé était transformé en lit et la table était pliée pour être rangée dans un coin, afin de laisser assez de place pour dormir. Cette organisation se retrouvait dans la majorité des familles que j'ai rencontrées et la multifonctionnalité des pièces était un des aspects de la vie quotidienne en Russie. Il n'était pas rare, lorsqu'il y avait des enfants, de rencontrer des cas où les enfants dormaient dans la cuisine » [Extrait de carnet de terrain, aménagement de l'appartement de Sergueï, Jokovo, oblast' de Riazan, Russie, avril 2014].

⁵⁰ La place centrale qu'occupe le *podval* dans l'organisation de la production agricole, à l'échelle du groupe domestique, explique peut-être que sa gestion comme on le verra par la suite, soit attribuée aux hommes bien que dans certains cas la cave se situe dans la maison, espace considéré comme féminin. C'est le seul lieu qui est contrôlé par l'homme dans la maison.

D – Le temps et les objets de la répartition, une utilisation commune des biens produits

La dimension collective s'incarne non seulement dans la production et le stockage des biens alimentaires, mais aussi dans la circulation de ceux-ci. En effet, le *capital collectif* formé par les biens produits va ensuite être consommé par les différents membres du groupe domestique. L'exemple de Babouchka Valentina permet de l'observer : les pommes de terre cultivées par Mitia ne vont pas être consommées uniquement par lui, mais aussi par le ménage de son frère et celui de sa mère. Les carottes produites par Tolia seront utilisées dans les préparations de son frère Mitia et de sa mère. Ainsi, les biens produits semblent, après avoir suivi un mouvement centripète lié à leur centralisation au sein de la réserve, obéir à un mouvement inverse, centrifuge, à travers leur répartition entre les différents acteurs afin que ceux-ci soient consommés. Ce double mouvement de centralisation suivi d'une répartition renvoie au processus qualifié par Richard Thurnwald de *stockage avec redistribution*⁵¹.

Au cours de mes enquêtes de terrain, j'ai pu observer que l'utilisation collective des biens produits, c'est-à-dire la répartition entre les différents acteurs des biens formant le *capital collectif* pouvait prendre deux formes : soit la distribution de denrées alimentaires, soit la conversion de celles-ci en moyens financiers. Dans la majeure partie des cas, les personnes reçoivent des denrées alimentaires en échange⁵² du travail fourni. Les parents de Dima reçoivent des bocaux de tomates, des carottes, des pommes de terre, du lait, etc. Il en est de même du côté des enfants de Babouchka Valentina, Mitia, son plus jeune fils reçoit du groupe domestique des pommes de terre, des choux, des plantes aromatiques, des tomates, etc.

⁵¹ « Thurnwald a découvert qu'indépendamment de ce comportement d'échanges et de services mutuels, mais se combinant quelquefois avec lui, la pratique du stockage et de la redistribution était appliquée de la manière la plus générale, de la tribu primitive vivant de la chasse au plus vaste des empires. Les biens étaient ramassés de manière centrale, puis redistribués aux membres de la communauté, de toutes sortes de façons. Chez les peuples de Mélanésie et de Polynésie, par exemple, 'les rois, en tant que représentants du premier clan, prennent tous les revenus et les redistribuent ensuite à la population sous forme de largesses' (Thurnwald, *Economics*, p. XII ; *L'économie*, p. 19). Cette fonction distributive est une source primordiale du pouvoir politique des organismes centraux (*ibid.*, p.107 ; p. 150) » (Polanyi, 1983 [1944], p. 356).

⁵² J'utilise ici les termes de don et d'échange dans leur sens générique. L'utilisation de ces termes ne présume rien de la signification des transactions qu'ils qualifient. Pour une réflexion sur l'usage de ces termes voir (Testart, 2007 ; Weber, 2000.) Je reviendrai au cours du chapitre VII sur la définition des transactions liées aux produits issus de la production agricole domestique.

Bien que les transactions liées aux pratiques de répartition soient principalement constituées de biens alimentaires, il arrive, néanmoins, que ces denrées soient converties en moyens financiers. Cela se produit lorsque la décision est prise par le groupe domestique de vendre une partie de la production agricole domestique. La vente est effectuée par l'un des membres du groupe domestique. C'est généralement une activité féminine⁵³. Cette redistribution d'une partie du *capital collectif* en avoir financier survient principalement, soit en cas de besoin immédiat pour faire face à des difficultés financières, soit pour financer un besoin particulier d'un des membres du groupe domestique (vente d'une partie de la production agricole pour financer les études d'un des membres du groupe domestique, pour financer un mariage, une naissance, l'achat d'une maison), ou alors pour effectuer un investissement qui bénéficiera à tous (vente d'une partie de la production agricole domestique pour acheter un motoculteur)⁵⁴.

« La place de vendeuse qu'occupait Macha dans l'épicerie du village, lui permettait de vendre ses propres produits. Elle ne le faisait pas tout le temps, mais uniquement lorsque le besoin le justifiait. 'En cas de coup dur ou si on a quelque chose à fêter. Par exemple pour le mariage de notre fille, on avait besoin d'un peu plus d'argent que d'habitude, alors j'ai vendu au magasin un peu de lait, des tomates, des morceaux de cochon' » [Extrait de carnet de terrain, chez Dima et Macha, Tcherebaievo, juillet 2010].

Après avoir vu les formes que peut prendre la répartition des biens constituant le capital collectif, je me suis demandé à quel moment celle-ci intervenait. Est-il possible d'identifier un temps socialement défini à l'occasion duquel cette répartition intervient ? Cette question est apparue, suite à la réflexion menée sur les transactions liées aux produits agricoles domestiques dans le cas des activités extra-quotidiennes⁵⁵. J'ai souligné que dans le cadre de ces activités, la répartition d'une partie des biens avait lieu au cours d'un repas marquant la fin d'une pratique effectuée collectivement⁵⁶. Comme le rappelle Gambold Miller & Heady :

« The Picking usually ended with a particularly tasty meal or picnic, often accompanied by glasses of *samagon* (home-brewed vodka). [...] In two cases in which people had come from a local town to help pick potatoes for an elderly parent, PH was told that they received some of the potatoes in return for their effort » (Gambold Miller & Heady, 2003, p.274).

⁵³ Je reviendrai dans la partie suivante sur la division du travail entre les hommes et les femmes.

⁵⁴ Des mécanismes similaires sont observables dans la gestion des biens autres que ceux liés à la production agricole domestique. On peut prendre l'exemple de la gestion du patrimoine immobilier mise en avant par E. Gessat-Anstett, circulation du patrimoine immobilier que l'on retrouve dans le cas de Babouchka Valentina à travers les processus d'échange de logements entre les membres du groupe domestique.

⁵⁵ Voir pour utilisation du terme : extra-quotidienne, ou extraordinaire.

⁵⁶ Voir introduction de ce chapitre *L'entraide comme paradigme dominant*.

Que révèle le cas des pratiques quotidiennes ? Au cours de l'enquête, il a été difficile de définir formellement des temps sociaux au cours desquels les pratiques de répartition avaient lieu. Dans la majeure partie des cas observés, les acteurs se rendent eux-mêmes régulièrement à la *réserve* (подвал) et prennent directement les denrées alimentaires dont ils ont besoin.

« Babouchka Valentina : la tournée des légumes,

Babouchka Valentina se rendait environ deux fois par semaine chez son fils Mitia, pour s'approvisionner en denrées alimentaires. Ce jour-là, c'était un mercredi, je me suis rendu chez Babouchka Valentina et elle m'a demandé de venir avec elle chez son fils. Sur la route qui séparait son appartement de la maison où habitait Mitia⁵⁷, elle m'a raconté brièvement l'histoire des bâtiments devant lesquels nous passions (ici un ancien magasin, là une ancienne fabrique de produits laitiers, plus loin une ancienne fabrique de pain). La maison se trouvait à environ un kilomètre de là, le long de la route principale qui traversait le village. La maison de son fils était en cours de rénovation, le garage au sein duquel les produits étaient stockés se situait à gauche de la maison lorsque l'on arrivait de la route. Lorsque nous sommes arrivés, une personne est sortie de la maison. Elle nous a salués et nous l'avons saluée en retour. Babouchka Valentina m'a alors dit que c'était sa belle-fille, c'est-à-dire la femme de son fils Mitia. Sans plus de cérémonie⁵⁸, Babouchka Valentina s'est dirigée vers la porte d'entrée du *saray* et elle m'a demandé d'attendre dehors. Cinq minutes plus tard, elle est ressortie avec à la main un seau rempli de fruits et de légumes. Elle a refermé la porte, m'a donné à porter le seau et nous avons effectué le chemin du retour. Elle m'a expliqué que d'habitude elle ne remplissait pas le seau, mais qu'elle avait l'intention de me donner des aliments à rapporter à l'общезитие (résidence universitaire). Habituellement, elle le remplissait environ à moitié. Comme elle me l'a répété à plusieurs reprises 'c'est suffisant pour moi, je suis seule maintenant' » [Extrait de carnet de terrain, Chez Babouchka Valentina, Industria, juin 2014].

Comme le montre le cas de la tournée des légumes de Babouchka Valentina, les pratiques liées à la redistribution des biens constituant le capital collectif ne semblent pas donner lieu à des *événements sociaux* particuliers. Elles n'ont pas lieu lors de repas, de fêtes ou encore d'autres formes de cérémonies sociales. La redistribution ne donne pas lieu à des interactions singulières. Il n'a pas été nécessaire de réunir l'ensemble des membres du groupe domestique afin de mettre sur pied la redistribution. Elle semble davantage faire partie du

⁵⁷ Babouchka avait utilisé le terme *kottedzh* cottage, pour parler de sa maison. Or, ce terme est principalement usité pour qualifier les habitations des *nouveaux riches* venant construire une résidence secondaire à la campagne (Humphrey, 2002).

« Les *kottedzhy* sont d'immenses maisons, le plus souvent flanquées de porches, d'avant-toits, de tourelles ; ensemble dans lequel la verticalité apparaît comme un prérequis symbolique essentiel, supposée refléter l'identité culturelle de ses propriétaires. Ils se caractérisent également par leur éloignement d'avec les styles architecturaux russes et tout particulièrement de la maison traditionnelle en bois » (Dufy & Weber, 2007, p.91)

Ainsi, à partir de là, l'utilisation par Babouchka Valentina de ce terme pour qualifier sa maison peut être interprétée comme une preuve de sa capacité à jouer avec le langage afin de présenter une bonne image de soi et de sa famille.

⁵⁸ Je ne suis à aucun moment entré dans la maison et l'interaction avec la femme de Mitia fut extrêmement brève. Les deux personnes ne sont pas en conflit. Plus tard Babouchka Valentina me dira tout le bien qu'elle pense de sa belle-fille.

déroulement normal, entendu dans le sens de régulier et quotidien de l'organisation de l'économie domestique⁵⁹.

E – Une histoire de logique : entraide ou coopération,

L'analyse précédente a permis de montrer que les collectifs de travail agricole domestique sont organisés, dans le cas des activités quotidiennes, autour d'un *travail effectué en commun induit par une gestion collective de la production donnant lieu, à travers un processus de centralisation, à la formation d'un capital collectif permettant une utilisation commune des richesses produites*. Sur cette base, comment qualifier la logique gouvernant ces relations ? Faut-il envisager comme dans le cas précédent une relation d'entraide ? Un examen plus approfondi de cette forme de relation s'impose. Aider c'est « prêter son concours à quelqu'un pour lui faciliter l'accomplissement d'un acte, la réalisation de quelque chose; secourir une personne dans le besoin » (Trésor de la langue française). Dans le cas de l'aide et plus largement de l'entraide, le travail collectif est centré autour des activités d'une personne en particulier. Il s'agit de travailler *pour* quelqu'un afin de lui prêter main forte dans la réalisation d'un projet qui lui est personnel. C'est aider quelqu'un à produire un bien qui lui est propre, qui lui appartient. Le cas considéré plus haut, à partir de l'article de Gambold Miller & Heady, montre que c'est autour de la production de pommes de terre de chacune des deux sœurs que s'organise le collectif. Ainsi, en suivant ma définition de l'entraide, je peux dire que les participants (autres que les deux sœurs) sont là pour prêter main forte à une des sœurs afin qu'elle puisse produire *ses propres* pommes de terre⁶⁰. Deux choses émergent alors de cette définition. Premièrement, dans le cas de l'entraide, la dimension collective émane de la construction d'un réseau, centré sur *Ego*, de personnes s'aidant de façon réciproque. Deuxièmement, le bien qui est produit collectivement est la propriété d'une seule personne⁶¹, ou pour reprendre l'expression utilisée précédemment il est propriété d'*Ego*. Dans le cas des pommes de terre cité précédemment, il faut considérer qu'elles appartiennent à l'une des

⁵⁹ La faible intensité des interactions entre la belle fille de Babouchka Valentina et cette dernière, n'est pas à mettre en relation avec une mauvaise entente des deux personnes, dans la mesure où cette dernière dira plus tard tout le bien qu'elle pense de sa belle-fille.

⁶⁰ Il importe de rappeler ici que les pommes de terre ne participent pas à la transaction. Ce qui circule, ce sont principalement les services et dans une plus faible part, les biens. L'important ce n'est pas *la carotte*, mais le service.

⁶¹ Ou d'un groupe de personnes, mais il appartient à la personne qui est aidée

sœurs et non pas au collectif. Il y a dans le cas de l'entraide une appropriation individuelle des biens produits.

A partir de cette définition, il semble difficile de définir les relations qui se trament autour de la production agricole domestique quotidienne comme relevant de la logique de l'entraide. En effet, les relations étudiées au cours du terrain s'opposent sur deux points à la logique de l'entraide. Premièrement, elles sont construites autour d'un travail effectué en commun fondé sur un principe de *coproduction* et d'*interdépendance* entre les acteurs, et autour de la *gestion collective* de la production. Ainsi, les individus ne travaillent pas *pour quelqu'un* mais *avec quelqu'un*. Les parents de Dima ne travaillent pas *pour* leur fils, mais bien *avec lui* à la production de fruits et de légumes, et à l'élevage du bétail. Deuxièmement, et c'est probablement sur ce point que j'établirai la distinction la plus significative, ces relations sont construites autour de *l'administration collective d'un capital collectif*. Ce principe permet d'ajouter que si les personnes ne travaillent pas *pour quelqu'un*, elles travaillent néanmoins *pour* le groupe, entendu dans le sens où elles participent à une production qui formera un bien commun et qui sera utilisé par tous. Ainsi, pour reprendre l'exemple du groupe domestique de Dima et Macha, les parents de Dima ne travaillent pas simplement *avec* Dima et Macha, *avec* le ménage de leur petite fille, mais aussi *pour* le groupe domestique. La mise au jour de ces deux principes gouvernant l'action économique dans le cadre de la production agricole domestique des individus observés, montre que le « nous » qui se forme autour de ces pratiques n'est pas simplement la symbolisation de l'existence d'un *réseau* de personnes entretenant des relations d'entraide, mais aussi le résultat de la formation d'un *groupe* d'acteurs entretenant des relations qui sont gouvernées par des principes de coproduction, de gestion commune de la production et d'administration collective des richesses produites. En opposition à la *logique de l'entraide*, il faut qualifier celle-ci de *logique de la coopération* en entendant par là *la production conjointe d'un bien commun*.

III / PARENTE ET SOLIDARITE FAMILIALE

Les observations menées sur le terrain ont donc permis d'identifier une autre lecture de la dimension collective des pratiques liées à la production agricole domestique, dimension que j'ai caractérisée à travers la notion de logique de la coopération. Il apparaît alors que le « nous » utilisé par les acteurs n'est plus seulement la représentation d'un réseau d'*entraide* mais aussi celle d'un *groupe de producteurs* entretenant des relations de coopération dans la poursuite d'activités agricoles domestiques *ordinaires*. L'analyse de la dimension collective de ces pratiques et de la signification de ce « nous » utilisé par les acteurs peut être poursuivie. Dans l'introduction de ce chapitre, j'ai établi que l'utilisation de ce pronom personnel pluriel n'était pas seulement la représentation de l'agrégation d'un ensemble d'acteur entretenant des relations économiques, mais aussi, sur la base de celles-ci, le signe de la formation d'un lien social particulier. Sachant que les activités agricoles se placent dans le cadre de la famille, étudier ces relations, c'est explorer la dimension économique des liens familiaux, c'est-à-dire le rôle de ces pratiques comme support de leur formation ou de leur consolidation. Aussi, pour analyser le lien social qui est symbolisé par l'utilisation du « nous » et qui est constitutif de la logique de coopération dans le cadre de pratiques ordinaires, il s'agit maintenant de remonter de l'analyse des relations économiques à celle du lien de parenté et de la constitution des solidarités familiales.

A – Les mondes de la parenté

Les travaux classiques montrent que les groupes de parenté peuvent être qualifiés à travers les notions de lignée ou de parentèle (Segalen, 2008). La première notion, celle de lignée, repose sur une assertion biologique, la naissance, c'est-à-dire avoir le même sang. Les liens familiaux dans ce cadre-là sont construits autour de la question de la filiation (être le fils de, être le descendant de telle ou telle famille). Les individus sont alors unis à travers la reconnaissance d'un ancêtre commun et ils sont réunis autour de ce que les anthropologues de la parenté appellent *une maison* : terme signifiant la réunion symbolique de l'ensemble des personnes du même *sang* qu'elles soient mortes ou vivantes. Contrairement à la notion de lignée, la notion de parentèle renvoie à l'image du groupe de parenté formant un réseau d'interconnaissances, construit sur des liens électifs et reposant sur l'alliance (être le mari de, être l'épouse de, le beau-frère de, etc.). Ce réseau familial n'est pas centré sur une *maison*,

mais sur un individu que je qualifierai d'*Ego*. Les individus y sont reliés deux à deux à travers des relations de réciprocité directe. C'est cette représentation du groupe domestique, qui est attachée à la première dimension de la collectivité des pratiques agricoles domestiques extraordinaires que j'ai d'abord rencontrées dans la littérature. Comme a permis de le préciser la lecture de l'article de Gambold Miller & Heady, ce réseau fonctionne à travers la mise en place de relations d'entraide (transactions de biens et de services) structurée par le principe du *maussian gift*.

Dans le cas que j'étudie, la formation des liens de parenté ne repose ni sur la filiation (lignée), ni sur l'alliance (parentèle), mais sur un travail quotidien caractérisé par la mise en place de relations de coproduction, de gestion collective de la production et par l'administration commune des richesses produites. Le groupe domestique est donc ici assimilé à un collectif de travail familial, dont les relations de parenté sont construites autour d'une forme de parenté pratique⁶² (Weber, 2002) découlant de la prise en charge quotidienne de la production agricole domestique. Cette définition des modalités autour desquelles les liens de parenté se construisent, renvoie à l'appréhension du groupe domestique comme formant *une maisonnée*. Prenant appui sur les travaux des anthropologues qui ont travaillé sur la paysannerie (Claude Meillassoux) et sur les travaux de Janet Carsten (1997)⁶³, F. Weber construit cette troisième lecture des liens de parenté, en la définissant comme étant « l'unité de base de la parenté pratique au sein de laquelle s'effectue une partie variable des tâches quotidiennes nécessaires à la survie matérielle de ses membres » (Weber, 2002, p. 89). Contrairement à la notion de parentèle et à la notion de lignée, dans le cadre de la *maisonnée*, les liens de parenté sont définis par une forme de "quasi-filiation fondée sur l'association productive" (Weber, 2002, p. 88) c'est-à-dire à travers ce qui est produit en commun dans *l'économie du quotidien*⁶⁴. Pour le dire plus simplement, les liens de parenté ne reposent pas sur la filiation légale (mariage), sur une relation de sang (père/fils), ou encore sur la notion de

⁶² Il faut entendre le terme de *pratique* dans le sens de la génération de liens qui ne sont pas fondés sur une forme de légitimité institutionnelle (filiation) ou juridique (alliance), mais sur le partage d'une activité au quotidien.

⁶³ « C'est à partir de l'exemple de la Malaisie que l'anthropologue britannique Janet Carsten a montré l'existence d'une parenté qui n'est fondée ni sur la loi ni sur la nature mais sur le partage de la nourriture et de la vie quotidienne. Chez les Malais de l'île Langkawi en effet, l'adoption est une modalité fréquente de la parenté et elle repose sur la fabrication du corps par la nourriture ingérée et la cohabitation, liées à une surveillance permanente du comportement de l'adopté » (Weber, 2013, p. 15).

⁶⁴ J'ai choisi de recourir ici au terme *économie du quotidien* pour faire référence dans un même terme à la fois à la notion d'économie domestique mais aussi à un choix particulier des pratiques au sein de l'économie domestique, c'est-à-dire celles que j'ai qualifiées de pratiques ordinaires, quotidiennes en opposition aux pratiques extra-quotidiennes.

descendance (fils de, ou fille de), mais sur la coopération au quotidien des individus. Cela souligne encore l'importance de la temporalité du quotidien, que j'ai mise en avant à travers la distinction entre activité ordinaire et extraordinaire. Ce poids de la quotidienneté, dans la définition des liens de parenté, pousse F. Weber à préciser la notion de *parenté pratique* à travers celle de *parenté quotidienne* qui désigne « les liens créés par le partage de la vie quotidienne et de l'économie domestique, dans leur dimension matérielle (corésidence, tâches domestiques) et affective (partage du travail, soins donnés et reçus) » (Weber, 2013, p. 35).

Le « nous » utilisé par les acteurs peut ainsi symboliser deux dimensions particulières de la parenté : la parentèle et la maisonnée. Ces deux groupes de parenté se distinguent alors par les logiques de gouvernement des relations économiques : la maisonnée qui est un groupe de *parenté quotidienne* formé autour de pratiques quotidiennes structurées par des logiques de coopération ; et la parentèle qui est *un réseau de parenté* constitué autour de pratiques extra-quotidiennes et gouverné par la logique de l'entraide. Loin d'être antagonistes ou de s'exclure l'une l'autre, elles coexistent souvent au sein d'une même famille (prise dans le sens large). Seulement, comme je l'ai montré, elles ne se forment pas autour des mêmes activités et ne mettent pas en scène les mêmes acteurs. Le cas de la famille de Sacha et Marina – étudié plus en détail dans le chapitre suivant – permet bien d'illustrer ce propos. La *maisonnée* prenant en charge les activités d'entretien quotidien du potager et la paissance des bêtes, est formée par la coopération du ménage de Sacha et Marina, et de celui de la mère de cette dernière. La maisonnée compte alors sept personnes. En ce qui concerne les pratiques extraordinaires telles que la fenaison, qui est pratiquée annuellement au mois de juillet, Sacha et Marina demandent l'aide du ménage du cousin de Sacha. Le groupe domestique mobilisé est celui de la parentèle et il est composé de deux ménages et de onze personnes. Afin de terminer cette analyse de la dimension collective des pratiques liées à la production agricole domestique, il s'agit maintenant de réfléchir à la question des logiques gouvernant la mise en place de solidarités familiales. J'ai montré que dans le cas de la parentèle, les solidarités familiales qui sont caractérisées par l'aide apportée d'un proche à un autre, fonctionnent sur la logique du don et du contre-don, c'est-à-dire sur la mise en place d'un principe de réciprocité. Autour de quel principe se structure la solidarité familiale dans le cas de la maisonnée ? Avant de définir plus précisément les formes de solidarité familiale en action, un petit interlude est nécessaire qui permettra de revenir sur la définition du terme russe *dvor*.

Commentaire : Une histoire de traduction perdue

La discussion précédente, au-delà de son intérêt pour comprendre le lien entre l'économie domestique et la famille, et pour qualifier les groupes domestiques construits autour de la mise en place de logiques de coopération dans la pratique quotidienne va permettre de revenir sur la question de la traduction en français du terme russe *dvor*. Au sein de son article E. Gessat-Anstett, explique que « la traduction du terme *dvor* n'est pas aisée à établir, dans la mesure où il concentre en lui plusieurs implications sémantiques différentes ». En effet, le terme peut aussi bien faire référence à l'espace domestique, entendu comme lieu d'habitation et comme lieu de production, qu'au groupe domestique qui l'habite et qui y produit. Comment alors traduire ce terme. E. Gessat Anstett, revenant sur la question écrit :

« Ce terme, dont la traduction anglaise la plus fréquente est 'household', et que je traduis pour ma part par "groupe domestique", identifie donc une unité de résidence à un groupe de parenté sans contraindre nécessairement la forme et les spécificités de celui-ci » (Gessat-Anstett, 2001, p.133).

Traduire le terme *dvor*, par l'expression groupe domestique a l'avantage, comme l'explique l'auteur, de ne pas définir à priori les frontières du groupe : « sans contraindre nécessairement la forme et les spécificités de celui-ci » (Gessat-Anstett, 2001, p.133). Néanmoins, cette définition pose un problème dans la mesure où la notion de groupe domestique, telle qu'elle est définie ici, renvoie à la notion de ménage, c'est-à-dire à la liaison entre un groupe de personnes et un lieu d'habitation. Or, comme je l'ai montré au cours de ce travail, il n'y a pas toujours concordance entre le groupe domestique et le lieu d'habitation (voir l'exemple de Babouchka Valentina, ou encore l'exemple de Dima et Macha). Il n'y a pas dans leur cas, d'identification « d'une unité de résidence à un groupe de parenté », mais il y a identification d'un collectif de travail à un groupe de parenté. Cette dimension proprement économique de la définition de la famille se retrouve dans le mot *dvor*, dans la mesure où il renvoie toujours à cette dimension de l'espace domestique et de groupe domestique. Aussi, au vu de ce que je viens d'indiquer, il semblerait que la traduction la plus juste du terme *dvor* soit celle de *maisonnée* dans la mesure où celle-ci met bien en lumière la compréhension des liens de parenté et la définition du groupe domestique par rapport à l'économie domestique et au travail effectué par les acteurs au sein de l'espace domestique.

B – « L'un pour le tout » : les formes de la solidarité familiale

A partir de ce long travail de déconstruction de la dimension collective des pratiques agricole, qui a permis de procéder à la qualification de ces collectifs de travail domestique, il faut considérer qu'un *groupe de travail familial* est constitué autour de *relations quotidiennes de coopération et d'administration commune des richesses produites* formant une *maisonnée* et générant des formes particulières de *solidarité familiale*. Il importe maintenant de considérer la construction de la *solidarité familiale* incarnée dans ces pratiques. Dans la partie précédente, j'ai montré que les relations économiques dans le cadre de la *maisonnée* étaient organisées par deux principes directeurs, premièrement la *coproduction* caractérisée par la réalisation d'un travail conjoint en situation d'interdépendance, et la gestion collective de la production, deuxièmement l'administration collective des richesses produites à travers le processus de centralisation et de répartition. La mise au jour de ceux-ci a permis de dire que les individus travaillent à la fois les *uns avec les autres*⁶⁵ et simultanément ils travaillent *pour la maisonnée* dont ils font eux-mêmes partie. Il faut ainsi considérer que l'analyse de la formation de la *solidarité familiale* peut être effectuée à partir de la lecture de deux types de liens sociaux, premièrement le lien qui unit les individus entre eux (relation interpersonnelle) et deuxièmement celui qui unit les individus à la *maisonnée* (relation entre individus et groupe social).

Aussi, sachant que les relations interindividuelles identifiées précédemment se placent majoritairement au sein du processus de production agricole à travers la mise en place de relations de travail fondées sur la coproduction, la première dimension de *la solidarité pratique* renvoie, dans une perspective durkheimienne, à la compréhension de celle-ci comme émanant de la division du travail. Comme je l'ai décrit dans la partie précédente, l'organisation des pratiques économiques liées à la production agricole domestique donne l'image d'un travail réalisé conjointement entre des acteurs spécialisés dans des tâches particulières au sein d'une production commune. Ce sont des acteurs interdépendants travaillant au sein d'un système de coproduction. Il apparaît alors que la première dimension de *solidarité familiale* entendue comme celle caractérisant le lien interpersonnel au sein de la

⁶⁵ Ils coproduisent c'est-à-dire qu'ils travaillent les uns avec les autres et non pas les uns pour les autres (réseau d'entraide et parentèle).

maisonnée peut être affiliée à une forme de *solidarité organique* (Durkheim, 2004 [1930])⁶⁶. Cette première conclusion, rejoint les analyses de Sybille Gollac qui portent sur l'organisation du travail au sein de la maisonnée, à partir de la monographie d'une famille.

« La 'production' d'une réunion de famille s'organise donc, au sein du collectif de travail que constitue l'ensemble des 'membres du Vallon', selon un principe de solidarité organique ; chacun a et connaît son rôle, chacun est spécialisé dans un type de tâche » (Gollac, 2003, p. 280).

Contrairement aux relations interindividuelles émanant principalement des pratiques de production, les relations entre les individus et la maisonnée sont quant à elles en majorité des relations d'échanges⁶⁷ relatives à la circulation des services (par exemple, le travail effectué par un des membres de la maisonnée pour le groupe) et des biens (par exemple les denrées alimentaires reçues en échange du travail effectué). Aussi, la découverte de la logique gouvernant ces échanges, permettra de mettre au jour le principe autour duquel se construit cette seconde dimension des solidarités familiales, entendue comme la constitution du lien qui se tisse entre les individus et la maisonnée.

C – Les mécanismes de la solidarité familiale à travers une analytique des transferts

Pour réfléchir aux mécanismes de circulation des biens et des services au sein de la maisonnée, je propose de revenir brièvement sur les deux cas ethnographiques qui ont été présentés précédemment. A travers le cas de la maisonnée de Dima et Macha, j'ai montré que les parents de ce dernier travaillent principalement à l'entretien du potager. Ils reçoivent en échange de la part de la maisonnée à la fois des produits laitiers, des fruits et légumes et de la viande. La contrepartie est alors constituée d'une partie de l'ensemble des biens produits par la maisonnée, c'est-à-dire qu'elle représente une part du capital collectif. De plus, j'ai établi que l'échange ne prend pas lieu et place dans le cadre d'un événement social particulier. En effet, lorsqu'ils ont besoin de produits, ils se rendent simplement à *la réserve* afin de se servir, c'est-à-dire prendre ce qu'il leur revient de droit, du fait de leur participation à la production agricole domestique. L'exemple de Babouchka Valentina, révèle que cette dernière produit au sein de son lopin certains produits pour la maisonnée. Les produits sont ensuite centralisés

⁶⁶ Je ne développerai pas ici davantage la question de la division du travail domestique et de ces principes dans la mesure où j'y reviendrai dans le chapitre IV.

⁶⁷ Il faut entendre le terme d'échange au sens générique du terme. L'utilisation de ce dernier ne présume en rien les caractéristiques des transactions qu'il qualifie.

chez un de ses fils. En échange, elle se rend hebdomadairement chez ce dernier, un seau à la main pour prendre les biens dont elle a besoin, et qui sont produits par les autres membres de la maisonnée.

La description des transactions montre que celles-ci peuvent être divisées en deux transferts. Un premier qui est composé du travail effectué par une personne ou un ménage *pour la maisonnée* et qui renvoie à la participation de l'individu à la formation du capital collectif. Le second transfert constitué celui-ci des biens reçus par l'individu de la part de la maisonnée, et renvoyant à la répartition du capital collectif entre les différents acteurs de la production. Aussi, il est intéressant de noter que l'acteur participe à la fois au premier transfert (en tant qu'individu travaillant pour la maisonnée) et au second c'est-à-dire au contre-transfert (en tant qu'acteur de la maisonnée).

De plus, les transactions ont à la fois un ordre et une orientation. Les transferts ne sont ni simultanés, ni interchangeable - ce qui distingue cette forme de transfert de la notion d'échange. En effet, que cela soit sous la forme de bocaux, de sacs de pommes de terre, de carottes, de produits laitiers, ou bien d'argent, le principe de cette transaction est celui du transfert d'une partie d'un bien collectif à quelqu'un, qui de son travail au sein de ce collectif (premier transfert) a acquis le droit de pouvoir jouir d'une partie de ce capital. Le second transfert ne peut advenir que si et seulement si le premier a eu lieu. Comme le montre M. Paxon, le droit de recevoir une partie de la production agricole commune est conditionné par la participation des individus à la production (Paxon, 2005).

« Important here is the fact that their work in the village allows them to receive the fruits of the harvest, and sometimes even parts of slaughtered animals. They received goods, in other words, not as a member of a household, but as members of a work group » (Paxon, 2005, p.60).

Néanmoins, bien que le second transfert soit conditionné par l'existence du premier, cela ne veut pas dire qu'il y ait une stricte équivalence entre les deux. Les observations montrent que les individus ne travaillent pas en échange d'une quantité définie de biens. Le montant de la contrepartie n'est pas fixé à l'avance. Il est variable. En effet, il semble qu'il n'y a pas de stricte équivalence entre le travail fourni par les personnes et la somme de biens reçus en contrepartie⁶⁸. Dans son discours, Babouchka Valentina mettait davantage en avant les biens

⁶⁸ Cette idée reste pour l'instant une hypothèse qui se fonde sur mes observations. Un travail plus approfondi sur les modalités de redistribution serait utile pour mieux comprendre la construction pratique des équivalences.

dont elle avait besoin pour elle afin de subvenir à ses besoins, que la quantité de travail qu'elle avait pu effectuer⁶⁹.

A partir de là, il est permis de formuler l'hypothèse que la valeur des biens reçus est en partie indépendante de la quantité de travail réalisée et que celle-ci va davantage dépendre des besoins de chaque membre de la maisonnée. Le travail apparaît ici alors plus comme un droit d'entrer, c'est-à-dire comme une pratique qui donne accès aux biens qui sont produits par les membres de la maisonnée. L'arrêt de la participation à la production agricole domestique conduit à la sortie progressive de la maisonnée et à la fin de la participation au système de circulation des biens et des services⁷⁰. En suivant les travaux de l'anthropologue Claude Meillassoux (1977), il faut alors envisager un double mécanisme de prestation et de redistribution. En effet, le premier transfert, celui qui marque l'entrée dans la maisonnée, peut être compris comme une prestation effectuée de la part d'un individu pour le groupe. Cette prestation des individus donne le droit de participer au deuxième transfert, c'est-à-dire à la redistribution des biens et services allant de la maisonnée vers les individus.

Enfin, mon travail a permis de montrer que la prestation c'est-à-dire le transfert allant de l'individu à la maisonnée, n'est pas constituée seulement du travail fourni par les individus. La circulation des biens et des services montre que les personnes mettent aussi en commun les moyens de production que ceux-ci soient des terres, des outils, des machines. Plus que le travail comme pratique, c'est aussi la mise en commun caractérisée par le déplacement vers la maisonnée des moyens de production appartenant à la base à une personne ou à un ménage, qui va constituer la condition d'appartenance⁷¹ à la maisonnée et la possibilité de faire partie des transactions. C'est ce processus de mise en commun des ressources par les acteurs leur donnant un droit sur une partie du capital collectif qui est à la base de la deuxième dimension de la solidarité familiale. Si dans le cas de la parentèle, comme l'a montré l'exemple du texte de Gambold Miller & Heady, la solidarité familiale est

⁶⁹ Il faut ajouter ici, les cas où elle prenait plus de biens qu'à l'accoutumée afin de pouvoir m'en donner.

⁷⁰ J'ai pu observer ce mécanisme de sortie de la maisonnée en particulier dans le cas des hommes alcooliques ou alors dans le cas des personnes ayant quitté le village (par exemple les enfants) et dont la participation à la production agricole domestique change de statut et doit être analysée au travers de la logique de l'entraide.

⁷¹ C'est cette action personnelle vers le groupe qui va constituer la condition nécessaire de pouvoir participer à l'échange et qui va ouvrir le droit aux individus d'avoir accès à une part du capital collectif. Ce mouvement de l'individu vers la maisonnée est qualifié par Florence Weber de *dévouement* (Weber, 2002) de l'acteur pour la communauté et il caractérise la condition d'appartenance à la maisonnée c'est-à-dire le lien existant entre les individus et la maisonnée.

apparue construite autour de pratiques de dons et de contre-dons gouvernées par un principe de réciprocité, dans le cas de la maisonnée, la solidarité familiale est construite autour de relations de prestations et de redistributions gouvernées par une logique de mutualisation⁷².

CONCLUSION

Le fil conducteur de cette partie a été de réfléchir à la constitution des collectifs de travail domestique présent à la fois au sein de mes observations ethnographiques et dans le discours des acteurs à travers l'utilisation du pronom *nous*, en mettant au jour les relations sociales émanant des pratiques économiques à partir desquelles ils se forment. Ainsi, j'ai montré à quoi correspondait ce *nous* – pronom personnel pluriel comprenant à la fois le locuteur et le groupe dans son ensemble – utilisé dans l'expression *nous travaillons à la maison*. Je suis donc parti de l'appréhension de ces collectifs comme formant une *totalité* et j'ai cherché à comprendre quelles étaient *les logiques de structuration* de ceux-ci, c'est-à-dire autour de quels mécanismes ces collectifs se font et se défont. L'analyse des pratiques effectuées collectivement a permis de mettre au jour deux logiques principales : la *coopération* et la *mutualisation*. Ainsi, ce « 'sujet collectif' diffus et pourtant efficace » (Mihailescu, 2000, p.3) pour reprendre l'expression utilisée par le chercheur roumain Mihailescu est un *groupe de travail familial* formant une *maisonnée* dans la mesure où celui-ci s'est constitué autour de *relations quotidiennes de coopération* et d'*administrations communes des richesses produites* donnant naissance à une forme de *solidarité familiale* – ou encore appelée *solidarité pratique* (Weber) – fondée sur un principe de mutualisation.

En poursuivant l'analyse des discours portant sur la production agricole domestique, il faut noter que la collectivité de ces pratiques est souvent mise en relation avec la notion de subsistance *s'en sortir*. A titre d'exemple, cette relation entre collectif et subsistance peut être relevée dans le discours de Pacha lorsque ce dernier dit « Nous plantons nos pommes de terre et comme ça on peut vivre ». Il en est de même dans le discours de Natalia « Nous élevons des bêtes à la maison. Nous avons à la maison des chèvres, nous avons aussi des moutons et

⁷² Le principe de mutualisation peut être défini comme « la mise en commun de ressources entre des individus membres d'un groupe, et de ce fait titulaires de droits sur ces ressources » (Weber, 2013). F. Weber parle à ce titre de la mise en place d'une forme de solidarité quotidienne.

nous avons une serre. Nous cultivons un peu sous serre et comme ça petit à petit, nous nous en sortons ». Pour les populations rencontrées, produire collectivement c'est s'organiser à l'échelle d'une maisonnée afin de pouvoir *s'en sortir* c'est-à-dire *subvenir* à ses besoins et assurer la *reproduction* du groupe domestique⁷³. Aussi, réfléchir à la dimension collective des pratiques agricoles domestiques des personnes en situation de précarité, c'est réfléchir aux stratégies utilisées par les acteurs pour faire face aux difficultés de la vie quotidienne et en particulier aux rôles et à la constitution des *protections rapprochées* dans le contexte russe post-soviétique. Il convient ici de substituer au terme de solidarité familiale celui de *protections rapprochées* dans la mesure où premièrement ces deux termes sont quasiment synonymes⁷⁴ (Martin, 2001 ; Weber, 2011), mais surtout parce que l'utilisation du second permet de mettre l'accent sur une des dimensions centrales de cette collectivité des pratiques agricoles qui est celle de *protection* (produire collectivement pour s'en sortir). Dès lors ces collectifs formés autour des pratiques agricoles domestiques quotidiennes peuvent être appréhendés comme des collectifs de *protection mutuelle*⁷⁵.

Pour finir, l'hypothèse structurante de ce chapitre est que la collectivité des pratiques agricoles domestiques ne reflète pas qu'une seule grandeur des *protections rapprochées* – entendues comme un recours à l'entraide lors d'activités extra-quotidiennes – mais qu'il en existe une seconde se constituant au sein de ce que je propose d'appeler *l'économie du quotidien*. Ces *protections rapprochées* sont construites autour de relations de mutualisation et de coopération au cœur des pratiques agricoles quotidiennes et émanent de formes de *solidarités quotidiennes* (Weber, 2013).

Désormais, après avoir analysé les collectifs de travail agricole domestique comme formant des *totalités*, il est nécessaire de changer d'échelle d'analyse pour passer de l'étude des *logiques de structuration* à l'étude de *la place de l'acteur* au sein de la maisonnée, et ainsi réfléchir à la manière dont les individus à travers le recours à la production agricole domestique se forgent de nouveaux vecteurs de *reconnaissance* dans l'épreuve de la précarité.

⁷³ Je renvoie ici le lecteur aux chapitres VII et VIII traitant de la relation entre production agricole domestique et logique de subsistance.

⁷⁴ « Par 'protection rapprochée', nous entendons ici la protection assurée par les proches, sous la forme de l'entraide, des soutiens matériels et immatériels, ce que l'on qualifie aussi parfois de solidarités familiales » (Martin, 2001, p.29).

⁷⁵ La notion de protection mutuelle renvoie à la notion russe de *Krygovaia Poruka*. Ces liens relèvent des relations de solidarité et de sécurité (protections) entre les différents membres d'un même groupe. Ce principe peut aussi se décrire comme une forme de couverture mutuelle de la part de chaque membre. Il est possible de traduire le terme de *krugovaia poruka* par les termes de « responsabilité collective », « caution solidaire », « solidarité circulaire » (Ledeneva, 2006).

Chapitre III / La traversée des hommes dans l'*Histoire* : l'engagement dans la sphère domestique et le rapport au monde professionnel

La description des pratiques agricoles domestiques des personnes rencontrées lors de mon terrain a permis de montrer que ces dernières étaient réalisées à la fois collectivement et quotidiennement. Questionnant dans le chapitre précédent la collectivité même de ces pratiques, j'ai montré que les collectifs de travail familial constituent des *maisonnées* structurées à la fois par des règles de coopération et de mutualisation. Néanmoins, des interrogations restent encore sans réponse. Comment comprendre la radicalisation de la place du monde domestique dans la vie quotidienne des acteurs ? Quelles sont les raisons qui poussent les acteurs à s'engager et à s'investir dans la maisonnée ? Ces questions introduisent une nouvelle dimension dans l'analyse de la maisonnée et des pratiques agricoles domestiques : l'acteur. Pour y répondre, il importe maintenant de concevoir autrement la maisonnée : il n'est plus question de l'envisager comme une totalité et d'étudier les logiques de sa structuration en considérant qu'elles suffisent à en expliquer le fonctionnement. Résulte une seconde série d'interrogations. Comment passer de l'analyse de la maisonnée à l'analyse des acteurs qui la constituent ? Comment analyser le monde domestique et la famille autrement qu'à travers le modèle de la *totalité* ?

1 – De la totalité à l'agrégation : introduction à l'étude de l'engagement des acteurs dans la sphère domestique

Pour lever cette série de questions, un appui peut être trouvé dans le travail qu'Olivier Schwartz a consacré à la vie de plusieurs familles ouvrières habitant le nord de la France (Schwartz, 2009). Au sein de son étude des univers familiaux ouvriers, l'auteur distingue deux niveaux possibles d'analyse de la famille. Le premier est qualifié d'« *organiciste* ». Il permet d'appréhender la famille comme une *totalité*, assimilée à l'idéal-type de la communauté. L'analyse est alors orientée sur la mise au jour des logiques structurales qui permettent l'intégration des individus et la reproduction du groupe social. Dans ce but, elle étudie les *référentiels symboliques* – « nous », *le dvor* – et les *mécanismes de solidarisation* – coopération et de mutualisation – qui sont à l'œuvre. Le recours à cette modélisation de la famille – ou de la maisonnée dans le cas que j'étudie – a permis d'expliquer comment étaient structurés les groupes familiaux nés des pratiques collectives et quotidiennes, liées à la production agricole domestique.

Bien qu'il soit nécessaire, le paradigme organiciste a des limites. S'il permet de comprendre le fonctionnement des maisonnées observées, il ne dit rien par exemple des raisons pour lesquelles les individus s'engagent dans ces collectifs, ni des modalités d'investissement de ceux-ci dans les pratiques agricoles domestiques. Ces modalités sont-elles les mêmes pour les hommes et pour les femmes ? Quelle place occupent les acteurs pris individuellement au sein de ces collectifs ? La limite du modèle organiciste est inhérente à tous les types d'approches holistes, celle de présupposer l'existence du groupe, et de doter le collectif d'un pouvoir quasi absolu sur les individus. Dans ce modèle l'individu est absent. Il s'efface derrière la toute-puissance des mécanismes collectifs. Ce dernier est considéré comme un agent passif à la fois dirigé et contraint par des logiques collectives extérieures à lui, elles seules considérées comme actives.

« Les formes organisées [...] piègent le regard de l'observateur par leur puissance d'englobement, de régulation, d'assujettissement de leurs membres : elles incitent à conférer 'aux systèmes' - ou, dans le cas qui nous intéresse, à la 'communauté' – une logique totalement endogène et *sui generis*, une personnalité douée d'une efficacité et d'un pouvoir causal réellement autonomes, dont l'existence des divers agents impliqués dans le fonctionnement de l'ensemble ne serait que la matière passive. Dès lors que l'on prononce le mot de 'cellule familiale' [...] on est guetté par cette tendance organiciste à la réification de la totalité, à la 'personnalisation du collectif' » (Schwartz, 1990, p. 24).

Afin de résoudre le problème de la non-prise en charge de l'individu dans une analyse de la famille, Olivier Schwarz propose un second modèle qu'il qualifie d'*atomiste*. La totalité laisse alors place à une modélisation de la famille envisagée comme une *agrégation singulière d'acteurs*. Il faut alors quitter le monde de la famille – ou dans le cas étudié, celui de la maisonnée – pour s'intéresser aux acteurs qui la composent, à leurs logiques d'action et aux mécanismes qui les poussent à s'engager et à s'investir dans le collectif⁷⁶. Partant de l'acteur, ce modèle ne présume en rien du fonctionnement de ces différentes logiques et de ces différents mécanismes. Il permet de lutter contre une tendance à l'homogénéisation des pratiques, et ainsi de faciliter la compréhension des mécanismes d'investissement et d'engagement différenciés en fonction des acteurs – en particulier entre les hommes et les femmes.

« Derrière l'anonymat d'une structure, réapparaît la problématique des acteurs : comment ceux-ci s'approprient-ils le territoire commun ? Qu'en attendent-ils ? Qu'en font-ils ? Quelle place occupent-ils dans l'économie de leur investissement ? On suspend ici l'évidence de la 'famille' pour lui substituer une pluralité de constructions non nécessairement congruentes » (Schwartz, 1990, p. 34).

En retenant le second modèle proposé par Olivier Schwarz, je propose de poursuivre l'analyse de la maisonnée en m'interrogeant sur les raisons de l'engagement des acteurs au sein de la production agricole domestique. Je me limiterai dans ce chapitre, à cette première question. L'étude des modalités d'investissement des acteurs sera effectuée dans le chapitre suivant. Néanmoins, avant d'entamer concrètement l'analyse de leur engagement, il est nécessaire de développer deux points : le choix des acteurs à étudier et la place du monde domestique dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs.

2 – Une étude centrée sur le monde des hommes

Si le modèle atomiste impose de considérer une forme différenciée d'engagement – et en particulier une différence genrée – de la part des acteurs de la maisonnée, il faut dans un premier temps, définir le type d'individu que l'on va étudier. L'analyse développée ici sera centrée sur la question de l'engagement dans la production agricole domestique des hommes.

⁷⁶ Je retiendrai le modèle *atomiste* envisagé comme un modèle permettant de comprendre les mécanismes de construction de « monde privé » dans les chapitre IV et V.

Les raisons de ce choix sont liées à la fois aux contraintes du travail ethnographique et à l'insuffisance de la littérature recensée sur le sujet. Ainsi, elles tiennent à la spécificité du terrain et à la plus grande facilité que j'ai eue à m'entretenir avec les hommes et à observer leurs pratiques. Au cours du terrain, j'ai disposé d'un accès limité à tout un pan du monde domestique, celui du *monde privé* des femmes. J'ai recueilli un matériau très limité sur ce plan, seulement des bribes d'information, ce qui rend compliqué la construction d'une sociologie de l'engagement des femmes dans la production agricole domestique.

Au-delà des raisons pratiques touchant à la spécificité du travail ethnographique réalisé, la focalisation sur les hommes a été motivée par la faiblesse des études liées au monde rural russe, et portant sur la place des hommes dans la sphère domestique, en particulier sur leur recours à la production agricole domestique. La question de l'engagement des hommes dans la production agricole domestique n'a pas ou n'a guère été traitée. Lorsque l'on parle des hommes, c'est principalement pour écrire sur ceux qui ont réussi, ou sur ceux qui ont sombré, sur ceux qui sont devenus fermiers, ou sur ceux qui sont devenus alcooliques, mais rarement sur ceux qui se sont repliés sur le foyer et se sont engagés dans la production agricole domestique. Il est à noter qu'au sein des études portant sur le monde post-soviétique, les pratiques agricoles domestiques sont principalement étudiées comme des activités féminines, et le monde domestique est associé à l'univers féminin. Tout se passe comme si le monde académique reproduisait le grand partage supposé entre un monde domestique féminin et un monde professionnel masculin⁷⁷. Alors que les femmes sont principalement associées au monde domestique, les études sur les univers masculins portent majoritairement sur le monde extérieur à la sphère domestique. Elles sont consacrées à l'usine et à l'exploitation agricole, mais pas au foyer ou à la maisonnée ; aux fermiers, mais pas à la production agricole domestique ; aux problèmes agricoles et agronomiques, aux problèmes de marché, aux problèmes de rentabilité, d'embauche, mais pas à la vie quotidienne, ni à la famille, ni à la précarité. Dès lors, mon choix *a posteriori* de porter mon attention sur la question des hommes a pour but de compléter un tableau du monde rural et de l'univers domestique dont les hommes sont absents.

⁷⁷ Cette séparation peut tenir à la division genrée des sujets de recherche dans le monde académique portant sur l'univers rural russe, à la surreprésentation des femmes faisant des recherches sur le monde domestique et à la plus grande facilité pour les chercheuses d'avoir accès aux discours féminins.

3 – De l'engagement dans la sphère domestique au rapport au monde professionnel

Après avoir vu que l'analyse de l'engagement des acteurs dans la sphère domestique se concentrera en particulier sur le monde des hommes, se posent maintenant d'autres questions. Cette analyse doit-elle porter uniquement sur le monde domestique ? Peut-elle faire l'économie d'une étude de l'expérience des acteurs dans les autres sphères sociales, et en particulier dans la sphère professionnelle ? Le monde domestique fonctionne-t-il comme un univers clos dont l'organisation est hermétique à la société qui l'entoure ? Ces questions ont d'autant plus d'importance et de légitimité dans le cas du monde rural russe, que comme l'a déjà montré ce travail, la radicalisation des pratiques agricoles domestiques s'est étendue après la crise économique consécutive à la chute de l'URSS.

Pour répondre à ces interrogations, il faut revenir à l'analyse du livre d'Olivier Schwartz. Au commencement du chapitre IV, intitulé *les lieux masculins*, l'auteur met en garde contre la volonté de « durcir la séparation entre la famille et les lieux qui l'entourent » (Schwartz, 1990, p. 284).

« Ceux-ci [les hommes], en effet, n'évoluent jamais dans le seul espace familial, les formes sous lesquelles ils se définissent ne s'y laissent pas réduire, et l'on aurait bien du mal à comprendre leurs mouvements si l'on prenait les quatre coins de la maison comme système unique de coordonnées » (Schwartz, 1990, p. 284).

Bien que le raisonnement de Schwartz soit quelque peu différent de celui qui est suivi ici, dans la mesure où son intérêt porte sur les différents *lieux masculins*, et non pas sur l'engagement au sein d'une pratique singulière, il démontre néanmoins que l'on ne peut pas appréhender le monde domestique, la famille, le foyer sans tenir compte des autres sphères sociales qui structurent la vie quotidienne des hommes. Selon lui, celle-ci s'organise autour de différents lieux formant différents mondes sociaux. Comme il est difficile de faire une liste exhaustive de ces différents lieux, l'auteur a choisi de procéder par une approche géographique. En ressortent trois lieux différents : l'espace professionnel (l'usine), le monde domestique (la maison) et un espace interstitiel situé entre les deux pôles précédents (entre l'usine et le foyer ; l'exemple du café, de la pêche, du garage en sont des exemples évocateurs).

« Caractérisons donc l'individu masculin comme un être qui passe d'un lieu à un autre. Immédiatement se présentent à l'esprit toutes sortes de lieux : il y a l'usine, le foyer conjugal mais aussi le café et toutes sortes d'espaces de loisir fortement investis, comme la pêche, le jardin, le garage et l'entresol où l'on bricole... Et n'oublions pas pour certains, le détour par la maison maternelle, tout juste après le travail, avant de revenir chez soi, simple rite

hebdomadaire dans certain cas, mais parfois aussi viatique indispensable et quotidien, dont on se doute que les femmes des intéressés ne l'apprécient pas toujours....» (Schwartz, 1990, p. 284).

Olivier Schwartz poursuit son argumentation en montrant que la vie quotidienne des hommes n'est pas uniquement structurée autour de différents univers sociaux, mais que ceux-ci entretiennent entre eux des relations d'interdépendance. Pour illustrer ce phénomène, l'auteur prend l'exemple de Serge Huet (Schwartz, 2009, pp. 314-318). Sans diplôme, il a commencé à travailler à l'âge de quinze ans. Après deux séjours dans une formation en boulangerie, il sera embauché comme magasinier dans un supermarché. Les conditions d'emploi y sont précaires. Il est payé au SMIG et sa journée de travail est découpée en deux périodes, l'une le matin de 6 heures à 11 heures, et l'autre l'après midi de 15 heures à 17 heures. Ce sont « des horaires qui lui donnent le sentiment de travailler tout le temps et tous les jours » (Schwartz, 1990, p. 315). La précarité de sa position professionnelle se retrouve dans la fragilité de sa situation familiale, liée en particulier à son incapacité à incarner son rôle de chef de famille.

« Question :

'Et qu'est-ce que ça te fait quand elle te dit que tu rapportes pas un gros salaire ? »

Réponse :

Ben 'ça fait quelque chose hein... Elle me reproche toujours, elle me dit : "avec tes 280 000 balles tais-toi !" Un homme qui entend ça, ça lui fait mal au cœur ... surtout que je fais tout mon possible pour gagner ma vie, et puis elle qui commence à me sortir ça... y a des fois j'sais pas ce que je lui ferais... et puis elle a sa mère, ses sœurs qui sont là pour la défendre, alors elle s'en fout... on est trop près de sa famille... Ce qu'y a, en ce moment j'suis fatigué, j'suis énervé... et si on m'énervé, j'bloque tout, j'bloque tout, jusqu'à ce que ça craque... et ce midi j'ai bien cru que ça allait craquer... c'est comme ça qu'elle a eu un trou dans le doigt...' » (Schwartz, 2009, p. 317)

L'exemple étudié par Olivier Schwartz est éclairant pour comprendre les relations que Serge entretient avec sa femme. Il faut les mettre en rapport avec la position qu'il occupe au sein du monde du travail. Les différentes sphères sociales de la vie quotidienne étant articulées les unes aux autres, ce qui se produit dans l'une, aura des implications et des répercussions à l'intérieur des autres. Ainsi, le fonctionnement de la sphère domestique et les pratiques des acteurs en son sein ne peuvent être déchiffrés qu'en prenant en considération l'interdépendance des différents espaces sociaux de la vie des acteurs.

A la lumière de ces analyses, il est maintenant temps d'élargir la recherche aux autres univers sociaux qui structurent la vie quotidienne des acteurs rencontrés, afin de voir dans

quelle mesure ils peuvent expliquer l'engagement des acteurs dans la production agricole domestique. Dans le cadre de ce travail, j'ai choisi de me focaliser sur l'univers professionnel et de mettre en rapport le parcours des acteurs dans la grande transformation de l'économie soviétique, avec leur engagement dans la sphère domestique. Ainsi, l'hypothèse qui sera défendue au cours de cette partie, est que *l'engagement des acteurs dans l'économie domestique*, qui s'intensifie depuis la chute de l'URSS, est lié à un processus *de perte de la position centrale* du travail dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs. Cette partie sera organisée autour de deux périodes. Dans un premier temps, il faudra revenir sur la crise des années 1990. A travers une relecture des analyses effectuées à cette époque par les chercheurs anglo-saxons, il s'agira de montrer que le monde domestique était dévalorisé face à un monde professionnel glorifié, et que l'engagement dans la production agricole domestique était vécu par les hommes comme un véritable drame. La deuxième partie de ce chapitre sera consacré aux années 2000. A travers une analyse des discours et des trajectoires professionnelles des individus – en particulier de celle de Kolia et de trois expériences professionnelles particulières – il conviendra d'expliquer comment les représentations du monde professionnel se sont inversées pour devenir négatives.

I/ LES ANNEES 1990, ENTRE PERTE ET BASCULEMENT

A – Une histoire dans l'Histoire, le récit de Kolia et Natalia

1 – Во время (Vo vremya) – à cette époque, avant

Kolia avait 55 ans et Natalia 60. Ils habitaient une maison située à l'entrée du village de Letunovo. Celui-ci comptait 844 habitants. Situé à une vingtaine de kilomètres au sud-est de la ville de Zaraysk, le village de Letunovo a été rattaché pendant l'époque soviétique au village voisin pour former un important sovkhوزه, *Совхоз Родина – Sovkhoz Rodina*, dans lequel travaillaient plus de six cents personnes. A mon arrivée, l'exploitation agricole collective ne fonctionnait plus. Les seules traces témoignant de l'activité agricole passée étaient les ruines des imposants bâtiments agricoles. En plus des deux propriétaires, subsistaient dix employés, chargés de la surveillance du site désaffecté.



Photo n° 5 : *Коровник – korovnik –*, étables pour vaches laitières, avril 2013, *Совхоз Родина (Sovkhoz Rodina)*, raïon de Zaraysk, Russie, photographie numérique.



Photo n°6 : *Коровник – korovnik* –, étables pour vaches laitières, mars 2013, *Куково (Koukovo)*, raïon de Zaraysk, Russie, photographie argentique.

Kolia et Natalia étaient arrivés au village en 1997. Bien que de nationalité russe, ils étaient tous deux nés en Ouzbékistan. Leurs parents respectifs avaient émigré en Ouzbékistan après la Seconde Guerre mondiale, afin de « *построить коммунизм*⁷⁸ » (« construire le communisme ») pour reprendre l'expression utilisée par Natalia. Le père de Kolia travaillait dans le secteur des chemins de fer et occupait un poste peu qualifié. Dans son esprit, cette époque restait marquée par la privation et la pauvreté, deux dimensions que l'on pouvait retrouver dans les termes utilisés par Kolia, lorsqu'il parlait de cette époque. « *Nous n'étions pas riches* », « *il n'y avait rien chez nous* », « *мы жили как нищий* » (« nous vivions comme des mendiants »)⁷⁹ me disait-il souvent.

Kolia a commencé à travailler à l'âge de 15 ans. Alors qu'il suivait une formation professionnelle le préparant au métier de soudeur, il travaillait parallèlement dans les champs, comme ramasseur de coton. « *В это время, я работал, ты знаешь, как мог* » (« A cette époque, je travaillais, tu sais, comme je pouvais »)⁸⁰. Après avoir effectué son service militaire, et une fois revenu chez lui, il avait été embauché comme mécanicien spécialisé dans les travaux de soudure (*сварщик*⁸¹), dans l'exploitation agricole de son village natal. Emploi qu'il a occupé pendant presque vingt ans. Comme dans les autres cas, il était plus délicat d'obtenir des informations sur la famille et l'origine sociale de Natalia. Ce que j'ai pu savoir, c'est que cette dernière occupait un poste dans l'administration soviétique jusqu'au début des années 1990, et que contrairement à Kolia, elle avait pu faire des études supérieures. Celui-ci m'a expliqué, à un moment où Natalia n'était pas là, qu'elle s'occupait en particulier des affaires liées à l'organisation des *Komsomols*. Elle ne voulait plus en parler maintenant. Ce jour-là, lorsqu'elle nous avait rejoints, elle nous avait demandés de quoi nous étions en train de parler. Kolia lui avait répondu qu'il m'avait raconté qu'elle avait été communiste, mais qu'elle ne voulait pas en parler. Elle lui avait rétorqué froidement, « *Зачем об этом говорить сейчас ?* » (« Pourquoi parler de ça maintenant ? ») et elle avait changé de sujet.

L'occupation du poste de soudeur, ajoutée à l'emploi dans l'administration soviétique de Natalia, leur avait permis de mener une vie confortable à l'abri du besoin, et de pouvoir dans le cadre de la société soviétique, accéder à un certain niveau de vie. Comme Kolia et

⁷⁸ *Postroit' kommunizm*

⁷⁹ *Мы жили как нищий*

⁸⁰ *В это время, я работал, ты знаешь, как мог.*

⁸¹ *Сварщик*, soudeur

Natalia me l'ont expliqué à plusieurs reprises, ils vivaient dans une maison individuelle, possédaient une voiture et ne manquaient de rien.

La description de la trajectoire de Kolia et Natalia au sein de l'économie soviétique révèle que celle-ci est ascendante. Ce phénomène est particulièrement visible à l'examen de la mobilité sociale, à la fois inter-générationnelle et intra-générationnelle de Kolia. Alors que son père exerçait un emploi non qualifié, situé au bas de l'échelle sociale, et vivait dans une certaine précarité, Kolia exercera un emploi qualifié qui lui permettra de sortir de la pauvreté, et même d'avoir une certaine aisance. L'exemple de Kolia et Natalia montre que par l'intégration à l'économie soviétique et par l'occupation d'un emploi stable, ils ont pu s'en sortir et atteindre un niveau de vie confortable. Rares étaient les personnes qui disposaient d'une voiture à cette époque-là. Il faut noter, même si j'y reviendrai plus en détail dans la suite du propos, que lorsqu'ils vivaient encore en Ouzbékistan, la production agricole domestique du ménage était quasiment nulle. De plus, celle-ci était totalement absente des discours de Kolia et de Natalia à propos de cette période. Ils n'avaient qu'un petit jardin et ne possédaient pas de bêtes, si bien qu'après l'acquisition des animaux, Natalia se montrait dans les premiers temps très effrayée, ne sachant pas comment s'en occuper. La vie quotidienne du couple était principalement structurée par leurs occupations professionnelles et non pas par leur pratique agricole domestique. Ce n'est qu'à partir de leur arrivée en Russie, que la production agricole domestique a pris de l'importance.

2 – Le basculement

Le récit du basculement commence, comme dans beaucoup de trajectoires, à partir de la chute de l'URSS en 1991. La première à avoir été touchée fut Natalia, se retrouvant rapidement sans emploi. Kolia, lui, a pu conserver son emploi de soudeur jusqu'en 1996, année où le sovkhoze fermait définitivement ses portes. Un an après, à la fin de l'année 1997, face au climat d'insécurité lié aux violences à l'encontre des Russes, ils ont décidé de quitter leur village en Ouzbékistan, pour venir s'installer en Russie. Ils ont vendu la maison qu'ils occupaient, ainsi que l'appartement du père de Kolia et ils – Kolia, son père, Natalia et leurs deux enfants – sont venus vivre dans une maison qui suite à un incendie, était tombée en ruine.

« Nous sommes arrivés ici en tant que réfugiés (*Как беженцы мы сюда приехали*⁸²) [...] ça a été difficile bien sûr, ça n'a pas été facile. Mais ce n'est pas grave... nous avons travaillé ! (*Но ничего... работали!*⁸³) () Et..., mais combien nous avons pleuré, nous avons tant pleuré... [Entretien avec Natalia, Letounovo, avril 2014].

Cette première rupture reste dans les mémoires de Kolia et de Natalia comme le souvenir d'une période dramatique.

« Quand nous sommes arrivés la maison était en ruine. Il y avait eu un incendie. Il n'y avait plus rien. [...]. Quand nous sommes arrivés, on nous a jetés ici comme ça. Tu sais comment, tu sais quelle... Tu sais quelle merde ça a été ! (*Ты знаешь какая беда была*⁸⁴) ! Quand nous sommes arrivés ici, il n'y avait rien, juste une maison brûlée. Et tu es avec des enfants qui sont encore jeunes. Que faire ? Et tu es avec tes enfants. C'est l'hiver. Que faire ? (*Что делать ?*⁸⁵) Il n'y a pas de planche en bois, rien, rien du tout. Et tes enfants, ils pleurent. Et ta femme pleure. Je lui ai dit : t'inquiète pas, tout ira bien. Rentrez ! Un poêle ! Heureusement, il y avait un poêle. On a mis le poêle en route, et ça allait mieux. J'ai dit, on va commencer par tout jeter et par tout nettoyer. On a jeté tout ce qu'il y avait ici. Et on a commencé à reconstruire » [Entretien avec Kolia et Natalia Juin 2014, Letounovo].

C'est à partir de ce moment-là que leur engagement dans la production agricole domestique deviendra de plus en plus intensif. Après avoir perdu son emploi de cadre dans l'administration soviétique durant les premières années de la crise, Natalia n'en a plus jamais retrouvé. Du couple, elle a été la première à se retirer du marché du travail et à *travailler à la maison*, pour reprendre son expression. La trajectoire de Kolia dans l'économie post-soviétique est plus complexe, car elle est marquée par plusieurs expériences, qui pour des raisons diverses, se concluront à chaque fois par un échec. Dans son cas, ce n'est que suite à ces différentes expériences – trois sont mises en avant dans son discours – qu'il *décidera* de se retirer du marché du travail, afin de s'engager dans la production agricole domestique. Avant de poursuivre le récit portant sur la perte de la position centrale du travail dans l'organisation de la vie quotidienne de Kolia et Natalia, et sur la radicalisation de la place de la production agricole domestique en son sein, revenons sur la façon dont ce premier basculement a été analysé dans les temps qui ont suivi la chute de l'URSS.

⁸² *Kak bejentsy my siouda priekhali.*

⁸³ *No nichevo... rabotali!*

⁸⁴ *Ty znaech' kakaïa beda byla !*

⁸⁵ *Tchto delat' ?*

B – Le refoulement vers la sphère domestique et les stratégies de survie

A la suite de l'effondrement de l'économie communiste, les pratiques liées à la production agricole domestique ainsi que la radicalisation de leur place dans l'organisation de la vie quotidienne des acteurs, furent appréhendées au cours des années 1990⁸⁶, dans le cadre analytique de la logique de la crise, comme le symptôme et le marqueur d'un changement d'état, lui-même caractérisé par la perte du statut de salarié, occupé autrefois par les acteurs au sein de l'économie soviétique. Dans cette première lecture, l'engagement dans la production agricole domestique est perçu négativement par les acteurs, comme le symbole du refoulement de ceux-ci vers la sphère domestique. J'ai choisi d'utiliser le terme de *refoulement* et non pas celui de *retrait* pour traduire le verbe anglais *retreat* et ceci afin de conserver le mot de *retrait* pour décrire le mouvement de sortie du monde professionnel. Ainsi au cours de cette partie, on parlera de *refoulement vers la sphère domestique* et de *retrait du monde professionnel*.

Le phénomène de refoulement décrit un mouvement à la fois soudain et brusque, faisant basculer le centre de gravité de la vie des individus du monde professionnel vers le monde domestique. Celui-ci est dû à la précarisation du monde du travail, lui-même caractérisé par le développement du chômage et par la remise en cause du statut des emplois occupés au sein de l'économie soviétique. Le terme de refoulement est choisi par les auteurs afin de rendre compte à la fois de la violence du mouvement, et du fait que celui-ci semble être imposé par une *puissance* extérieure aux acteurs. Celle-ci est présentée comme une force sur laquelle les acteurs n'ont pas prise, et contre laquelle ils ne peuvent répondre que négativement. La violence de ce mouvement est plus explicite dans l'expression anglaise utilisée pour le qualifier - « *forced back to* » - que l'on peut traduire par les verbes refouler, repousser, retourner.

De manière concomitante à ce mouvement, les individus refoulés vers la sphère domestique n'ont d'autre choix que d'avoir recours à la production agricole domestique, afin de subvenir à leurs besoins. « In one sense what appears to have happened in rural areas, very

⁸⁶ On peut rappeler ici que la part de la production agricole domestique dans la production agricole totale de la Russie est passée de 26,58 % en 1991 à 48,07 % en 1995 et à 57,33 en 1998. Il faudra attendre 2008 pour que ce rapport s'inverse (Federal'naia sloujba gosoudapstvehhoy statistiki, prodouktsia sel'skogo khoziaistva po kategoriiam khoziaistv po Rossiiskoy Federatsii 1990-2012).

crudely, has been a retreat into subsistence production » (Pine, 2002, p. 98). Ainsi, la notion de refoulement vers la sphère domestique rend aussi compte de l'accroissement de la place des stratégies de survie (Pine & Bridger, 1998 ; Pine, 2002) mises en place par les individus pour faire face aux difficultés et aux bouleversements quotidiens. Ceux-ci résultant, d'une part, de la diminution du pouvoir d'achat, consécutive aux arriérés de salaires et à la forte inflation des prix, d'autre part, de la fermeture des exploitations agricoles et des services publics, conduisant au développement du chômage et à la précarisation des emplois, et enfin, de la diminution des aides sociales.

C/ Un drame en trois actes

La description du cadre dans lequel s'est mise en place la radicalisation de la production agricole domestique, permet de mieux saisir la façon dont les acteurs perçoivent ce refoulement vers la sphère domestique et pourquoi, comme l'ont montré les récits de Kolia et de Natalia, ce phénomène est perçu négativement. En effet, ce refoulement est vécu par les acteurs comme un véritable drame caractérisé à la fois par la perte de l'emploi occupé et par la situation de chômage, mais aussi par la précarisation de leur condition de vie. Trois dimensions sont à distinguer dans cette crise qui touche les individus : drame économique, drame social et drame identitaire.

Comme décrit précédemment, le refoulement vers la sphère domestique et l'engagement dans la production agricole domestique sont le résultat d'une crise, liée à l'effondrement de l'économie soviétique et à la chute de l'URSS. Cette crise s'est traduite, dans le courant des années 1990 par la restructuration des exploitations agricoles collectives (kolkhozes et sovkhoses), l'augmentation du chômage et le retrait de l'Etat dans la prise en charge des individus. C'est à ce niveau que se joue la première dimension du drame éprouvé par les acteurs, le drame économique. La perte de l'emploi est synonyme pour de nombreux acteurs de plongée dans un océan d'incertitudes, et dans une situation de grande pauvreté. Cette angoisse est clairement identifiable dans les entretiens réalisés par les chercheurs auprès des acteurs dans les premiers temps de la crise.

« Some spoke of sitting at home all day, seeing on one other than their immediate family members, crying all the time ; other said that they had to stay strong for their children and their mothers, but they had no one to talk to and felt they were coming apart, silently, inside. [...] All perceived their homes and families to be threatened ; they were terrified that they would be

unable to provide for their children or to care for their aged parents. They feared being unable to pay utility bills and rents, or even being unable to buy groceries. Those who were receiving unemployment benefits, family assistance or pensions maintained that such income was barely enough to buy shoes for their children, let alone cover the family's subsistence » (Pine, 2002, pp. 95-96).

De plus, au-delà des inquiétudes et des peurs liées à la diminution des ressources, les entretiens donnent à voir une remise en cause des liens sociaux qui rattachaient les acteurs au monde social et en particulier à la sphère professionnelle. Dans ce sens, le refoulement dans la sphère domestique est vécu par les acteurs comme un drame social. Ces derniers, en perdant leur emploi, ont aussi perdu un réseau de sociabilité, mais aussi un espace d'autonomie au sein duquel ils pouvaient s'épanouir. Il faut noter ici que cette dimension a été principalement étudiée dans le cas des femmes (Pine, 2002).

« When they talked about their work and their experience of becoming unemployed, they mourned their workplace friendship and their sense that work was the place where they were able to act as individuals, [...]. Loss of work [...] implied loss of certain kind of relations and of ways of being related – those mediated through shared space, daily experience and labour not based specifically on kinship and family. Danka, a woman of 40 who had lost her factory job the previous year, talked to me about her work and what losing it had changed for her : 'Oh, we had fun at work. We laughed a lot together. That is to say, the work was really hard, physically hard, you know ? But we looked after each other. If one girl was ill, we others would cover for her, do her work, so the directors wouldn't know. Oh, and we went out together after work – sometimes for tea and cakes and sometimes – you know ? – for vodka. Now ? No, I don't see any of them anymore. It costs too much to go into town. And I have no money to go out. And what would we talk about now ? I'm embarrassed' » (Pine, 2002, pp. 96-104).

Enfin, l'épreuve du repli dans la sphère domestique n'est pas vécue par les acteurs uniquement comme l'expérience d'une situation de précarité objective, ou comme une rupture des liens sociaux, mais aussi comme l'expérimentation d'un drame identitaire, dans la mesure où il est ressenti par ceux-ci comme un retour à une identité passée, celle de paysan, *de simple paysan*. Il faut rappeler ici que le développement de la société soviétique avait permis aux individus du monde rural de sortir de la condition paysanne et de se construire une identité reposant principalement sur l'occupation d'un emploi au sein de l'économie soviétique. Ils étaient kolkhoziens, sovkhoziens, *traktoristy* (tractoristes), *mekhanizatory* (mécaniciens), *chofery* (chauffeur), *lugovody* (ouvrier agricole) mais ils n'étaient plus *moujiks* (paysans). Le refoulement vers la sphère domestique vient remettre en cause cette évolution, et les menace de *repaysannisation* (Creed, 1999 ; Burawoy, 1999). Tout se passe comme si l'histoire

s'arrêtait, et que tout ce qui constituait la modernité de ces hommes était remis en question afin de les replonger dans la tradition du monde domestique. Ce drame identitaire qui se joue au sein du processus de refoulement sera, au-delà des causes strictement économiques, une des raisons de la résistance des ruraux à la fermeture des exploitations agricoles collectives (Burawoy, 1999 ; Creed, 1999 ; Pine 2002). Cette logique est également identifiable dans la description proposée par F. Pine de la scène de la visite du ministre des affaires sociales, à l'intérieur d'une exploitation agricole collective. Au cours de cette visite, les salariés agricoles demandèrent au ministre ce qu'il allait faire maintenant [que l'exploitation agricole collective devait fermer]. Ce dernier répondit qu' « avec une maison, un morceau de terre et une vache, ils devraient être bien »⁸⁷ (Pine, 2002, p.101). La réaction des salariés agricoles fut violente et ils lui rétorquèrent qu'« ils n'étaient pas des *paysans* et qu'ils n'avaient pas l'intention de 'retourner' à leur ancienne condition de petits exploitants »⁸⁸ (Pine, 2002, p. 100).

Il apparaît en somme que l'engagement dans la production agricole domestique a été analysé dans le courant des années 1990, à travers le prisme d'un phénomène de refoulement vers la sphère domestique imposé par le contexte économique de l'époque. Ce fut pour les acteurs confrontés à ce phénomène une expérience négative, liée à la mise en crise de la société soviétique – crise que l'on peut définir ici dans le sens d'une remise en cause de ce qui semblait être permanent et des "allant de soi" d'une société. Je rejoins ici la définition proposée par Claus Offe de la notion de crise comme étant « une situation où les institutions établies et les allant-de-soi se trouvent subitement remis en question, où surgissent des difficultés inattendues mais fondamentales, où enfin l'avenir est ouvert » (Offe, 1988, p.7)⁸⁹. Cette remise en cause passe en particulier par la perte de la position centrale du monde professionnel dans l'organisation de la vie des individus. C'est pourquoi ce mouvement vers le monde domestique fut à cette époque perçu par les acteurs, comme la matérialisation d'un drame à la fois économique, social et identitaire. En effet, en plus de la plongée dans l'incertitude liée à la précarisation des conditions de vie, cette dynamique a conduit à la perte des *supports* (Castel & Haroche, 2001 ; Martucelli, 2002, pp.43-139) dérivant de l'occupation d'une place au sein d'un système de production, à laquelle sont attachés des avantages à la fois économiques, sociaux et symboliques qui définissaient les acteurs comme des *individus* (Castel, 2001) au sein de la société soviétique. La force de ce mouvement de refoulement

⁸⁷ Traduction par moi-même.

⁸⁸ Traduction par moi-même.

⁸⁹ Cité dans Robert Castel (2009, p. 14).

explique la violence des réactions et des oppositions que les acteurs ont manifestée face à ce changement de condition⁹⁰.

« Rural people condemned those who laid waste the countryside and destroyed the building they had erected with their own hands ; they resisted liquidation of the cooperatives that had given them a new identity as multioccupational villagers rather than simple peasants, seeing themselves now as threatened with repeasantization » (Burawoy & Verdery, 1999, p. 12).

Alors que la crise des années 1990 fut marquée par le refoulement des acteurs vers la sphère domestique et par la perte de la position centrale du monde professionnel dans l'organisation de la vie quotidienne des acteurs, que s'est-il passé ensuite ? Comment les acteurs perçoivent-ils aujourd'hui leur engagement dans la sphère domestique et parallèlement, quels discours tiennent-ils sur le monde professionnel ?

II/ LES ANNEES 2000 : DU MOUVEMENT DE REFOULEMENT AU MOUVEMENT DE REPLI

A – Des trajectoires et des discours, entre mobilité sociale descendante et nostalgie

1 – Des trajectoires de mobilités sociales descendantes dans l'économie post-soviétique

A partir des années 2000, le rapport que les hommes entretiennent avec la sphère professionnelle se transforme. La vision positive véhiculée par le monde du travail s'altère, pour laisser place à un discours à la fois négatif et nostalgique. Pour comprendre le basculement qui s'est opéré dans le rapport entre le monde professionnel et le monde domestique, il faut dans un premier temps revenir sur les trajectoires professionnelles des hommes, au cours de cette seconde étape de la grande transformation de l'économie russe. Le cas de Kolia, dont j'ai retracé l'histoire précédemment, peut être à présent considéré : le récit que Kolia fait de son engagement dans la production agricole domestique ne s'arrête pas à cette première rupture dans sa trajectoire professionnelle, caractérisée par la perte de l'emploi

⁹⁰ On peut aussi citer, à cet égard, les pratiques de résistance à l'installation des nouveaux fermiers au cours des années 1990 (Hivon, 1998).

qu'il avait occupé pendant vingt ans. Il revient, au fil de la narration, sur trois expériences singulières – celle de soudeur dans une entreprise du bâtiment à Moscou, celle d'ouvrier agricole polyvalent au sein de l'exploitation agricole de Letounovo et enfin celle de manutentionnaire dans une entreprise de plastique située à Zaraysk – trois échecs qui le conduiront à se retirer progressivement du monde professionnel pour s'engager de façon plus radicale dans la production agricole domestique. Aujourd'hui Kolia ne travaille plus que de façon intermittente, en tant que manutentionnaire. Il travaille généralement en hiver, lorsque les occupations liées à la production agricole domestique sont moins contraignantes et les revenus engendrés par celle-ci sont plus faibles.

Si les différentes expériences professionnelles de Kolia paraissent représentatives de sa trajectoire professionnelle, il faut observer que depuis la perte de son emploi de mécanicien soudeur en Ouzbékistan, il connaît une mobilité sociale descendante. En effet, il est passé du statut d'employé qualifié occupant un emploi stable de type CDI et à temps complet au statut de travailleur intermittent, principalement non déclaré et occupant un poste de manutentionnaire. Le cas de Kolia n'est pas isolé. En effet, la grande majorité des personnes rencontrées au cours de cette enquête ne sont pas parvenues à retrouver une situation d'emploi identique à celle qu'elles pouvaient avoir *avant*⁹¹. Un examen plus précis de ce que sont devenues aujourd'hui les personnes rencontrées, permet de constater que dans la majorité des cas, les parcours professionnels se sont inversés ; chacune connaît dans l'économie post-soviétique une trajectoire de mobilité sociale descendante.

Quelques exemples peuvent être mobilisés. Valera est âgé de 45 ans. En 1992, il a été embauché au poste d'agronome dans la coopérative agricole située au cœur du village de Jokovo. Son recrutement a eu lieu au cours de la période de privatisation du sovkhose et à l'occasion de son changement de statut juridique, caractérisé par le passage du statut de sovkhose, ferme d'état à celui de coopérative. Aujourd'hui, l'exploitation agricole a fermé ses portes et Valera est employé comme vendeur dans le *prodoukty* du village. Au-delà de ce cas, les situations de mobilités sociales descendantes les plus fréquemment observées au cours du terrain sont celles de personnes qui se sont reconverties dans le secteur du gardiennage et qui occupent aujourd'hui un emploi de vigile. Ioura a 60 ans. Après avoir effectué son service

⁹¹ Voir 2 – La traduction des trajectoires professionnelles dans le discours sur le travail pour une explication de l'utilisation du terme avant.

militaire, au début des années 1970 il s'est engagé dans l'armée en tant que professionnel. Suite aux restructurations qui ont eu lieu dans l'armée au milieu des années 90 il exerce, aujourd'hui, la profession de vigile dans un entrepôt de spiritueux, situé dans la banlieue de Moscou. Evguéni a 57 ans. Il a poursuivi des études universitaires à Saratov qui l'ont conduit à devenir cadre au sein de l'administration soviétique. Il avait à cette époque, la responsabilité du service qui prenait en charge la gestion des aides sociales. Aujourd'hui, il est vigile au sein de cette même administration, et surveille le bâtiment dans lequel il travaillait auparavant. Andreï a 45 ans. Après avoir suivi des études au lycée agricole, il fut embauché comme tractoriste au sein du sovkhose de *Makeevo* – Makeevo. Lors de la restructuration du sovkhose en ZAO, il a choisi de quitter l'exploitation. Il deviendra alors tractoriste indépendant. Aujourd'hui, suite à l'échec de sa première reconversion, il a vendu son tracteur et il est devenu vigile dans un magasin à Zaraysk.

Le caractère plus ou moins elliptique des trajectoires vient de la façon dont les personnes m'ont raconté leur parcours au sein de l'économie post-soviétique. Le but n'est pas ici de revenir sur l'ensemble des trajectoires des acteurs, mais d'exposer à partir de quelques exemples, les situations de reconversion de ceux-ci dans la nouvelle économie russe et ainsi de montrer que celles-ci se caractérisent par une situation de mobilité sociale descendante. Il s'agit d'observer à l'échelle des acteurs rencontrés, les transformations plus générales que le monde du travail russe a pu connaître. Cette évolution est marquée par la diminution de la part du secteur agricole dans la population active, et par l'augmentation de celle du secteur des services. Cette mutation dans les emplois peu qualifiés se traduit par le développement des métiers liés à la surveillance et au gardiennage. Il faut rappeler qu'au cours de cette période :

« c'est l'ensemble des secteurs de production qui fléchissent, notamment l'industrie dont la part est tombée (en prix courants) de 38% du PIB en 1990, 30,5% en 2011, alors que dans le même temps l'agriculture voyait sa part passer de 16,5 à 4,3%, celle du bâtiment de 9,5 à 6,5%. On constate un retrait analogue pour l'emploi industriel qui passe dans la même période de 22,8 millions d'actifs à 13,3, sa part dans la population active baissant de 30,3 à 19, 5%. Mais c'est surtout l'ensemble des industries manufacturières qui subit cette érosion, passant de 14,8 à 7,7 millions d'actifs. Dans le même temps, ces années noires furent celles d'une transformation profonde et accélérée de tout le tissu économique du pays. Alors que certains secteurs disparaissaient, d'autres se mettaient en place, pratiquement *ex nihilo*, comme le système bancaire, les assurances, des réseaux commerciaux différenciés, des agences et services de toutes sortes. La part des services atteint aujourd'hui 60% du PIB avec un nombre d'emplois qui passe, entre 1990 et 2011, de 33 millions à 42 millions soit 62,3% du total en 2011 » (Radvanyi & Laruelle, 2016, p. 109).

2 – La traduction des trajectoires professionnelles dans le discours sur le travail

Comme le montrent les développements qui précèdent, la crise des années 1990 marque pour les acteurs un point de rupture dans leur trajectoire professionnelle et le passage d'une période caractérisée par une mobilité sociale ascendante, qui leur avait permis d'acquérir des conditions de vie confortables par rapport aux standards soviétiques (un emploi stable, des vacances, une maison et pour certains une voiture), à une période de mobilité sociale descendante se traduisant, à l'inverse, par la précarisation des conditions de vie. L'analyse des entretiens et des discussions révèle que cette coupure s'exprime dans le discours des acteurs par une mise en récit différenciée du monde professionnel, selon que les acteurs parlent de *ce qui a été avant* – *во время* (vo vremia), *раньше* (ran'che) – et de *ce qui est aujourd'hui*.

Les expressions russes *во время* (vo vremia) et *раньше* (ran'che) que l'on traduira dans ce manuscrit par le terme *avant*, ou *autrefois* renvoient à un temps passé dont on ne connaît pas précisément la délimitation temporelle. En effet, il est difficile de savoir exactement à quelle période se réfèrent les acteurs lorsqu'ils usent de ces expressions tant les significations peuvent être diverses. Dans la majorité des cas, *l'avant* renvoie à l'époque soviétique. Par exemple, lorsque les acteurs mettent en rapport les salaires reçus aujourd'hui et ceux versés *avant* : « Autrefois je gagnais 120 roubles et cela suffisait ». Néanmoins, il arrive que ces expressions soient aussi utilisées pour désigner une période plus étendue et pouvant se prolonger jusqu'au début des années 2010. Dans ce cas précis, c'est le moment de basculement lié à la perte de l'emploi stable et occupé depuis de nombreuses années, qui sert de délimitation temporelle. Avant, c'est le temps du travail et de l'activité professionnelle. Après, c'est le temps du chômage. Ainsi, d'une manière générale, l'utilisation de ces expressions renvoie à une période au sein de laquelle l'emploi, et plus largement le monde professionnel, occupait une place centrale dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs.

Si les acteurs parlaient volontairement et librement de leur occupation professionnelle dans les premiers temps de la crise des années 1990, les discours sur le travail se font aujourd'hui plus rares. Aussi, rendre compte des représentations des acteurs sur le monde du travail, c'est tout d'abord rendre compte de la gêne éprouvée par ceux-ci pour s'exprimer sur ce sujet. Au cours des entretiens, les individus rencontrés avaient des difficultés à parler du

travail qu'ils font et de l'emploi qu'ils occupent. Les échanges étaient, la plupart du temps, brefs et les réponses données à la fois vagues, courtes et superficielles. Ces difficultés peuvent être relevées dans les descriptions sommaires que font les individus du travail effectué. Il suffit d'évoquer, à titre d'exemple, le cas de Pacha, un ancien livreur de produits alimentaires venu de Sibérie, devenu aujourd'hui ouvrier agricole au sein de l'exploitation *Красная звезда* (Krasnaïa zvezda) – L'Etoile rouge – à Jouravna, dans la région de Moscou. Lorsque je lui ai demandé de me décrire son travail, voici ce qu'il m'a répondu :

« Il faut s'occuper des vaches, leur donner à manger, nettoyer... Elles sont là-bas [Pacha me montre un hangar avec un toit rouge qui a été rénové]. Je dois aller les nourrir à 5h du matin [...] Et comme ça, tous les jours de la semaine. *Vot*, tout ça pour 10.000 roubles par mois... Silence... Et après il faut tout nettoyer, il faut donner le fourrage aux bêtes, ramasser le fourrage qui est par terre et tout ça c'est dur pour le dos... » [Discussion informel avec Pacha, Jouravna, 12 avril 2013].

Comme le montre la réponse de Pacha, les descriptions se limitent souvent à un exposé succinct des activités effectuées, auquel est ajouté le détail des horaires et du salaire reçu.

L'analyse des entretiens indique que le discours elliptique des individus concernant leur activité professionnelle actuelle, contraste avec les paroles, plus libres, portant sur le monde professionnel d'*avant*, «*Во время, когда хорошо было*» (« A cette époque, en ce temps-là, quand tout allait bien »)⁹². En effet, dans de nombreux cas, une opposition peut être observée entre la concision des réponses apportées par les acteurs concernant la description de l'emploi qu'ils exercent aujourd'hui, et l'ampleur de celle se rapportant à celui qui était occupé *avant*. Je me rappelle en particulier une discussion que j'ai eue avec Ioura en février 2013, pendant un repas dans sa cuisine, lorsqu'il est revenu sur le récit de sa trajectoire professionnelle. Avant de s'engager dans l'armée soviétique, Ioura avait débuté une carrière professionnelle de projectionniste, au centre culturel du *Sovkhoz Industria*. A cette époque, il projetait trois films par semaine et il était payé quatre-vingts roubles pour effectuer ce travail. Au cours de notre discussion, Ioura était encore capable de me donner le nom des films qu'il avait projetés à cette époque, et d'évoquer le plaisir qu'il avait à le faire. Il m'a raconté ensuite plusieurs anecdotes, concernant des événements qui s'étaient produits au cours des projections à cette époque-là. Ioura est ensuite parti accomplir son service militaire et a fini par s'engager dans l'armée, exerçant dans ce cadre-là successivement au Kazakhstan et en Hongrie. Il a passé ensuite plus d'une heure à me parler du travail qu'il faisait, lorsqu'il était

⁹² *Vo vremia, kogda khorochko bylo*

en poste en Hongrie, mais aussi de ses camarades, de ses difficultés à apprendre la langue, des relations avec les populations autochtones, etc. Puis est arrivé le moment de parler de l'emploi qu'il exerçait actuellement. Il était devenu vigile dans un entrepôt au sein duquel on stockait en particulier du vin et des spiritueux. En tout et pour tout, ses paroles se résumaient à l'expression suivante « Там, всё нормально » (« Là-bas, tout est normal »)⁹³. Ensuite, il m'a décrit ses horaires de travail. Et il ne m'a rien raconté de plus. Nous avons changé de sujet.

Comme le révèle l'analyse de la composition du discours de Ioura, les difficultés qu'éprouvent les acteurs à parler de leur emploi actuel tranchent avec les propos à la fois fournis et détaillés, qu'ils tiennent sur le monde professionnel d'*avant*. Pour décrire l'emploi occupé *avant*, les acteurs s'attardent non seulement sur l'activité exercée, mais aussi sur l'environnement de travail, et en particulier sur les collègues. Les histoires de travail sont alors souvent des histoires de vie, mêlant aussi bien des souvenirs liés au travail, que des souvenirs liés aux loisirs ou aux collègues. Les récits de Kolia à propos de son travail, ceux-ci étaient par exemple entrecoupés de souvenirs de chasses en montagne, d'histoires de contrebande d'alcool ou encore d'évocations portant sur la *bania*⁹⁴. Toutes ces anecdotes jalonnaient fréquemment les discours entendus au sujet du travail. Contrairement à cette profusion de détails dans le discours des acteurs, les réponses concernant l'emploi actuel se limitaient souvent à une description formelle de l'activité et les discours sur les collègues étaient quasiment absents⁹⁵.

B – Les trois expériences professionnelles de Kolia et le retrait du monde du travail

Il importe maintenant de préciser que les propos tenus par les acteurs sur le monde professionnel actuel sont, en plus d'être concis, souvent l'expression d'une expérience professionnelle à la fois négative et disqualifiante. Pour rendre compte de cette dévalorisation du travail dans le discours des acteurs il faut reprendre là où elle avait été laissée l'histoire du parcours de Kolia au sein de l'économie russe post-soviétique. Dans son récit expliquant son engagement à *temps plein* dans les activités liées à la production agricole domestique, Kolia

⁹³ Там всё нормально

⁹⁴ Sauna russe

⁹⁵ Cette absence de discours sur les collègues tient peut-être de la nature de l'emploi effectué par une majorité d'acteurs rencontrés, le travail de vigile étant un travail qui est souvent effectué seul.

revient sur trois expériences professionnelles singulières qui l'ont conduit à se retirer du monde professionnel.

1 – Être soudeur à Moscou et la précarité des conditions de vie

La première expérience professionnelle sur laquelle revient Kolia dans son récit se déroule à la fin des années 90, dans les premiers temps après son arrivée en Russie. Ne trouvant pas de place où se faire embaucher à Letounovo, il est allé chercher du travail à Moscou et il a commencé par occuper un poste de soudeur dans une entreprise du secteur du bâtiment.

« A cette époque-là, je travaillais à Moscou. Je travaillais par périodes de quinze jours, quinze jours de travail et quinze jours à la maison. Chaque jour je travaillais douze heures, douze heures de travail quotidien. Je partais pour quinze jours, puis je revenais ensuite quinze jours à la maison » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juin 2014].

Le salaire qu'il recevait à cette époque était plus élevé que ce qu'il aurait pu percevoir en travaillant à la campagne, et sa rémunération lui a permis de pouvoir financer en partie les travaux de rénovation de son habitation. Néanmoins, après avoir travaillé pendant plus de trois ans, Kolia a dû quitter son emploi de soudeur. Les raisons pour lesquelles il a démissionné ne sont pas directement liées aux conditions de travail ou d'emploi, mais elles sont en relation avec un ensemble de contraintes attachées à la sphère domestique et à la situation de sa famille. Kolia explique sa démission par la nécessité qu'il avait d'être davantage présent chez lui, et par les difficultés qu'il avait à allier son travail à Moscou et les lourds travaux de rénovation devant être effectués dans son logement. Il met aussi en relation sa démission avec la nécessité qu'il avait de s'occuper de son père, qui vivait désormais avec eux. Celui-ci avait une santé fragile. Il décèdera d'ailleurs quelques mois après le retour de Kolia à la maison.

« Il aurait pu continuer à vivre mais avec le froid, les travaux,... Je lui disais, papa, attends un peu... Je me suis dépêché. Je lui ai construit une chambre. Je lui ai dit '*c'est bon papa, ici tu es au chaud*' (Всё, nana. Тебе здесь тепло⁹⁶). Il me disait que c'était bon. ' Mon fils, il me dit, si tu continues à travailler comme ça... tu ne vas pas pouvoir continuer comme ça tu vas mourir ' » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juin 2014].

⁹⁶ *Vsio, papa. Tebe zdes' teplo*

Ainsi, on voit qu'à travers le récit fait par Kolia de cette expérience, les raisons qu'il met en avant pour expliquer son choix de quitter son emploi sont extérieures au monde du travail et davantage liées à la précarité des conditions de vie dans laquelle sa famille a été amenée à vivre.

2 – Être ouvrier agricole à Letounovo et la dégradation des conditions d'emploi

La trajectoire professionnelle de Kolia s'est poursuivie ensuite à Letounovo au sein de l'exploitation agricole où il fut embauché comme ouvrier agricole polyvalent. Il avait à la fois la charge des bêtes, mais aussi des travaux de soudure. Le statut de l'emploi de Kolia au sein de l'exploitation agricole domestique n'est pas très clair dans la mesure où celui-ci m'explique dans un premier temps qu'il a été initialement embauché comme soudeur, mais dans la suite du récit de son expérience il m'indique qu'il était également responsable des bêtes.

« Je travaillais, je m'occupais des bêtes, j'allais garder les vaches. Là-bas, le travail consistait à faire... Il fallait faire sortir les vaches. Et après tu surveilles pour que les vaches n'aillent pas n'importe où, quelle n'aillent pas dans le village » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juin 2014].

Pour faciliter la lecture, j'ai choisi de conserver le terme d'ouvrier agricole qui permet de lier les deux occupations. Il est permis de formuler l'hypothèse que dans un contexte de crise agricole, les emplois au sein des exploitations agricoles n'étaient plus aussi clairement délimités qu'à l'époque soviétique, et qu'ainsi un individu pouvait avoir au sein de l'exploitation agricole plusieurs métiers. Si cette seconde expérience fut un échec pour Kolia, ce n'est plus cette fois pour des raisons extérieures au monde professionnel, mais à cause de la dégradation des conditions de travail et d'emploi caractérisée à la fois par la faiblesse des salaires et un temps de travail très important.

« J'ai travaillé comme soudeur ici douze heures par jour, sans jour de congé et ils me donnaient tous les jours de quoi acheter 3 bâtons de pain. [...] Je travaillais comme soudeur. Mais à cette époque-là, avant, des jours fériés il n'y en avait pas, des jours fériés. Tu partais à 8h le matin. De 8h, et tant qu'il faisait jour, jusqu'au moment où la nuit tombait, tu ne partais pas tu devais rester à travailler » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juin 2014].

Si Kolia a été amené à quitter cet emploi, c'est parce que celui-ci ne lui permettait pas de subvenir aux besoins de sa famille.

« Généralement ils payaient mal. [...] Ils me donnaient tous les jours de quoi acheter 3 bâtons de pain. C'est ce qu'ils me donnaient à l'époque. Voilà combien d'argent ils me donnaient à cette

époque. Comment est-ce-que je pouvais faire pour vivre. Et quand j'ai démissionné, le propriétaire m'a dit que personne ne m'aiderait ici, que j'allais me retrouver seul. Pourquoi ? Comment est-ce que je peux vivre avec ça ? (*За что ? Как мне жить ?*⁹⁷) Et lui il disait : 'Oh, il ne veut pas travailler'. Gratuitement, pour trois bâtons de pain par jour. Tu vois comment ils sont ! » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juin 2014].

Le cas de Kolia et le récit de sa démission permettent de relever une des critiques les plus entendues lorsque les acteurs témoignent de leur expérience professionnelle. En effet, l'analyse des entretiens montre que le discours sur le travail se concentre souvent sur la question du salaire, sur son intermittence et sur la non-garantie de son versement, comme l'illustre l'exemple suivant :

« Vous savez, si je vais voir un fermier pour lui demander du travail. Je sais presque tout faire moi, conduire des tracteurs, des moissonneuses, m'occuper des vaches, des cochons, garder les moutons.... Le fermier, il ne veut pas m'embaucher.... Ils disent qu'il n'y a pas assez de travail. Enfin même, quand il y en a, le patron il ne vous paye pas. Si à la fin du mois, ou de la semaine, vous allez pour demander une avance ou votre salaire, on vous répond simplement qu'il n'y a pas d'argent. Mais vous, vous savez qu'il y a de l'argent. Alors vous revenez, et vous revenez. Mais on vous répond toujours la même chose. On n'a pas d'argent. [...] Alors bon, j'ai décidé de partir moi aussi travailler en ville, comme tout le monde. Mais là encore, pareil j'ai travaillé pendant deux mois, tout allait bien, une bonne paye et tout. Mais après, ils ne voulaient plus me payer. Qu'est-ce-que vous voulez faire ? » [Discussion informelle avec Andreï, Koukovo, 9 juillet 2014].

Il faut ajouter que le discours sur le travail porte aussi sur la faiblesse des salaires, comme le montrent les propos tenus par Nikolaï, un ancien ouvrier agricole devenu aujourd'hui mécanicien.

« - Moi : vous travaillez ici ?
- Nikolaï : Non je ne travaille pas au village. Je travaille à Rybnoe comme mécanicien.... [Silence].... 20000 roubles (500 euros) pour deux.... [Silence]...Comment vous voulez vivre avec ça ? Des kopecks !!! Comme on dit en russe c'est de la merde (*это хуйня*⁹⁸) !!! » [Nikolaï, Jokovo, 13 avril 2013].

Cette dimension est aussi perceptible dans le discours d'un ancien tractoriste qui est désormais employé de mairie :

« Je gagne 10.000 roubles, je dois payer 4000 roubles pour mon appartement, il me reste 6000 roubles qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça » [Employé de mairie, Kozlovka, Février 2013].

Comme le montrent les extraits d'entretiens précédents, dans la majorité des cas, parler du travail ce n'est pas parler de son activité, de son métier ou de ses collègues, mais c'est parler

⁹⁷ «*Za tchto kak mne jit'*

⁹⁸ *Eto khouynia*

de son salaire et en particulier de son incapacité à vivre avec un tel niveau de revenu. Ainsi les discours des acteurs révèlent qu'à travers la question du travail c'est principalement la question de la subsistance et de la paupérisation des situations qui est mise en avant⁹⁹. Les discours témoignent d'une part, du sentiment partagé par les acteurs que le salaire versé ne garantit plus de pouvoir subvenir à leurs besoins, mais aussi de l'expérience faite par ceux-ci de devenir des travailleurs pauvres.

« Moi – Et ici les salaires, ils sont de combien ?

N. – Ah ! Ici ? Combien ? C'est fini, le sovkhoze a fermé. Hier ils ont vendu la dernière vache. C'est fini il n'y a plus rien...Mais 4900 roubles, 4900 on doit payer tous les mois pour l'appartement. Une fois que tu as donné pour l'appartement, pour le gaz et toutes les autres choses. Qu'est-ce qui reste à la fin ! Rien, des kopecks !! ... [Silence]...Mais, encore à la ville on peut vivre, mais ici à la campagne tout est fermé. Maintenant où est-ce qu'ils vont aller travailler ? Ici il n'y a pas de travail. Ils vont être obligés d'aller à Zaraysk. Mais je te dis 10 / 12000 c'est tout. Plus ce n'est pas possible ! Et ici, quoi c'est pareil ! Tu dois donner 5000 pour l'appartement et qu'est-ce qu'il reste ? Des kopecks.

Moi- Très peu

N. Hum, hum, très peu, très, très peu ! Des kopecks !..... [Silence]... Nous vivons très mal et quoi qu'il se passe ce n'est pas facile. Et les prix !! Tu sais comment ils étaient il y a cinq ans !! Les salaires étaient à ce niveau-là [*il fait un signe avec ses mains pour montrer que les salaires et les prix étaient au même niveau*]. Les salaires n'ont pas bougé et les prix sont arrivés à ce niveau [*avec sa main, il me fait signe que les prix ont fortement augmenté alors que les salaires sont restés au même niveau*] » [Discussion collective devant un magasin, Jokovo, mars 2013].

Il convient de noter qu'une fois de plus, la faiblesse des salaires et l'expérience de la précarisation des conditions de vie est mise en relation et comparée à la situation d'*avant*.

« Autrefois je gagnais 120 roubles et cela suffisait » ; « Tu travaillais pour 150 roubles et tu savais que tu pouvais acheter tout ce dont tu avais besoin pour vivre pendant un mois. Les choses étaient stables, tout était stable » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

3 – Être manutentionnaire à Zaráïsk et l'incapacité à se réaliser dans le travail

Après avoir démissionné de son poste d'ouvrier agricole polyvalent, Kolia a continué à chercher un emploi. Une personne de son entourage lui a fait savoir qu'une entreprise de fabrication de produits en matière plastique située à Zaraysk recrutait. Il a alors été embauché

⁹⁹ Il est à noter que le discours sur le travail permet de retrouver la rhétorique de la subsistance qui est au centre des justifications des personnes rencontrées pour expliquer leur recours à la production agricole domestique (Voir chapitre n° VII).

en tant que manutentionnaire. Bien que je ne sache pas exactement combien de temps il a travaillé au sein de cette entreprise, j'ai néanmoins choisi d'analyser cette expérience et la façon dont Kolia l'a mise en récit, car elle m'a été présentée par ce dernier comme importante dans la trajectoire qui l'a mené à se retirer du monde professionnel, pour s'engager dans la production agricole domestique. Voici la mise en récit effectuée par Kolia au cours de laquelle il m'a expliqué pourquoi il avait démissionné, et pourquoi il n'avait pas pu rester travailler longtemps au sein de cette entreprise.

« Kolia - J'ai travaillé un peu là-bas. Je cherchais du travail et une personne m'a dit '*Va voir là-bas ils embauchent*'. Et je suis allé voir.

Moi - Que s'est-il passé ?

Kolia – Là-bas, il y avait une entreprise. Une entreprise turque. C'étaient des Turcs qui étaient là-bas. Avant, là-bas, il y avait une fabrique "красный восток". C'était une bonne fabrique. Ils importaient du coton d'Ouzbékistan et avec ce coton, ils fabriquaient des matériaux. Là-bas, il y avait plus de mille personnes qui travaillaient dans cette fabrique. Et après, plus rien, tout est tombé en ruine. Et ensuite, les autres là, les Turcs, ils ont racheté les bâtiments et ils ont commencé à produire du plastique et à fabriquer différents matériaux en plastique. Je suis allé là-bas pour travailler. Ils m'ont dit de venir [travailler]. '*Viens ici*', qu'ils me disent. Il y avait une machine pour mouler des objets en plastique. Je devais déposer dessus des morceaux de plastique qui arrivaient d'une autre machine. Mais je n'avais pas le temps de déposer les morceaux sur l'autre machine !! Et alors, il y avait à côté de moi une montagne de plastique qui se formait. Et le type qui me disait '*Dépose les morceaux de plastique plus vite sur la machine ! Plus vite ! Dépêche-toi ! Allez va plus vite !*' Qu'il me disait derrière moi. Je courais partout, je courais par ici, je courais par là, mais je n'avais pas le temps. Je lui ai dit : '*je n'ai pas le temps, un homme ne peut pas faire ça, il n'a pas le temps*'. Il marchait comme ça (il me mime sa façon de marcher, qu'il décrit comme étant droite et mécanique, ressemblant à celle d'un automate) avec un turban sur la tête. Il me dit : '*tu dois travailler. Je ne comprends pas le russe. Alors va. Tu dois travailler*'. J'ai couru. J'ai essayé. Je voulais travailler. Mais je n'ai pas réussi. Je n'avais pas le temps. Alors, je suis retourné le voir et je lui ai dit : '*donne moi un autre travail ou alors donne moi des personnes pour m'aider*'. Et il a fait venir d'autres personnes qui sont venues travailler avec moi. Des personnes sont venues m'aider. Elles venaient de la campagne. Deux femmes. Elles étaient de la campagne. Elles sont venues m'aider. Mais nous n'avions pas le temps, nous n'arrivions pas à aller assez vite. Nous n'y arrivions pas à trois et je devais y arriver tout seul. Après ça, j'ai quitté ce travail. Je suis parti » [Entretien avec Kolia, Letounovo, Juin 2014].

Dans le récit de son expérience, Kolia revient dans un premier temps sur l'histoire de l'entreprise. Cette histoire renvoie aux trois étapes de l'évolution de l'économie russe. Elle commence à l'époque soviétique à travers l'image de la fabrique *Красный восток* (*Krasnyi vostok*) pour s'achever à l'époque contemporaine par le biais de la figure de l'entreprise turque, en passant par les années 1990 et par la crise. Afin de caractériser l'unité de

production qui prévalait à l'époque soviétique, Kolia utilise le terme de *fabrique*, auquel il appose l'adjectif *bonne*. Il la décrit comme une unité de production intégrée à l'économie et au monde soviétique (échange entre l'Ouzbékistan et la Russie dans la production de coton) et qui embauchait de très nombreuses personnes, « plus de mille personnes ». On retrouve ici la représentation positive des acteurs du monde professionnel soviétique. La seconde temporalité qui est mise en avant est celle des années 1990 et de la crise. A ce moment-là, comme dans de nombreux cas, la fabrique « est tombée en ruine ». Il n'y avait « plus rien ». La troisième étape qui est mise en avant est la période contemporaine. Elle est caractérisée par le rachat des bâtiments par des investisseurs étrangers – ici des Turcs – afin de produire des objets faits à partir de matière plastique. Cette période correspond à la seconde phase dans la grande transformation de l'économie russe, qui va débiter avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 1999. Elle est marquée par la normalisation de la situation économique et par une forte croissance économique. Il est intéressant de noter que cette transition et ce changement de statut se retrouvent dans le vocabulaire utilisé par Kolia pour qualifier l'unité de production à travers la substitution du terme de *fabrique* par celui d'*entreprise*.

Il convient encore de préciser quel discours tient Kolia sur le travail au sein de cette entreprise. Dans la deuxième partie de son récit, il décrit à la fois son poste de travail, mais aussi ses conditions de travail. Son travail consiste principalement en des tâches de manutention. Il doit déplacer des pièces en plastique qui sont fabriquées par une machine afin d'en approvisionner une autre. Kolia évoque des cadences infernales imposées par les machines : « Et alors il y avait à côté de moi une montagne de plastique qui se formait ». Il souligne également l'autoritarisme des supérieurs hiérarchiques : « Et le type qui me disait 'Dépose les morceaux de plastique plus vite sur la machine ! Plus vite ! Dépêche-toi ! Allez va plus vite ! Qu'il me disait derrière moi » A travers cette description de conditions de travail difficiles, il nous décrit un univers gouverné par les machines, un monde déshumanisé – « un homme ne peut pas faire ça ». Dans son récit, même les dirigeants marchent comme des robots, comme on peut le relever dans sa description de la démarche des dirigeants turcs. Ce propos est bien éloigné de l'image de la « bonne fabrique » utilisée pour caractériser l'unité de production à l'époque soviétique.

Au-delà de la description des mauvaises conditions de travail, qui participe du discours négatif que les acteurs tiennent sur le monde professionnel, l'histoire racontée par Kolia dans l'entreprise turque est aussi le récit d'une incompatibilité entre, la volonté qu'il a d'avoir un

emploi et de travailler, et les conditions du marché du travail existant actuellement en Russie. La valorisation du travail apparaît en filigrane à plusieurs reprises dans son récit, mais aussi dans les autres discussions que nous avons pu avoir ensemble : « Je cherchais du travail, je voulais travailler » ; « J'ai couru. J'ai essayé. Je voulais travailler. » ; « Nous, nous avons toujours travaillé, même pour des salaires faibles ». Cette même volonté est perceptible dans le *cri* poussé par Pavel qui à cinquante ans est sans emploi stable :

« Moi, je ne veux pas vivre comme ça. Je veux, je veux travailler, avoir un salaire normal et je veux pouvoir travailler dans notre kolkhoze. Tu comprends !! » [Discussion informel avec Pavel, Zhokovo, mars 2013].

Or, ce que révèle le récit de Kolia, c'est l'impossibilité de pouvoir accomplir cette volonté, « je courais partout, je courais par ici, je courais par là, mais là je n'avais pas le temps » ; « Mais je n'ai pas réussi. Je n'avais pas le temps ». Il faut comprendre la démission de Kolia comme un renoncement lié à la tension entre sa volonté de travailler et d'avoir un travail, et l'impossibilité de satisfaire cette volonté, c'est-à-dire de faire son travail au sein de l'entreprise turque. « Nous n'y arrivions pas à trois et je devais y arriver tout seul. Après ça, j'ai quitté ce travail. Je suis parti ». C'est à la suite de cette expérience que Kolia arrêtera de chercher du travail, et qu'il s'engagera plus radicalement dans la production agricole domestique. « Après ça, j'ai décidé de rester à la maison et de travailler ici ». Ainsi, le récit de Kolia laisse percevoir une nouvelle critique du travail qui est liée non seulement aux mauvaises conditions d'emploi et de travail, mais aussi à l'impossibilité et à l'incapacité que les acteurs ont de pouvoir se réaliser au sein du monde professionnel, dans les conditions qui sont actuellement proposées par l'économie russe. Ce discours critique, associé à l'insatisfaction éprouvée par les hommes dans l'exercice de leur activité professionnelle, se retrouve avec une intensité encore plus grande chez les acteurs qui se sont reconvertis au métier de vigile. Je me souviens de cette phrase entendue à diverses reprises, avec quelques variations cependant, mais conservant un sens identique, lorsque je demandais aux acteurs quel emploi ils occupaient actuellement : Quel est votre métier ? Je n'en ai pas, je suis vigile! (- Кем вы работаете? Никем, я охранником!¹⁰⁰).

Suite à cette dernière expérience, Kolia n'a pas complètement cessé de travailler. Néanmoins, cette épreuve constitue pour lui un point de basculement. Si jusqu'à cette expérience, le travail professionnel demeurait à la fois un but et l'activité principale de Kolia,

¹⁰⁰ *Кем вы работаете? Никем, я охранником!*

désormais le monde professionnel va changer de statut pour se muer en une forme de complément, un *à côté*. Bien que cette activité ne soit pas négligeable, le monde professionnel n'apparaît plus comme central dans l'organisation de la vie quotidienne de Kolia. Je rappelle ici que Kolia travaille aujourd'hui de façon intermittente, principalement en hiver, comme manutentionnaire. Il a par exemple été embauché à la fin de l'hiver 2014, pour deux mois comme manutentionnaire afin d'aider à la rénovation des toitures de l'exploitation agricole du village de Makeevo.

« Moi - Ensuite où est-ce que vous avez travaillé?

Kolia - Ensuite, par exemple l'hiver dernier, j'ai travaillé pas très loin d'ici. Il y a un entrepôt où il y a des vaches et il fallait refaire le toit avec des morceaux de tôle ondulée en plastique. C'est à Makeevo, là-bas il y a un bon kolkhoze, ils ont beaucoup de vaches. J'ai travaillé là-bas. Il fallait refaire quelques toits. J'ai gagné un peu d'argent en faisant ça » [Kolia, Letounovo, Juin 2014].

CONCLUSION

Au cours de ce chapitre, à travers l'analyse de la biographie professionnelle de Kolia, j'ai cherché à rendre compte du parcours des acteurs rencontrés, au sein de la grande transformation de l'économie soviétique. J'ai montré que les trajectoires professionnelles de ces derniers pouvaient être divisées en trois périodes. Une première, correspondant à celle qui dans le discours des acteurs se distingue par l'usage du terme *vo vremia*, et qui se caractérise par l'occupation d'un emploi stable, permettant aux individus de subvenir à leurs besoins et de pouvoir vivre *confortablement*. Une première rupture au sein des trajectoires professionnelles apparaît dans le courant des années 90. Celle-ci est déterminée par la perte de l'emploi occupé et le *refoulement vers la sphère domestique*. Ce bouleversement définira le début d'une troisième période qui se conclura par une trajectoire de précarisation marquée par une mobilité sociale descendante, et une paupérisation des conditions de vie. Celle-ci conduira au retrait progressif des individus du monde professionnel et à leur repli dans la sphère domestique (« Après ça, j'ai décidé de rester à la maison et de travailler ici » m'avait dit Kolia).

La trajectoire des acteurs dans l'*Histoire* russe s'est traduite par une inversion du regard qu'ils portent sur le monde professionnel. De sphère sociale valorisée par les individus

comme support d'une identité professionnelle forte et centrale et comme base de structuration de la vie quotidienne des acteurs, le monde professionnel s'est mué aujourd'hui en un univers social délaissé et déprécié au sein duquel l'investissement de chacun est fortement limité. Tout se passe comme si les mutations du monde du travail avaient rendu obsolètes les capacités des acteurs. Ainsi, la nostalgie du discours des acteurs « exprime l'impossibilité dans laquelle ils sont de rendre socialement opérantes les valeurs sur lesquelles ils se sont construits » (Schwartz, 2009, p.418). Les acteurs semblent être aujourd'hui mus par un rapport au travail exclusivement instrumental, et lié à l'obtention d'un revenu. Ils ne cherchent plus à se réaliser au sein de celui-ci, mais, simplement, « ils se désoccupent à y gagner quelque argent » (Gorz, 1980, p.97). Dès lors, on peut dire que ce qui s'est joué, au cours de ces vingt-cinq dernières années pour les acteurs rencontrés, c'est la perte de la position centrale du travail dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs.

L'entrée en crise de cet univers a induit l'éclosion d'un nouveau monde social, dont rend compte le phénomène de radicalisation de la place de la sphère domestique et des pratiques qui lui sont associées. En effet, l'engagement des acteurs dans la production agricole domestique ne peut se comprendre qu'une fois mis en relation avec la crise du monde professionnel. Tant que celui-ci conservait une image valorisée et valorisante, la sphère domestique était, à l'inverse, dépréciée puisqu'elle symbolisait le retour à une identité sociale passée. Je vais maintenant quitter les tourments du monde professionnel et revenir à la maisonnée afin de montrer qu'aujourd'hui l'engagement des acteurs dans l'économie domestique est porteur de nouveaux horizons et de nouvelles façons d'être au monde, à travers la possibilité donnée aux hommes d'incarner une *identité paysanne – être khoziain* – renouvelée et valorisée au sein du monde rural.

Chapitre IV / Les investissements masculins dans la maisonnée : reconstruire la légitimité des hommes sans travail

Avant de quitter le monde domestique pour l'univers professionnel, j'ai montré dans un premier temps que les pratiques agricoles domestiques étaient des activités effectuées à la fois collectivement et quotidiennement par les individus rencontrés. L'analyse de ces collectifs de travail familial a permis de démontrer que ceux-ci forment des maisonnées, dans la mesure où ils sont constitués autour de relations quotidiennes de coopération et d'administration communes des richesses produites, donnant naissance à une forme de solidarité familiale basée sur un principe de mutualisation. Dans le cadre de cette analyse, j'ai appréhendé la maisonnée comme une *totalité* et on a cherché à en comprendre les logiques de structuration. J'ai ensuite rompu avec le cadre analytique *organiciste*, afin de se saisir de la *maisonnée* à travers le modèle *atomiste* – en l'envisageant comme constitutive d'une *agrégation singulière d'acteurs*. Ce changement d'échelle – passage de l'analyse du *tout* à l'analyse des *parties* qui le composent – a été motivé par la volonté d'interroger les modalités d'engagement des acteurs dans les pratiques agricoles domestiques. Les questions que je me posais alors étaient les suivantes. Comment comprendre la radicalisation de la place de la sphère domestique dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs ? Quel processus a conduit les acteurs à s'engager dans cet univers social ? Convaincu que le monde domestique n'est pas un univers clos et « émergeant seul, en pleine lumière, d'une vaste *terra incognita* » (Schwartz, 2009, p. 285), mais qu'il est un univers articulé à d'autres sphères

sociales et qu'il existe entre celles-ci des liens d'interdépendance, j'ai choisi de sortir de la *maisonnée* pour entrer dans le monde du travail professionnel, afin de comprendre le fort engagement des acteurs rencontrés dans les pratiques agricoles domestiques. J'ai ainsi montré que cet engagement peut s'analyser comme étant le fruit d'un *repli vers la sphère domestique* induit par un basculement des trajectoires professionnelles et d'une transformation du rapport au monde professionnel.

Afin de revenir à l'analyse même des pratiques liées à la production agricole domestique, il s'agit d'effectuer maintenant, un second déplacement conceptuel. Au sein du chapitre précédent, j'ai analysé l'engagement des acteurs dans les pratiques agricoles domestiques comme résultat d'un repli des acteurs dans la sphère domestique, induit par la perte de la position centrale du monde professionnel dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs. Cette lecture, comme en attestent les mots utilisés pour la caractériser – repli, perte –, est toute négative dans la mesure où elle s'attache à faire le récit de la déconstruction et de la crise d'un univers social. Cette crise permet, comme dans un mécanisme de vases communicants, le développement d'un autre monde social. Aussi, convient-il désormais d'inverser ce rapport au monde domestique et de reconstruire positivement l'action des acteurs en son sein. Pour ce faire, le mouvement vers le monde domestique ne sera plus étudié à partir d'un point de vue externe par le biais de la notion de *repli vers la sphère domestique*, mais à travers un regard plus rapproché, par la notion de *privatisation*.

I/ LE MONDE PRIVÉ DES RURAUX

A – De la notion de repli dans la sphère domestique à la notion de privatisation

La notion de *privatisation* a été développée par Olivier Schwartz qui l'a définie comme « un processus par lequel un sujet se sépare, prend possession d'un espace propre, et le retire – se retirant lui-même en même temps – des contraintes d'une socialisation » (Schwartz, 1990, p. 21). Un peu plus loin dans le même ouvrage, l'auteur livre une seconde définition qui est à la fois similaire et plus précise que la précédente dans la mesure où il y

joint le *collectif*. La privatisation est, alors, « un processus par lequel un sujet se sépare, pose une fraction de son existence ou du monde extérieur comme son bien propre, et cesse – à ses propres yeux – de relever du collectif » (Schwartz, 1990, p. 29). Comme le montrent ces deux définitions, le phénomène analysé à travers la notion de *repli vers la sphère domestique* et de *privatisation* est le même. Il s'agit de rendre compte d'un mouvement vers le monde domestique ou pour le dire autrement d'un basculement du centre de gravité de la vie quotidienne des acteurs, du monde professionnel vers le monde domestique. Néanmoins, la différence tient au point de vue qui est adopté. Ce qui va être important ici, ce sont les acteurs – *des sujets* – et la façon dont ils s'investissent dans ce processus. En poursuivant l'analyse de la définition, il est possible de remarquer que le phénomène de *privatisation* renvoie à un double processus. Il rend compte dans un premier temps d'un mouvement de détachement – *se séparer, poser une fraction, se retirer* – d'une partie du monde social et dans le même temps d'un mouvement d'appropriation – *prendre possession, comme son bien propre* – d'un espace qui est décrit comme privé. Il faut ici comprendre la notion d'espace privé comme renvoyant à un espace qui est à l'écart du commun ou du collectif, c'est-à-dire qui est séparé des formes de régulations sociales collectives. Il est utile de préciser ici que le monde professionnel en constitue l'une des principales.

Ainsi, à travers le recours à la notion de privatisation, le mouvement vers le monde domestique n'est plus perçu seulement comme le résultat d'une contrainte extérieure mais aussi comme le résultat d'une action – de séparation et d'appropriation – émanant des acteurs eux-mêmes c'est-à-dire comme un *investissement* de ces derniers dans des mécanismes de construction de monde privé. Cette signification peut être retrouvée dans la phrase prononcée par Kolia à la fin du récit de son engagement dans les pratiques agricoles domestiques : « Après ça, j'ai décidé de rester à la maison et de travailler ici ». Dès lors, afin de poursuivre l'examen des pratiques agricoles domestiques, il faut quitter l'analyse diachronique de l'*engagement* des acteurs dans le monde domestique, et s'engager dans une étude synchronique de l'*investissement* des acteurs au sein de cette sphère. La question ne sera donc plus de savoir quel mouvement de l'Histoire les a conduits à s'engager dans la sphère domestique, mais de savoir comment ils s'y investissent dans le temps présent.

B – Privatisation, investissement et légitimité

L'analyse du processus de privatisation effectuée par Oliver Schwartz passe par la description des mécanismes d'investissement des hommes dans la sphère domestique et en particulier dans le *foyer*. Le monde domestique est alors présenté par l'auteur comme un espace à l'écart du monde professionnel et comme une *aire garantie*. L'expression d'*aire garantie* est prise, ici, dans un double sens.

« [...] Quand nous décrirons le foyer en tant qu'*aire garantie*, certes nous songerons d'abord à sa fonction réparatrice première, mais nous aurons aussi en vue son aptitude moderne à soutenir et protéger une demande beaucoup plus riche et complexe : qui porte à la fois, sur un lieu, des liens, et des biens » (Schwartz, 2009, p. 380).

Dans un premier temps, le monde domestique est ainsi le lieu de la réparation des forces du travailleur physique. Cette signification permet de retrouver la première dimension des pratiques agricoles domestiques que j'ai mise en avant dans les chapitres précédents liée à la subsistance, c'est-à-dire intégrée à une logique qui consiste à produire pour se nourrir. Au-delà de ce premier aspect, l'auteur met l'accent sur une seconde dimension de la notion d'*aire garantie*. Celle-ci doit être alors comprise comme renvoyant à une appréhension du foyer qui constitue un lieu de reconstruction d'une *légitimité masculine* souvent mise à mal dans le monde du travail. Face à des expériences professionnelles marquées par la domination, l'échec et le chômage, le monde domestique apparaît pour les acteurs comme étant un lieu au sein duquel peut se dérouler un ensemble de pratiques et qui agira comme un support de légitimité retrouvée. L'idée de reconstruction d'une *légitimité masculine* sera au centre de son analyse des investissements masculin dans la sphère domestique.

L'auteur poursuit sa démonstration en expliquant que le foyer – en tant que lieu de reconstruction d'une forme de légitimité masculine – peut alors être investi par les acteurs de trois façons différentes. Le monde domestique peut apparaître comme une sphère de la possession et de pouvoir à la fois sur les objets, sur l'espace mais aussi sur les personnes.

« Structurée de manière plus ou moins forte selon les individus, cette problématique se réalise chez André à l'état pur. Il investit sa sphère familiale comme un système de propriétés privées dont Marie-Line [sa femme] est à la fois le centre et le garant. La famille conjugale est saisie par une logique de privatisation totale, dont le moteur est l'effort de l'homme pour y constituer un champ clos des possessions masculines. Ce processus de capitalisation porte sur la maison, les biens et les personnes » (Schwartz, 2009, p. 387).

Chez les acteurs en rupture avec le monde professionnel à la suite de la perte de l'emploi et de l'accumulation de périodes de chômage de plus en plus longues, le monde domestique peut prendre deux autres dimensions, celle de refuge et celle de cachette.

« [...] lorsqu'un acteur masculin a dû payer des prix trop élevés à son histoire familiale et sociale, il arrive que le chômage anéantisse définitivement sa résistance : déjà abîmé, brisé parfois par son trajet antérieur, l'individu vient s'échouer sur la difficulté nouvelle, et bascule complètement dans une position passive ; alors le foyer, en tant qu'aire garantie, joue au suprême degré son rôle comblant et nourricier (Schwartz, 2009, p. 393).

Pour terminer la présentation du processus de privatisation tel qu'il est défini par Olivier Schwartz, il faut revenir sur la définition de la préposition *dans* au sein de l'expression « investissement *dans* la sphère domestique ». La préposition ici utilisée *dans* donne un double sens au terme *sphère domestique*. En effet, celle-ci est utilisée par l'auteur à la fois dans un sens spatial et dans un sens morphologique. Analyser l'investissement des hommes dans le monde domestique, pris dans le sens *spatial*, revient à décrire les activités effectuées par les hommes à *l'intérieur* de la maison ou de l'appartement. La description des pratiques télévisuelles chez les hommes en situation de chômage offre un bon exemple¹⁰¹.

« Les paroles d'Etienne attirent notre attention sur un habitant éminent de ce lieu, il s'agit du petit écran : lequel se fait d'ailleurs aussi grand que possible, [...], s'encastre dans des meubles spécialement prévus à cet effet, et forme avec les fauteuils du salon un ensemble particulièrement adéquat à sa finalité, qui est toute de réception : réception du corps dans les choses (les fauteuils) , dont les formes anticipent et enveloppent son séjour, et réception surtout des images par le corps, celles-ci ayant la vertu par leur flux ininterrompu, de saturer la perception et d'autoriser au spectateur une position de pure jouissance passive. Divinité essentielle du foyer moderne, la télévision symbolise et de façon très nette la vertu afférente à ce lieu, qui est de soutenir et de sécuriser la demande par la multiplication de l'effet de présence » (Schwartz, 2009, p. 382).

A cette présentation des activités masculines effectuées au sein du logement ouvrier, l'auteur ajoute une description des relations entre les différents membres de la famille et de l'évolution de celles-ci dans le cadre du repli des hommes, dans la sphère domestique. Sachant que l'intérieur de la maison est un univers traditionnellement féminin, l'investissement des hommes en son sein induit nécessairement des situations de coprésence – entre l'homme et la femme – accentuées¹⁰² Aussi, étudier les pratiques masculines au sein de cet univers conduit l'auteur à s'interroger sur les relations de couple et sur le rapport des hommes à leurs épouses (Schwartz, 2009, pp. 379-396 ; 421-454). Dès lors, c'est l'impact du

¹⁰¹ La section intitulée *vivre caché* (Schwartz, 2009, pp. 394-396) peut être en particulier lue.

¹⁰² Cela est particulièrement vrai dans le cas des hommes au chômage qui passent la majeure partie de leur temps à l'intérieur du foyer et au sein de la famille conjugale.

repli vers la sphère domestique sur la composition du rôle de *mari* qui est ici questionné : « [...] l'homme reflue activement vers l'orbite féminine, qui, prend tout une dimension maternante » (Schwartz, 2009, p. 393). Ensuite, l'auteur nous montre que le second pôle principal d'investissement des hommes dans la sphère domestique est constitué par les enfants et en particulier la prise en charge de leur éducation (Schwartz, 2009, pp. 397-416). Dans ce cas-là, la paternité joue la fonction de support permettant aux hommes d'accéder à des formes de légitimité positive. Cette acquisition passe en partie par un surinvestissement dans le rôle de père.

« Dans certains cas l'enfant est investi par le père comme l'œuvre unique symbolisant à elle seule toute la légitimité qu'il lui est possible d'atteindre. On a affaire à des pères dont toute l'identité se réduit à la paternité. [...] la paternité représente l'essentiel de ce qui reste comme légitimité et comme point d'appui disponible pour des hommes que l'enfoncement dans le chômage a peu à peu démunis de tout » (Schwartz, 2009, pp. 414-416).

C – Vers une analyse de l'investissement masculin dans la maisonnée

En somme, l'étude du processus de privatisation telle qu'elle est proposée par Olivier Schwartz passe par l'analyse des investissements masculins dans la sphère domestique et elle a pour but de montrer que ceux-ci sont des supports permettant aux acteurs de reconstruire des formes de légitimité positive. Elle se concentre, d'une part sur les pratiques effectuées à *l'intérieur* du foyer, d'autre part sur les relations de couple et le rapport des hommes à l'épouse, et enfin sur les relations que ces derniers entretiennent avec leurs enfants. Celle-ci porte donc *in fine* sur l'examen des différents rôles incarnés par les hommes au sein de la *famille* que sont celui de *mari* et celui de *père*. Une fois expliqué le sens et la manière dont Olivier Schwartz utilise le concept de privatisation, je propose de l'appliquer à mon terrain. Il s'agit alors de rendre compte positivement de ce mouvement qui a conduit les acteurs vers le monde domestique. Alors que l'auteur du *Monde privé des ouvriers* concentre son analyse sur le groupe domestique, appréhendé à travers les deux modèles classiques de structures de la parenté que sont la *parentèle* – relation de couple, mari et femme – et la *lignée* – relation avec la descendance, père et enfant – mon cas d'étude imposera de passer par l'analyse des investissements masculins dans la maisonnée. J'ai indiqué précédemment que la maisonnée est un type de structure parentale particulier. Elle est une forme de *parenté pratique* qui se constitue autour de relations quotidiennes – ou régulières – de production, structurées par des principes de coopération et de mutualisation, et mettant en relation les membres d'un ménage

ou de plusieurs ménages. Aussi, pour rendre compte du processus de privatisation, il faut décrire le travail des hommes dans la maisonnée, c'est-à-dire les modalités de participation de ces derniers à la production agricole domestique. Que font-ils ? Quelles sont les tâches, dans la maisonnée, qui sont les plus investies par les hommes ?

Afin de décrire les différentes pratiques masculines effectuées dans la maisonnée, je reviendrai dans un premier temps sur la description de la division du travail agricole domestique. Dans ce but, je partirai du cas de la maisonnée de Sacha et Marina et je décrirai la manière dont sont réparties les tâches au sein de ce collectif de travail familial.

Dans un deuxième temps, je montrerai que la sphère d'activité des hommes ne se limite pas simplement aux activités strictement agricoles. La situation de précarité dans laquelle sont placées les maisonnées rencontrées pousse les hommes à développer des pratiques afin de pouvoir assurer le fonctionnement quotidien de l'ensemble des outils de production.

II / L'HISTOIRE DE SACHA, DU SOVKHOZE À LA PRODUCTION AGRICOLE DOMESTIQUE

Etant admis que la maisonnée est construite autour d'un ensemble d'activités agricoles réalisées collectivement, identifier les pratiques des hommes en son sein, revient à décrire les modalités de leur participation à cette production. Qu'y font-ils ? Comment investissent-ils l'espace de la maisonnée ? Existe-t-il, au sein de celle-ci, des activités exclusivement masculines ? Afin de répondre à ces questions et de décrire le travail des hommes dans la maisonnée, j'ai choisi de passer par l'analyse d'un cas en particulier, celui de Sacha et de son investissement au sein d'une maisonnée formée autour de deux ménages et rassemblant sept personnes. Avant de commencer l'analyse de l'investissement des hommes dans la sphère domestique, il faut revenir dans un premier temps sur l'histoire de Sacha et sur le parcours qui l'a conduit à s'engager dans la production agricole domestique. Il s'agira dans un second temps de présenter l'organisation générale de la production agricole et les différents acteurs impliqués dans celle-ci.

A – Le parcours d’un déclassé

C’est au cours d’une froide journée de février que j’ai rencontré pour la première fois Sacha. Je m’étais rendu au village d’*Acmanovo* – Astapovo –, qui comptait 155 habitants, en bus depuis la ville de Kolomna¹⁰³. L’autocar n°31 s’était arrêté après plus d’une heure de trajet, le long de la route qui mène à Zaraysk. Nous étions deux à descendre. Le soleil était encore haut et l’après-midi ne faisait que commencer. Il m’a fallu plus d’une demi-heure pour arriver au village qui se trouvait à un kilomètre de l’arrêt de bus. La chaussée n’était pas déneigée, ce qui rendait le trajet long et fatiguant. Le village s’étendait¹⁰⁴ le long de l’unique route goudronnée qui menait jusqu’à l’entrée de l’ancien kolkhoze et elle s’arrêtait là. Les voies parallèles étaient des chemins de terre¹⁰⁵. La maison de Sacha se situait tout au bout du village, dans une impasse. Sur la route, je n’ai croisé personne. Les portes étaient closes. De la fumée sortait des cheminées et la buée avait envahi les vitres. Certains avaient mis des journaux, d’autres des films d’aluminium, d’autres encore avaient calfeutré les fenêtres avec des boudins qui étaient faits de différents matériaux afin d’éviter que le froid n’envahisse la maison. Le thermomètre affichait moins vingt degrés. Lorsque je suis arrivé devant la maison de Sacha, ce dernier sortait de chez lui, chaudement vêtu, pour aller apporter du foin à ses moutons. Sa femme, Marina, revenait vers la maison, traînant derrière elle un chariot sur lequel il y avait un bidon de lait de 25 litres.

Sacha avait 47 ans. Il était sans emploi stable et il travaillait ponctuellement comme chauffeur. Marina avait 32 ans, elle n’avait jamais été employée et elle travaillait à la maison. Elle était *domokhoziayka* – femme au foyer. Marina est la seconde épouse de Sacha. Il s’était marié une première fois, à la fin des années 80, peu de temps après avoir été embauché au sovkhoe. Il avait eu ensuite un premier fils en 1992. Sa première épouse était décédée quelques années après la naissance de celui-ci, des suites d’une maladie. Son fils était décédé le 10 mai 2011, le lendemain de la fête nationale célébrant la fin de la Seconde Guerre mondiale, d’un accident de voiture. Il avait 19 ans. Il s’était marié une seconde fois, en 1999,

¹⁰³ La ville de Kolomna se situe dans la région de Moscou, à 150 kilomètres au sud-est de la capitale.

¹⁰⁴ La majorité des villages russes ont une organisation cadastrale identique. Les maisons sont toutes alignées le long d’une route centrale et il y a un espace important entre chacune. Cette organisation spécifique avait pour but de lutter contre la propagation des incendies qui étaient fréquents jusqu’au début du XX^e siècle. « ‘On ne peut trouver un seul paysan qui n’ait été incendié au moins une fois dans sa vie’, écrivait en 1929 la *Pravda* » (Werth, 1984, p. 44).

¹⁰⁵ Observation que je ferai au moment de la fonte des neiges à la fin du mois d’avril.

avec Marina. Ils avaient six enfants, trois fils et trois filles : Ivan 13 ans, Sania 12 ans, Ludmilla 10 ans, Vera, 9 ans, Stas 7 ans et Natalia 3 ans. Originaires du village d'Astapovo, les parents de Sacha étaient ouvriers agricoles au sein du sovkhoze du village. Le père de Sacha était décédé des suites d'un cancer causé par une trop grande consommation de cigarettes et d'alcool. La maladie de celui-ci conduisait Sacha à tenir un discours très ferme sur la consommation de cigarettes et d'alcool. La première était interdite dans l'enceinte du *dvor* et la seconde était fortement contrôlée. Sa mère, de santé fragile, était morte d'un arrêt du cœur. Tous les deux avaient une cinquantaine d'années. Marina, quant à elle, était d'origine kazakhe. A l'inverse des parents de Kolia et de Natalia, rencontrés dans le chapitre précédent, qui avaient émigré en Ouzbékistan, ceux de Marina, avaient quitté le Kazakhstan, à l'époque de l'URSS, pour venir travailler en Russie comme ouvriers agricoles au sein du sovkhoze d'Astapovo. La mère de Marina était à la retraite et elle habitait une maison individuelle construite en briques rouges et située à un kilomètre de l'habitation de sa fille. Son mari était décédé.

Suite à un accident domestique survenu lorsqu'il avait 14 ans, une partie du pied droit de Sacha avait été amputée. Depuis, il portait une prothèse lui permettant de se mouvoir en boitant. Malgré son handicap, il avait suivi des études au sein du lycée agricole de Zaraysk. Exempté de service militaire pour invalidité, il avait été embauché à la fin des années 80 comme faucheur au sein de l'exploitation agricole d'Astapovo. Il avait occupé ce poste pendant une dizaine d'années. En 1997, pendant la restructuration du sovkhoze en ZAO, il avait été licencié. Suite à son licenciement, il avait obtenu un tracteur et des terres agricoles et il avait décidé de monter une exploitation agricole et de s'installer en tant que fermier. Cette expérience avait duré trois ans et s'était soldée par un échec. Le manque de viabilité et la crise économique qui avait traversé la Russie en 1998 avaient eu raison de son exploitation.

« Moi -Et vous avez arrêté d'être fermier ?

Sacha- Oui, j'ai arrêté d'être fermier, j'ai gardé seulement quelques chevaux, une dizaine de moutons, quelques poules pour nous....

Moi - Pour nourrir votre famille ?

- Oui pour nourrir la famille et pour vendre un peu aussi, et le reste j'ai tout balancé, j'ai tout jeté » [Entretien avec Sacha, Astapovo, juillet 2014].

Depuis cette expérience, il travaillait de façon intermittente, principalement comme chauffeur. Par exemple, il avait été chauffeur de nuit pour un chantier de construction situé à Kolomna pendant un mois, de mars à avril au cours de l'année 2014. Le fait d'obtenir un poste de nuit lui avait permis de pouvoir continuer à *travailler à la maison* pendant la journée. Ainsi, on

observe que son parcours professionnel connaît une première rupture lors de son licenciement, suite à la restructuration du sovkhoze. Une seconde rupture est intervenue trois ans plus tard, lors de la mise en faillite de son exploitation agricole. A la suite de ces deux expériences, le retour de Sacha sur le marché du travail est marqué par une forte précarisation de son statut professionnel et par une mobilité sociale descendante. L'engagement de Sacha dans la production agricole domestique intervient à la suite de ces deux échecs. « J'ai arrêté d'être fermier, j'ai gardé seulement quelques chevaux, une dizaine de moutons, quelques poules pour nous... ». On retrouve dans sa trajectoire le phénomène de *repli dans la sphère domestique* induit par la perte de *la position centrale du travail* que j'ai analysé dans la partie précédente.

B – Le recours à la production agricole domestique et la formation de la maisonnée

Au moment de mon enquête, le budget de la *famille* était très restreint. Les revenus fixes étaient composés de la pension d'invalidité reçue par Sacha (7000 roubles – 175 euros) et d'une aide financière qui était versée par les services sociaux pour l'éducation des enfants (6000 roubles – 150 euros). Ainsi, le revenu fixe global de la *famille* s'élevait alors à 13000 roubles mensuels (325 euros). Il est à noter que le montant du budget mensuel qui m'a été communiqué par Sacha ne tient pas compte des revenus obtenus par les emplois ponctuels occupés par ce dernier ni, la suite le démontrera, des revenus découlant de la commercialisation des biens issus de la production agricole domestique. L'absence de prise en compte de ceux-ci peut s'expliquer par le caractère à la fois circonstancié et non-régulier de ces activités.

Face à la faiblesse de leurs revenus et à l'irrégularité de ceux-ci, le recours à la production agricole domestique permet à la *famille* de subvenir aux besoins quotidiens de l'ensemble de la famille.

« Je reçois une pension de 7000 roubles (175 euros). Comment est-ce que je peux faire ? J'ai six personnes, six enfants. Ils [les services sociaux] versent 6000 roubles (150 euros) pour les enfants par mois. Il est heureux que nous ayons notre propre viande. [...] Déjà, pour nous, si je n'élevais pas les moutons, nous sommes six personnes et nous serions affamés. Tu meurs !!! Tu ne peux rien faire, rien du tout » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013]

La production agricole domestique est divisée entre l'élevage et la culture maraîchère. En juillet 2014, lors de ma dernière visite, Sacha et sa famille avaient à peu près 200 moutons, un

peu plus d'une dizaine de chevaux, deux vaches et une multitude de poules. Afin d'assurer l'alimentation des bêtes, ils disposaient d'une prairie sur laquelle ils faisaient paître le bétail. Ils étaient aussi propriétaires d'un champ dans lequel, ils faisaient annuellement les foins. Cette opération avait lieu généralement entre le mois de juin et celui de juillet. En plus de l'élevage qui leur permettait d'avoir de la viande, des œufs, du lait, ils cultivaient un vaste potager, mesurant plus d'un demi-hectare. La moitié de l'espace était réservée à la culture des pommes de terre. L'autre moitié était divisée, en parts plus ou moins égales, entre les carottes, les oignons, les concombres, les betteraves, les choux et quelques pieds de tomates. Bien que la majorité de la production agricole domestique ait été autoconsommée, une partie de celle-ci était vendue¹⁰⁶. La prise en charge de la production agricole domestique donne lieu à la constitution d'une maisonnée¹⁰⁷ regroupant deux ménages et mettant en situation de coopération sept personnes. Sacha, Marina, la mère de Marina, Ivan, Sania, Ludmilla et Vera. La production agricole domestique est centralisée au sein du *dvor* appartenant au couple. Néanmoins, la mère de Marina, cultive chez elle, un potager de petite taille, concentré uniquement sur certaines cultures demandant plus d'attention, comme par exemple les tomates et les baies.

Après avoir décrit la trajectoire qui a conduit Sacha à s'investir dans la production agricole domestique, et l'organisation de la maisonnée, il est maintenant nécessaire de rentrer à l'intérieur de celle-ci afin de comprendre comment s'incarnent les investissements masculins en son sein. Sachant que la maisonnée forme un collectif de travail familial, et afin d'étudier l'investissement des hommes au milieu de celle-ci, il faut commencer par y examiner la division du travail.

C – La division du travail au sein de la maisonnée et la description d'un monde fragmenté.

Si par définition tous les membres de la maisonnée – Sacha, Marina, la mère de Marina, Ivan, Sania, Ludmilla et Vera – prennent part aux travaux agricoles domestiques, tous n'y

¹⁰⁶ La commercialisation des biens issus de la production agricole domestique sera analysée dans le chapitre VIII.

¹⁰⁷ Celle-ci sera qualifiée dans la suite du texte sous le nom de « maisonnée de Sacha et Marina ».

participent pas de la même façon. Il faut commencer par décrire la façon dont se répartissent les tâches entre les différents acteurs formant ce collectif de travail.

Les activités principalement prises en charge par Sacha sont celles qui nécessitent l'utilisation d'outils mécaniques (tondeuse, tronçonneuse, motoculteur,...) ou la conduite d'engins agricoles (tracteur en particulier). Celles-ci s'étendent de la tonte des bêtes au labour du lopin, en passant par le fauchage des foins et le transport de celui-ci. Dans ces opérations, il est secondé par son fils aîné, Ivan. Il faut ajouter ici qu'Ivan est la seule autre personne dans la maisonnée à pouvoir conduire les engins agricoles. La masculinité des pratiques liées à l'utilisation des outils et des engins agricoles s'est vérifiée dans l'ensemble des maisonnées que l'on a pu étudier au cours de l'enquête. Le cas de la maisonnée de Dima et Macha déjà rencontré dans les chapitres précédents, peut être cité en exemple. Dima et son père prennent en charge les travaux requérant l'intervention de moyens mécaniques. Dans leur cas, ces activités se concentrent d'une part sur le labour du lopin, d'autre part sur le transport et le stockage des foins, et d'autre part sur le transport de la viande vers la ville de Volgograd afin qu'elle puisse être vendue.

Les observations effectuées chez Sacha ont permis de remarquer que les activités de préparation des sols en vue de la culture des légumes étaient essentiellement masculines. Cette opération était divisée en quatre étapes. Afin de mener à bien les différentes étapes, Sacha était secondé par ses deux fils, Ivan et Stas. La première étape consistait à labourer le lopin afin de le *nettoyer* après l'hiver. Ces activités commençaient généralement au début du mois de mai, après la fonte des dernières neiges et au moment où les risques de gel se faisaient plus rares.

« Le vendredi 2 mai 2014, les premiers labours

Arrivés sur le terrain, Ivan m'a expliqué ce que nous devons faire. Le travail consistait à enlever les branches, les cailloux et les déchets mis au jour par le passage de la charrue. Suivant la lente avancée du tracteur, nous ramassions et jetions sur le côté du terrain, tout ce qui dépassait de la terre. A la fin de la journée, un monticule de branches et de détritiques s'était formé aux abords du lopin. Nous l'avons fait brûler le lendemain matin » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, 02 mai 2014].

Les deux étapes suivantes avaient été effectuées en mon absence. Sacha m'a expliqué le déroulement de celles-ci lors de ma visite suivante. Après avoir procédé à un premier labour, Sacha était repassé sur le terrain avec sa charrue, afin cette fois de casser les mottes de terre les plus grosses et de rendre le terrain praticable pour le passage du motoculteur. Ivan

s'occupait de la troisième étape. A la suite de cette opération, le terrain était prêt pour la dernière étape, masculine, de préparation des terres. La quatrième phase a été prise en charge par Ivan, Stas et moi-même. Il s'agissait de creuser des sillons à l'aide d'un râteau, afin de pouvoir par la suite y semer les graines à l'intérieur. Ceux-ci devaient être le plus droit possible.

Outre les pratiques liées à la culture des produits agricoles et à la conduite de l'élevage, Sacha prend en charge la construction et l'entretien des bâtiments nécessaires au déroulement de la production agricole domestique. L'ensemble de ces pratiques peut être classé sous le vocable de pratiques de *bricolage*. Celles-ci peuvent être illustrées par quelques modèles : l'enclos pour les moutons ou encore l'*incubateur* pour les poussins installé dans la cuisine, qui avaient été fabriqués par Sacha. Là encore, les observations effectuées dans les autres maisonnées corroborent ces constatations. Peuvent ainsi être cités l'exemple du bac de rétention d'eau fabriqué par l'époux de Babouchka Valentina, celui du garage édifié par Ioura, ou encore celui du poulailler bâti par Kolia et de la remorque qu'il a conçue (photo n°8).

A contrario, j'ai relevé qu'un ensemble de tâches est principalement pris en charge par les femmes. En effet, sortir les bêtes, les faire paître, traire les vaches, sont des actions principalement effectuées par Marina, par ses deux filles Ludmilla et Vera et par la mère de Marina. L'expression « *это не моя работа* »¹⁰⁸ qui signifie « ce n'est pas mon travail », utilisée par Ivan à plusieurs reprises lorsque Marina lui demandait d'aller sortir les bêtes, est un bon indicateur de cette coupure entre les activités masculines et féminines. En plus des occupations liées à l'élevage du bétail, Marina, sa mère, Ludmilla et Vera prennent en charge la majorité des activités qui sont liées à la culture du potager. Elles plantent et elles récoltent. Elles entretiennent, désherbent et arrosent quotidiennement le potager.

« L'arrosage de l'ensemble du jardin est effectué manuellement par Marina, chaque jours en fin d'après-midi, généralement à partir de 16h -16h30. Cette activité en général l'occupe pendant environ deux à trois heures. Pour arroser elle dispose d'une citerne posée sur une ancienne remorque stationnée à un bout du jardin, et de deux arrosoirs. Débutant l'arrosage à partir d'un bout du jardin, elle remplit les deux arrosoirs au robinet installé sur la citerne, traverse le jardin, qui mesure en environ cinquante mètres, vide ses arrosoirs, traverse une nouvelle fois le jardin pour remplir ses arrosoirs et recommence ainsi de suite, l'opération » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, juin 2014].

¹⁰⁸ *eto ne moia rabota*

Une fois les produits récoltés, elles prennent en charge la transformation de ceux-ci. Il s'y ajoute la préparation des repas, ainsi que l'ensemble des tâches domestiques liées à la tenue de la maison. Les mêmes activités peuvent être identifiées dans la description proposée par Elisabeth Gessat-Anstett du travail féminin.

« Cependant, la corvée d'arrosage – particulièrement pénible lorsqu'il faut, durant les fortes chaleurs estivales, irriguer abondamment et quotidiennement le jardin de la vieille dame – est exclusivement féminine. Ce sont donc les femmes de la famille, filles, petites-filles et nièces en visite, qui prêtent leur concours à la septuagénaire et qui vont tirer au puits, situé aux abords du lopin, les dizaines de seaux d'eau nécessaires à une bonne irrigation. Les femmes s'occupent également des conserves, des salaisons, des confitures ou de faire sécher les baies et les champignons ramassés en forêt » (Gessat- Anstett, 2001, p. 129).



Photo n° 7 : Vera, 9 ans, portant un agneau dans ses bras lors de la sortie quotidienne du bétail, le 2 mai 2014, *Acmanovo* (Astapovo), raïon de Lukhovitskie, Russie, photographie numérique.

III / LES INVESTISSEMENTS MASCULINS AU SEIN D'UNE DIVISION TRADITIONNELLE DU TRAVAIL

A – Les pratiques masculines

1 – La place des pratiques masculines dans le processus de production

La description de la répartition des activités entre les différents acteurs de la maisonnée montre que les pratiques agricoles domestiques sont organisées autour d'une division genrée du travail. Celle-ci repose, premièrement, sur la place occupée par les activités au sein du processus de production. Il convient d'observer que les hommes effectuent, principalement, des tâches qui sont situées aux deux extrémités de la chaîne de production. Le travail effectué par Sacha et Dima permet d'illustrer ce phénomène. Si la focale est placée sur les tâches liées à la culture du potager, il apparaît qu'ils prennent en charge, principalement, la préparation des sols afin de pouvoir cultiver les légumes, mais s'occupe peu de la plantation et rarement de la récolte. De plus, j'ai pu observer à plusieurs reprises au cours de l'enquête, une prise en charge masculine du stockage des aliments et en particulier du placement des bocaux dans la cave. Si l'éclairage est porté maintenant du côté des tâches liées à l'élevage des bêtes, le constat s'impose qu'ils assurent, en aval, l'approvisionnement en foin, et en amont la commercialisation des bêtes. Ainsi, les observations effectuées sur le terrain donnent l'image d'une sphère des activités masculines qui semble ne pas être directement en prise avec le processus même de production. Ils préparent les sols, mais ils ne cultivent pas les légumes. Ils rangent les bocaux, mais ni ne récoltent, ni ne transforment les produits. Ils apportent le foin pour les bêtes, mais ils ne les amènent pas paître, et ils n'effectuent pas la traite des vaches. Ainsi, tout se passe comme si les tâches effectuées par les hommes se situaient en périphérie du processus même de production. A l'opposé, la description des activités féminines montre que celles-ci se placent au milieu du processus de production, dans la mesure où comme je l'ai évoqué précédemment, elles prennent en charge l'ensemble des tâches intermédiaires. Alors que les activités masculines donnent l'impression d'être situées à la marge, les activités féminines en constituent le centre. L'identification, dans la littérature, de la sphère domestique au monde

féminin peut s'expliquer par l'importance et la position centrale des activités féminines au cœur de la production agricole domestique.

2 – *Man work with.... Le monde mécanique des hommes*

En plus d'être situées aux deux extrémités de la chaîne de production, les pratiques masculines au sein de la maisonnée sont souvent *mécanisées*. Que ce soit dans le cas de Sacha ou de Dima, les activités qu'ils prennent en charge sont majoritairement effectuées par l'intermédiaire d'outils mécaniques – comme par exemple dans le cas de la tonte des moutons réalisée par Sacha – ou d'engins agricoles – comme dans les opérations de labour des lopins ou de transport du foin. Les hommes *travaillent avec quelque chose*, pour reprendre l'expression de F. Pines lorsqu'elle écrit "Man work with horse, tractors, and machines, turning and fertilizing the soil, ploughing, and sowing grain and cutting hay" (Pine, 1993, p. 238). Si dans le cas présent, le *quelque chose* avec lequel travaillent les hommes est un outil mécanique, j'ai relevé au cours de mon enquête, que la *force physique* pouvait souvent venir se substituer à ces moyens. Cela était particulièrement vrai dans le cas de maisonnée qui ne possédait pas d'engins agricoles ou d'outils mécanisés (tracteur, motoculteur, etc.). En témoignent, les exemples des travaux de bêchage effectués par Kolia, avant que celui-ci ne puisse acheter un motoculteur ou encore du fauchage manuel des herbes.

« - Oui !! Tu as vu le motoculteur que nous avons acheté. Comme ça nous pouvons nous promener [il a confectionné une remorque avec un siège qu'il attache derrière, (photo n° 8). Et on peut s'occuper du jardin plus facilement. Avant je bêchais moi-même, mais c'était difficile. Avec le motoculteur ça va mieux » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo, Juin 2014].

Il existe aussi, des activités qui sont faiblement mécanisées. C'est par exemple le cas de la coupe du bois qui est une pratique exclusivement masculine comme le rappelle Elisabeth Gessat-Anstett.

« Ainsi, le fils et le gendre de Vera, aidés de leurs propres fils s'occupent de couper autant de stères de bois que nécessiteront le chauffage de l'isba de la vieille dame et celui de la bania dont ils profitent régulièrement. Couper du bois est une occupation strictement masculine : une fois les modestes droits acquittés auprès de l'administration locale les hommes se rendent ainsi dans le bois pour couper quelques arbres. Après avoir élagué les troncs et trouvé un véhicule [...], les hommes rapportent le bois au village où ils le débiteront en rondins, dans l'enclos qui entoure la maison » (Gessat-Anstett, 2001, p. 129).



Photo n° 8 : Remorque confectionnée par Kolia, le 8 juillet 2014, Letounovo, raïon de Zaraysk, Russie, photographie numérique.

A l'inverse, les activités féminines sont en général, caractérisées par l'absence d'utilisation de moyens mécaniques. La plantation, l'entretien, le désherbage, la récolte des produits, l'arrosage, la traite du bétail, sont des opérations qui sont dans la grande majorité effectuées manuellement ou à l'aide d'un outillage souvent rudimentaire. Ici, nul intermédiaire entre l'acteur et son opération, nul prolongement *des bras* par la machine. Tout se passe comme si les femmes faisaient directement corps avec les tâches prises en charge. Elles travaillent la terre, les plantes, les légumes et les bêtes. Il est alors permis de considérer que contrairement aux hommes qui travaillent *avec quelque chose*, les femmes travaillent *quelque chose*.

3 – Des activités masculines réalisées à l'extérieur

L'examen de la division du travail au sein de la maisonnée à travers une lecture spatiale permet d'observer que les activités masculines sont principalement effectuées *en extérieur*. Que ce soit le labour du lopin, l'abattage des bêtes, la réalisation des foins, ce sont des activités qui sont effectuées *dehors* – dans les champs, sur le potager. De plus, ces activités prennent très rarement place à *l'intérieur* de la maison. Aussi, le mot *extérieur* renvoie, dans ce sens-là à un espace situé à *l'extérieur* de la maison. Il faut toutefois considérer ici, les observations effectuées par Olivier Schwartz : cet auteur identifie l'intérieur du foyer – c'est-à-dire l'intérieur de la maison, de l'appartement – comme un des lieux possibles des investissements masculins. Mon enquête ne permet pas de rendre compte du même phénomène dans le cas du monde rural russe. Pour reprendre le vocabulaire d'Olivier Schwartz, les observations effectuées au cours de mon terrain témoignent davantage d'actions masculines orientées vers l'extérieur du foyer (force centrifuge) que d'actions orientées vers l'intérieur du foyer (force centripète).

Il est possible de trouver là les prémisses d'une séparation entre deux univers, entre deux espaces d'investissement avec d'un côté la *maison*, lieu des investissements féminins, et l'extérieur, espace des investissements masculins. Enfin, si les activités masculines sont exclusivement effectuées à *l'extérieur*, la topographie des activités féminines est plus étendue. Ces dernières se déploient à la fois à *l'intérieur* de la maison et elles ont comme centre la cuisine, mais aussi à *l'extérieur* et prennent place principalement dans le potager.

Il est intéressant de voir que les zones de stockage sont principalement situées à l'extérieur de la maison, au milieu d'espaces désignés en russe par les termes *sarai* – grange – ou encore *podval* – la cave. Ainsi, comme cela a pu être observé à plusieurs reprises, l'épouse avant le repas ou lors du départ de certains convives, demandait au mari d'aller chercher les bocaux dans le *podval*. Les bocaux apportés étaient, alors, déposés dans le vestibule de la maison. Ce dernier était matérialisé par l'existence de deux portes qui marquaient les frontières entre ces deux mondes. Lorsque la porte donnant sur l'extérieur était ouverte, celle donnant sur l'intérieur restait fermée et inversement. C'est ensuite l'épouse, qui venait chercher les bocaux pour les apporter dans la cuisine, les ouvrir et les préparer. Le déplacement des bocaux est comme une métaphore de la division genrée du travail ; passant d'un lieu à un autre, ces objets passent aussi d'une main à une autre. Le lieu peut être alors compris, comme un espace interstitiel ouvert à la fois sur le monde extérieur *masculin* et sur le monde intérieur *féminin*.

Il a été établi précédemment que le terme extérieur renvoie dans un premier temps à l'ensemble des activités effectuées *dehors* c'est-à-dire au champ, sur le lopin, dans le garage. Dans un second sens, le terme extérieur renvoie à un espace situé *en dehors* de la maison. Il entre alors en opposition avec le monde intérieur féminin. Néanmoins, le terme *extérieur* peut prendre un troisième sens. Il caractérise alors un ensemble de pratiques liées aux relations entretenues avec les personnes qui sont extérieures à la maisonnée. Celles-ci peuvent être de différents ordres. Trois seront considérés ici : les relations commerciales, les relations avec les autorités administratives et les relations avec les forces de l'ordre.

Un retour à la description de la division du travail au cœur de la maisonnée de Sacha et Marina, permet d'observer que Sacha prend en charge les relations induites par le fonctionnement de la production agricole domestique, avec les acteurs n'appartenant pas à la maisonnée. Les relations avec le monde extérieur interviennent en particulier lors de la commercialisation du bétail. Observer la division du travail dans le cadre de cette pratique, permet de noter que le monde extérieur *entre* dans la maisonnée par l'intermédiaire de Sacha. Il assure la première prise de contact avec les acheteurs et l'ensemble des négociations portant sur le choix de la bête et sur le prix de vente de celle-ci. Marina interviendra seulement à la fin, lorsque la transaction se termine et que les *étrangers* sont remis dehors.

Les rapports avec le monde extérieur ne sont pas réductibles à la seule sphère du commerce. Ils se concentrent aussi autour de relations que les acteurs doivent entretenir avec les responsables de l'administration et les représentants de l'ordre russe. Là encore, l'exemple de Sacha est éclairant. Les terres sur lesquelles il faisait paître ses bêtes étaient les anciens champs du kolkhoze et ces derniers appartenaient maintenant à ceux qu'il qualifiait lui-même par le terme d' « администрация »¹⁰⁹ – l'administration. Il devait se rendre régulièrement, « au sovkhoe » pour négocier avec les membres de l'administration, le droit de pouvoir continuer à utiliser ces terres. Lors de mon dernier séjour sur le terrain, entre les mois de février et de juillet 2014, d'importantes négociations avaient eu lieu concernant l'avenir des terres agricoles. Les membres de l'administration voulaient utiliser les terres pour construire un centre de tourisme rural. Sacha s'était opposé à ce projet pour diverses raisons, et la question de l'occupation des terres était au centre des débats.

Outre les négociations portant sur les droits relatifs à l'usage de la terre, certaines, moins officielles, doivent être conduites avec les forces de l'ordre afin de pouvoir poursuivre les activités liées à la production agricole domestique. Bien qu'il ait été difficile de faire parler Sacha à ce propos, ce dernier m'a expliqué qu'il craignait l'occurrence d'un contrôle sanitaire. La négociation, qui a permis la poursuite des activités dans le cas de Sacha, ne repose pas seulement sur le versement de *взятки*¹¹⁰ – pots de vin – composés principalement d'un prélèvement sur les biens de la maisonnée, mais implique aussi dans certains cas l'acceptation *forcée* de passer l'après-midi à boire avec un fonctionnaire de la police disposant d'un jour de repos – *выходной*¹¹¹ (jour de repos) – et venu jeter un coup d'œil. Cette réalité est présente dans le quotidien de nombreux acteurs du monde rural. Le cas d'Alexandre un cultivateur de pastèques rencontré dans la région de Volgograd est particulièrement parlant. Ce dernier devait négocier régulièrement le droit de pouvoir vendre sa production agricole sur le stand qu'il avait installé sur le bord de la route. La négociation passait par des *petits arrangements* à la fois réguliers et quotidiens entre Alexandre et les autorités¹¹² : le droit – ou la possibilité – de vendre contre, soit des réductions sur les produits, soit le don de produits.

« Ce jour-là, nous avons fini d'installer le bazar, c'est-à-dire l'espace de vente constitué d'un tapis et d'une tonnelle pour abriter les produits, vers 11h du matin. Une vingtaine de minutes

¹⁰⁹ *administratsia*

¹¹⁰ *vziatki*

¹¹¹ *Vykhodnoy*

¹¹² Le terme d'autorité recouvre ici trois types d'acteurs : les propriétaires du foncier, les policiers et enfin les administrateurs du village.

plus tard, une voiture s'est approchée par un chemin de traverse, situé à l'opposé de la route principale. Alexandre qui connaissait manifestement la voiture et la personne, a fait un signe de la main au chauffeur de la voiture pour lui signifier de s'arrêter. L'homme a ralenti et est venu se stationner non loin du stand d'Alexandre. Ce dernier m'a dit alors : « Passe-moi une pastèque et un melon. *Des beaux et vite!* Je me suis exécuté. Alexandre s'est avancé, la pastèque sous un bras et le melon sous l'autre, vers cet homme qui était resté dans la voiture. *Tiens*, a-t-il dit à l'homme dans la voiture, *avec le temps qu'il fait, tu les mangeras avec ta femme et tes enfants*. L'autre lui a répondu *merci* et il est parti. Le soir tombé, Alexandre est revenu sur l'histoire de l'homme à la voiture en expliquant que celui-ci faisait partie de l'administration du village » [Extrait de carnet de terrain, Alexandre, *oblast'* de Volgograd, juillet 2010].

Alors que je demandais à Alexandre, s'il n'était pas inquiet des contrôles, ce dernier m'a répondu calmement :

« Ça n'arrive jamais. Enfin, quand la police passe, souvent ils s'arrêtent, comme ceux que vous avez vus l'autre jour devant le magasin¹¹³. On discute un peu, s'ils veulent une pastèque on leur fait un prix. Enfin, on s'arrange » [Discussion informelle avec Alexandre, *oblast'* de Volgograd, Juillet 2010].

L'analyse de la répartition des activités agricoles domestiques dans la maisonnée a permis de montrer dans un premier temps, que le monde domestique n'est pas un univers uniquement féminin. Les hommes y ont leur place et leur participation à la vie domestique ne se limite pas à la prise en charge d'activités occasionnelles. Il a été démontré dans un deuxième temps, que l'organisation du travail au cœur de la maisonnée repose sur une division traditionnelle du travail entre les hommes et les femmes. Celle-ci est structurée autour d'une double opposition entre d'une part, des activités situées en *périphérie du système de production* et des activités campées au *centre du processus productif*, et d'autre part entre des activités *mécaniques* et des activités *manuelles*. J'ai montré qu'à cette double opposition, pouvait être surimposée une troisième, qui se construit entre *l'extérieur* et *l'intérieur*. Bien que celle-ci soit moins marquée que les précédentes, elle est néanmoins opérante dans la structuration des activités agricoles domestiques de la maisonnée.

En outre, le détour effectué par l'examen de la division du travail a permis de définir ce qui peut être caractérisé comme *l'espace* dans lequel se déroulent les investissements

¹¹³ La rencontre avec Sacha a lieu par l'intermédiaire de la police. La scène avait eu lieu devant le *produkty* du village. Ces derniers avaient été contactés par le responsable de l'exploitation agricole rencontré auparavant. Les policiers m'avaient expliqué qu'ils ne voulaient pas que je reste sur le territoire du village. Sacha était présent au moment de la rencontre avec les policiers et ces derniers lui avaient demandé « fermement » si je pouvais séjourner chez lui.

masculins au sein de la maisonnée. J'ai montré que celui-ci se caractérise d'un côté par *une temporalité particulière des activités* – les hommes prennent majoritairement en charge les activités situées à la périphérie (en aval ou en amont) du processus de production – d'un autre côté par une *spatialité précise* – les hommes travaillent à l'extérieur, en extérieur et avec l'extérieur – et aussi par *une technicité spécifique* – ils usent de moyens mécaniques dans leur travail. Après avoir circonscrit l'univers des investissements masculins au sein de la maisonnée, il convient de poursuivre l'analyse et de montrer que les conditions de vie précaires dans lesquelles sont plongées les maisonnées reconfigurent *le travail des hommes*.

B – La confrontation à la précarité comme fondement des investissements masculins dans la maisonnée

L'analyse précédente a permis de montrer une première appréhension du monde des investissements masculins dans la maisonnée, à travers l'analyse de la division du travail dans le cadre de la production agricole domestique. Cette analyse a exigé de décrire dans quels *types d'activités* s'accomplissent les investissements masculins. Néanmoins, l'étude des modalités d'investissements masculins dans la maisonnée ne peut pas s'arrêter à cette seule lecture, en termes de division formelle du travail. Elle resterait alors trop *générale*. Si les différents types de pratiques par lesquels les investissements masculins dans la maisonnée s'accomplissent ont été décrits, je n'ai rien dit à ce stade de la façon dont ceux-ci sont concrètement *mis en pratique*.

Poser la question de la réalisation concrète des pratiques masculines dans la maisonnée, conduira alors à s'interroger sur les conditions d'accomplissement de celles-ci et plus particulièrement sur l'impact du contexte de précarité sur leur déroulement. Passer le tracteur, labourer, construire un enclos, entretenir des relations commerciales s'accomplit-il de la même façon pour des acteurs en situation de précarité et pour des acteurs en situation de relative aisance ? Comme le montreront les développements qui suivent, la confrontation quotidienne des hommes aux conditions de précarité, donne une *épaisseur* particulière à leurs pratiques. Dès lors, il ne s'agira pas de montrer comment les conditions de précarité *détruisent* les pratiques des individus, mais d'exposer au contraire, la façon dont ces conditions imposent aux acteurs le développement de nouvelles activités afin de lutter contre celles-ci. Pour définir plus précisément quelles activités composent *l'épaisseur* des pratiques

masculines dans la maisonnée, il faut maintenant passer de l'analyse *des types de pratiques* à la description de la manière¹¹⁴ dont celles-ci sont *mises en pratique*.

1 – Une histoire de tracteur ou quand savoir conduire ne suffit pas...

Le travail des hommes dans la maisonnée ne se limite pas simplement aux activités liées au processus de production – labourer, faire les foins, les transporter, tondre les moutons, faucher les prés – mais il se concentre aussi autour d'un ensemble d'activités induites par la vétusté et le mauvais état des outils de production. L'exemple du travail de Sacha lié aux pannes récurrentes de son tracteur est à ce titre particulièrement éclairant. Au cours de mon enquête, à chacune de mes visites, Sacha était entrain d'effectuer des réparations sur son tracteur Belarus bleu. Je rappelle qu'il a obtenu celui-ci lors de son départ du sovkhوزه en 1997. Les pannes étaient généralement diverses. Il pouvait s'agir d'un problème de pompe à huile permettant d'actionner les bras articulés situés à l'avant du tracteur, d'un problème de boîte de vitesses, d'une importante fuite d'huile, d'un problème d'axe des roues. Il y avait toujours quelques réparations à faire dessus.

« Comme à chaque fois que je venais chez Sacha et Marina, ce dernier était en train de faire quelques réparations sur le tracteur Belarus bleu, stationné sur le terrain devant la maison. Bien que Sacha ait été fier de son tracteur, ce dernier lui posait d'importants problèmes. Il tombait régulièrement en panne. Ce jour-là, il en avait besoin pour préparer son lopin afin de planter ses pommes de terre. Ivan, nous avait retrouvés devant le tracteur. Après une séance de réparation qui avait duré environ une heure et qui était liée à un problème de démarrage, le tracteur avait bien voulu repartir. Sacha avait ensuite attelé une charrue derrière le tracteur et il était parti en direction du lopin. Ivan et moi-même l'avions suivi » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, 02 mai 2014].

Les pannes affligeant le tracteur de Sacha provenaient principalement de pièces qui étaient abimées et qu'il n'avait pas les moyens financiers de remplacer. Le cas de Sacha n'était pas isolé. Dans la majorité des cas, les individus étaient entrés en possession d'engins agricoles – en particulier des tracteurs – suite à la fermeture ou à la restructuration des exploitations agricoles collectives. Les engins agricoles avaient été principalement fabriqués au cours de la période soviétique. Comme le rappelait Aliocha, rencontré en 2010, dans le village de Federovka, « Maintenant, on n'a que des vieux tracteurs russes qui ont plus de quarante ans ». La faiblesse des moyens économiques n'avait pas permis aux individus de pouvoir entretenir

¹¹⁴ En suivant le vocabulaire de Michel de Certeau, je peux parler des « *modalités* de l'action » ou encore des « *formalités* des pratiques » (de Certeau, 1990, p. 50).

correctement ceux-ci et de changer les pièces défectueuses lorsque cela était nécessaire. Dès lors, face au mauvais état et à la détérioration des moyens de production, les hommes devaient régulièrement effectuer des réparations.

Le tracteur de Sacha pâtissait d'un problème récurrent qui au cours de mes un an et demi d'enquête n'avait pas été réglé. Il démarrait avec difficulté. Le problème venait du démarreur électrique qui ne fonctionnait plus. Sacha n'avait pas pu le changer. Pour faire face à ce problème et afin de pouvoir continuer à utiliser son tracteur, Sacha devait le démarrer manuellement. Cette opération était effectuée à l'aide d'une courroie qu'il enroulait autour d'une poulie fixée à un axe du moteur. Le mouvement engendré par le déroulement rapide de la courroie entraînait le moteur et le conduisait à démarrer. Mais, cette opération n'aboutissait pas à chaque fois et le moteur ne démarrait que très rarement du premier coup. Lorsqu'il ne démarrait pas, il fallait réitérer l'opération. Je me rappelle une après-midi passée avec Sacha et Ivan, autour du tracteur, à tenter en vain de le faire démarrer. Il y avait consacré une journée et le tracteur n'avait finalement pas démarré. Lorsque ce n'était pas la journée qui était perdue, c'était la crainte de ne pas pouvoir mener les tâches commencées à leur terme qui planait sur la maisonnée. Cette inquiétude était particulièrement forte au moment de la fenaison et lorsque Sacha devait rentrer le foin.

« Après les difficultés qu'il avait eues à faire démarrer son tracteur, une seule chose l'angoissait dans le déroulement des opérations, l'arrêt inopiné de l'engin et la crainte de ne pas avoir le temps de terminer les foins avant le retour de la pluie qui était annoncé quelques jours plus tard. Le deuxième jour vers 17h, alors que nous n'avions repris le travail que depuis un peu plus d'une heure, le tracteur s'est arrêté. Sacha s'est mis à hurler, adressant une succession de jurons à l'encontre de son tracteur. Après plusieurs tentatives pour le faire repartir, celui-ci n'a toujours pas voulu démarrer. La journée s'est arrêtée là et nous sommes rentrés à pied » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, Juillet 2014].

Le mauvais état de son tracteur pousse Sacha à passer une grande partie de son temps, non pas à travailler, à proprement parler, au sein de sa production, mais à réparer et à essayer de maintenir en état de fonctionnement un tracteur manifestement vétuste. Ainsi, comme le montre l'exemple de la pratique du tracteur chez Sacha, les activités agricoles domestiques sont rendues complexes par la précarité des moyens utilisés. Les hommes sont obligés de *bricoler* sans cesse afin d'assurer le déroulement normal des activités agricoles domestiques.

« Sacha utilisait souvent pour meuler des pièces métalliques un ancien moteur électrique qu'il avait retiré d'une machine-outil, et sur lequel il avait installé un disque métallique. Le moteur n'était fixé à aucun support, ce qui permettait à Sacha de pouvoir le déplacer facilement et de

l'utiliser par terre. Les branchements électriques s'effectuaient à l'arrière du moteur, grâce à deux fils usagés et partiellement dénudés. Sacha n'ayant pas de prise électrique à l'extérieur de sa maison et ne possédant pas de rallonge, il alimentait son moteur en puisant l'électricité directement sur les câbles du réseau électrique. Pour ce faire, il possédait un jeu de quatre pinces rouges et noires reliées par un câble de démarrage identique à celui que l'on utilise pour les voitures. Les deux premières pinces étaient branchées aux fils du moteur. Son fils Ivan montait ensuite sur le rebord de la fenêtre afin d'atteindre et d'attacher les deux pinces aux câbles électriques » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, Juillet 2014].

2 – Faire beaucoup avec peu : récupérer, accumuler et détourner

Dans la confrontation quotidienne à la précarité, le travail des hommes ne se limite pas simplement à lutter contre les pannes liées au délabrement et à la vétusté des moyens de production, il impose aussi de se procurer les matériaux nécessaires pour assurer le fonctionnement de l'appareil productif. En effet, compte tenu des contraintes économiques dans lesquelles les maisonnées sont placées, obtenir les pièces indispensables aux réparations ou les matériaux utiles pour construire les bâtiments essentiels au déroulement de la production agricole domestique demande souvent aux acteurs de développer des pratiques singulières. Face à cette situation, les hommes rencontrés au cours de l'enquête pratiquent la récupération permanente de tous les biens qui pourraient avoir une utilité à un moment ou à un autre.

Les observations effectuées au cours de mon terrain, montrent que dans un premier temps, les personnes récupèrent directement les biens nécessaires au sein de leur environnement direct comme par exemple au dans les exploitations agricoles qui ont fermé. Lorsque je me promenais à la campagne, je voyais souvent des hommes transporter des morceaux de fer ou des bouts de tôle ondulée. Je me souviens par exemple, d'une rencontre avec un professeur d'allemand qui était, alors, à la retraite. Il habitait le village de Zhokovo. Bien qu'il ait marché lentement, un bruit important le suivait. Ce jour-là, il revenait du kolkhoze. Il traînait derrière lui cinq morceaux de tôle ondulée en fibrociment qu'il avait attachés les uns aux autres. Nous étions le 24 mars 2014. Cette année-là, la neige avait été rare et les travaux de préparation du potager avaient commencé plus tôt. Il m'a expliqué qu'il y avait un trou dans la clôture qui entourait son lopin et qu'il devait la réparer avant de pouvoir commencer à planter. Pour faire face à ce problème, il était allé récupérer des morceaux de tôle parmi les ruines du site de l'ancienne exploitation agricole collective.



Photo n° 9 : Garage et objets récupérés, avril 2013, *Жокого* (Jokovo), *oblast'* de Riazan, Russie, photographie argentique.

L'exemple d'une autre rencontre peut être mobilisé. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un ancien professeur, mais d'un ancien chauffeur qui s'était reconverti en chef de wagon dans le transsibérien, suite à la fermeture de l'exploitation agricole de son village. Il était venu avec sa voiture récupérer un poteau électrique en béton tombé par terre, et qui semblait avoir été, jusqu'à ce jour, oublié par le temps. Ce poteau sera ensuite utilisé comme délimitation du potager ou comme pièce de charpente pour confectionner un abri, un enclos ou un garage¹¹⁵.

Dans un deuxième temps, j'ai observé que la récupération des biens nécessaires pouvait passer par la capacité des hommes à tirer parti des occasions qui se présentaient à eux. Lorsque des questions sont posées sur la provenance des matériaux utilisés, rares sont les récits relatant l'histoire d'un achat en magasin. Les récits empruntent souvent, comme les marchandises, des voies détournées. En revenant au cas de la maisonnée de Sacha, je peux prendre l'exemple de l'obtention du bois qui a permis à ce dernier d'agrandir son enclos. L'histoire n'a rien de surprenant mais elle est significative. L'obtention du bois avait eu lieu grâce à une personne qu'il connaissait. Cette dernière l'avait informé qu'une scierie était en faillite et qu'il y avait du bois à récupérer. Il avait alors abandonné séance tenante, toutes ses occupations et il était parti avec son tracteur et sa remorque chercher du bois. Celui-ci formait maintenant un tas non loin de l'enclos des moutons¹¹⁶. Cette histoire qui peut sembler banale à première vue, fait écho à une seconde qui s'est aussi passée chez Sacha. Bien que celle-ci ne soit pas directement liée aux outils de production mais davantage à la consommation domestique, il me semble que la logique inhérente à ces deux opérations est similaire. Il s'agit de l'achat de plusieurs kilos de miel un jour du mois de juin alors que Sacha était en train de faire les foins¹¹⁷. Cette fois-ci, il avait appris la nouvelle par l'intermédiaire du prêtre de son village. Ce dernier l'avait appelé pour le prévenir d'une affaire intéressante concernant la vente de miel à bas prix. Ce jour-là, Sacha avait tout laissé en plan et avait profité de la

¹¹⁵ Il faut ajouter ici l'ensemble des biens récupérés sur le lieu de travail des acteurs. Bien que ces pratiques aient été fortement effectives à l'époque soviétique (reprendre ici les références sur le sujet), il semble qu'elles ont aujourd'hui une moins grande importance. Cela peut s'expliquer dans ce cas précis par la situation des acteurs rencontrés sur le marché du travail, dans la mesure où ceux-ci sont sans emploi ou occupent des emplois qui ne leur permettent plus de pouvoir « voler » des matériaux (comme par exemple pour les acteurs occupant un poste de vigile).

¹¹⁶ Je raconte ici l'histoire telle qu'elle m'a été narrée par Sacha. Je ne développerai pas la question du réseau et des échanges, ou encore de la place du réseau dans l'obtention des biens nécessaires. Je n'ai pas pu obtenir suffisamment de matériaux empiriques pour une telle analyse. Je renvoie le lecteur au travail de Ronan Hervouet au sein de son ouvrage *Datcha Blues* et en particulier au chapitre intitulé « Les échanges informels et les réseaux » (Hervouet, 2007, pp. 83-97).

¹¹⁷ Au cours de la période des foins, le temps joue un rôle très important dans la mesure où il ne faut pas que le foin soit mouillé au moment de faire les balles et de les ranger.

présence de sa sœur et de sa voiture, pour partir rapidement acheter plusieurs bocaux de miel. Celui-ci pourra par la suite soit être consommé, soit être vendu¹¹⁸. Une logique similaire peut être trouvée dans le récit fait par Kolia de l'obtention de plusieurs tôles métalliques entreposées devant sa maison. Lorsqu'il m'avait montré les tôles¹¹⁹, il m'avait raconté qu'il avait eu l'occasion de les récupérer gratuitement lors de son dernier emploi. Je rappelle qu'il avait été embauché à ce moment-là pour rénover les toitures de l'exploitation agricole de Makeevo. Il m'avait expliqué ensuite qu'il voulait dans un premier temps s'en servir pour reconstruire son garage ainsi que l'enclos dans lequel sont gardés les moutons. Dans un deuxième temps, il souhaitait pouvoir fabriquer avec « une petite maison pour se reposer l'été, pour se reposer. Ici, on pourra y faire des barbecues ».

Au-delà de la description des modalités d'obtention des biens, ces trois histoires rendent compte de la nécessité que les hommes en situation de précarité ont de devoir tirer partie de toutes les occasions, afin de pouvoir récupérer les matériaux nécessaires au déroulement de l'économie domestique. En reprenant le vocabulaire de Michel de Certeau, il faut considérer que la situation de précarité oblige à être « vigilant à tout instant, prompt à saisir au vol la possibilité de *faire un coup* » (de Certeau, 1979, p. 29). Ces pratiques de lutte contre la précarité peuvent s'appréhender comme *des tactiques*¹²⁰ mises en place par les hommes. Comme la ménagère décrite par l'auteur de *L'invention du quotidien* (1990) qui « modifie son menu selon les bonnes affaires du marché du jour » (de Certeau, 1979, p. 29), Sacha transforme ses plans et arrête de travailler afin de ne pas passer à côté de l'occasion de pouvoir obtenir des planches de bois. Les pratiques de récupération directe au sein de l'environnement des acteurs peuvent être analysées de la même façon. L'aménagement du potager, la construction des bâtiments ne sont pas le résultat d'une *stratégie* de construction établie par avance par les acteurs, mais le fruit de la circonstance, c'est-à-dire de la combinaison des différents objets qui sont trouvés, sur lesquels les acteurs sont tombés. Ces

¹¹⁸ On peut concevoir l'achat de miel comme une forme d'épargne matérielle, dans la mesure où celui-ci est très recherché.

¹¹⁹ Le fait qu'il me les ait montrées, reflétait le caractère important que celles-ci avaient pour lui.

¹²⁰ L'auteur distingue le terme de tactique de celui de stratégie. Il définit la stratégie comme étant « le calcul des rapports de forces qui devient possible dès qu'on peut isoler de son environnement un sujet de vouloir ou de pouvoir (qu'il est la forme d'une entreprise, d'une cité ou d'une institution scientifique). On dispose alors d'un lieu *propre* à partir duquel sont calculables des rapports de forces avec un extérieur [...] » (de Certeau, 1979, p.29). Ensuite il définit la tactique comme étant « un calcul de force qui ne peut pas compter sur un propre, ni sur une frontière qui distingue l'autre comme totalité visible. Ainsi, la tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle joue dans le texte ou dans le système de l'autre. Elle s'y insinue de façon fragmentaire, sans le saisir dans son entier, c'est-à-dire sans pouvoir le tenir à distance. [...], elle est dans l'instant, [...] » (de Certeau, 1979, p. 29)

pratiques permettent de retrouver ce que décrit l'auteur lorsqu'il écrit que les tactiques sont dépourvues de lieu propre et qu'elles n'ont « pour lieu que celui de l'autre » (de Certeau, 1979, p. 29).

La logique de l'occasion et de la possibilité de *faire un coup* est aussi au cœur de l'explication fournie par le père Jean pour justifier l'achat de sa dernière voiture. La scène a eu lieu un dimanche matin, après la messe. Le père Jean devait se rendre à Kolomna et il a proposé de me déposer. En passant devant sa maison, j'ai vu qu'il venait d'acquérir une nouvelle voiture. C'était une Lada de couleur verte. Il en possédait déjà deux, qui étaient de couleur rouge, dont une Lada Niva. Cette dernière semblait à la fois plus neuve et en meilleur état que les deux autres. Celles-ci n'étaient pas neuves mais elles fonctionnaient. Interrogé sur l'achat de sa nouvelle voiture, le père Jean m'a expliqué qu'il l'avait achetée par l'intermédiaire de quelqu'un qu'il connaissait, au prix de 10.000 roubles (250 euros). Il m'a alors expliqué qu'à ce prix-là, cela ne se refusait pas. La voiture appartenait à une personne âgée qui ne pouvait plus conduire. Il a prononcé ensuite une phrase qui m'a paru dans un premier temps énigmatique. Il m'a dit « c'est comme ça ici, plus on est pauvre et plus on a de voitures ». Face à mon étonnement, il a alors poursuivi son explication. On peut résumer celle-ci à l'aide des deux énoncés suivant. Dans un premier temps il m'a indiqué que de cette façon, il y en a toujours une qui est en état de fonctionner. Et, il a poursuivi en m'expliquant que lorsqu'une d'entre elles tombe en panne, il est toujours possible de se servir de l'autre pour récupérer des pièces et faire des réparations.

Il a été difficile d'observer directement les pratiques de récupération dans la mesure où elles ne sont pas organisées à l'avance – dans la mesure où elles se construisent *dans l'instant*. Il est néanmoins possible de décrire les *traces* qu'elles laissent par leur accumulation dans l'environnement direct des personnes rencontrées. Cette pratique de la récupération se donne en particulier à voir au sein des villages, à travers les amas d'objets disparates situés devant les maisons et les garages. Il y en avait partout. Le paysage rural semblait souvent saturé de pièces mécaniques, de carcasses de voitures, d'objets divers et de machines agricoles en mauvais état. En arrivant devant chez Sacha au printemps, alors que la neige avait laissé place à la terre, on pouvait apercevoir çà et là des collections d'éléments métalliques, de morceaux de bois et de bouts de tôles. Sur le terrain en face de la maison, il y avait un ancien tracteur à

moitié désossé. A côté de celui-ci, il y avait des pièces mécaniques, un ancien capot aux trois-quarts rouillé. Autour, des anciennes baignoires¹²¹, des pneus usés, des bidons métalliques rouillés, des anciennes fenêtres en bois, des bidons en plastique vides et tout un tas d'objets qu'il était difficile d'identifier. Si ces amoncellements d'objets hétéroclites peuvent être interprétés, d'une part comme des témoignages d'un laisser-aller, comme la marque d'un abandon et d'une forme de désorganisation sociale profonde de l'espace villageois – ce qui peut aussi être le cas – il semble plus juste d'y voir le résultat de pratiques de récupération et de détournement d'objets divers, témoignant du *travail des hommes* dans leur lutte quotidienne contre la précarité de leurs outils de production – et plus largement des biens nécessaires au déroulement des activités agricoles domestiques. Le travail des hommes dans la maisonnée consiste alors, non seulement dans la mise en place de pratiques de récupération et d'accumulation mais aussi de détournement. Une fois les objets récupérés, ils sont souvent détournés de leur usage d'origine pour être transformés en objets nécessaires à la production agricole domestique. La majeure partie des bâtiments agricoles sont construits à partir d'objets de récupération¹²². Les barres de fer se transforment alors en piquets pour les pieds de tomates ou en structure pour les serres. Les tôles ondulées sont mélangées à des morceaux de bois et des bouts de tissus pour former le poulailler (voir photo n° 10 & 11). Les plaques métalliques sont, généralement, gardées pour construire les garages.

¹²¹ Les baignoires servaient pour certaines de réserve d'eau pour les animaux.

¹²² Il faut préciser ici que c'est principalement le cas pour les bâtiments construits après la chute de l'URSS, dans la mesure où les garages et les abris étaient généralement confectionnés et distribués par l'administration soviétique. Ce qui ne veut pas dire que les techniques de récupération n'existaient pas à l'époque.



Photo n° 10 : Poulailler construit à partir d'objets de récupération détournés de leur usage d'origine, mai 2013, *Makeevo* (Makeïevo), raïon de Zaraysk, *oblast'* de Moscou, Russie, photographie argentine.



Photo n° 11 : Poulailler construit à partir d'objets de récupération détournés de leur usage d'origine, mai 2013, *Makeievo* (Makeïevo), raïon de Zaraysk, *oblast'* de Moscou, Russie, photographie argentine.

3 – Note sur le travail des femmes dans la maisonnée

Les pratiques de lutte contre la précarité ne s’observent pas uniquement dans le monde extérieur des hommes, mais aussi à l’intérieur, dans le monde des activités féminines. Je me souviens par exemple des gestes effectués par Babouchka Valentina lorsqu’elle préparait les repas. Elle avait le souci de ne rien perdre et de ne rien jeter. Même les allumettes étaient réutilisées plusieurs fois. Après chaque utilisation, elle remplaçait l’allumette mécaniquement dans un cendrier posé à côté de la gazinière. Ensuite, quand elle avait besoin d’allumer un feu, elle se servait de l’ancienne allumette, l’approchait d’un brûleur en marche, et allumait le nouveau feu. Quand elle préparait le repas, tous les déchets étaient récupérés. Pour cela, Babouchka Valentina avait à côté de sa cuisine plusieurs pots, dans lesquels elle mettait les épiluchures, les déchets ou les restes. Ils servaient ensuite, principalement à nourrir les animaux de la maisonnée. Les écorces de fruits étaient séchées pour être ensuite utilisées comme additif dans le thé et les infusions. Il en était de même pour les morceaux de pain qui n’étaient pas mangés. Babouchka les faisait sécher sur les rebords de sa fenêtre. Néanmoins, je n’ai pas réussi à bien comprendre ce qu’elle faisait ensuite avec. L’accumulation et la saturation des espaces, déjà mises en évidence en ce qui concerne l’extérieur peuvent être retrouvées là à l’échelle intérieure. Les moindres recoins de la cuisine sont utilisés.

Karine Clément au cours de son enquête auprès des ouvrières avait pu observer des conduites similaires dans leur confrontation quotidienne à la précarité.

« L’enquête que nous avons réalisée auprès de 50 salariés de l’usine de roulements à billes de Moscou établit que les femmes passent en moyenne de 4 à 5 heures par jour à s’occuper des tâches domestiques. Or, la charge de travail est lourde à supporter étant donné le faible taux d’équipement des ménages (ou le vieillissement des appareils électroménagers acquis pendant la période soviétique) et les trésors d’inventivité dont il faut faire preuve pour arriver à nourrir et à habiller une famille avec des ressources limitées sont immenses. Faire les courses, ce n’est pas se rendre au supermarché du coin, c’est parcourir des kilomètres dans les transports en commun pour aller dénicher la marchandise la moins chère dans un marché en gros des faubourgs de la ville. Préparer les repas, c’est faire en sorte de varier les plats avec des produits en nombre limité (pommes de terre et choux pour l’essentiel, même le saucisson étant considéré comme trop cher et réservé aux grandes occasions). Lessiver, repriser, c’est aussi faire durer les vêtements le plus longtemps possible. S’occuper des enfants, c’est s’organiser pour qu’ils soient gardés, faire en sorte qu’ils aient un minimum de jouets, qu’ils mangent à leur faim, qu’ils aient leurs manuels scolaires (désormais à la charge des parents), qu’ils réussissent leurs examens (ce qui nécessite souvent d’offrir de menus “cadeaux” au professeur). C’est parfois aussi leur confectionner des vêtements » (Clément, 2008, p. 136).



Photo n° 12 : Morceaux de pain en train de sécher sur le rebord de la fenêtre située au niveau du balcon fermé chez Babouchka Valentina, le 21 avril 2014, *Индустрия* (Indoustrïa), *oblast'* de Moscou, Russie, photographie numérique.



Photo n° 13 : Pots pour récupérer les aliments et les déchets d'aliments, situés dans le balcon fermé chez Babouchka Valentina, le 21 avril 2014, *Индустрия* (Indoustrïa), *oblast'* de Moscou, Russie, photographie numérique.

CONCLUSION

L'analyse de l'organisation du travail dans la maisonnée a permis, dans un premier temps, de montrer que le monde domestique n'est pas un univers uniquement féminin, mais que les hommes y ont aussi leur place. Comme l'ont montré les différents exemples cités, la participation des hommes à la vie domestique n'est pas anecdotique. Cette dernière ne se limite pas à la prise en charge d'activités occasionnelles, ou encore à l'accomplissement de quelques *bricoles*. Ils y travaillent quotidiennement, et une partie importante des activités agricoles domestiques leur est dévolue. Afin de préciser davantage quelle est l'étendue du travail réalisé par les hommes dans la maisonnée, j'ai étudié la répartition des activités agricoles domestiques entre les différents membres de la maisonnée. A partir de celle-ci, il a été démontré que le partage des tâches au sein de la maisonnée repose sur une division traditionnelle du travail entre les hommes et les femmes et que cette dernière est structurée par une triple opposition : périphérique / centrale ; mécanisée / manuelle ; extérieur / intérieur. Cette analyse de la division du travail a donc montré que les investissements masculins dans la maisonnée passent par l'accomplissement de diverses *pratiques* qui sont composées d'activités, d'une part situées à la périphérie du système productif, d'autre part réalisées à la fois à l'extérieur, *en* extérieur et en relation *avec* l'extérieur, et enfin nécessitant l'usage de moyens mécaniques.

Néanmoins, il est apparu que pour rendre compte de l'étendue de la sphère des accomplissements masculins, l'analyse ne pouvait pas se limiter à exposer les types de pratiques qui sont assumés par les hommes, il importait aussi de décrire la manière dont ceux-ci sont effectivement réalisés. Il a ainsi fallu mettre en lumière le rôle de la précarité, comme agent de structuration des pratiques masculines. Passer le tracteur, ce n'est pas simplement avoir la capacité de le conduire et d'effectuer avec lui les travaux nécessaires, mais c'est aussi et surtout être capable de le mettre en route, savoir le réparer et le maintenir en état de fonctionnement. Obtenir des bâtiments agricoles, ce n'est pas simplement avoir la capacité de les ériger mais aussi et surtout être capable de récupérer, d'accumuler et de détourner les objets qui seront nécessaires à leur construction.

Chapitre V / L'espace des pratiques agricoles domestiques et la construction des mondes privés propres

L'analyse consacrée à l'investissement des acteurs, et en particulier des hommes dans les pratiques agricoles domestiques a conduit de l'étude des collectifs de travail familial à l'étude de la place jouée par les acteurs au sein de la maisonnée. Mon propos a ainsi évolué d'une perception de la maisonnée comme formant une totalité dont il fallait mettre au jour les logiques de structuration, à l'analyse de la maisonnée comme constitutive d'une agrégation singulière d'individus au sein de laquelle doit être décrit le rôle joué par chacun. A partir de là, j'ai démontré que l'investissement des acteurs dans les pratiques agricoles domestiques pouvait être lu de différentes manières. Dans un premier temps, à travers la perception de la maisonnée comme totalité, j'ai montré que l'investissement des acteurs dans les pratiques agricoles domestiques renvoie à la mise en place d'une logique de *la protection*. Au sein de ce cadre interprétatif, la pérennité des pratiques agricoles domestiques peut être comprise comme une réponse *collective* des acteurs afin de subvenir à leurs besoins et d'assurer, par là même, la reproduction du groupe domestique. La collectivité des pratiques agricoles domestiques émane alors de la construction d'une *forme de protection à la fois collective et quotidienne*. Chaque individu qui est pris dans la logique de la maisonnée sait qu'il peut *compter sur* le groupe afin de subvenir à ses besoins et de le protéger contre les difficultés de la vie quotidienne. En reprenant la lecture proposée par Serge Paugam, il est possible de considérer que ces observations renvoient à la première dimension du lien social, *la protection* entendue

comme « l'ensemble des supports que l'individu peut mobiliser face aux aléas de la vie » (Paugam, 2012, p.127).

Dans un deuxième temps, quittant le monde de la totalité pour appréhender la maisonnée comme étant constitutive d'une agrégation singulière d'individus, j'ai montré que l'investissement dans les pratiques agricoles domestiques était le fruit d'un processus de *privatisation*, induit par la perte de la position centrale du travail dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs. Face à la perte de leur statut professionnel et la remise en cause de leur rôle traditionnel dans la famille, la participation active des hommes à la production agricole domestique devient le support d'une redéfinition de leur place à l'intérieur du groupe domestique. Par leur travail à la maison, les hommes sont de nouveau reconnus comme ayant un rôle et une place légitime dans la famille. Cette lecture des investissements dans la sphère domestique fait apparaître la seconde dimension du lien social mise en avant par Serge Paugam, la *reconnaissance*. L'auteur définit la reconnaissance comme étant ce qui « renvoie à l'interaction sociale [et] qui stimule l'individu en lui fournissant la preuve de son existence et de sa valorisation par le regard de l'autre ou des autres » (Paugam, 2012, p. 217). Il faut alors considérer que si les acteurs *travaillent à la maison*, s'ils s'investissent dans les pratiques agricoles domestiques, ce n'est pas seulement pour être *protégés* mais aussi pour être *reconnus*. Cette reconnaissance passe, pour les hommes, par l'incarnation d'un rôle particulier dans la famille celui de *khoziain*.

1 – La collectivité des pratiques agricoles domestiques, un postulat discutable

Malgré le changement d'échelle d'analyse – malgré le passage d'une compréhension du collectif de travail familial comme formant une *totalité*, à une appréhension de celui-ci comme étant une *agrégation singulière d'acteurs* – l'analyse de l'investissement des acteurs dans la production agricole domestique développée dans les chapitres précédents, repose toujours sur le même postulat, celui de *la collectivité des pratiques agricoles domestiques*. Que l'analyse porte sur la constitution d'une forme de solidarité familiale ou sur la division du travail domestique, une étude du collectif est toujours privilégiée. Dans le premier cas, il s'agit du collectif en tant que tel, associé à l'image de la *totalité*. Dans le second cas, il s'agit du collectif en tant qu'*agrégation singulière d'individus* engagés dans des processus de construction d'un *monde privé familial*. Ainsi, qu'il s'agisse de la logique de la protection

incarnée par la mise en place des solidarités familiales ou de la logique de la reconnaissance passant par l'intégration des acteurs à la maisonnée à travers la place qu'ils occupent dans la division du travail agricole domestique, les deux lectures interprètent l'investissement des acteurs dans les pratiques agricoles domestiques comme constitutif de la dimension proprement collective de celles-ci.

Or, les observations effectuées au cours de mes enquêtes de terrain montrent qu'un certain nombre d'activités liées aux pratiques agricoles domestiques sont réalisées individuellement. Dans le cas de ces pratiques, il n'y a pas de mise en place d'une division du travail entre les différents membres de la maisonnée. L'ensemble des tâches est assuré par une seule personne. A titre d'exemple, Ioura prend seul en charge la production de miel et la culture de la vigne. La pêche, pratiquée par la majorité des hommes rencontrés, est principalement une activité solitaire. Si dans ces derniers cas, la distinction entre activité collective et individuelle est clairement définie, elle n'est pas directement perceptible dans d'autres. Il en va ainsi des activités qui se situent à la fois dans l'univers de la maisonnée et en même temps à côté. Par exemple, lorsque que Sacha tond ses moutons et qu'il s'adonne en même temps à la consommation de *samagon* avec d'autres personnes, comment qualifier ces activités ? Ou encore, lorsque Tatiana transforme les produits de son potager dans le but de préparer le repas et qu'elle en profite pour regarder « seule » la télévision dans la cuisine, quel adjectif utiliser pour qualifier ces pratiques ? Dans ces deux cas faut-il caractériser des activités personnelles ou collectives ? Les deux exemples qui seront examinés plus en détail dans le chapitre révèlent l'existence d'activités singulières et individuelles qui se placent au sein même des sphères de travail émanant de la division du travail agricole domestique. L'émergence de ces activités est causée par la séparation des tâches entre les hommes et les femmes. Elle conduit à la création d'un espace de liberté où chacun peut accomplir ses actions et ses volontés personnelles. La cuisine étant un espace féminisé, les hommes n'y sont pas chez eux, les femmes peuvent y retrouver un espace à elles et pour elles. Réciproquement, on observe le même phénomène dans le cas des espaces masculinisés en raison de la division du travail domestique. Au centre de ces espaces spécifiques, apparaissent ainsi des espaces d'action possible pour les acteurs. C'est de l'organisation collective que naît la formation d'espaces individuels. En reprenant le vocabulaire d'Olivier Schwartz, il est possible de mettre en évidence la constitution de *mondes privés propres* au sein du *monde privé familial*.

2 – Du monde familial au monde propre, les deux faces du processus de privatisation

Le chapitre précédent a montré qu'il était possible de comprendre la radicalisation de la place de la production agricole domestique comme le reflet d'un processus de privatisation. Ce processus a été défini en opposition à celui de repli dans la sphère domestique, comme étant le résultat d'une action positive des acteurs visant à poser *une fraction de leurs existences comme leurs biens propres* (Schwartz, 2009). Il faut préciser maintenant que le processus de privatisation a deux faces. Il a été établi que l'engagement des hommes en situation de précarité et d'échec professionnel dans les pratiques agricoles domestiques, permettait à ceux-ci de s'investir dans la sphère domestique et par là, de se reconstruire une place légitime dans la famille. Il est apparu par ailleurs que cette reconstruction passe par l'incarnation d'un rôle particulier au sein de la maisonnée, celui de *khoziain*. A travers la description de ce processus, il a été possible d'étudier une première dimension du phénomène de privatisation qui s'est traduit par une intégration des hommes au monde domestique et une redéfinition de leur rôle à l'intérieur de celui-ci. Dans ce cadre, le mouvement de séparation inhérent au processus de privatisation se situe entre le monde professionnel et le monde domestique, et il se caractérise par un désinvestissement au sein du premier et un surinvestissement au sein du second. C'est de cette première séparation que naît ce qui peut être appelé, suivant la terminologie d'Olivier Schwartz, le monde privé familial. Dès lors, la famille est l'espace dans lequel le monde privé des hommes se construit et la maisonnée est le groupe social au sein duquel il s'incarne.

La notion de *monde privé propre* induit une seconde séparation. Elle ne se place plus entre le monde familial et le monde professionnel, mais entre l'individu même et le reste du monde social. Elle renvoie à la constitution d'« une sphère d'autonomie et d'auto-appartenance » c'est-à-dire « un espace de souveraineté où les acteurs, tendanciellement, au moins, se présentent comme des 'individus déliés' des grandes sujétions sociales » (Schwartz, 2009, p. 322). Il ne s'agit plus alors de chercher des traces de l'existence de ces mondes privés propres au sein même de la maisonnée mais à-côté de celle-ci, au cœur d'un *troisième lieu*, c'est-à-dire au centre d'un « 'domaine réservé' [qui] traduit un désir de se donner quelque part une latitude de pleine souveraineté, où l'on est 'à soi', 'chez soi', 'entre soi' » (Schwartz, 2009, p. 320). C'est à travers la formation de ces espaces privés propres que se concrétise la deuxième face du processus de privatisation.

Cette partie est construite à partir du récit de quatre acteurs racontant chacun à leur façon, comment à travers leur investissement individuel dans les pratiques agricoles domestiques, ils arrivent à mettre à distance les problèmes de la vie quotidienne pour se reconstruire un monde à l'écart du monde. Le premier récit mettra en scène Ioura, le second Sacha, le troisième Stan et le quatrième Tatiana.

I / À COTÉ DES PRATIQUES AGRICOLES DOMESTIQUES COLLECTIVES

A – Ioura. Produire individuellement et avoir la capacité de dire « je »

Bien que le personnage de Ioura ait déjà été croisé plusieurs fois dans les chapitres qui précèdent, il est utile de rappeler quelques éléments de sa biographie ainsi que l'étendue de ses activités agricoles domestiques. Ioura a 60 ans. Sa trajectoire professionnelle a débuté lorsque, encore jeune, il était projectionniste au Sovkhoze Industria, son village natal. Ensuite, après avoir fait son service militaire, Ioura s'est engagé dans l'armée rouge. Suite aux restructurations qui ont eu lieu dans l'armée, dans le courant des années 90, il a perdu son poste. Aujourd'hui il est vigile dans un entrepôt situé à Moscou deux jours par semaine. Son épouse Irma n'occupe pas d'emploi, elle est *domokhoziayka*.

La production agricole domestique du couple est principalement centrée sur un vaste potager où ils cultivent des oignons, des pommes de terre, des tomates, des poivrons, des carottes, des choux et des betteraves. A côté de la production maraîchère, Ioura et Irma ont un verger où poussent de nombreux arbres fruitiers et en particulier des pommiers et des poiriers. S'y trouvent aussi des cassissiers et des framboisiers. Devant la maison et un peu à l'écart du potager, il est possible d'observer un rang de pieds de vigne. A l'intérieur d'une serre, Ioura a installé un séchoir et un four pour fumer le poisson. A l'extrémité du *dvor*, fermé par une clôture et un portail cadénassé, il y a le rucher. Il faut enfin rappeler que le couple produit aussi du miel et du *samagon*. Si la majeure partie des activités est prise en charge par Ioura et Irma et rentre dans le cadre analytique des activités collectives, il existe plusieurs productions

qui sont assurées uniquement par Ioura : la culture de la vigne, la pratique de la pêche, la production de miel et enfin la production de *samagon*. Se dessine ainsi pour Ioura un troisième lieu situé à côté des activités agricoles domestiques collectives ; c'est à travers l'investissement dans ces activités individuelles que se construit son monde privé propre. La question est de savoir quelle fonction occupe ce troisième espace dans son cas.

Pour apporter quelques éléments de réponse, il faut revenir sur le discours tenu par Ioura à propos des pratiques agricoles domestiques. Comme l'a montré le chapitre II consacré à l'analyse de la dimension collective des pratiques agricoles domestiques, lorsque les acteurs s'expriment sur celles-ci, ils utilisent le pronom *nous*. C'est aussi le cas pour Ioura et Irma :

« Ioura – Nous faisons pousser des pommes de terre, tous les fruits et tous les légumes qui nous sont nécessaires, des baies, des groseilles. Tout vient de nous. Nous faisons tout nous-mêmes ; Ioura - « Pour ce qui est des pommes de terre, des légumes, nous faisons tout nous-mêmes » ; Irma – « [en parlant des pommes] Elles viennent de chez nous, de notre jardin » ; Irma – « Cela aussi, ça a été fait avec nos propres tomates, nos propres poivrons » [Différents extraits pris au cours d'un entretien effectué avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

Le pronom *nous* est utilisé pour parler des activités agricoles domestiques. Mais j'ai observé au cours des entretiens que lorsque Ioura s'exprimait à propos des activités liées à la culture du raisin, à l'entretien des pieds de vigne, à la pratique de la pêche, ou à la production du miel, le *je* se substituait au *nous*¹²³.

« Ioura – Des greffes, oui mais seulement du raisin de table. Regarde là les greffes que j'ai. Sur les greffes, il ne faut pas qu'il y ait moins de trois yeux, trois yeux. Il faut qu'il y ait [il s'approche de la greffe et me montre les trois yeux] un, deux, trois. Là, le premier a pris. Regarde ! Là, celui là a commencé à prendre aussi, puis il s'est arrêté [les feuilles commencent à devenir jaunes et sèches]. Probablement qu'il a pris le soleil et qu'il faut que je le sorte de là. [Les greffes de pieds de vigne sont posées au bord de la fenêtre orientée au sud et au-dessus des radiateurs]. Après, au printemps, au mois de juin, je vais les planter. Là-bas, je mettrai les greffes là-bas, à côté du garage. En tout, à la fin, je vais planter 6 ou 7 différentes greffes de vigne. J'ai acheté celle-là au magasin hier. Je l'ai mise en pot pour l'instant » [Entretien avec Ioura, Chkin', 11 Mars 2013].

¹²³ La même substitution peut être remarquée dans le discours de Pacha. Lorsque ce dernier parlait des activités agricoles domestiques collectives, il utilisait le pronom « nous ».

« On fait pousser les pommes de terre, nos propres pommes de terre. [...]. Alors nous plantons nos propres pommes de terre [...]. L'été on a dans le jardin nos propres tomates... ».

Puis, lorsqu'il s'agit de parler de la pratique de la pêche, le locuteur se transforme pour passer du *nous* au *je*.

« Moi – Vous avez pêché combien de poissons aujourd'hui ?

Pacha – Aujourd'hui je n'y suis pas allé. Il y a quatre jours, c'était bien il y avait encore de beaux poissons. Mais c'est la fin, c'est déjà le début de l'été. Maintenant il va falloir attendre le début du mois de mai. Quand toute la neige aura fondu, il y a un autre étang là-bas. J'irai pêcher par ici et par là » [Discussion informelle avec Pacha, Jouravna, 12 avril 2013].

Ainsi, à travers le discours sur ces pratiques, il n'est plus question de mettre en avant le collectif, avec l'usage du pronom *nous*, mais de se mettre en avant par le biais de l'utilisation du pronom *je*, et ainsi de se constituer comme le sujet *unique* de ses *propres* actions. Par la réalisation de ces activités, il marque sa capacité à maîtriser quelques pratiques individuellement. De plus, il faut relever l'aspect exotique de la production de raisin, qui n'entre pas directement dans le cycle des consommations quotidiennes. Il s'agit là d'une activité réalisée pour le plaisir. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le discours de Ioura permet de retrouver la même utilisation du pronom *je* dans le cas d'activités qui sont en relation avec l'univers du bricolage, autre univers important des investissements masculins. C'est le cas par exemple de la fabrication par Ioura de paniers en osier.

« Ioura – [En me montrant, un panier en osier posé sur une chaise] Je l'ai fabriqué moi-même. Je l'ai fait moi-même.... Je les fabrique moi-même à partir de ces branches... [Nous allons dehors devant la porte d'entrée où il a aménagé un auvent. Il y dépose les branches qui lui servent à faire ses paniers, sa caisse pour aller à la pêche l'hiver, les cannes à pêche qui lui servent l'été].

Moi – Oui, comment est-ce que cela s'appelle ?

Ioura – Ce sont des branches d'osier et avec elles, je fabrique les paniers.

Moi – Les branches ne se cassent jamais ?

Ioura – Elles peuvent se casser mais elles sont très flexibles. Avec elles, je peux faire n'importe quel panier. Des comme ça et des comme ça !! [Il me fait des signes de la main pour me montrer différentes formes de panier] » [Entretien avec Ioura, Chkin, 11 mars 2013].

Si à travers son engagement dans les pratiques agricoles domestiques collectives, Ioura a pu se construire une place légitime dans la maisonnée, son investissement dans les pratiques individuelles lui permet en somme de se définir positivement en tant qu'individu autonome. L'observation ramène ici à la notion de *valeur définitoire des manières de faire* inventées au sein des *territoires personnels*, mise en avant par Michel de Certeau (de Certeau, 1994, p.208).

« Plus l'espace extérieur se fait uniforme dans la ville contemporaine, et contraignant par la longueur des trajets quotidiens, avec sa signalisation injonctive, ses nuisances, ses peurs réelles ou fantasmatiques, plus l'espace propre s'amenuise et se valorise comme lieu où l'on se trouve enfin en sûreté, territoire personnel et privé où s'inventent des 'manières de faire' qui prennent valeur définitoire : ' Moi, ceci, voilà comment je le fais...' » (De Certeau, 1994, p.208).

B – Stan. Aller pêcher et entretenir un rapport positif avec le monde.

Stan avait 37 ans. Il habitait le village de Zhokovo et il était sans emploi. Je l'ai rencontré par l'intermédiaire de Valera vendeur dans un *prodoukty* du village un jour où il est venu acheter une bouteille de vodka.

« Stan a mis la main dans sa poche et en a sorti un paquet de pièces de monnaie qu'il a posées sur le comptoir. Valera les a comptées.

Stan – Qu'est-ce que je peux avoir avec ça ?

Valera – Il n'y a pas assez. 35, 40, 48, 55 roubles... Il te faut 150 roubles pour un litre. Tu n'as pas assez.

Stan – Si ! Regarde ! Compte !

Valera – 76 roubles.

Après avoir compté l'argent donné par Stan, Valera a attrapé une bouteille de vodka et une petite bouteille en plastique. Il a servi une certaine quantité du liquide. Et, il lui a dit : ' Voilà c'est tout ce que tu peux avoir. Je te la mets de côté tu la prendras tout à l'heure ' » [Extrait de carnet de terrain, Balade à Zhokovo, Zhokovo, Mars 2014].

Stan a grandi au village et y a été à l'école. En échec scolaire, il a terminé sa scolarité sans aucune qualification. Sa trajectoire professionnelle se caractérisait par une alternance de périodes d'activité au cours desquelles il occupait des emplois peu qualifiés et des périodes de chômage. Les périodes d'activité étaient généralement de courte durée. A titre d'exemple, à l'époque où je l'ai rencontré, il avait été embauché pendant un mois afin de démolir un ancien garage situé à l'entrée du village de Zhokovo. Pendant nos discussions, il est revenu sur cette dernière expérience professionnelle, « il y avait un garage, il était vieux, nous l'avons démoli, там пиздец было¹²⁴ – c'était la merde là-bas –, mais nous l'avons démoli, démoli... ». Il m'a expliqué qu'il allait y travailler quand il voulait. « J'avais envie de travailler, j'allais travailler, puis je partais et je revenais, ёб твою мать¹²⁵ – putain d'ta mère. [...] Je faisais de la démolition. Je partais, блять, pour deux heures. Je revenais et je démolissais encore pendant deux heures. Мне похуй¹²⁶, je m'en foutais... ». Ensuite, il m'a raconté que lorsqu'il était présent sur le chantier, les activités de démolition étaient souvent entrecoupées d'une consommation importante d'alcool. « Nous cassions, nous buvions, nous cassions un peu et nous buvions et puis c'était fini, nous buvions, buvions, buvions, buvions »¹²⁷.

¹²⁴ там пиздets bylo

¹²⁵ Ёб твою мат'

¹²⁶ мне похуй

¹²⁷ L'utilisation des verbes пить – boire – et бить – frapper, briser – lui permet de jouer sur la sonorité proche de ces deux verbes conjugués au passé : били (bili) et пили (pili).



Photo n ° 14 : Valera (à droite avec les lunettes) et deux autres hommes devant son *prodoukty*, 12 avril 2014, *Жокого* (Jokovo), *oblast'* de Riazan, Russie, photographie argentique.

A ces échecs sur le plan professionnel, s'ajoutait une histoire familiale compliquée. Au moment de l'enquête, Stan était célibataire. Avec sa dernière compagne, cela s'était mal terminé, « elle buvait beaucoup trop, tous les jours ». Le père de Stan qui était tractoriste dans l'exploitation agricole de Zhokovo, était décédé à l'âge de 36 ans alors que Stan était encore à l'école. Sa mère travaillait comme vendeuse pour l'un des *prodoukty* du village. L'étroitesse des revenus de Stan ne lui permettait pas d'avoir un logement à lui. Aussi, il partageait un appartement avec sa mère. L'exiguïté du logement, composé d'une cuisine et d'une pièce servant, comme souvent, de chambre à coucher, de salon et de salle à manger, rendait la cohabitation difficile et cela engendrait souvent des disputes entre Stan et sa mère. A cela, s'ajoutait dans le discours de Stan des problèmes liés à la construction des logements, dont la mauvaise isolation avait pour désagrément d'entendre ses voisins « comme s'ils étaient dans son salon »¹²⁸. Aussi, Stan ne se sentait jamais chez lui. Tous ces éléments contribuent au fait que dans le cas de Stan, il est difficile de considérer l'univers familial comme *une aire garantie*, lui permettant de contre balancer sa situation d'échec au sein du monde professionnel. Contrairement aux cas analysés jusque-là, la famille ne constitue pour lui, ni un point d'appui ou un support sur lequel il peut compter, ni un univers social dans lequel s'investir.

Comme vient de le montrer le récit de la situation de Stan, toutes les sphères de sa vie semblaient être touchées par une certaine précarité. Son discours teinté d'une négativité profonde reflétait toute la misère de son existence. Cependant, au cours de nos discussions, je pouvais distinguer des moments où les paroles prononcées par Stan se faisaient plus libres et traduisaient un rapport plus positif au monde. Le sujet de ces discussions était alors principalement la pratique de la pêche et dans une moindre mesure, la pratique du potager sur un lopin de terre de petite taille.

Stan pêchait généralement seul. Il s'en allait souvent le matin, de bonne heure. Il partait vers 4 heures et il y restait jusqu'au milieu de la matinée. Lorsqu'il ne pouvait pas s'y rendre le matin, il y allait en fin d'après-midi, généralement vers 17 heures. Il ne rentrait pas avant la tombée de la nuit.

¹²⁸ Le Père Jean m'a décrit sur le même mode les conditions de vie au sein des habitats collectifs. « Les gens vivent les uns au dessus des autres, au dessus il y a des gens qui vivent, à côté il y a des gens qui vivent, en dessous il y a des gens qui vivent, partout, et il y a tout le temps des gens qui crient, des gens qui s'engueulent, qui se frappent et je ne sais quoi encore. ... » [Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

« Moi – Tu y vas à quelle heure ?
Stan – Vers 4 heures du matin,
Moi – C’est tôt!
Stan – Oui ! Mais si tu veux manger du poisson, tu n’as pas le choix ».

Il faut relever ici, dans le discours de Stan une première distinction entre ses propos tenus sur le monde professionnel et ceux qui concernent la pêche. En effet, alors que Stan ne semblait pas respecter ses horaires de travail (« J’avais envie de travailler, j’allais travailler, puis je partais ») et que ses propos traduisaient un faible investissement dans son emploi (« Je m’en foutais »), il affiche dans ses paroles concernant la pratique de la pêche, une certaine rigueur (« tu n’as pas le choix »). Alors que Stan ne pouvait pas demeurer à son poste de travail pour une durée trop longue, il peut rester des heures entières à pêcher seul.

Au cours de nos discussions, il pouvait passer un temps important à m’expliquer les subtilités de la pratique de la pêche et en particulier de la pêche à la carpe. Il revenait sur les différents types de carpe, *les blanches*, *les rouges* et, aussi, sur sa déception de ne plus pouvoir pêcher de carpe rouge depuis presque trois ans.

« Stan – Des rouges, ça fait longtemps que je n’en ai pas vu.
Moi – Pourquoi ? Il n’y en a plus ?
Stan – Il y en a dans quelques étangs, mais je ne peux pas y aller, je n’ai pas les moyens d’y aller. Il y a longtemps déjà, deux ans, non peut-être trois ans, des carpes rouges il y en avait, tu pouvais en pêcher facilement. Tu avais le choix, tu avais des rouges, des blanches. Maintenant, il n’y en a plus, je n’en attrape plus... ».

Les histoires de Stan concernant sa pratique de la pêche ne se limitaient pas uniquement aux tâches liées à la prise du poisson, mais elles s’étendaient aussi aux techniques mises en œuvre afin de bien le cuisiner. Le plaisir de pêcher est ici intimement lié au plaisir, à la fois de cuisiner et de pouvoir consommer par la suite¹²⁹. Voici la réponse de Stan quand je lui ai demandé si les carpes étaient bonnes.

« Stan – *Ты что !* Elles sont délicieuses... et si tu les fais frire, moi je les fais frire dans le beurre comme ça, d’un côté puis de l’autre et elles sont ouah !! Mais, il y a des arêtes, il y a beaucoup d’arêtes. Mais, elles sont très bonnes. Putain, très bonnes ! (*Ho, блять, хорошше*¹³⁰)... Ho, demain matin, j’y vais ».

¹²⁹ Comme le rappelle Florence Weber, « l’attendrissement devant les animaux est rarement sans rapport avec l’usage alimentaire qu’on pourrait en faire : Daniel lorsqu’il apprécie la présence de lapins de garenne dans l’enceinte de l’usine, prend autant de plaisir à penser au bon civet qu’il pourrait faire qu’à les voir simplement gambader le matin (‘C’est joli, c’est léger, c’est charmant’ ... mais ce pourrait aussi être bon !) » (Weber, 2009, p. 202).

¹³⁰ *No blyad’, khoroshie !*

Enfin, pour Stan la dimension positive de la pratique de la pêche ne découle pas seulement de l'ensemble des activités que l'on vient de décrire – pêcher, attraper du poisson, le cuisiner et le consommer – mais tient aussi de la possibilité d'être seul, d'être en paix, c'est-à-dire de se mettre à l'écart du monde¹³¹.

« *Vot*, quand tu sors du travail, quand, *vot*, par exemple, j'ai terminé de travailler. Je vais pêcher. Je pars. Je me rends à la rivière. Je m'assoie. Je lance. Il n'y a personne, *никого нет*. Les oiseaux chantent. Ici il n'y a pas de bruit, pas de cris. Ici, tu t'assoies et tu pêches. Tu es tranquille, quel calme ! (*такое спокойство*¹³²), putain d'ta mère (*ёб твою мать*¹³³) ».

Ainsi, c'est autour de la pratique de la pêche que le monde privé propre de Stan va se composer. La pêche constitue d'abord un univers de pratiques où il allie à la fois connaissance de son sujet et maîtrise de celui-ci. De plus aller pêcher, c'est sortir du village, sortir de son domicile et être seul. A travers la pratique de la pêche, Stan se met à l'écart de toute communication avec le monde social qui l'entoure habituellement (« ici, il n'y a pas de bruit, pas de cris »). Il se crée un *lieu protégé* au sein duquel il peut l'espace d'un instant, *habiter à part* du monde et être en paix.

« Habiter à part, hors des lieux collectifs, c'est disposer d'un *lieu protégé*, d'où la pression du corps social sur le corps individuel est écartée, où le pluriel des stimuli est filtré ou, en tout cas, idéalement devrait l'être » (de Certeau, 1994, p. 206).

L'exemple de Stan montre que pour les personnes les plus précarisées – et en particulier pour celles ne bénéficiant pas d'un minimum de supports familiaux et pour lesquels la famille ne constitue pas une *aire garantie* – l'existence de ces espaces privés propres est fondamentale. Elle permet aux hommes de s'approprier eux-mêmes en s'appropriant une part du monde – dans la mesure où elle constitue souvent le seul rapport positif que ces acteurs entretiennent avec le monde¹³⁴.

¹³¹ La même logique est identifiable dans le discours de Pacha :

« Il faut venir le matin ici, là-bas il y a des pêcheurs. Moi aussi je suis pêcheur. On pêche là-bas. Le matin maintenant je travaille, mais après le travail je cours là-bas et je vais m'asseoir pour pêcher. C'est un bon endroit pour se reposer. Mais en ce moment cela devient dangereux, au bord de l'étang il commence à y avoir beaucoup d'eau. L'étang est en train de dégeler. Il faut que tu ailles voir, là-bas au fond du village où il y a l'étang, je vais souvent me promener là-bas avec mon chien ».

¹³² *Takoe spokoystvo*

¹³³ *Ёб твою мать*

¹³⁴ Le cas de Tatiana décrit plus loin, montre que, si les hommes doivent souvent sortir de la maison pour se construire un monde privé propre, pour certaines femmes, c'est à l'intérieur de la maison, au plus près de l'autre ou des autres, qu'elles vont se constituer leur *lieu protégé*.

II / DANS LES PLIS DES PRATIQUES AGRICOLES DOMESTIQUES

A – Sacha, être seul avec les autres, construire un entre-soi.

Les cas de Ioura et de Stan ont montré que le monde privé propre pouvait émaner de la prise en charge d'activités agricoles domestiques individuelles placées à côté de la production collective. L'exemple de Sacha permet de préciser que ces espaces interstitiels peuvent aussi se construire en leur sein. Les pratiques agricoles domestiques ne se résument pas simplement à un ensemble d'activités de production. La discrimination des activités entre les hommes et les femmes conduit à la formation d'espaces que l'on peut qualifier de masculins et de féminins. L'exemple le plus représentatif de cette séparation est la cuisine, investie par les femmes¹³⁵. L'enclos où Sacha avait parqué ses bêtes servait quant à lui de lieu de réception masculine. Les pratiques agricoles domestiques y étaient mélangées à des activités festives de consommation d'alcool¹³⁶.

« Le jour de la tonte, le 18 mai 2014

Quand je suis arrivé ce jour-là chez Sacha, j'ai entendu des cris venant du côté de l'enclos situé sur un terrain qui précède la maison. J'ai aperçu au loin Sacha, qui était assis sur un ancien pneu de tracteur. Sacha donnait des ordres à son fils aîné Ivan. Ce dernier essayait avec beaucoup de difficultés d'attraper et de faire passer un mouton d'une partie de l'enclos à l'autre. L'enclos était divisé en deux parties. La première était de taille réduite et l'on y trouvait un bâtiment fermé. C'est là que les bêtes restaient pendant l'hiver. La deuxième partie de l'enclos était beaucoup plus vaste et elle était entièrement ouverte. C'était ici que les moutons séjournaient le reste de l'année. Le passage d'un côté à l'autre de l'enclos était marqué par le rite de la tonte. Lorsque Sacha m'a vu arrivé, il m'a demandé d'aller aider son fils. Il fallait attraper trois moutons, puis les faire passer dans l'autre partie de l'enclos et enfin leur accrocher les pattes avec de la ficelle afin que ceux-ci ne s'échappassent pas. Nous apportions, ensuite, les moutons un par un à Sacha qui restait assis sur son pneu prêt à tondre les moutons avec sa tondeuse électrique. Alors que Sacha passait la tondeuse, je tenais la bête au sol et je la tournais lorsque c'était nécessaire. Pendant ce temps-là, Ivan était assis à côté. Il recherchait les tiques qui n'avaient pas été tuées pendant la tonte. Il les attrapait ensuite une à une et il les écrasait avec une grosse pierre contre un morceau de bois. Les bêtes en étaient infestées.

C'est à ce moment-là, que deux hommes sont arrivés. L'un s'appelait Evgueni et il venait du village. L'autre s'appelait Dima et il venait de Moscou. Après les présentations, Sacha a demandé à Dima, s'il était passé à la maison et si Marina (son épouse) était là. Dima a répondu

¹³⁵ Le cas de Tatiana permettra de revenir sur le rôle de la cuisine comme lieu des investissements féminins.

¹³⁶ Il faut préciser ici qu'il n'y a pas de débit de boisson légal dans les villages.

que oui. Sacha lui a alors demandé d'aller chercher quelque chose à boire. Cinq minutes plus tard, Dima est revenu avec une bouteille de *samagon*, une bouteille d'eau minérale (appelée *minéralkou*) et de quoi manger (*zakusku* - *zakuski*), des tranches de pain, un peu de fromage et du sala. Dima avait apporté avec lui trois petits verres pour servir le *samagon* et un plus grand afin de boire l'eau minérale. Il a déposé l'ensemble sur un morceau de bois qui servait pour l'occasion de table. Chacun a pris un verre, un morceau de pain et un bout de sala. Nous avons bu notre premier verre. Ensuite, nous avons bu chacun notre tour, mais en commençant par Sacha, un peu d'eau minérale à l'aide de l'unique verre prévu à cet effet. La tonte des moutons a repris, et l'après-midi s'est ainsi déroulée, entre ces trois activités, aller chercher les moutons, les présenter à Sacha pour la tonte, et la consommation de *samagon*, c'est-à-dire entre activité *productive* et activité *récréative*.

A un moment, alors que Sacha était en train de tondre un mouton, l'un de ceux que nous avions attachés, a réussi à se défaire de son nœud et à partir. Alors que les deux amis de Sacha ne participaient pas aux activités, Sacha a demandé à Dima de rattraper le mouton qui s'était échappé. Dima était grand et avait un léger embonpoint. Il courait derrière le mouton avec toute la maladresse d'un homme qui n'est pas coutumier de ce genre de pratique. Dans l'assistance, les rires se couplaient à de douces moqueries portant sur l'incapacité de Dima à attraper la bête. Alors qu'il était entrain de courir derrière elle sans jamais réussir à l'atteindre, il a fini par tomber par terre sans gravité suite à un mauvais mouvement, en laissant filer la bête. Cette action provoquait une nouvelle explosion de rires. Dima est alors revenu vers nous et il nous a proposé de boire un verre, comme pour réintégrer la communauté des hommes qu'il avait pour quelque temps quittée, lors de sa poursuite de la bête » [Extrait de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, 18 mai 2014].

A plusieurs reprises au cours de l'enquête, j'ai pu assister à la formation d'un entre-soi masculin qui se formait dans le pli des activités agricoles domestiques, parmi ces espaces masculinisés. Dans ce cas-là, on s'écarte de la notion de « privé solitaire » pour laisser place à ce qu'Olivier Schwartz appelle « une sorte de 'privé à plusieurs', comme dans cette sociabilité légère, peu contraignante, tout entière vouée au loisir qu'est la fréquentation *du* 'copain', *des* 'copains', du café... » (Schwartz, 2009, p. 323).

B – Tatiana. Seule dans sa cuisine, se construire un espace à soi

Tatiana est née dans le village de Krasnoarmeiskoïe, à 100 kilomètres à l'est de Saratov. Ses bons résultats scolaires lui ont permis d'accéder à l'université de Saratov. Elle y a appris l'agronomie. A la fin de ses études, elle a reçu une distinction académique : le diplôme

rouge¹³⁷. Puis elle est revenue au village et est devenue enseignante. Elle a perdu son emploi, suite à la fermeture de l'école dans les années 1990. Au moment de notre rencontre, Tatiana avait 53 ans. Elle était vendeuse, caissière et cuisinière dans un restaurant-sandwicherie à Saratov. Tous les matins sauf le dimanche, elle prenait le bus à 7 heures et rentrait en fin de journée, vers 18 heures. Le soir Tatiana s'employait aux travaux domestiques et à l'entretien du lopin de terre attenant de la maison. Je me rappelle qu'elle a eu honte de me faire visiter sa propriété, tellement *il n'y avait plus rien*. Quelques tomates, des concombres et des oignons. La majeure partie du terrain n'était pas utilisée et était laissée en friche. « *Il n'y pas grand-chose qui pousse. Même les pommes de terres elles ne sont pas bonnes* », m'a-t-elle dit, l'air désolé. Près du lopin de terre se trouvait un enclos, vide. Tatiana m'a expliqué qu'ils avaient eu des vaches, *avant*. A l'époque de la visite, il n'y avait plus que des herbes hautes.

Après le repas, Tatiana, aimait s'installer dans la cuisine. La cuisine avait une forme rectangulaire. Elle mesurait environ quatre ou cinq mètres carrés. Une table pour deux personnes avec deux chaises étaient installées le long de la fenêtre. Au bout de la pièce, se trouvait une gazinière sur laquelle on pouvait distinguer une imposante marmite. A côté de celle-ci, une bouilloire était posée pour préparer le thé. Sur le côté gauche, avaient été agencés une grande paillasse, des placards et l'évier. Enfin dans le coin entre la gazinière et la paillasse, posée sur une étagère, siégeait une télévision en noir et blanc. « *Je la regarde presque tous les soirs, en faisant à manger ça me repose* », m'a raconté Tatiana. Plus qu'un lieu de repos, on va voir que la cuisine est un espace clos, c'est-à-dire un espace où elle est chez elle, libérée des contraintes à la fois de son travail et de son mari.

Son mari, Stas avait 57 ans. Après avoir travaillé dans l'administration soviétique, il était devenu gardien. Il était chargé de la sécurité d'un bâtiment administratif. Le lendemain de mon arrivée chez Stas et Tatiana, ce dernier venait de recevoir sa paye et pour l'occasion il avait invité un de ses amis, Andreï. C'était le matin, il était dix heures lorsque son ami est arrivé. Andreï avait beaucoup bu la veille parce qu'il avait eu un repas de famille. Stas m'a alors dit : « Nous allons au magasin. Les lendemains de fêtes, afin d'éviter d'avoir mal à la tête, il faut boire une bière ». Une demi-heure plus tard, Stas m'a invité à venir dans la cuisine pour prendre le petit-déjeuner, il était alors 10h30. Quand je suis arrivé dans la cuisine, Stas et

¹³⁷ Cette distinction était attribuée aux meilleurs étudiants terminant leur cycle d'études universitaires avec la mention très bien.

son ami était assis l'un en face de l'autre autour de la table. Sur la table, il y avait deux bières de cinquante centilitres et une bouteille de vodka. A propos de l'alcool posé sur la table Stas a dit : « La bière c'est pour les jeunes comme toi, mais tu vas boire un verre de vodka avec nous ». Puis il m'a expliqué qu'il ne buvait pas tous les jours autant, et que ce jour-là était spécial. Il avait reçu sa paye, 5000 roubles en liquide. Après m'avoir montré la liasse de billets, il l'a déposée sur une petite étagère dans la cuisine. Et soudain, Andreï a pris la parole pour faire une remarque à Stas :

« Andreï – Tu devrais ranger cet argent et ne pas le laisser traîner.

Stas – Pourquoi ? Je le laisse toujours ici et il n'y a jamais eu de problème. Tout le monde sait que je fais ça. Il n'y a pas de voleur ici. Il n'y a que ma femme, Tania. Elle sait très bien où je mets mon argent.

Andreï – Range ton argent !!

Le ton est monté entre les deux hommes et Stas a proposé un deuxième verre. Ce qui a eu pour effet de faire redescendre la tension entre eux. Andreï s'est alors tourné vers moi et il a demandé ce que je faisais ici.

Stas – Je te l'ai dit, il est français, il a étudié le russe à Moscou puis il voulait voir à quoi ressemblait vraiment la Russie. Comme on dit, Moscou ce n'est pas la Russie.

Andreï – Il te donne de l'argent au moins pour que tu le loges ?

Stas – Non, mais tu arrêtes un peu de dire des conneries.

Andreï – Allez ça va sers-moi un autre verre. Et tu le remplis bien à ras bord.... A ras bord j'ai dit.

Stas – Tu es déjà assez bourré comme ça, tu ne vas même pas le boire.

Andreï – [en hurlant] A ras bord je t'ai dit !!!

Un ange passait, Andreï ne se calmait pas.

Stas – Tu ferais bien de rentrer chez toi, j'ai des invités moi.

Andreï – Qu'est-ce-que tu me dis ? Tu veux que je parte? Tu me mets à la porte, maintenant.

Stas – Exactement. »

Stas m'a ensuite demandé de raccompagner Andreï jusqu'à sa voiture et de le reconduire, si nécessaire. Il n'habitait pas très loin. Nous sommes restés un peu dehors, Andreï et moi. Après quelques insultes, il m'a demandé si je n'avais pas une cigarette et il s'est excusé de son comportement. Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte de sa voiture et il s'est endormi sur le siège conducteur. Je suis ensuite retourné à l'intérieur et j'ai raconté à Stas ce qu'il venait de se passer. Stas a alors rempli de nouveau nos verres et nous avons bu, encore un peu. Et Stas s'est excusé, il a commencé à parler de lui, de son enfance, de son travail. Après s'être occupé des aides sociales, il est devenu le second du président du conseil. Il s'occupait de tout ce qui transitait dans le canton. C'était au lycée qu'il avait rencontré Tatiana. Elle faisait les mêmes études que lui. Alors qu'elle était devenue professeur, lui avait embrassé une carrière dans l'administration soviétique. Après une courte sieste, je me suis rendu de nouveau dans la cuisine, la bouteille était vide, elle avait été jetée dehors et l'argent,

les 5000 roubles de la paye d'Andreï, avait disparu¹³⁸. Tatiana était rentrée du travail ce jour-là vers 18 heures. Stas était allongé par terre dans le salon. Elle m'a regardé. Elle n'avait l'air ni surprise, ni paniquée, mais habituée aux bizarreries de son mari. Elle a dit « Les hommes, c'est tous les mêmes, quand ils ne font plus rien, ils se mettent à boire. Avant, il faisait plein de choses. Maintenant il n'est plus bon à rien, il passe son temps à boire ».

Face au comportement de son mari, la cuisine représente pour Tatiana un espace privé, un lieu qui rend le monde plus supportable. Après le repas, elle se repose, elle allume sa télévision dans la cuisine, et une tasse de thé à la main, elle regarde ses séries préférées. « *Je ne peux pas la regarder dans le salon, il (son mari) est toujours là à regarder ces matchs de foot et il trouve que mes séries, elles sont nulles. Ici, je suis bien, il me fout la paix, je suis tranquille* ». Un sourire naissait sur son visage. Ainsi, pour échapper au quotidien, Tatiana se repliait sur son univers et sortait très peu. La cuisine était devenue son foyer, son monde, un rempart face aux difficultés de la vie quotidienne. Elle se faisait « 'ermite' dans la grotte de l'habitat privé » (de Certeau, 1994, p. 209). Elle essayait de se construire un endroit à elle, un *territoire personnel* au sein duquel elle pourrait hiberner et chercher « à se satisfaire de petits bonheurs individuels » (de Certeau, 1994, p. 209).

CONCLUSION

A travers les différents cas décrits dans ce chapitre la notion de monde privé propre a pu être pensée positivement. C'est à travers cette activité privée propre, que Ioura a la capacité de s'affirmer comme acteur. L'exemple de Stan a permis de montrer que la pratique de la pêche lui permettait à la fois d'entretenir un rapport positif au monde, et de mettre à distance les problèmes professionnels et domestiques inhérents à la précarité de son existence. Le cas de Sacha a mis en évidence le fait que se nichent au cœur des activités de production agricole domestique, des activités de *récréation* autour de la formation d'un entre-soi masculin. Enfin, le cas de Tatiana a servi à montrer que le monde des pratiques agricoles domestiques pouvait être l'espace d'un investissement plus individuel lui permettant de se construire un territoire à la fois protégé et personnel. A travers l'ensemble de ces exemples, il

¹³⁸ Au moment, où j'ai quitté le domicile de Stas et Tatiana, ils n'avaient toujours pas retrouvé l'argent perdu.

est possible d'établir un rapport positif entre l'individu et ses investissements au sein de leur monde privé propre. Il faut parler dans ce cas d'un *privatisme expansif*.

La notion de privatisme possède aussi une face négative. Pour bien comprendre les deux lectures que l'on peut faire de la notion de monde privé propre, il faut revenir sur la signification du mot privé. En suivant l'argumentaire d'Olivier Schwartz, la notion de monde privé – propre ou familial – a été construite sur l'idée de séparation : une première séparation avec le monde professionnel et une seconde plus radicale avec toutes formes de collectifs sociaux. J'ai montré que ce détachement permettait à l'individu de se construire un monde qui soit à la fois à lui, chez lui et pour lui. La notion de privé s'oppose ainsi à la notion de public, de commun, entendu dans le sens de *ce dont l'usage est ouvert à tous, ou qui relève d'une appropriation collective* (Schwartz, 2009, p.31). Dans un deuxième sens, la notion de privé renvoie aussi à ce que l'on ne veut pas montrer, à l'intime et au caché. Elle s'oppose alors à ce qui est socialement visible. C'est à travers cette deuxième définition, que doit être compris le versant plus négatif, attaché aux investissements au sein du monde privé propre. L'espace des pratiques agricoles domestiques est, dans certains cas, le lieu par excellence où prennent place des pratiques qui ne peuvent pas être effectuées devant les autres. Il faut alors comprendre l'espace des pratiques agricoles domestiques comme un espace qui est soustrait au regard des autres. La pratique de la pêche peut se transformer en moyen d'aller consommer de l'alcool à l'abri du regard de son épouse. L'entre-soi masculin *récréatif* décrit à travers l'exemple de Sacha, peut se changer en entre-soi *destructif*, conduisant à l'abandon de tout travail agricole pour l'unique consommation d'alcool.

Chapitre VI / La fiction du travailleur : investissement dans la production agricole domestique et image de soi

A partir de l'examen des paroles « nous travaillons à la maison » - *Мы дома работаем* -, « nous travaillons ici » - *мы здесь работаем* – prononcées par les acteurs lorsqu'ils s'expriment à propos de leurs pratiques agricoles domestiques, il est possible de résumer les principales avancées de cette recherche. En étudiant la territorialité de ces pratiques, figurée par l'utilisation du complément circonstanciel de lieu *à la maison*, j'ai dans un premier temps, décelé l'existence d'un encastrement des espaces de production et des espaces d'habitation au sein de l'espace domestique. En questionnant dans un deuxième temps, la teneur des activités comprises dans le terme travailler, je me suis attaché à décrire l'organisation de la production agricole domestique. J'ai ainsi montré que celle-ci était à la fois plurielle, collective et quotidienne. En interrogeant dans un troisième temps la collectivité des pratiques agricoles domestiques symbolisée par l'usage du pronom *nous*, j'ai démontré qu'elle était structurée par des principes de coopération et de mutualisation. A partir de là, j'ai pu appréhender ces collectifs de travail familial comme constituant des maisonnées. La mise au jour de cette dimension des pratiques agricoles domestiques a conduit à l'analyse de l'organisation du travail au sein de ces collectifs. La description de la division du travail a permis de rendre compte de la place importante occupée par les hommes dans ces collectifs. Sur cette base, j'ai montré que la radicalisation de la place de la sphère domestique dans la

structuration de la vie quotidienne des acteurs, liée à la perte de la position centrale du monde professionnel, s'est accompagnée d'une redéfinition du rôle de l'homme au sein de la famille.

Cette interprétation des phrases « nous travaillons à la maison », « nous travaillons ici » tient si l'on se place au cœur de la sphère sociale de la maisonnée, et plus largement du monde domestique. Néanmoins celle-ci trouve des limites. La concentration de l'analyse sur la dimension collective des pratiques agricoles domestiques et sur l'appréhension du groupe domestique comme formant une maisonnée, a conduit d'une part à isoler ces pratiques et ainsi à réduire l'univers social des acteurs au seul monde domestique. Ce mouvement de la pensée donne l'impression que la vie de ceux-ci se construit au sein du huis-clos familial. Or, comme on l'a montré précédemment le monde domestique n'est pas un univers clos et existant à l'écart du reste de la société. Les acteurs ne vivent pas en autarcie au milieu de leur famille, dans un univers à l'abri du monde extérieur. Ils n'entretiennent pas des relations uniquement avec les membres de leur groupe domestique. Ils vivent aussi dans un village, et plus largement au sein d'une société. Quelle interprétation donner aux phrases « nous travaillons à la maison », « nous travaillons ici » si l'on se place non plus, au sein de la sphère sociale de la maisonnée, mais au sein de celle du village, ou plus largement de la société russe actuelle?

Afin de répondre à cette question, il est nécessaire de revenir sur l'appréhension des pratiques agricoles domestiques proposée dans ce travail. Tout au long des chapitres qui précèdent, j'ai cherché à montrer ce que font les hommes c'est-à-dire à décrire leurs activités. A partir de là j'ai pu comprendre les modalités de fonctionnement des pratiques agricoles domestiques et expliquer comment l'investissement des hommes au sein de celles-ci leur permettait de lutter contre la situation de précarité dans laquelle ils vivaient. Néanmoins, les pratiques agricoles domestiques n'ont pas simplement une dimension productive, mais elles ont aussi une dimension *démonstrative*. Il s'agira ici de préciser que celle-ci a une grande importance dans le cas des populations étudiées. La dimension démonstrative d'une pratique se manifeste à travers les éléments matériels générés par celle-ci – le potager, un plat préparé – et elle correspond à ce que ces différents objets racontent à propos de la personne. L'exemple le plus courant dans le cas des pratiques agricoles domestiques est le potager. Il est un lieu de production qui permet d'obtenir par le travail de la maisonnée un ensemble de biens qui seront consommés ou échangés, mais il est aussi un espace que l'on fait visiter et qui par sa bonne tenue, permet de véhiculer une image positive du jardinier et de montrer l'excellence de celui-ci.

« Le jardin, comme la maison d'ailleurs, a une dimension ostentatoire: leur bonne tenue affiche le statut de leur propriétaire-résident, elle le rend visible, elle l'atteste, y compris à ses propres yeux. Un laisser-aller, dans le ménage ou dans le jardin, est immédiatement interprété par les visiteurs ou les passants comme un indice de déchéance. [...]Ce que le ménage résident affiche en effet dans l'espace personnel, ce sont les qualités de la personne: dans le jardin, la trace et la preuve du travail de l'homme ; dans la maison, de celui de la femme ; leur capacité à travailler (et à bien travailler), c'est-à-dire leur compétence (qualités techniques), et leur «courage», c'est-à-dire leur ardeur au travail (qualités morales). Il s'agit de montrer que ni l'homme ni la femme ne sont des fainéants ou des incapables. Le risque, en cas de mauvaise tenue des espaces domestiques, est cette fois la déchéance morale » (Weber, 1996, pp. 18-19).

Aussi, s'investir dans les pratiques agricoles domestiques, ce n'est pas simplement travailler collectivement et quotidiennement au sein d'une maisonnée, c'est aussi *montrer* aux autres que l'on travaille. C'est, comme va le montrer ce chapitre, *se mettre soi-même en scène* à travers l'incarnation d'un rôle au sein d'une *fiction du travailleur* afin de présenter au monde une image positive de soi.

Ainsi, après avoir analysé dans les chapitres précédents les pratiques concrètes contenues au sein de la phrase « nous travaillons à la maison », il faut maintenant appréhender celle-ci comme étant un élément de langage utilisé par des acteurs en situation de précarité. Aussi, pour étudier la dimension démonstrative des pratiques agricoles domestiques, il ne s'agit plus de les analyser comme des activités en tant que telles ; il convient plutôt d'examiner les discours tenus par les acteurs sur celles-ci lors de situations d'interaction avec autrui. Dans un premier temps, j'ai choisi pour rendre compte de cette dimension de faire la lumière sur les visites effectuées par les personnes de leur jardin et sur les pratiques de consommations alimentaires, en particulier sur les repas. L'analyse montrera que les acteurs mettent en avant leur *activité de travail* dans la définition qu'ils donnent d'eux-mêmes. Cette importance se caractérise par la mise en scène d'eux-mêmes comme producteurs dans le cas du potager, et comme artisan-créateur dans le cas des repas. Dans une seconde partie, je chercherai à comprendre pourquoi les acteurs mettent en avant leur activité de travail pour se définir ? Pourquoi est-ce si important pour eux ? Je montrerai que cette mise en scène de soi comme travailleur, a pour principale fonction pour les hommes de ne pas être assimilés à ceux qui ne travaillent pas et sur lesquels trois soupçons principaux pèsent : le manque de courage, la malhonnêteté et l'alcoolisme.

I / LES PRATIQUES AGRICOLES DOMESTIQUES ET LA MISE EN SCENE DE SOI : LA FICTION DU *TRAVAILLEUR*

S'investir dans les pratiques agricoles domestiques, ce n'est pas simplement participer à la production collective d'un bien, c'est aussi donner à voir quelque chose de soi-même, c'est véhiculer une certaine image de soi aux autres. Pour rendre compte de cette dimension *démonstrative* des pratiques agricoles domestiques, il faut s'intéresser au discours tenu par les acteurs dans le cadre des activités liées à la production agricole domestique et induisant une situation d'interaction avec autrui. Deux situations peuvent alors être prises comme objets d'étude : d'une part, les visites de leur potager effectuées par les acteurs ; d'autre part, les pratiques alimentaires liées à la consommation des produits issus de la production agricole domestique et en particulier, les repas.

A – L'importance des visites, le potager, un espace qui se donne à voir

Le potager n'est pas simplement un espace dans lequel les pratiques agricoles domestiques prennent place, c'est aussi un lieu que l'on montre et que l'on expose. Au cours de cette enquête, il était souvent le premier endroit qui était donné à voir lorsqu'on arrivait chez les personnes.

« Quand je suis arrivé chez Aliocha et Katerina, l'après-midi était déjà bien entamé. C'était un jeudi, Aliocha venait de rentrer de son travail. Une fois les présentations faites, il s'est empressé de me faire visiter son domaine. L'espace domestique du couple était séparé en deux parties. L'isba familiale servait de point de séparation. Comme d'habitude à la campagne, la partie extérieure était très occupée. Il ne restait quasiment plus de place pour mettre un pied devant l'autre. Dans la première partie, il y avait les outils, le matériel agricole, le poulailler, la niche pour le chien et la *bania*. La deuxième partie, beaucoup plus importante, était occupée par le potager. C'est Katerina qui me l'a fait visiter. Les pommes de terre et les choux occupaient un peu plus de la moitié du potager. Mais on y trouvait aussi des carottes, de l'ail, des oignons, des baies, des tomates, etc. Une partie du potager était installée sous serre. Un peu plus loin, les arbres fruitiers avaient élu domicile. On y trouvait des pommiers, des poiriers, des pruniers, etc. » [Extrait de carnet de terrain, Aliocha, Katerina, Federovka, juillet 2010].

Plus qu'un lieu que l'on montre, c'est un espace qu'il semble nécessaire de montrer. Je me souviens par exemple de l'insistance de Babouchka Valentina à vouloir m'emmener voir son potager. Son potager était situé à deux kilomètres de son logement ; à deux reprises, l'excursion pour s'y rendre ensemble avait dû être reportée, et à chaque fois elle en avait

exprimé une profonde déception. En outre, si à plusieurs reprises au cours de l'enquête, je n'ai pas pu avoir accès à l'intérieur des habitations, le potager a lui, presque toujours été donné à voir. Lorsque j'étais invité chez une personne, il n'était pas rare que celle-ci ajoute qu'elle avait un potager et qu'elle me le ferait voir lors de ma venue. Pourquoi cette importance du potager ? Que donnent à voir les personnes rencontrées lorsqu'elles montrent leur potager ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de revenir sur le déroulement de ces activités.

Il faut dans un premier temps préciser que montrer son jardin n'est jamais envisagé comme une simple formalité et que cela peut dans certains cas prendre du temps. A titre d'exemple, je me suis, en juin 2014, rendu avec Sacha à l'anniversaire de la cousine de *Died Vlad*. Ce dernier est le père du parrain d'un des enfants de Sacha. Lorsqu'on est arrivés et après les présentations d'usage, notre hôte nous a demandé de venir avec lui afin de nous montrer son jardin. Nous y sommes restés un peu plus d'une heure. Montrer son potager, ce n'est pas simplement indiquer la présence et la position géographique de celui-ci, mais c'est aussi et surtout le faire *visiter*, – autrement dit permettre à l'autre de découvrir et d'approfondir sa connaissance d'un lieu. En effet, les visites du potager étaient marquées par la description des différents légumes cultivés, par les divers arbres fruitiers occupant le verger, et par le récit des multiples activités, liées à la production agricole domestique. Il s'agissait dans un premier temps de montrer ce que l'on avait. Les visites étaient souvent ponctuées par l'expression « Voilà, ce que l'on a ici ». Si les visites du potager renvoient à la sphère de l'*avoir*, à travers la démonstration de ce que l'on a, elles renvoient aussi à la sphère du *faire*, à travers le récit de ce que l'on y fait et de comment on le fait. A travers la description des activités effectuées dans le potager, les personnes revenaient souvent sur le fait que l'ensemble des activités était pris en charge par eux-mêmes (nous plantons nous-mêmes – *сам сажаем* – nous travaillons nous-mêmes – *сам работаем*) et qu'ainsi aucune tâche n'était déléguée, « Tout vient de nous. Nous faisons tout nous-mêmes » me disait Ioura au cours de la visite de son potager.

Il faut alors considérer que l'importance des visites du potager ne tient pas tant à ce que l'on apprend sur ce dernier, qu'à ce que l'on apprend sur les personnes, c'est-à-dire à ce que les personnes par ce biais veulent montrer d'elles. C'est moins le potager qui est exposé, qu'elles-mêmes. Le potager apparaît ici dans sa fonction symbolique, comme support de l'image sociale que veulent véhiculer les acteurs d'eux-mêmes, celle de personnes qui produisent.

B – Les repas et les pratiques alimentaires : don de produits et don de soi

La dimension démonstrative de la production agricole domestique ne se manifeste pas uniquement au cours des visites de potagers effectuées par les acteurs. Elle trouve aussi à s'exprimer à travers les pratiques alimentaires des individus, et en particulier lors des interactions autour des repas. Dans un premier temps, il est utile de revenir sur l'importance qu'ont pu avoir les pratiques alimentaires dans le déroulement de l'enquête. Les rencontres étaient souvent l'occasion de manger, même à des heures indues. Tout se passait comme si chaque rencontre était supportée et encadrée par la mise en place de pratiques alimentaires particulières. Celle-ci pouvait aller de la préparation des plats à la consommation des produits, mais aussi à la dégustation de vin ou de *samagon*.

Au cours des repas, c'était avec un plaisir certain que les interlocuteurs décrivaient les différentes étapes qui avaient conduit à la préparation des *пельмени – pel'meni –*, du *борщ* – *bortshch* –, du *щи с капустой*¹³⁹ – soupe à base de choux –, de la *рыбной суп*¹⁴⁰ – la soupe de poisson –, du *холодец*¹⁴¹, de la *компот*¹⁴², du *самогон – samagon* –, ou encore des pattes de poulet en gelée (photo n°15). Au-delà de l'aspect descriptif des activités, il faut comprendre que les rencontres étaient souvent structurées, organisées autour de ces pratiques. Le cas des différentes entrevues avec Kolia et Natalia est à ce titre particulièrement significatif. Chacune des visites chez eux était liée à une consommation alimentaire particulière, et donc l'occasion chaque fois de goûter des aliments différents. La première visite avait débuté par la *dégustation* du lait de chèvre, la suivante par celle de différents vins et de *samagon* préparés par Natalia; et la dernière rencontre avait enfin été structurée autour de la préparation et de la *dégustation* d'un plat de *плов – plov* –, cuit à l'extérieur au feu de bois¹⁴³.

¹³⁹ *Чтчи с капустой*

¹⁴⁰ *Rybnoy soup*

¹⁴¹ *kholodets*

¹⁴² *Kompot*

¹⁴³ Il faut noter à ce titre que c'est la seule fois où j'ai vu Kolia préparer à manger. Comme dans le cas des barbecues, le plat étant préparé à l'extérieur et à la vue de tous, il est préparé par Kolia et non par Natalia.



Photo n ° 15 : Pattes de poulets préparées par Larissa, *Жокovo* (Jokovo), *oblast'* de Riazan, Russie, photographie numérique.

Comme l'a montré le chapitre portant sur l'organisation de la production agricole domestique, il existe un lien étroit entre la production des aliments et leur consommation. Aussi, au cours des repas, les biens que l'on consomme sont souvent des biens issus du potager et les repas ne sont bien souvent pas de *simples repas* mais des *repas « faits maison »*. La qualification de *repas « fait maison »* s'exprime dans le discours des acteurs à travers l'utilisation du mot *домашние*¹⁴⁴ – domestique, de la maison – qui sert à mettre en avant l'origine domestique des produits : « ce sont nos produits » ; « ils viennent de chez nous ». Il faut alors étudier de plus près le discours qui accompagne le service des biens alimentaires. L'exemple d'un repas pris chez Ioura et Irma en février 2013 doit permettre d'avancer en ce sens. Le repas était composé principalement de biens issus de la production agricole domestique. Chaque aliment posé sur la table était présenté. Tout se passait comme s'ils avaient une histoire à raconter. Cette histoire était principalement celle de leur origine et de leur mode de production. Elle était un rappel constant de l'origine domestique des produits « ils viennent de chez nous, ce sont nos tomates, ce sont nos pommes de terre ».

« Irma – *Vot*, regardez [Irma me tend une pomme]. Elle vient de chez nous, de notre jardin. Ce sont des pommes qui se conservent bien. Vous voulez un couteau pour la manger ?

Moi - Non, non, je n'en ai pas besoin.

Irma – Oh c'est bien. Vous avez raison. C'est mieux comme ça. Avec un couteau, ce n'est déjà plus ça. Elles viennent de chez nous. Ce sont des *спартан*¹⁴⁵ [pommes spartan]. Nous ne mettons aucun produit dessus et ensuite nous les conservons dans la cave où il fait plus frais » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

Au-delà de la provenance des produits, ce qui était aussi mis en avant dans le discours des acteurs, c'était l'importance du procédé de production. Les produits ne venaient pas simplement de chez les interlocuteurs, mais ils étaient également produits par eux. A travers les discours chacun mettaient l'accent sur le fait qu'il était l'artisan de sa production et que celle-ci était « bien » produite. Comme le rappelle Ioura à propos de la préparation de *kholodets* :

« Ioura – Et ça c'est du *kholodets (xolodeu)* ! Allez-y, essayez. Ça vient de cette partie de la jambe des cochons. Dans cette partie, il y a beaucoup de gelée comme celle-là. Quand on la fait cuire longtemps...

Irma – Il ne faut rien rajouter du tout et la faire cuire longtemps.

Ioura – Il faut la faire cuire dans du bouillon et c'est bon vous réussissez un plat comme celui-là. C'est très bon.

¹⁴⁴ *Domachnie*

¹⁴⁵ *Spartan*

Irma – Ca aussi, ça a été fait avec nos propres tomates, nos propres poivrons, etc » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

En plus d'un attachement à présenter un plat bien préparé, on observe dans le discours, un accent mis sur la relation entre produit « *fait maison* » et *bon produit*. La notion de bon produit renvoyant ici à la notion de biens produits sans utilisation de pesticides, c'est-à-dire des biens qualifiés de naturels. Cet aspect affleure aussi dans le discours que Ioura tient sur ses pommes : « nous ne mettons aucun produit dessus et ensuite nous les conservons dans la cave où il fait plus frais ». Un propos du même ordre est encore tenu par le Père Jean à propos de la culture de ses pommes de terre :

« Les pommes de terre, pourquoi les pommes de terre, parce que les pommes de terre nous les cultivons simplement, [...] nous ne mettons pas de produits, d'engrais ou de pesticides dessus, nous les ramassons à la main » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

L'existence d'un lien fort entre la personne et le produit – lien qui est mis en scène par les personnes, à travers le rappel constant que ce sont elles qui ont produit ces biens – rendait souvent difficile de refuser, d'une part, de consommer des aliments lorsque ceux-ci étaient proposés et d'autre part, d'emporter des biens quand ceux-ci étaient donnés. Ce qui était donné par la personne, ce n'était pas seulement un bien, mais un bien personnalisé, produit par elle-même et donc pour ainsi dire, un peu d'elle-même. Aussi, refuser le don c'était risquer de porter un jugement négatif non pas sur l'objet, mais sur la personne elle-même. Inversement accepter le don, accepter de manger, accepter de boire revenait à porter un jugement positif sur la personne. Il apparaît alors plus facile de refuser un produit lorsqu'il n'a pas de lien direct avec la personne qui vous le donne, que de le refuser lorsqu'il est personnalisé et lorsque d'une certaine manière, l'individu y est incorporé. Ce qui est jugé dans le produit, ce n'est plus le produit en tant que tel, mais davantage la personne qui vous le donne.

L'examen des différents récits livrés lors des repas montre qu'ils ont souvent une structure similaire. Chaque histoire rend compte de l'origine domestique des produits et de la mise en récit du travail personnel incorporé dans chacun d'eux. Aussi, à travers ces récits ce n'est pas simplement des produits qu'il s'agit, mais aussi des enquêtés eux-mêmes, et en particulier de leur travail. En rendant compte des procédés de production des biens qui sont consommés, les acteurs se mettent eux-mêmes en scène, comme les créateurs de ces biens.

C – La fiction du travailleur

L'analyse des visites du potager conduites par les personnes rencontrées ainsi que l'examen des interactions qui se déroulent dans le cadre des pratiques alimentaires montrent que la dimension démonstrative des pratiques agricoles domestiques est caractérisée par l'importance de montrer que l'on fait quelque chose, c'est-à-dire que l'on travaille. L'importance du *travail* dans le discours des acteurs, et dans la construction de l'image de soi que veulent véhiculer les acteurs, se retrouve dans l'usage « anormal » du verbe *rabotat'* utilisé par ceux-ci lorsqu'ils s'expriment à propos des activités liées à la production agricole domestique. Pourquoi « anormal » ? Il faut savoir qu'il existe dans la langue russe deux termes principaux pour rendre compte du travail effectué et que l'on peut traduire par le verbe travailler. Le premier est *работать* (*rabotat'*) et le second est *заниматься* (*zanimat'cia*). C'est le second qui est habituellement utilisé pour parler des activités au sein du potager, à travers l'expression suivante, *Я занимаюсь на огороде* (*Ia zanimaiious' na ogorode*). Énoncé que l'on peut traduire en français par les expressions suivantes : « *je travaille dans le jardin* » ou encore « *je m'occupe du jardin* ». Alors, que signifie l'usage par les acteurs du verbe *rabotat'* ? Il faut, pour commencer, revenir sur la définition des deux termes précédemment cités. Bien que les deux mots puissent se traduire par le verbe *travailler*, ils ne renvoient pas au même champ lexical. Le verbe *rabotat'* peut être traduit par les mots : travailler, bosser, fonctionner, marcher, ouvrir, être ouvert, fonctionnel, en service, œuvrer. Le verbe *zanimat'cia* peut quant à lui se traduire à l'aide des termes suivants : faire, travailler, s'occuper, étudier, braconner, enseigner, exercer, occuper, s'occuper, s'occuper de, échanger, être occupé. Pour établir cette première distinction, je retiendrai les termes français *travailler* et *s'occuper*.

La distinction entre les deux termes est d'ailleurs plus facile à faire si l'on s'en remet à la définition des substantifs qui leur sont liés, les mots *работа* (*rabota*) et *занятие* (*zaniatie*). Le premier peut se traduire par les vocables, travail, ouvrage, tâche, emploi, besogne, profession, métier. La même racine est présente dans les mots *рабочий* (*rabotchiy*), *работник* (*rabotnik*), qui peuvent se traduire par le terme travailleur – dans le sens de celui qui est employé à et qui reçoit pour cela un salaire, c'est-à-dire un salarié¹⁴⁶ –, et dans le mot *безработный* (*bezrabotnyy*) qui signifie chômeur. Le second terme, *zaniatie*, peut quant à lui

¹⁴⁶ Le terme *rabotchi* est à ce titre utilisé comme traduction du mot français ouvrier.

se traduire par les mots : occupation, action, activité, exercice, passe-temps, affaire. Ainsi, on peut dire que le verbe *rabotat'* renvoie à un champ lexical précis, celui du monde du travail *professionnel*, du métier, de l'emploi. A l'opposé, le verbe *zanimat'cia* renvoie davantage à la notion d'occupation et à la description de l'activité ou de l'action en cours. La traduction la plus juste de ce verbe serait alors *s'occuper*. De plus, contrairement au verbe *rabotat'*, il peut être utilisé dans une pluralité de domaine. Ainsi, à partir de là, on peut dire que l'utilisation du verbe *rabotat'* pour parler des pratiques agricoles domestiques par les personnes rencontrées au cours de cette enquête, signifie que celles-ci ne les considèrent pas comme des pratiques secondaires, mais comme un travail entendu dans le sens professionnel du terme. Par l'utilisation de ce terme, elles marquent leur refus d'assimiler leur activité agricole domestique à une simple occupation, à un passe-temps, alors qu'elles la considèrent comme un *métier*.

L'importance dans le discours des acteurs de la notion de travail, dans le cas de personnes qui connaissent une situation de forte précarisation professionnelle, peut dès lors être appréhendée comme la mise en place de ce que je propose d'appeler une *fiction du travailleur* – entendue comme la volonté de se montrer comme un travailleur, et d'être considéré comme tel. Dans le discours, elle se traduit par la substitution du verbe *rabotat'* à celui de *zanimat'cia*. Il faut ajouter qu'à aucun moment les personnes rencontrées ne se sont considérées comme étant au chômage. C'est un terme que je n'ai d'ailleurs jamais entendu au cours de cette enquête, malgré la teneur des trajectoires professionnelles des personnes rencontrées¹⁴⁷. Dans le cas du potager, cette fiction se forme autour de la mise en scène de soi comme producteur de ses propres biens, caractérisée en particulier par le souci de montrer l'étendue de son travail et par le fait que les tâches qui la composent ne soient pas déléguées. Dans le cas des repas, la fiction du travailleur se construit autour de la mise en scène de soi comme « artisan-créateur » des biens « faits maison ». En reprenant le vocabulaire utilisé dans

¹⁴⁷ Je renvoie ici le lecteur au chapitre IV intitulé, « La traversée des hommes dans l'histoire ». De plus, il faut noter ici une différence importante avec les études effectuées sur la pratique du potager dans le monde post-soviétique. Cette pratique bien que valorisée, doit rester secondaire. Comme le rappelle Ronan Hervouet, au cours de son chapitre consacré à la morale du jardinier, malgré l'importance du « jardinage qui leur renvoie une image acceptable d'eux-mêmes, face aux pratiques de la direction de l'usine [qui] traduisent à leur égard un profond mépris, [...] il est important pour eux de ne pas reconnaître que la datcha les fait mieux vivre que le travail à l'usine, une telle confiance pouvant constituer un aveu de faiblesse. La honte serait de subsister uniquement grâce au travail de la terre, comme les kolkhoziens » (Hervouet, 2007, p. 81). Aujourd'hui dans le cas russe, la honte s'est transformée en fierté.

un autre contexte par Florence Weber, il est possible de caractériser une « mise en scène de soi comme travailleur-producteur » (Weber, 1998, p. 203).

« Enfin, entre le loisir et la corvée, certaines activités domestiques peuvent relever d'une troisième dimension : celle de la mise en scène de soi comme travailleur-producteur, d'abord pour un spectateur réel, ou potentiel, ensuite à ses propres yeux par le biais de l'estime de soi. Ces activités sont liées à l'existence d'interactions : invitations (pour la préparation culinaire), visites (pour la propreté de la maison ou du jardin), dons (pour les produits du potager). On peut les distinguer des corvées, par le rapport au temps qu'on y engage : on se débarrasse d'une corvée le plus vite possible, on cherche à déléguer ou à mécaniser, tandis que le temps de la production ostentatoire est long et valorisé. On peut les distinguer des loisirs par l'importance qu'y prend le résultat, la chose produite, comme preuve d'excellence de la personne. Loin d'effectuer ces activités pour le plaisir ou pour passer le temps, la personne est présente – investie dans la chose produite ou le résultat obtenu : maison impeccable, repas fait maison, légumes du jardin. Ces choses personnelles, faites pour être montrées ou offertes, engagent l'honneur de leur producteur » (Weber, 1998, p. 203-204).

Après avoir analysé le discours qui accompagne ces activités liées aux pratiques agricoles domestiques et mettant au centre de celles-ci la notion de travail, il faut essayer de comprendre l'importance du rôle occupé par le *travail* dans l'image de soi véhiculée aux yeux des acteurs du monde rural russe contemporain. Cette mise en scène de soi comme travailleur peut se comprendre comme une volonté des acteurs de ne pas être assimilés aux autres et ainsi de mettre à distance un certain nombre de représentations habituellement attachées aux personnes qui vivent à la campagne.

II / NE PAS ETRE ASSIMILE AUX AUTRES : ENTRE MISE A DISTANCE ET DISTINCTION

A – Discours sur les autres et discours sur soi

Comment comprendre la mise en avant de l'activité de travail dans les mécanismes de présentation de soi ? Comment expliquer l'importance pour les acteurs de se mettre en scène comme des producteurs, comme des artisans ? Pour comprendre cette situation il faut revenir sur la description des représentations sociales attachées aux personnes qui ne travaillent pas. L'analyse du discours sur ces personnes, révèle que trois soupçons pèsent généralement sur

les personnes qui ne travaillent pas: manquer de courage et de volonté, avoir une part d'ombre et être alcoolique. Je propose l'interprétation suivante que je m'attacherai à étayer dans les développements qui suivent : l'attachement à montrer aux autres que l'on travaille témoigne d'une volonté de mettre à distance les soupçons qui pèsent sur les personnes qui ne travaillent pas, et par là même de ne pas être assimilé à elles.

Cette analyse en termes de *distanciation* est présente dans le discours que portent les acteurs sur le monde social qui les entoure. Les acteurs ont une vision négative de la situation du village et plus largement des espaces ruraux. Le village était fréquemment décrit comme un territoire en ruine, comme un monde désorganisé et comme un univers où il n'y a plus *rien*. La teneur de ce discours se retrouvait dans les paroles des acteurs concernant la situation des habitants du village. Ces derniers sont souvent décrits comme des personnes qui ne travaillent pas, qui sont alcooliques et qui ne font *rien*.

« Moi – Comment sont les gens ici?

Kolia – Ici, ils sont bêtes, ils ne savent rien, à l'école on ne leur apprend rien alors ils ne savent rien. Ici, regarde qui est-ce qui a un tracteur, qui est-ce qui laboure encore ici, personne. Aujourd'hui plus personne ne veut travailler dans les champs. C'est terminé. Par exemple, je travaillais, je m'occupais des bêtes, j'allais garder les vaches. Maintenant, ils ne trouvent personne, personne ne veut aller travailler là-bas. Ils cherchent, qui est-ce qui veut travailler. Là-bas, le travail consiste à faire quoi, faire sortir les vaches. Et après, tu surveilles que les vaches n'aillent pas n'importe où, qu'elles n'aillent pas dans le village. Du coup, tu dois juste les faire sortir et ensuite les faire revenir à l'entrepôt et après, tu rentres à la maison. Ca te prend huit heures dans ta journée. Et 500 roubles sont à toi.

Moi – 500 roubles pour la journée de travail?

Kolia – Oui, 500 roubles pour une journée, mais personne ne veut aller travailler.

Moi – Pourquoi ne veulent-ils pas travailler selon vous?

Kolia – Je ne sais pas, ils ne veulent pas!! » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo, Juin 2014].

Face à ce discours concernant la situation générale des personnes et du village, il faut noter qu'au cours des entretiens, les acteurs mettent souvent en avant le fait qu'eux, ils *travaillent* et qu'*ils ont toujours travaillé*. La mise en avant par les acteurs de leur investissement dans la production agricole domestique comme étant un travail, leur permet d'une part de montrer qu'eux travaillent et d'autre part, d'exprimer leur souhait de ne pas être assimilés aux autres.

Il importe d'analyser plus en détail les différents soupçons qui pèsent sur les personnes qui ne travaillent pas. Considérer le discours des acteurs sera intéressant à double titre, d'une

part pour ce qu'il apprendra sur la perception que les acteurs ont des individus qui ne travaillent pas, et d'autre part pour ce qu'il révélera, par symétrie, sur le sens de l'investissement du locuteur dans les pratiques agricoles domestiques.

B – Soupçon n°1 : Ne pas vouloir travailler, ou quand travailler c'est montrer son courage et sa valeur

L'analyse du discours des individus montre que ce qui est mis en avant à propos des personnes qui ne travaillent pas ce n'est pas tant leur absence d'emploi ou encore leur absence d'occupation, mais c'est principalement leur absence de volonté de travailler. A plusieurs reprises, lorsque j'interrogeais mes interlocuteurs à propos de la situation professionnelle des personnes habitant le village, ils répondaient : « Personne ne veut plus travailler ». Une illustration peut être trouvée dans le discours de Kolia et Natalia sur les autres habitants de leur village, Letunovo. Interrogé sur la situation professionnelle de ceux-ci, voici ce qu'ils ont répondu :

« Kolia – Avant, ici, quand il y avait un sovkhoze, ils travaillaient tous dans le sovkhoze. Ils travaillaient pour le sovkhoze, je ne sais pas combien est-ce qu'ils gagnaient mais ce qui était important pour eux, c'était qu'ils pouvaient voler du blé, et voler du foin pour leurs bêtes. Maintenant il n'y a plus rien à voler. Et pour des salaires faibles, les gens ne veulent plus travailler. Mais à quoi ça leur sert d'avoir beaucoup d'argent. Et où est-ce qu'ils vont trouver beaucoup d'argent puisque'ils ne veulent pas travailler.

Natalia – Dans l'agriculture, les salaires ont toujours été faibles, c'est très dur pour les personnes. Elles ne gagnent pas beaucoup d'argent. Ici, ceux qui commencent à travailler, au début ils n'ont pas d'argent [sous entendu les exploitations agricoles]. Du coup, ils peuvent donner de faibles salaires. Et ils disent : 'vous travaillez et une fois que ça ira mieux, je pourrai vous donner des salaires plus importants' ». Mais ils [les gens] ne veulent pas » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo, Juin 2014].

Il faut observer que Kolia et Natalia reviennent à plusieurs reprises sur l'absence de volonté de travailler de la part des autres habitants. L'absence de volonté de travailler chez les acteurs est mise en perspective avec la fermeture des exploitations agricoles collectives et avec la chute du modèle économique soviétique. Tout se passe comme si, avec la fin du système soviétique, les individus avaient perdu leur volonté de travailler : « les gens ne veulent plus travailler ». Mais derrière ce discours qui rappelle le récit de la crise qui a suivi la chute de l'URSS restitué dans le chapitre III, se dissimule un jugement en termes de courage. Dans la suite de l'entretien et comme en réponse à ces propos dénonçant une absence de

volonté et de courage chez les acteurs qui ne travaillent pas, Kolia et Natalia ont déclaré : « Nous, nous avons toujours travaillé, même pour de faibles salaires ». Puis, ils ont ajouté :

« Kolia – Nous avec Natiouch, nous travaillons, nous travaillons à la maison.

Natalia – Nous n'avons le temps de rien faire, nous avons toujours quelque chose à faire, nous travaillons et travaillons. Je ne sais pas si nous travaillons mal, mais il y en a toujours.

Kolia – Il y a toujours quelque chose à faire, ici et là, s'occuper des bêtes, du jardin, c'est comme ça que l'on vit » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo Juin 2014].

Face au manque de volonté et de courage des acteurs, Kolia et Natalia mettent en avant la persistance de leur activité de travail : « nous avons toujours travaillé ». L'investissement dans la production agricole domestique sert ici de support à un discours valorisant sur eux-mêmes, tendant à montrer qu'ils travaillent et qu'ils ont même « le temps de ne rien faire d'autre ».

Le second élément important dans le discours de Kolia et Natalia tient à la mise en avant de ce que l'on peut appeler, à partir des travaux de Florence Weber, une certaine *morale de l'activité* (Weber, 2009, p. 199-200). La définition de la morale de l'activité repose sur une distinction entre « la composante active » du travail et son « caractère productif ». Au sein de la première dimension, ce qui est apprécié et valorisé c'est « le travail effectué pour lui-même » c'est-à-dire l'activité en tant que telle. Au sein de la seconde, ce qui est estimé c'est « le résultat de l'activité ». Ainsi, la morale de l'activité s'incarne à travers un rapport positif aux activités en tant que telles. Ce qui est important, c'est de faire quelque chose, même si le résultat n'est pas avantageux. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la fin de la phrase prononcée par Kolia et Natalia, lorsqu'ils disent « Nous, nous avons toujours travaillé, même pour de faibles salaires ». L'important ici n'est pas la rémunération mais le fait d'avoir une activité. Cette morale de l'activité s'exprime dans le discours des acteurs à travers la mise en avant de valeurs positives associées au travail et inversement quant aux valeurs négatives, associées à l'inaction, à l'absence d'occupation. Cette importance de l'activité en tant que telle est présente dans le discours du Père Jean lorsqu'il décrit le quotidien de ceux qui « préfèrent rester chez eux ». Pour lui ne pas travailler, c'est à la fois dangereux et triste, parce que « tu ne fais plus rien » et tu n'es plus rien, pas même *un homme*.

« Après les gens s'habituent, s'ils ne travaillent pas. Alors par exemple, un jeune garçon, quand il voit ses parents assis à la maison. Ses parents le nourrissent et il ne veut pas aller travailler, ses parents s'occupent de lui et plus ça va, moins il a envie de travailler. Il s'habitue à vivre comme ça. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voulaient pas aller travailler pour un salaire faible. Et là, c'est dangereux parce que même si tu es peu payé, au moins tu travailles. Parce que si tu ne travailles pas alors tu ne fais plus rien. Et c'est triste... Il devrait y avoir selon moi une politique

du gouvernement. Avant, à l'époque de l'URSS, il existait une loi pour les gens qui ne travaillaient pas. Les gens qui ne travaillaient pas étaient hors la loi. Tout le monde devait travailler, c'était une obligation.

- Et si tu ne travaillais pas ?

- Il y avait un article de loi pour cela, et tu pouvais aller en prison si tu ne travaillais pas.

- Pourquoi ça ? Il y a une logique, si tu ne travailles pas alors pourquoi tu vis ? Comment tu peux être un homme [мужик - *muzhik*] si tu ne travailles pas ? » [Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

Pour Piotr, cadre dirigeant de l'exploitation agricole de Nepetsino, travailler c'est *faire quelque chose de bien*.

« Moi - Combien de personnes vivent ici ?

Responsable – Peu. 1500 personnes habitent ici environ.

Moi - Beaucoup travaillent dans votre ferme ?

Responsable – Non, beaucoup ne travaillent pas, ils ne travaillent pas tous.

Moi – C'est difficile pour eux de trouver du travail ?

Responsable – Oui, mais Moscou est à côté, Kolomna aussi. Partout ils cherchent des personnes pour être gardien. Gardien, où est le problème? C'est un boulot de merde, mais comme on dit ce n'est pas pour ça que tu sentiras la merde. Mais ces positions que l'on trouve pourries, personne ne les veut. Et pendant ce temps-là, ils ne reçoivent pas de salaire pour améliorer leur niveau de vie, pour faire quelque chose de bien » [Entretien avec un responsable de l'exploitation agricole de Nepetsino, Nepetsino, mai 2014].

C – Soupçon n°2 : avoir une part d'ombre, ou quand travailler c'est montrer sa probité¹⁴⁸

Si les personnes qui ne travaillent pas sont soupçonnées de manquer de volonté et de courage, on suspecte aussi chez elles l'existence d'une part d'ombre. Cette part d'inconnu chez les acteurs les pousse à émettre des doutes sur la probité de la personne. L'interrogation qui revenait le plus souvent dans la bouche des interlocuteurs est celle liée à l'origine des ressources des autres habitants. Ce point peut être illustré, en particulier, par une discussion ayant eu lieu chez Kolia et Natalia au sujet d'une personne de leur village qui devait venir acheter du lait de chèvre et qui ne travaillait plus depuis une dizaine d'années.

« Natalia – Mitia m'a dit qu'il devait venir aujourd'hui pour prendre du lait, mais il n'est pas venu.

¹⁴⁸ Je reprends ici l'expression utilisée par Ronan Hervouet pour caractériser la dimension symbolique mise en avant par les personnes ayant recours à la pratique du potager, dans la Biélorussie post-soviétique. « Pour certains, le fait de travailler la terre est un signe de probité et de courage ; quelques interlocuteurs affirment même que 'seuls les voleurs peuvent se permettre de ne pas travailler à la datcha' » (Hervouet, 2007, p. 82).

Kolia – On va bien voir Natiouch s’il vient ou pas... (puis il se met à parler de lui) de toute façon il ne veut pas travailler.

Natalia – Non, non, il ne travaille plus depuis déjà presque 10 ans. Je l’ai vu il y a cinq ans à peu près, déjà à cette époque-là il ne travaillait pas. Mais il a quelques ressources que nous ne connaissons pas, peut-être un appartement à Moscou qu’il loue ou quelque chose comme ça qu’il loue ou alors une personne de sa famille qui lui donne de l’argent, non mais il ne connaît pas la valeur de l’argent. Quand il vient au magasin il prend beaucoup de bière, il achète un peu de tout.

Kolia – Je t’ai dit il boit beaucoup, quand je l’ai vu, il était déjà en train de tomber malade. Il ne veut pas travailler. Je lui ai dit qu’il y avait du travail. Mais il m’a répondu, là-bas c’est nul, ici c’est nul, partout c’est nul, il ne veut pas travailler » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo, Juin 2014].

Le discours de Kolia et Natalia sur Mitia – l’homme qui devait peut-être venir acheter le lait – permet bien de voir à l’œuvre la relation entre absence de travail et la part d’inconnu qui entoure l’origine des ressources de Mitia. Comment fait-il pour avoir de l’argent alors qu’il ne travaille pas ? Est-ce qu’il loue un appartement ? Est-ce qu’une personne de sa famille lui donne de l’argent ? Ils ne savent pas. Cette suspicion est au cœur de deux interrogations exprimées par le Père Jean à l’égard des personnes qui ne travaillent pas « Comment est-ce que tu fais pour vivre si tu ne travailles pas ? Peut-être voles-tu de l’argent ? ».

Ainsi, à l’opposé, s’investir dans la production agricole domestique c’est montrer aux autres ce que l’on fait et rendre publique l’origine de ses ressources. Cette démonstration soulève alors l’ambiguïté relative à l’origine des ressources des acteurs et garantit aux autres que l’on a acquis dignement – c’est-à-dire par le travail – les choses que l’on possède.

D – Soupçon n° 3 : être alcoolique ou quand travailler c’est ne pas être alcoolique

Le troisième soupçon qui pèse sur les personnes qui ne travaillent pas est celui de l’alcoolisme. Cette relation entre absence de travail et consommation d’alcool est clairement visible dans le discours de Kolia et Natalia au sujet de Mitia « Il boit beaucoup [...], il ne veut pas travailler ». Association que j’ai pu relever à plusieurs reprises, au cours de mon enquête de terrain comme par exemple ici, lors d’une discussion avec Sacha :

« Ils boivent tous ici, qu’est-ce que tu veux faire. Ils ne veulent pas travailler. Tout ce qui les intéresse c’est la bouteille. Et après, une fois bourrés ils ne peuvent plus travailler » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

Cette dimension était aussi présente dans mon entretien avec le Père Jean :

« Alors que tu avais grâce au pouvoir communiste l'éducation gratuite. Tu pouvais travailler et construire ta vie. Et tu avais une paye qui était versée, et tout était stable... Alors quand tout cela est parti, quand tout s'est effondré... Ensuite, certains sont devenus très riches d'autres très pauvres et c'est pourquoi les individus se sont perdus. Pour eux, il n'était plus intéressant de vivre. Ils n'y croyaient plus. Et alors, la vodka a eu une emprise sur les gens. Avant, dans les magasins, tu pouvais entrer, dans les magasins au plus il y avait une bouteille de vodka et une bouteille de vin rouge et rien de plus, et maintenant va au magasin et tu vas voir. Maintenant, le magasin est presque rempli de bouteilles d'alcool. Pour les gens, avant, il y avait tout, une profession, les individus étaient occupés, il y avait des usines » [Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

Ainsi, travailler à la maison c'est éloigner le spectre de l'alcoolisme et de la déchéance liée à une trop grande consommation d'alcool. Le potager joue à ce titre un rôle social important. Le chapitre précédent a mis en évidence le lien qui existe entre le potager et la personne qui y travaille. A travers les visites, il sert de support aux acteurs pour véhiculer une image positive d'eux-mêmes. Réciproquement, par métonymie, le potager doit être compris comme les personnes qui y travaillent. Il est un marqueur social. Un potager bien entretenu reflète les qualités de celui qui y travaille, un potager mal entretenu sa déchéance. Cette dimension du potager est particulièrement mise en avant par les personnes enquêtées lorsqu'elles caractérisent un habitant du village comme étant un alcoolique. La première chose qui est montrée du doigt par les acteurs, c'est l'absence d'entretien du potager. Que la personne aie des difficultés à trouver un emploi peut ne pas être jugé négativement, mais l'absence d'entretien de son potager est un signe de déchéance profonde¹⁴⁹.

CONCLUSION

Ce chapitre a été ouvert par une question. Comment interpréter les phrases « *nous travaillons à la maison* » – *Мы дома работаем* –, « nous travaillons ici » – *мы здесь работаем* – si l'on quitte la sphère de la maisonnée, pour se placer au sein de la sphère du village, ou plus largement de la société russe actuelle ? Les analyses qui viennent d'être livrées permettent de comprendre ces phrases comme des *cris* jetés à la face du monde par des individus en situation de précarité ne voulant à aucun moment être reconnus comme tels, mais désirant être considérés comme des personnes qui travaillent. Dans un premier temps, il a été

¹⁴⁹ Ce jugement peut bien sûr être nuancé dans le cas des personnes qui ont des raisons légitimes les empêchant de pouvoir s'occuper de leur potager. Je pense ici en particulier au cas des personnes âgées.

montré que cette volonté de considération passe par un travail de mise en scène d'eux-mêmes comme étant des *producteurs* dans le cas des visites du potager, et comme étant des *artisans créateurs* dans le cas des repas. Tout est mis en œuvre pour montrer aux autres ses différentes activités et pour se définir comme des personnes qui travaillent. A partir de là l'investissement dans les pratiques agricoles domestiques peut être compris comme un travail des hommes en situation de précarité et désirant sauver *la face*, en adoptant *une ligne de conduite*¹⁵⁰ qui affiche d'eux-mêmes une image positive.

Dans un second temps, le propos a consisté à expliquer que ce travail des acteurs leur permettait de mettre à distance les soupçons qui pesaient sur les personnes qui ne travaillaient pas, le manque de volonté, la malhonnêteté et l'alcoolisme. Par effet de symétrie, ces défauts deviennent des qualités attachées à celui qui travaille. Montrer que l'on travaille, c'est ainsi montrer que l'on a de la volonté, que l'on est courageux, mais c'est aussi marquer sa probité et surtout prouver que l'on n'est pas alcoolique. Par ce biais, ils se distinguent aussi des plus précaires, de ceux qui sont juste en dessous.

¹⁵⁰ Les termes de *face* et de *ligne de conduite* sont utilisés dans le sens donné par Erving Goffman dans son étude sur « les rites d'interaction » (Goffman, 1974). La face correspond à « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image du moi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés » (Goffman, 1974, p.9). La ligne de conduite doit être entendue comme « un canevas d'actes verbaux et non verbaux qui lui sert à exprimer son point de vue sur les participants, et en particulier sur lui-même » (Goffman, 1974, p.9).

Chapitre VII / Огород – le potager – et la mise en place d’une logique de la prévoyance

Tout au long des chapitres précédents, les pratiques agricoles domestiques ont été appréhendées comme étant des activités *sociales*. Considérant la collectivité de celles-ci, la lumière a été faite, d’une part sur les logiques de structuration conduisant à la formation de maisonnée et d’autre part sur le rôle social des hommes résultant de leur participation à la division du travail domestique. En quittant le modèle de la collectivité, il a été possible de montrer que les pratiques agricoles domestiques étaient aussi constituées d’un ensemble d’activités ayant une dimension individuelle elle-même servant aux acteurs de support à la formation de mondes privés propres. Il est enfin apparu que l’univers social des acteurs se construisait aussi par-delà la maisonnée, et que les pratiques agricoles domestiques jouaient là aussi un rôle dans l’image de soi que les acteurs voulaient véhiculer aux yeux du monde.

La dimension économique des pratiques agricoles domestiques

Mais, *travailler à la maison*, c’est aussi plus prosaïquement cultiver des légumes, élever des bêtes et transformer des produits agricoles, c’est-à-dire produire des ressources qui seront ensuite utilisées par les membres de la maisonnée. A partir de là, il faut aussi considérer que les pratiques agricoles domestiques ont une dimension économique et que celles-ci peuvent être définies comme étant constituées d’un ensemble d’activités collectives réalisées dans le cadre de la maisonnée et ayant pour finalité de produire des ressources. Dans le cadre de la production agricole domestique, les ressources produites par les maisonnées sont des biens

alimentaires principalement, des fruits et des légumes, de la viande et du poisson, de l'alcool et aussi du miel. Les biens produits ne sont pas des biens rares ou exotiques, ce sont des aliments qui font partie du régime alimentaire quotidien des individus habitant le monde rural (principalement des pommes de terre, des choux, des carottes, des oignons...) ¹⁵¹. De plus, il faut préciser que les ressources produites par les maisonnées sont majoritairement autoconsommées et qu'une partie seulement de celles-ci est commercialisée. Le processus de commercialisation des produits issus de la production agricole domestique sera analysé dans le chapitre suivant intitulé *La production agricole domestique, une fenêtre ouverte sur l'économie de marché*. Au sein de ce chapitre, je montrerai à travers une description de la vie sociale des biens vendus à la maison, comment les acteurs articulent les normes attachées à l'économie domestique et celle attachée à l'économie de marché. Il s'agira de montrer qu'un double mouvement peut être observé au sein de ces pratiques, à la fois de domestication de la sphère marchande et de marchandisation du monde domestique.

Pour l'heure, le propos va être concentré sur le lien entre la production de ressources alimentaires par les membres de la maisonnée et leur consommation. Examiner ce lien entre production et consommation conduit à se poser différentes questions. Pourquoi les acteurs ont-ils recours à la production agricole domestique afin de se procurer des biens alimentaires ? Quelles sont les raisons économiques mises en avant par ceux-ci afin de justifier leur recours à la production agricole domestique ? Comment comprendre la préférence des acteurs, pour l'acquisition des biens alimentaires, pour la production agricole domestique plutôt que pour leur achat en magasin ? Pour avancer dans l'analyse, il est nécessaire de préciser le registre dans lequel s'inscrivent ces questions : interroger le recours à la production agricole domestique afin d'acquérir des biens alimentaires, revient à poser la question du *choix* effectué par les acteurs entre *production domestique* et *production marchande* et des déterminants de celui-ci. Tout le problème est alors de savoir comment expliquer ce choix.

Le choix de la production agricole domestique a été analysé dans le contexte des années 90, comme étant le résultat de *stratégies de survie* mises en place par les acteurs afin de faire face aux profonds bouleversements induits par la chute de l'économie soviétique. A cette

¹⁵¹ Pour une description plus détaillée de l'organisation de la production agricole domestique, je renvoie le lecteur au chapitre I.

époque et dans cette situation précise, les acteurs n'auraient pas eu d'autre choix que de produire leur propre nourriture afin de pouvoir se nourrir. Comme le rappelle Pallot et Nefedova :

«The initial 'take' on post-communist household production was to theorize it as an adaptive response to the collapse of communism and the economic shocks of the market transition.[...] Framing the discussion in the more general exploration of post-communism's winners and losers, the argument was that people cast onto the margins of society as a result of the job losses, cutbacks in social benefits, wage arrears, and price hikes of the early 1990s had to produce their own food in order to survive. Personal food production was a form of self-help, or a survival strategy, engaged in by the new poor and it was a symptom of their economic distress » (Pallot & Nefedova, 2007, p. 33).

Cette appréhension des pratiques agricoles domestiques comme des « stratégies de survie » se place dans le cadre plus large de l'examen du processus de *refoulement vers la sphère domestique* décrit dans le chapitre III. Une compréhension similaire de ces pratiques se trouve sous la plume de Martine Mespoulet dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Les russes de Gorbatchev à Poutine* (2005).

« Le diagnostic du devenir incertain de la population russe s'avère sombre. Il en est de même du constat dressé par Martine Mespoulet à propos des différences sociales accrues et des stratégies de survie et d'adaptation élaborées par les individus et les familles. Dans un pays où les trois quarts de la population perçoivent des revenus bas, où la pauvreté frappe de nombreux enfants et leurs mères vivant seules, où les perdants des réformes, notamment à la campagne, se comptent par millions, il était difficile de minimiser les effets sociaux négatifs du changement de système économique » (Maurel, 2005, p. 209).

Comme l'ont montré les développements précédents, les catégories analytiques utilisées pour penser le monde social russe des années 1990 ne s'appliquent pas automatiquement à la période contemporaine. A la situation de crise économique et sociale a succédé une période de normalisation (Dufy, 2010 ; Sapir, 2012). Le processus de refoulement vers le monde domestique s'est transformé en processus de privatisation. Dans ce nouveau contexte qu'il est permis de qualifier de socialement plus apaisé et d'économiquement plus favorable, comment comprendre la permanence d'un choix en faveur de la production agricole domestique ?

La thèse qui sera défendue au cours de ce chapitre est que le choix en faveur de la production agricole domestique ne peut plus être réduit à la mise en place d'une *stratégie de survie*, mais qu'il faut comprendre celui-ci comme étant le symbole de la mise en place par les acteurs d'une *logique de la prévoyance*.

Un premier développement permettra de revenir sur les justifications économiques mises en avant par les acteurs afin d'expliquer leur préférence pour la production agricole domestique. Il apparaîtra qu'ils mettent en avant deux facteurs explicatifs de leur choix : l'étroitesse des revenus et le niveau élevé des prix. Dans un second temps, sera posée la question de la rentabilité de la production agricole domestique et des outils à partir desquels elle peut être mesurée. Il s'agira alors de montrer que la spécificité de la production agricole domestique rend difficile toute mesure de sa rentabilité. Dans un troisième temps, en conservant l'interprétation de la rentabilité comme vraisemblable, une nouvelle définition de celle-ci sera développée, en s'appuyant sur la notion de prévoyance.

I / LE POTAGER COMME RÉPONSE À UNE CONTRAINTE ÉCONOMIQUE

A – Les contraintes économiques

Lorsque les individus habitant à la campagne sont interrogés sur les raisons qu'ils ont de cultiver un jardin, d'élever des bêtes, l'explication spontanément formulée est celle de la nécessité économique. Le développement des pratiques agricoles domestiques est mis en relation dans un premier temps avec les contraintes budgétaires dans lesquelles sont placées les familles rencontrées. Bien que les salaires et les pensions soient aujourd'hui régulièrement payés, ceux-ci demeurent bas. Néanmoins, les difficultés financières font toujours partie des principaux problèmes soulevés par les interlocuteurs lors des discussions sur les conditions de vie au village.

« Père Jean - Seulement les choses pourraient être différentes, si seulement, dans le village... le village pourrait se développer si seulement les gens avaient de l'argent. Mais comme les gens perçoivent peu d'argent.

Moi - Et ici, combien d'argent perçoivent-ils ?

Père Jean - Peu [mot souligné par son intonation particulière], quelque chose comme....

Moi - En moyenne combien à peu près ?

Père Jean - A peu près 30.000 roubles (750 euros), c'est ce que peut percevoir une personne, c'est ... non mais c'est le maximum [eto potolok (ето потолок)], c'est le plus important salaire que l'on puisse percevoir. C'est pour les personnes qui s'occupent de l'organisation ou de

choses comme ça. Mais pour les personnes qui s'occupent des machines, dans ce cas-là, les salaires sont de 10.000, 12.000 roubles (250 à 300 euros). Voilà quel salaire ils ont. Et après, il faut encore qu'ils payent pour l'appartement, les gens qui vivent dans les appartements là-bas [le Père Jean fait référence aux personnes qui habitent dans les blocs situés dans le bourg d'Indoustrïa]. Pour les appartements, les gens là-bas payent 4000 roubles (100 euros) tous les mois, alors l'argent s'envole et il reste 6000 roubles (150 euros) pour la vie de tous les jours »[Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

Le taux de pauvreté est deux fois plus important au sein des espaces ruraux qu'en milieu urbain. En 2009, encore près de 20% de la population vivait en dessous du seuil de pauvreté. Le taux de chômage s'élève à 14,35 % de la population active rurale alors que celui-ci est de 7% dans le cas des populations actives urbaines, le taux de chômage en Russie étant de 8,75%. De plus, il faut rappeler que le salaire moyen dans le secteur agricole est deux fois plus faible que le salaire moyen global (de l'ensemble des secteurs confondus)¹⁵².

« En premier lieu, tentons d'estimer l'ampleur des facteurs de pauvreté des ménages, indépendamment de leur niveau de bien-être matériel. Le premier facteur est indéniablement un bas salaire. L'agriculture se distingue de ce point de vue puisque le fait d'y occuper un emploi augmente sensiblement le risque de pauvreté : en termes de ressources disponibles. 42% des ménages actifs y relèvent de la catégorie des pauvres, que l'un des membres du foyer ou tous soient employés dans une exploitation agricole » (Ovtcharova, 2006, p. 48).

B – Faire son potager pour manger quotidiennement

Pacha est ouvrier agricole dans l'exploitation de son village ; son épouse est aide cuisinière à la cantine de l'école maternelle. Ils ont deux enfants qui ont moins de dix ans. Le budget du couple est d'environ 16.000 roubles (400 euros). Le seuil de pauvreté en 2013 est de 7306 roubles (182,65 euros) par mois et par personne. En utilisant la méthode de calcul du niveau de vie à partir de l'échelle d'équivalence dite de l'OCDE modifiée, il est possible de définir le niveau de vie correspondant au seuil de pauvreté pour l'année 2013 pour une famille composée d'un couple avec deux enfants de moins de 14 ans. Ainsi, en 2013 le niveau de vie correspondant au seuil de pauvreté pour un couple avec deux enfants de moins de 14 ans est de 15342.6 roubles (383,56 euros) par mois. Avec un budget d'environ 16000 roubles (400 euros), la famille de Pacha est juste au-dessus du seuil de pauvreté. J'ai rencontré Pacha, en avril 2013, devant chez lui, alors qu'il était entrain de réparer son portail métallique. Lorsque je lui ai demandé s'il avait un jardin, il a répondu :

¹⁵² Federal'naia sloujba gosoudapstvehoy statistiki

« Oui là-bas, il y a mon jardin. On fait pousser des pommes de terre, nos pommes de terre. Comment voulez-vous vivre sans pommes de terre ? Alors nous plantons nos pommes de terre et comme ça on peut vivre. L'été, on a le jardin, nos propres tomates... au magasin ce n'est pas possible d'acheter des produits. Vous avez vu les prix là-bas ? [Pacha me fait un signe de la main pour me dire que les prix n'arrêtent pas de monter] » [Pacha, Jouravna, avril 2013].

Pour Pacha, avoir un potager, c'est avant tout avoir de quoi manger, c'est produire afin de se nourrir. La production domestique apparaît ici dans sa fonction première qui est de fournir des ressources pour subvenir aux besoins fondamentaux de sa famille : « Alors, nous plantons nos pommes de terre et comme ça on peut vivre ».

Dans le cas de Pacha et des autres personnes rencontrées, faire son potager, élever des bêtes c'est d'abord la condition leur permettant d'avoir accès à des aliments, dans la mesure où la faiblesse du pouvoir d'achat des ménages ne leur donne pas la possibilité d'acheter les produits dans les magasins. Dans un entretien effectué dans un autre village avec Sacha, dont l'activité domestique principale était centrée sur l'élevage de moutons, celui-ci a évoqué la nécessité de sa production domestique pour la subsistance de sa famille. Sacha a notamment déclaré :

« Je reçois une pension de 7000 roubles (175 euros). Comment est-ce que je peux faire ? J'ai six personnes, six enfants. Ils payent [les services sociaux] 6000 roubles (150 euros) pour les enfants par mois. Il est heureux que nous ayons notre propre viande. [...] Déjà, pour nous, si je n'élevais pas les moutons, nous sommes six personnes et nous serions affamés. Tu meurs !!! Tu ne peux rien faire, rien du tout » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

Dans une discussion collective, enregistrée devant le magasin du village de Zhokovo, portant sur les conditions de vie dans le village, la notion de nécessité économique est au cœur du débat :

« - Ils perçoivent, ils sont payés 7000, 8000 roubles (175 euros et 200 euros). C'était quand je travaillais à la ferme ici. 5000, à 5000 roubles (125 euros), tu vas une fois à Zaraysk, tu achètes des produits mais pour un mois cela ne suffit pas 5000 dans tous les ... cas... 5000...
- Ils [les employeurs] savent ce que c'est 5000 roubles, et que dans tous les cas, cela ne suffit pas
- Ils [les employeurs] c'est ce qu'ils leur donnent [aux travailleurs], 5000 roubles !!!
- Si tu vas au magasin par exemple, quand tu rentres avec 1000 roubles (25 euros), alors tu peux...
- Tu as de quoi manger pour un soir, tu peux simplement nourrir ta famille pendant une journée
- Oui, si en plus tu as deux enfants, alors là...
- Cela ne suffit même pas pour une personne 5000 roubles, 5000 roubles ce n'est rien.
- Et si, et si tu dois acheter de la viande !!!
- Ensuite il te faut payer l'appartement !!!
[...]

- Et il ne reste rien, des kopecks !!!
 - Rien du tout, il te reste rien du tout
 - Rien, si on fait pousser ses pommes de terre alors on a de quoi manger.
 - Oui il faut planter ses propres pommes de terre sinon c'est impossible. Il faut avoir un jardin, faire pousser des pommes de terre, des cornichons, des tomates, du chou, des carottes... »
- [Discussion collective, Jokovo, avril 2013].

Ces différents extraits de discussions montrent d'un côté le poids des contraintes économiques dans le recours à la production domestique et d'un autre côté la perception d'un décalage entre les salaires qui sont versés et le prix des produits dans les magasins. L'élément qui est mis en avant par les acteurs pour expliquer le recours à la production agricole domestique, ce n'est pas uniquement la faiblesse des salaires mais c'est aussi le niveau élevé des prix des produits alimentaires dans les magasins. Les acteurs sont persuadés que suite aux transformations économiques induites par la chute de l'URSS, un désajustement a été observé entre les salaires versés et les prix proposés. Cet élément est particulièrement visible dans le discours du Père Jean, lorsqu'il revient sur la différence entre les salaires proposés pendant l'époque soviétique et ceux qui sont versés maintenant (l'entretien a eu lieu en 2013) :

« Père Jean – [Parlant des problèmes rencontrés par les habitants du village] Les hommes, ils, comment dire, ce qui s'est passé, c'est que quand la perestroïka est passée, quand la pérestroïka est arrivée, pour eux les hommes, il n'était plus intéressant de travailler.

Moi – Comment ça plus intéressant ?

Père Jean – Le salaire était très faible.

Moi – Il était plus faible que pendant la période soviétique.

Père Jean – En chiffres il est plus important, avant il était plus faible. Mais avant, tous les prix étaient différents. Comme vous le savez, par exemple, prenons par exemple... Nous, quand l'URSS était là, mon père est parti en mission, il est parti travailler en mission en Mongolie. Il fut envoyé en Mongolie. Moi aussi, je suis parti, ma mère, ma sœur. Nous étions jeunes alors. Ma mère travaillait à l'ambassade, dans notre ambassade, elle travaillait. Elle travaillait comme femme de ménage. Mon père travaillait toujours comme menuisier. Maman pour son travail à l'ambassade elle percevait comme salaire 35 dollars, 35 dollars, 35 dollars par mois, par mois.

Moi – Quand est-ce que c'était ?

Père Jean – C'était il y a maintenant plus de 20 ans. Qui est-ce qui voudrait travailler tout un mois pour 35 dollars aujourd'hui !!! C'est pour ça que je dis, avant les prix étaient tellement bas que tu pouvais travailler pour 35 dollars.

Moi – Et il était possible de vivre avec 35 dollars par mois ?

Père Jean – Oui, c'était possible, c'était possible.

Moi – Pourquoi était-ce possible avant et n'est-ce plus possible maintenant ?

Père Jean – Parce que les prix ont changé. Les prix ont changé. Comment dire, ce qui s'est passé c'est que les prix n'ont plus rien à voir avec les salaires. Si avant on pouvait acheter quelque chose, aujourd'hui tu ne peux plus rien acheter. Ce sont les prix qui ont augmenté, l'inflation » [Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

Face à ces contraintes – faiblesse des revenus et augmentation des prix –, le rôle de la production agricole domestique devient celui de l’approvisionnement de la famille en produits alimentaires qui lui permettent d’être en mesure de subvenir à ses besoins. Faire son potager, planter ses pommes de terre, élever ses bêtes peut être interprété, dans un premier temps, comme une *stratégie de survie* mise en place par les individus à la fois, face aux difficultés de la vie quotidienne et en particulier face à la faiblesse de leur salaire, au montant important des charges qu’ils doivent régler tous les mois, et aux prix élevés des aliments dans les magasins. Ce lien entre faiblesse du niveau de vie et utilisation du lopin de terre, se retrouve dans les conclusions de l’étude menée par Aleksander Petrikov, ancien directeur de l’Institut d’Etudes Agraires de Moscou :

« Today, at low end of the income scale, the very poorest households depend upon their private plot as their basic source of food. The Director of the Agrarian Institute in Moscow, Aleksandr Petrikov, has estimated this stratum to consist of about 33 percent of rural households. The bulk of households with private plots, about 55 percent, consume some of their plot production and they sell some, thereby providing non-monetary income and supplementing the household’s monetary income. A third group, a minority of about 12 percent, are commercially oriented and sell their production as the basic component of household income » (Petrikov, 2007)¹⁵³.

II / LA DIFFICILE MESURE DE LA RENTABILITE DE LA PRODUCTION AGRICOLE DOMESTIQUE

S'en sortir, pour reprendre l'expression utilisée par Ioura à la fin de la visite de son jardin (« Avec ça, plus mon travail, on a assez, on a de quoi s'en sortir ») c'est donc pouvoir, à travers le recours à la production domestique, pallier l'insuffisance des revenus et les prix élevés des produits vendus dans les magasins. Dans ce cas-là, la production agricole domestique peut être appréhendée d'une part comme une ressource permettant de pourvoir la famille en fruits, en légumes et en viande afin d'assurer sa subsistance et d'autre part comme une ressource qui est *rentable*. Une première série de questions émerge alors. Cette production est-elle vraiment rentable ? Est-il, comme les acteurs le rappellent, plus avantageux pour les ménages de produire leurs propres aliments que de les acheter dans les

¹⁵³ Cet extrait a été cité par Wegren (2008, pp. 6-7).

magasins ? Si, pour les individus, la rentabilité de la production agricole domestique ne semble pas être remise en cause, que révèle une analyse plus fine de cette question ?

Pour répondre à ces questions, il faut, dans un premier temps, rappeler que la production agricole domestique n'est pas simplement une ressource pour les acteurs mais qu'elle représente aussi pour eux une dépense. En effet, cette source d'approvisionnement a un coût : acheter des engrais, se procurer des semences, obtenir des matériaux nécessaires à la construction d'une serre, acquérir des outils de production... Le temps passé à travailler dans le potager peut lui-même être considéré dans ce registre. La question qui se pose alors est celle de la rentabilité effective pour les individus de la production agricole domestique. En d'autres termes, ont-ils « intérêt à cultiver leurs jardins plutôt qu'à acheter les fruits et les légumes qu'ils consomment? » (Hervouet, 2007, p. 29). Pour analyser la rentabilité de la production agricole domestique, un appui peut être trouvé dans les travaux de Florence Weber sur les jardins potagers en France, et dans l'étude de Ronan Hervouet consacré aux potagers en Biélorussie. Le calcul de la rentabilité ou non de la production agricole domestique implique de pouvoir valoriser les produits issus de cette production. Le but est de pouvoir comparer la valeur (le coût) de la production domestique à la valeur (le prix) des produits vendus dans les magasins. Florence Weber, présente deux méthodes qui peuvent être développées maintenant : le modèle de l'*autoconsommation* et celui de l'*autoproduction* (Weber, 1996).

A – L'autoconsommation

La première approche considère la production agricole domestique comme relevant de l'autoconsommation. Au sein de cette approche, les aliments produits sont appréhendés comme étant des biens que l'on n'a pas besoin d'acheter c'est-à-dire comme un « *manque à dépenser* » et ce dernier peut « *être valorisé au prix de la consommation marchande évitée (prix du substitut marchand)* » (Weber, 1996, p. 7). Pour calculer le montant économisé, il faut multiplier les quantités produites par le prix de son substitut marchand. Pour cela, il est nécessaire de connaître à la fois la somme des quantités produites et le prix du produit équivalent en magasin, c'est-à-dire la valeur du substitut marchand. De plus, afin de comparer le prix du produit et le prix de son substitut marchand, il est nécessaire que leurs quantités respectives soient exprimées dans la même mesure. Se pose alors une première question : les

mesures servant à quantifier les produits sont-elles les mêmes dans le cas des biens issus de la production agricole domestique et dans celui des biens vendus en magasin ?

Les observations effectuées au cours de mes enquêtes de terrain montrent que les acteurs ont recours à plusieurs types de mesure pour quantifier les biens qui sont produits. J'ai pu relever trois types de mesure : le sac (мешок¹⁵⁴), tout d'abord principalement utilisé pour les pommes de terre et les choux ; le seau (ведро¹⁵⁵) ensuite, utilisé invariablement pour toutes les productions solides (carottes, oignons, betteraves...) ; le bocal (банка¹⁵⁶) enfin principalement utilisé pour stocker les produits alimentaires transformés comme par exemple les concombres, les champignons, les tomates, les confitures, les aubergines, le miel... La même pluralité d'unités de mesure apparaît dans les observations effectuées par Ronan Hervouet au sein des potagers en Biélorussie, lorsqu'il explique qu'« il est [...] difficile d'apprécier avec précision les quantités récoltées à la datcha. Les unités de mesure ne sont pas standardisées : on parle en bocaux (pour les concombres et tomates), en sacs (pour les pommes de terre) ou en seaux (pour les cerises, prunes et champignons) » (Hervouet, 2007, p.29). On peut ajouter à ces différentes unités de mesure la bouteille (бутылка¹⁵⁷) pour l'achat de produits liquides comme le lait, ou le *samagon*. Au cours des différentes entrevues avec Kolia et Natalia, j'ai eu l'occasion de leur acheter à plusieurs reprises du lait et d'observer aussi des transactions avec d'autres clients. L'achat de lait se faisait à la bouteille. Le prix demandé, était de 80 roubles (2 euros) par bouteille et les clients devaient revenir avec leur bouteille à chaque fois. Dans ce cas précis, il est intéressant de noter que les bouteilles n'avaient pas toutes la même taille et donc la même contenance, bien que le prix restât le même, 80 roubles. Néanmoins, il ne fallait pas que la bouteille dépassât trop la taille moyenne habituelle – mesurant environ un litre – sinon le prix s'en trouvait transformé.

A l'opposé de ces pratiques, dans les magasins les mesures sont standardisées. On y parle en kilogrammes ou en litres. Aussi, puisqu'il n'y a pas de convention partagée sur la mesure des produits, entre ceux qui sont issus de la production agricole domestique et ceux qui sont vendus en magasin, il est difficile de pouvoir calculer dans un premier temps des quantités équivalentes – combien de kilogrammes de pommes de terre ont été produits ;

¹⁵⁴ *mechok*

¹⁵⁵ *Vedro*

¹⁵⁶ *Banka*

¹⁵⁷ *Boutylka*

combien de kilogrammes de concombres ont été récoltés – et dans un deuxième temps la valeur de la production au prix du marché.

La deuxième difficulté vient du manque de stabilité des prix des produits dans les magasins. Bien que l'inflation ne soit pas aussi forte que pendant la période de crise des années 90, celle-ci demeure importante, et atteint 6.8% en 2013. Au cours de la première décennie des années 2000, elle était en moyenne de 10%. A l'inflation, il faut ajouter des pratiques de prix spécifiques à certains magasins. Le père Andreï¹⁵⁸ m'a rapporté le cas d'un gérant de magasin, qui ne pratiquait pas les mêmes prix pendant la saison des datchas, de mai à septembre et pendant le reste de l'année. La justification donnée par le gérant était que les individus venant séjourner ici l'été étaient des *москвичи*¹⁵⁹ – des *Moscovites* – et que ceux-ci étaient riches, donc qu'ils pouvaient payer et lui se permettre d'augmenter les prix de ses produits. Ainsi, en raison des problèmes de standardisation des mesures dues à des conventions de calcul différentes et à l'instabilité des prix, le calcul de la rentabilité de la production domestique par la méthode du « manque à dépenser » est difficile à mettre en place.

B – Le modèle de l'autoproduction

La seconde méthode permettant de mesurer la valeur de la production agricole domestique consiste à considérer que les biens (fruits et légumes, viande, miel...) sont *autoproduits* par le groupe domestique. Dans la lignée des travaux de Gary Becker (1965), le ménage est alors comparé à une « *pseudo-firme* ». La production des biens imposant à la fois des facteurs de production et des consommations intermédiaires, la valorisation passe par le calcul des coûts de production. Le calcul du coût des facteurs de production et des consommations intermédiaires nécessaire au processus de production est réalisable. On peut en effet, sans grande difficulté savoir combien de litres d'eau sont utilisés pour la production, combien de semences sont achetées, combien d'outils sont nécessaires. Néanmoins, il peut y avoir des complications dans certains cas. Comment comptabiliser le coût de l'utilisation d'un motoculteur lorsque celui-ci sert à la fois de machine à labourer (outil de production) mais aussi de moyen de locomotion pour la famille. Comment comptabiliser le coût d'achat des

¹⁵⁸ J'ai rencontré le Père Andreï, par l'intermédiaire du Père Jean. Il est le pope d'une des églises de Kolomna.

¹⁵⁹ *Mockvitchi*

semences lorsque celles-ci ne passent pas par le marché mais par des échanges qui peuvent être dans certains cas des échanges marchands (monétaires ou trocs), des échanges non marchands, ou des dons ? L'exemple des semences données par le Père Jean dans le cadre de la messe peut être cité ici.

La seconde difficulté de cette méthode tient à la valorisation du *temps* passé par les acteurs à travailler dans le jardin, c'est-à-dire à la prise en compte des coûts salariaux. Deux méthodes peuvent être utilisées pour calculer la valeur du temps consacré au travail domestique. La première méthode consiste à calculer les coûts salariaux au prix du substitut marchand du travail. Il s'agit alors de mesurer le coût du travail domestique à l'aune du coût du travail, si celui-ci était effectué par un professionnel. L'absence d'emploi de jardinier professionnel dans le monde rural russe rend difficile cette mesure. De plus, comme cela a été montré au long de ce travail, la prise en charge des activités agricoles domestiques ne se limite pas simplement à des activités liées à la culture du potager ou à l'élevage des bêtes. La description du travail des hommes dans la maisonnée a notamment permis de montrer que ceux-ci devaient non seulement participer aux activités de production, mais aussi être en mesure de réparer les machines, savoir où récupérer des pièces, être capables de bricoler, être aptes à s'arranger avec les autorités et avoir la capacité de tirer parti des bonnes affaires qui se présentaient. Si le coût du travail dans le cadre des activités de réparation mécanique peut être valorisé au prix de son substitut marchand, comment faire ce calcul dans le cas des pratiques plus ou moins légales de récupération de produits ou encore de versement de *взятки*¹⁶⁰ – pots de vin ?

La seconde méthode consiste à calculer le coût d'opportunité du travail. Dans ce cas-là le coût du travail domestique est évalué en considération de la valeur du travail « perdu » que la personne aurait pu effectuer dans son activité professionnelle. L'idée est de calculer « un manque à gagner », c'est-à-dire de calculer combien une personne aurait pu gagner en plus, si elle avait utilisé le temps passé à travailler dans son potager, à travailler professionnellement. Dans le cas étudié ici, cette méthode semble difficile à mettre en place. Comment calculer le « manque à gagner » d'individus qui sont au chômage ou à la retraite ? Comment calculer le coût d'opportunité dans le cas des enfants de Sacha, qui passent quotidiennement deux heures à sortir les moutons à leur retour de l'école ? La question se pose aussi pour les femmes qui

¹⁶⁰ *Vzjatki*

sont *domokhoziayka* (femmes au foyer) et qui n'ont jamais exercé d'activité professionnelle : comment dans leur cas calculer ce qu'elles auraient pu gagner en plus, en allant travailler ?

C – La question de la non-substituabilité des biens produits.

Les dernières difficultés posées par le calcul économique de la rentabilité de la production agricole domestique viennent des notions de substituabilité et d'approvisionnement. La méthode du calcul de la rentabilité par l'analyse de la production agricole domestique soit comme une autoconsommation, soit comme une autoproduction, part de deux prémisses. Elle prend comme hypothèse de départ d'une part que les biens issus de la production agricole domestique sont équivalents et substituables à ceux qui sont vendus dans les magasins, et d'autre part que les individus ont effectivement la possibilité matérielle de choisir et de pouvoir réellement se procurer ces biens.

Le premier présupposé doit tout d'abord être examiné. La substituabilité des biens auto-produits et des biens vendus est basée sur leur équivalence. Or, pour les individus, les aliments issus de la production domestique et les aliments achetés dans les magasins ressortent de deux catégories de biens différents. Les *nokoupnie prodoukty* c'est-à-dire les produits achetés et les *domachnie prodoukty*, qui sont les « produits maison ». La différence entre les deux tient principalement au déroulement du processus de production. Les acteurs font une différence entre les produits qu'ils produisent eux-mêmes, chez eux, et avec un recours minimum aux moyens mécaniques et aux produits chimiques. A l'opposé, les produits achetés dans les magasins sont souvent suspectés d'être de mauvaise qualité, de venir de l'étranger, et d'être « mal » produits.

« Nous faisons tout nous-mêmes, les produits sont trop chers et ils ne sont pas bons. Avant, on produisait le meilleur saucisson, maintenant il n'y a que des produits chinois et ils ne sont pas bons. Alors on n'achète que le strict minimum, le reste on le fait nous-mêmes » [Entretien avec Dima et Macha, Tcherebaievo, juillet 2010].

Ce jugement est lié, en particulier, à l'utilisation abondante de produits chimiques dans les exploitations agricoles comme la rapporte le Père Jean à propos de la culture des pommes de terre :

« Les pommes de terres, pourquoi les pommes de terre parce que les pommes de terre nous les cultivons simplement, nous ne les vendons pas, nous ne mettons pas de produits, d'engrais ou

de pesticides dessus, nous les ramassons à la main. Alors que là-bas au sovkhoze, ils mettent des produits sur les pommes de terre. C'est pour ça que nous ne les prenons pas. Chaque fois ils mettent beaucoup de produits chimiques, alors nous n'en prenons pas » [Entretien avec le Père Jean, Chkin', 26 mai 2013].

Une idée similaire peut être relevée dans les paroles prononcées par Ioura et Irma :

« Ioura - Pour ce qui est des pommes de terre, des légumes, nous faisons tout, nous-mêmes. Nous savons que, là, dans nos produits, il n'y a rien d'ajouté, pas de produits [chimiques], rien de tout ça !!!

Moi - Dans les magasins, ce n'est pas possible d'acheter de tels produits ?

Ioura - Dans les magasins, les produits ont beaucoup de nitrate. On a un humoriste Винакур (Vinakour). Vous connaissez Винакур ?

Moi - Non,

Ioura - Voilà. Il raconte : 'Tu prends quoi comme fraises? Celles qui sont très rouges et où il n'y a pas du tout de tâches ou de moisissure, ou bien celles que vendent les babouchkas dans lesquelles il y a des vers ?' Il répond : 'Je prends bien sûr celles avec les vers qui sont vendues par les babouchkas'. Et il lui demande 'Pourquoi les autres sont plus jolies ?'. Et il répond : 'Si les vers les mangent, alors moi je le peux aussi. Mais celles que ne mangent pas les vers, elles sont déjà...'

Irma – Tous les produits que vous achetez au magasin, vous avez besoin de beaucoup les nettoyer, beaucoup

Ioura – Beaucoup, beaucoup » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', 11 mars 2013].

Le deuxième présupposé sur lequel repose le calcul de la rentabilité économique est celui de la possibilité pour les individus de pouvoir effectivement se procurer les produits. La fermeture des exploitations agricoles ainsi que l'exode rural ont conduit à la fermeture de nombreux magasins *prodoukty* au cœur des villages. Au cours de l'enquête, je me suis rendu dans plus d'une trentaine de villages. Dans un peu plus de 60% des cas, les *prodoukty* ont fermé leurs portes ces vingt dernières années. Dans les autres villages, les *prodoukty* ont été remplacés par des voitures qui passaient une fois par semaine.

« - Est ce qu'il y a un magasin ici dans le village ?

- Magasin. Il y a une voiture qui vient une fois par semaine de la ville de Zaraysk » [Discussion informelle avec Victor, 2 février 2013].

Dans certains villages, les bus ne fonctionnaient pas l'hiver. Dans d'autres cas, ils s'arrêtaient simplement le long de la route principale ou à un croisement. De plus, il faut ajouter que la majorité des personnes rencontrées au cours de l'enquête sont privées de moyens de locomotion. La photo n° 16 représente une *babouchka* rencontrée en février 2013 sur la route et se rendant à un arrêt de bus situé à deux kilomètres de son village. De là, elle se rendait au

village voisin de *Biorki* pour y faire ses courses. Lorsque je lui ai demandé s'il y avait un magasin dans son village, elle a répondu :

« Non il n'y en a plus, fiston. Tu dois aller vers là-bas, prendre le bus et aller jusqu'au prochain village. Il n'y a plus personne qui habite ici, pourquoi veux-tu qu'il y ait un magasin ? »
[Discussion informelle avec une *babouchka*, février 2013, Toumenskoe]



Photo n°16 : Babouchka se rendant à pied du village de *Tumenskoe* à un arrêt de bus pour aller faire ses courses, suite à la fermeture du magasin de son village, février 2013, *Туменское*, (Toumenskoe), Russie, photo argentique.

III / LA RENTABILITE REVISITEE

L'analyse de la rentabilité de la production agricole domestique montre que celle-ci est difficile à mesurer. Le modèle de l'autoconsommation permettant de calculer un « manque à dépenser » qui serait valorisé au prix du substitut se heurte d'une part à la pluralité des outils de mesure en usage, et à leur absence de standardisation ; il est d'autre part remis en cause par l'instabilité chronique des prix. Le modèle de l'autoproduction considérant la famille productrice comme une « pseudo-firme » se confronte dans un premier temps à la difficulté de valoriser les coûts liés à l'utilisation des facteurs de production. La principale difficulté tient à la valorisation des coûts salariaux. Les méthodes reposant sur le coût usuel ou sur le coût d'opportunité, ne permettent pas une mesure du coût effectif du travail.

Face à ces difficultés à appréhender le sens de la rentabilité de la production agricole domestique à travers les outils de l'analyse économique, je propose malgré tout de conserver l'interprétation *indigène* de la rentabilité de la production agricole domestique comme vraisemblable. J'entends, néanmoins, la reformuler. En considérant que le comportement économique des acteurs n'est pas irrationnel, je vais chercher à reconstruire la rationalité des actions mises en place par les individus et ainsi à décrire ce qui peut être caractérisé comme une *rentabilité pratique* de la production agricole domestique¹⁶¹.

A – Avoir recours à la production agricole domestique c'est se prémunir contre l'à venir

J'ai montré dans un premier temps que les personnes interrogées justifiaient le recours à la production agricole domestique en mettant en avant la question de la nécessité, celle-ci s'expliquant à la fois par la faiblesse des revenus et par le prix élevé des biens alimentaires. A partir de là, j'ai pu appréhender la production agricole domestique comme constituant un « contre handicap » (Grignon, 1980, pp. 537-538) face à des contraintes budgétaires trop fortes. Je propose maintenant de poursuivre l'analyse des justifications exposées par les individus. L'étude des données empiriques recueillies sur le terrain montre qu'il existe au centre des discours de justification des acteurs, une prise en compte importante du *temps* et en particulier de l'avenir.

¹⁶¹ Je fais ici référence à la distinction entre rationalité épistémologique (ou d'explication) et rationalité pratique (ou de l'action) présentée par Granger dans son article portant sur les trois formes de rationalité économique (Granger, 1995, pp. 567-580).

L'analyse de ces données montre dans un premier temps que le recours à la production agricole domestique est perçu comme rentable par les individus non pas immédiatement comme production de substitution mais dans une forme de rentabilité à long terme. Pour les individus rencontrés, faire son potager, avoir des bêtes, faire des bocaux, ce n'est pas uniquement pouvoir approvisionner en produits alimentaires la famille dans le temps présent, mais c'est aussi et surtout avoir la capacité de se prémunir contre les difficultés qui pourraient survenir dans le futur. Cette construction d'une garantie contre le futur se matérialise dans le processus de mise en réserve. Les bocaux, les fruits, les légumes mis de côté et conservés dans les caves pour une consommation ultérieure sont « la garantie palpable de [leur propre] sécurité » (Bourdieu, 1977, p. 19) c'est-à-dire la garantie « que l'on aura toujours à manger » et qu'on pourra passer l'hiver. « Il faut tout préparer, préparer tout pour l'hiver, faire son jardin ». L'incertitude relative au déroulement de l'avenir ne se limite pas simplement à l'inquiétude liée au fait de pouvoir *passer l'hiver*, mais elle renvoie aussi dans le discours des acteurs à un sentiment plus général lié à l'instabilité de la société russe. Au cours d'une discussion avec le Père Jean, ce dernier a mis en relation les différentes transformations législatives liées à la propriété de la terre, qui ont eu lieu au cours du XXème siècle, afin de justifier le recours à la production agricole domestique. Il a terminé son explication par une interrogation sur l'avenir et en particulier sur la stabilité des lois. La question de la stabilité est revenue aussi à plusieurs reprises dans l'enquête, pour distinguer la période soviétique de la période contemporaine. La période soviétique est caractérisée par une période de stabilité, la période post-soviétique par l'incertitude.

« Ioura – D'un côté, tout allait bien. D'un côté, comment dire... Tu travaillais pour 150 roubles et tu savais que tu pouvais acheter tout ce dont tu avais besoin pour pouvoir vivre pendant un mois. Les choses étaient stables, tout était stable » [Entretien avec Ioura et Irma, Chkin', mars 2013].

Face à cette incapacité à se projeter dans un avenir stable et sûr, la production agricole domestique sert de garantie aux acteurs. Cette idée peut être retrouvée dans le discours tenu par Kolia pour justifier l'achat de son motoculteur.

« -Nous avons acheté un motoculteur, mais maintenant, combien est-ce qu'il faut que l'on paye pour lui!
- Combien l'avez-vous acheté?
- 27.000 roubles (675 euros) [Silence]
- Vous avez fait un crédit pour l'acheter?

- Oui, nous avons fait un crédit, [Silence], mais Glenn, c'est dur pour nous... [Silence gêné, puis il reprend la parole plus doucement et continue], mais grâce à lui, nous avons à manger dans tous les cas » [Entretien avec Kolia, Letounovo, juillet 2014].

Comme le montre l'exemple de Kolia et de l'achat du motoculteur, ce qui compte n'est pas la rentabilité immédiate : le prix du motoculteur est élevé par rapport au revenu du couple. Kolia et Natalia perçoivent comme revenu fixe mensuel 7000 roubles (175 euros) correspondant à la pension de Natalia. Le remboursement du motoculteur est étalé sur trois ans et ils doivent rembourser environ mille roubles tous les mois en comptant les intérêts. Aussi, l'achat du motoculteur représente pour le couple un investissement important. Il est intéressant de voir comment Kolia et Natalia justifient cette acquisition. Dans un premier temps, la justification porte sur l'exécution des tâches liées à la production agricole domestique. Avant, ils travaillaient la terre à la main : « On peut s'occuper du jardin plus facilement, avant je bêchais moi-même, mais c'était difficile. Avec le motoculteur ça va mieux ». La deuxième justification tient à l'utilisation domestique du motoculteur. Comme le couple ne possède pas de voiture, Kolia a construit et installé une remorque avec un siège leur permettant de se déplacer « Comme ça nous pouvons nous promener ». Enfin la troisième justification déployée par Kolia et Natalia touche au rapport qu'ils entretiennent avec l'avenir. L'achat du motoculteur leur permet d'éloigner le spectre de la faim et ainsi de se protéger contre ce qui pourrait arriver. « C'est dur pour nous... [mais] nous avons à manger dans tous les cas ». C'est ainsi la garantie d'être capable d'assumer par eux-mêmes leur propre subsistance, c'est-à-dire de produire « ce dont on a besoin », « tout ce dont on a besoin ».

La rentabilité de la production agricole domestique peut être ainsi interprétée comme relevant de la mise en place d'une logique de la prévoyance. En effet, on retrouve dans les justifications exprimées par les acteurs afin d'expliquer leur comportement économique, la distinction opérée par Pierre Bourdieu entre *prévoyance* et *prévision* (Bourdieu, 1977, pp. 19-43). A travers le recours à la production agricole domestique, les populations précarisées du monde rural russe réalisent un acte de prévoyance mais ils ne font pas de prévision. Alors que la prévision nécessite une appréhension positive du futur, prévoir dans le sens de faire des prévisions c'est être capable d'agir sur le futur pour le transformer et de se projeter dans un avenir. L'exemple de comportement économique de prévision est l'investissement, c'est-à-dire un calcul sur le futur. A l'opposé, la prévoyance n'appréhende l'« à venir » qu'à partir de ce qui présent, elle s'inscrit directement « dans la situation elle-même » et dans les conditions matérielles d'existence des personnes. Il ne s'agit ni de se projeter dans un autre futur

possible, ni de le transformer mais de garantir la reproduction du temps présent. Ce comportement caractérisé par un souci de prévoyance est attesté par la *mise en réserve* en tant qu'elle représente un acte de reproduction du temps présent et non pas d'investissement dans l'avenir.

« Comme la raison scientifique, l'éthos précapitaliste s'efforce de s'assurer de l'avenir, mais par des voies toutes opposées. La prévision suppose reconnue la possibilité d'un autre possible capable de la contredire : l'hypothèse crée l'événement en tant que tel, c'est-à-dire comme démenti ou confirmation. Tout à l'opposé, la prudence du traditionalisme échappe aux démentis du monde. Elle ne forme pas l'ambition de prendre prise sur le futur, mais s'efforce seulement de lui offrir la moindre prise. [...] Menacée sans cesse dans son existence même, contrainte de dépenser toute son énergie à maintenir un équilibre périlleux avec le monde extérieur, cette société, hantée par le souci de durer, choisit de conserver pour se conserver plutôt que de se transformer pour transformer » (Bourdieu, 1977, p. 42).

Si dans le cas exposé par Pierre Bourdieu, l'impossibilité de faire des prévisions et donc la possibilité de seulement prévoir – dans le sens de *prévoyance* – repose sur un interdit culturel lié aux normes et aux valeurs traditionnelles, en particulier religieuses de la société Kabyle, dans le cas que j'étudie, la nécessité d'être prévoyant repose sur une incapacité à se représenter l'avenir induite par la trop grande incertitude qui entoure ce qui va advenir.

B – Le temps passé et les mythologies alimentaires

Pour expliquer leur recours à la production agricole domestique, les acteurs ne parlaient pas simplement de l'incertitude et de l'instabilité liées à l'*à venir*. Dans leur discours, ils parlaient aussi du passé. A travers leurs propos, ils mettaient souvent en scène leurs aïeux et la façon dont ils avaient fait face aux grands bouleversements qui avaient eu lieu au cours de l'histoire russe. Le cadre historique de ces histoires était généralement la Seconde Guerre mondiale et les années qui l'ont immédiatement suivie. Celles-ci avaient comme sujet les stratégies de survie mises en place par les personnes pour lutter contre leurs dramatiques conditions de vie à ces époques. Dans ces récits, les pratiques alimentaires et en particulier les pommes de terre occupaient souvent une place importante. Comme le note Nancy Ries dans son *ontologie des pommes de terre*, « lors des conversations portant sur les pommes de terres, les gens parlaient de la guerre » (Ries, 2008, p. 8) et ils racontaient la façon dont celles-ci les avaient sauvés.

« When elderly people talk about the war, they tell stories about food, which invariably means they talk about potato. In 1992, a retired scientist, Aleskandr, told me how he had been

evacuated by train from Leningrad with his mother and brother in 1941, to spend the war years in the Urals. This man declared that they would never have survived, were it not for his mother's pig-headed stubbornness when it came to potatoes: although she had never farmed or even gardened before, being an urbane intellectual, she single-handedly saved the three of them by claiming a small plot, obtaining and planting seed potatoes, and watching the garden round the clock as harvest time neared. 'Potato is all we ate,' he said, 'but it saved us' » (Ries, 2008, p.8-9).

Les récits entendus au cours du travail de terrain présentaient la même teneur, notamment lorsque les personnes racontaient comment leurs parents avaient été sauvés de la famine en allant fouiller, sous la neige, la terre gelée afin de pouvoir ramasser les pommes de terre qui n'avaient pas été récoltées avant la tombée de l'hiver. Nos interlocuteurs parlaient aussi de leur enfance et de leur mère et en particulier des situations où cette dernière quittait le domicile et partait pendant plusieurs jours à la recherche d'un *seau de pommes de terre*. Dans ces récits, les pommes de terre, et plus généralement le potager devenaient des symboles de la façon dont les personnes ont par le passé réussi à *s'en sortir* « Potato is all we ate,..., but it saved us » (Ries, 2008, pp. 8-9).

Ainsi, à travers ces pratiques, le passé rencontre le présent. Planter ses pommes de terre ce n'est plus simplement répondre à *d'élémentaires stimuli économiques*, mais c'est s'inscrire dans une tradition et s'appliquer à reproduire des pratiques qui par le passé ont permis aux personnes de pouvoir faire face.

Conclusion

Au cours de ce chapitre, je suis passé d'une analyse des acteurs prenant part à la production agricole domestique à une étude centrée sur les ressources qu'ils produisent. Cette substitution a permis de passer de l'analyse de la dimension sociale des pratiques agricoles domestiques à l'analyse de sa dimension économique. Une première série de questions a été exposée sur cette base. Comment les acteurs rencontrés justifiaient-ils économiquement leur recours à la production agricole domestique ? Quelles étaient les raisons économiques qui les poussaient à préférer les produits « fait maison » aux biens qu'ils pouvaient acheter en magasin ? J'ai ensuite montré que les acteurs justifiaient leurs actions en mettant en avant les contraintes économiques dans lesquelles ils sont plongés, d'une part la faiblesse des revenus et d'autre part l'inflation des prix à la consommation. Ainsi, ils présentaient leur recours à la

production agricole domestique comme étant un moyen de faire face à ces difficultés. Cette production peut alors dans un premier temps être comprise comme une *stratégie de survie*, un *contre handicap*, pour des personnes vivant en situation de précarité.

La mise en avant de cette première dimension m'a conduit à m'interroger sur la rentabilité pour les acteurs de la production agricole domestique. Est-il plus avantageux pour eux de produire à la maison que d'acheter des produits en magasin ? Comme, je l'ai montré la réponse n'est pas évidente. Bien que la rentabilité économique puisse être étudiée par l'intermédiaire de plusieurs modèles, celle-ci reste difficilement mesurable. Le modèle de l'autoconsommation présentant la production agricole domestique comme un « manque à dépenser » bute sur des problèmes de convention de calcul liés à la non-standardisation des outils de mesure. Le modèle de l'autoproduction qui perçoit la production agricole domestique comme un « manque à gagner » se heurte à des difficultés liées au calcul de la valeur du travail agricole domestique, à l'aune de son substitut marchand. Enfin, j'ai montré que le calcul de la rentabilité repose sur deux prémisses – la substituabilité des biens et leur disponibilité effective – qui ne sont pas vérifiées dans le cas du monde rural russe.

Face à la difficile mesure de la rentabilité *économique* de la production agricole domestique, j'ai cherché à définir une forme de rentabilité *pratique*. J'ai montré que celle-ci reposait sur la mise en place par les acteurs d'un comportement économique fondé sur la *logique de la prévoyance*. Pour les acteurs, la production agricole domestique est perçue comme rentable dans la mesure où par l'accumulation de biens qui sont à la fois *durables, physiques, et palpables*, elle leur permet de pouvoir faire face à l'incertitude du monde. Tout se passe comme si la stabilité des bœux servait de rempart à l'instabilité du temps.

Chapitre VIII / La production agricole domestique, une fenêtre ouverte sur l'économie de marché

Le chapitre précédent a fait apparaître que les pratiques agricoles domestiques n'avaient pas uniquement une dimension sociale, mais aussi une dimension économique. Il a alors été possible de définir celles-ci comme étant des activités collectives effectuées dans le cadre de la maisonnée et dont la finalité est la création de ressources. Une fois ces ressources produites, elles peuvent prendre plusieurs chemins : certaines seront consommées, plusieurs seront données et d'autres enfin seront échangées. Interrogeant le statut des biens issus de la production agricole domestique qui sont consommés dans le cadre de la maisonnée, j'ai mis en évidence que le lien entre production domestique et consommation pouvait être appréhendé à partir de deux logiques complémentaires. Dans un premier temps, ce lien peut être interprété comme résultant de la mise place d'une logique de la subsistance. Face aux contraintes économiques dans lesquelles elles sont placées, les maisonnées ont recours à la production agricole domestique afin d'assurer leur approvisionnement en nourriture. Mais, à cette logique se superpose une seconde, celle de *la prévoyance*. Produire à la maison, ce n'est plus seulement *faire* son potager pour manger quotidiennement ; c'est aussi et surtout se prémunir contre l'instabilité et l'incertitude liées à l'*à venir*.

Si une partie des ressources issues de la production agricole domestique est consommée, l'autre circule. Cette circulation peut se faire en premier lieu entre les personnes de la famille élargie, notamment entre les personnes du village, ou enfin avec des personnes extérieures au village. Les transactions provenant de la circulation des biens issus de la

production agricole domestique peuvent prendre plusieurs formes. Elles peuvent prendre la forme de dons et de contre-dons, d'échanges non-marchands, mais également la forme du troc puis celle de la vente. Dans le cadre de cette étude, je me concentrerai sur les transactions liées à la commercialisation des biens issus de la production agricole domestique et ces transactions seront considérées comme des échanges marchands¹⁶². Il faut ajouter ici que les transactions marchandes liées aux biens issus de la production agricole domestique, peuvent prendre place en différents endroits. Ces biens peuvent être vendus à *la maison*, mais aussi à l'extérieur du monde domestique, c'est-à-dire sur les places de marché situées dans les villes environnantes (Kannef, 2002) ou encore sur le bord des axes de communication. La présente analyse se concentrera sur l'étude des transactions de biens vendus à la maison.

Le choix de porter son attention sur les processus de commercialisation des biens issus de la production agricole domestique, a été guidé par la volonté d'interroger le rapport que les acteurs rencontrés au cours de mes enquêtes de terrain entretiennent avec l'économie de marché, et plus généralement, avec le développement de l'économie capitaliste en Russie, suite à la chute de l'URSS. Comment ont-ils perçu les changements économiques induits par la *grande transformation* de l'économie soviétique ? Comment les acteurs ont-ils intégré les nouveaux paramètres d'action induits par le développement de l'économie de marché ? Quelle relation peut-on établir entre le développement d'un côté de l'économie domestique et de l'autre celui de l'économie de marché ?

1 – Des objets, des hommes et des distinctions

Pour répondre à ces différentes questions, il faut dans un premier temps revenir sur la manière dont celles-ci ont été abordées au sein de la littérature soviétique et post-soviétique.

¹⁶² Les travaux d'Alain Testart permettent de distinguer les échanges marchands et les échanges non marchands selon les rapports qui prédominent au sein de la transaction. Si ce sont les « rapports entre les choses qui *commandent* la relation échangiste » (Testart, 2007, p. 145) on est dans un échange marchand. Si au contraire ce sont « les rapports personnels d'amitié qui *prédominent* dans la relation échangiste » (Testart, 2007, p. 145), alors on se situe dans un échange non marchand. L'exemple type d'échange non marchand est le *kula* observé chez les Trobriandais par Malinowski. On peut aussi prendre l'exemple de l'échange entre deux amis, dont l'un réussit à convaincre son ami de lui céder un objet, pour un certain prix (qui peut être un *prix d'ami*). Le trait caractéristique de cet échange est qu'il est « indissociable du rapport d'amitié qui existait entre nos deux protagonistes. Non pas seulement parce que cette amitié précédait l'échange ni parce que (en toute probabilité) elle lui survivrait, mais bien parce que la raison et la condition même de cette échange résidait dans cette amitié » (Testart, 2007, p. 133).

Trois grilles de lectures différentes permettent d'appréhender la relation entre l'économie domestique et l'économie de marché : l'opposition, la transition et la résistance.

Une première lecture considère la production agricole domestique comme étant une forme particulière d'économie paysanne (Tchayanov, 1990 [1925] ; Shanin, 1988).

« The family and mostly the family provides the labour on the farm. The farm and mostly the farm provides for the consumption needs of the family and the payments of its dues. It is not autarkic : peasant are involved in daily exchange of goods and in labour markets. Their economic action is however, closely interwoven with family relations. Family division of labour and the consumption needs of the family give rise to particular strategies of survival and use of resources » (Shanin, 1988, p. 3-4).

Dans cette optique, l'économie domestique est appréhendée comme formant une enclave au sein de l'économie capitaliste dans la mesure où le paysan adopte un comportement économique singulier du fait que contrairement à l'acteur capitaliste, il est à la fois une unité de production et une unité de consommation. Ainsi, le comportement économique du paysan est étranger aux principes de l'économie capitaliste, entendue dans le sens wébérien du terme¹⁶³, et donc aux logiques marchandes, dans la mesure où il met en place un comportement économique orienté vers l'autoconsommation et ayant comme principe non pas l'« accumulation » de ressources, c'est-à-dire la commercialisation, mais la « reproduction » du groupe domestique, c'est-à-dire la subsistance (Bourdieu, 1977).

Dans une seconde optique, la production agricole domestique est appréhendée à travers la notion d'*agriculture de subsistance* (Wharton, 1970). Cette notion est principalement définie à partir du niveau d'intégration des producteurs au marché.

« A farmer who predominantly produces for his or her own family's consumption is labelled a subsistence farmer. If he produces predominantly for the market, he is considered a commercial farmer » (Heidhues & Brüntrup, 2002, p. 6).

Ici, les problématiques centrales sont celles de l'analyse des possibilités permettant aux acteurs de passer d'une forme d'agriculture de subsistance à une forme d'agriculture de marché. Elles se traduisent par un examen de l'appréhension du choix des acteurs soit à la subsistance, soit à la commercialisation et aux déterminants du choix qu'implique l'orientation de leur production agricole. La question du choix émerge de l'idée que le

¹⁶³ Max Weber définit l'entreprise capitaliste comme « une unité économique de profit, orientée en fonction des chances d'opérations marchandes, et dans le but de tirer bénéfice de l'échange » (Weber, 1991, p. 15).

développement de l'économie de marché ouvre de nouveaux champs des possibles pour les acteurs et leur offre de nouvelles opportunités. Le questionnement des auteurs s'organise donc autour de l'identification des différents types d'acteurs qui vont se saisir de ces opportunités, et autour de l'évaluation de la nature de leur choix. Ces analyses reposent principalement sur un recueil des données quantitatives. Dans leur optique, la question du choix est interprétée à partir de deux modèles théoriques : 1 – une étude de l'impact des coûts de transactions sur le choix des acteurs; 2 – une analyse effectuée en termes de plus ou moins grande aversion au risque de la part des acteurs (Heidhus & Brüntrup, 2002 ; Kostov & Lingarg, 2004 ; Wegren, 2008)¹⁶⁴.

Un troisième groupe de travaux a émergé au cours des années 1990. Ces études sont principalement réalisées à partir de travaux ethnographiques ayant la volonté d'analyser la transition par *le bas*. Se plaçant contre les avancées des transitologues de la première génération (Dobry, 2000), ils ont repris à leur compte la définition du changement proposée par D. Stark :

« Le changement, même fondamental, d'un monde social n'est pas le passage d'un ordre à un autre, mais des réarrangements dans les façons dont les ordres multiples sont intriqués » (Stark, 1999 p. 93).

Selon eux, l'analyse des pratiques économiques ordinaires doit rendre compte du rôle des acteurs dans le changement, et montrer que les transformations du système soviétique ne sont pas uniformes et ne relèvent pas d'un modèle de la transition (Verdery, 1996 ; Bridger & Pines, 1998 ; Burawoy & Verdery, 1999 ; Hann, 2002 ; Humphrey 2002). La remise en cause du modèle de la transition repose sur une vision à la fois universelle et téléologique ne prenant pas en compte la spécificité économique, sociale, culturelle de la société au sein de laquelle les changements ont lieu. Ainsi, ce qu'il faut décrire, ce n'est plus la transition d'un modèle économique à un autre, mais les réponses apportées par les acteurs aux changements, c'est-à-dire les façons dont ils ont « absorbé, manipulé et rejeté les nouvelles logiques et les nouveaux paramètres d'action introduits par le développement du marché »¹⁶⁵ (Burawoy & Verdery, 1999, p. 15).

¹⁶⁴ Il faut ici que ces auteurs se placent dans la filiation des thèses de Samuel Popkins (1979) sur le « paysan rationnel ».

¹⁶⁵ Traduit par moi-même depuis Burawoy & Verdery (1999, p. 15).

Partant de ce cadre théorique, la troisième lecture se fonde sur une ethnographie des prestations liées à la circulation des produits issus de la production agricole domestique (Kaneff, 2002 ; Gambold Miller & Heady, 2003 ; Paxon 2005). Dans ces travaux, la distinction entre les différentes prestations observées repose sur la notion d'appartenance au groupe d'interconnaissance c'est-à-dire sur la distinction entre *svoi* (*les siens*) et *chuzhoi* (*les étrangers*). Ainsi, les logiques gouvernant les prestations effectuées entre les membres du village (*svoi*) sont celles du don et du contre-don (Mauss, 2010 [1925]), celles et de la générosité. *A contrario*, dans le cadre des prestations réalisées avec des étrangers (*chuzhoi*)¹⁶⁶, la logique encadrant les prestations est celle de l'échange marchand monétarisé. Plus on prend de la distance avec le village, plus on s'éloigne de son groupe d'interconnaissance et plus les prestations se transforment. L'argent fait son apparition, et sous l'effet de la distance sociale, la circulation des biens issus de la production agricole domestique se monétarise, et les produits échangés deviennent quantifiables.

« Money is particularly appropriate to exchange with if there is a great social distance between the traders ; the closer the relationship between people, the more uncomfortable and socially inappropriate the use of money become. Exchange of goods and services is something that is done with categories of *svoi* (« one's own » people). Money is more appropriate to dealing with *chuzhie* (outsiders). Along with *chuzhie*, it carries associations of strangeness and danger » (Paxon, 2000, p. 69-70).

La démarcation entre économie domestique et économie capitaliste est ainsi retravaillée, à partir de la différence entre logique marchande (logique de commercialisation) et logique de don et contre-don (logique de subsistance). Dans ce cadre, le village entendu comme l'espace au sein duquel se construisent les prestations entre les individus du réseau d'interconnaissance, est analysé comme étant un espace d'opposition et de résistance à l'intégration des logiques marchandes et à l'influence de l'économie capitaliste. Le développement des logiques de don et contre-don est analysé, à la fois comme la conséquence de la profonde crise économique qu'a connue le monde rural suite à la chute de l'URSS, et aussi comme une réaction, de la part des populations, de résistance et d'opposition à l'institution de logiques « extérieures » qui sont considérées comme injustes, et entrant en contradiction avec *l'économie morale des villages*¹⁶⁷ (Bridger & Pines, 1998 ; Burawoy & Verdery 1999 ; Mandel & Humphrey, 2002 ; Hann and the Property Relations Group 2003).

¹⁶⁶ Pour une analyse des termes *svoi* et *chuzhoi*, je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Paxon (2005, pp. 77-85).

¹⁶⁷ On retrouve les mêmes formes d'analyse concernant l'institution de la propriété privée (Bridger & Pines, 1998 ; Verdery 2003). Ces recherches se placent cette fois dans la filiation des thèses de James Scott (1976 et 1985)

Ces trois lectures font toutes référence à la mise en récit de l'histoire de la marchandisation¹⁶⁸ de la société rurale post-soviétique, et des réponses apportées par les acteurs au cours de ce processus. Au cœur de ces trois récits, figure la question du changement et plus précisément, celle de l'articulation entre économie capitaliste et économie domestique. Trois réponses différentes sont ici proposées. La première lecture pense l'articulation entre économie capitaliste et économie domestique en termes d'exclusion, la seconde y réfléchit en termes de transition, et la troisième en termes d'opposition et de résistance. Bien que différents, ces trois récits sont basés sur une logique similaire qui est celle de la distinction formelle entre ces deux types d'économie.

2 – Au delà de la distinction, l'imbrication

Aujourd'hui, alors que *le marché*¹⁶⁹ n'est plus pour les acteurs du monde rural russe nécessairement synonyme de crise et de destitution, peut-on toujours penser la relation entre économie domestique et économie de marché en termes d'exclusion, de transition, ou de résistance ? A travers l'analyse des pratiques de commercialisation *à la maison*, de biens issus de la production agricole domestique, il s'agira de comprendre comment les logiques marchandes véhiculées par le développement et la normalisation du régime économique capitaliste au cours des années 2000 sont retraduites dans l'économie domestique, et plus particulièrement dans les pratiques ordinaires et quotidiennes. Dans cette perspective, au cours de ce chapitre je montrerai, à travers une analyse retraçant *la vie sociale des choses* (Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986) vendues « à la maison », et portant sur la construction des échanges marchands monétarisés liés aux biens issus de la production agricole domestique, comment peut-on repenser la place du marché et des logiques marchandes dans la vie quotidienne des individus. La thèse que je souhaite défendre ici est

¹⁶⁸ L'utilisation du terme de marchandisation permet de distinguer deux processus ; celui de mise sur le marché d'un bien, qui sera qualifié par le terme de marchandisation et celui du développement des logiques marchandes comme principes organisateurs d'une société qui sera caractérisée par le terme de marchandisation.

¹⁶⁹ J'entends par le terme de marché deux choses : premièrement un agent de changement à la fois économique et social (sens de marchandisation) et deuxièmement un mode particulier de gouvernance de la circulation des marchandises et de l'allocation des ressources. Bien que ces deux modes d'appréhension du marché soient différents ils reposent sur une même définition. En reprenant la définition de Karl Polanyi, celui-ci peut être caractérisé par « la recherche du gain individuel, et surtout par l'existence d'un ensemble d'institutions permettant l'établissement d'un prix résultant de la libre confrontation des offres et des demandes » (Le Velly, 2012, p. 16)

que l'on ne peut plus comprendre l'articulation entre économie domestique et économie de marché en termes d'exclusion (lecture 1), de transition (lecture 2), d'opposition ou de résistance (lecture 3), mais qu'il faut l'appréhender en termes d'*imbrication* et que celle-ci repose sur un double mouvement¹⁷⁰ oscillant entre, d'un côté un phénomène de domestication du marché par les acteurs, et d'un autre côté un phénomène de marchandisation de la sphère domestique.

Dans un premier temps, je reviendrai sur l'organisation de la production agricole domestique afin de réfléchir à l'origine et au statut des biens vendus à la maison. Le but de cette première partie sera de montrer que les biens issus de la production agricole domestique sont le fait de compromis entre des logiques différentes, qui donnent naissance à des biens au statut *flou*, dans la mesure où il n'est pas stabilisé et où il est difficilement définissable. Il faudra ensuite analyser le processus de marchandisation par le biais de la description ethnographique d'une scène de vente de mouton. En retraçant l'histoire depuis l'abattage jusqu'à la commercialisation, le but sera de montrer les différentes étapes que traversent les biens afin de pouvoir sortir de la sphère domestique et devenir des marchandises. Pour finir, un éclairage devra être porté sur la question de la formation du prix des biens issus de la production agricole domestique ; il s'agira de montrer que celle-ci renvoie à la fois à une catégorie économique et à une catégorie morale.

¹⁷⁰ La notion de double mouvement renvoie aux travaux de Karl Polanyi (1983[1943], p. 177-183). Ce dernier explique que le changement social à la base de la modernité doit être compris comme résultant de l'action conjointe de deux mouvements, un mouvement d'extension continue du marché et un contre-mouvement d'auto-protection de la société venant contrôler l'action nuisible du marché.

« Il peut être personnifié comme l'action de deux principes organisateurs dans la société, chacun d'eux se fixant des visées institutionnelles spécifiques, ayant le soutien de forces sociales déterminées et employant ses méthodes propres. Le premier est le principe du libéralisme économique qui vise à établir un marché autorégulateur, qui compte sur le soutien de classes commerçantes et qui adopte pour méthode principale le laissez-faire et le libre-échange ; l'autre est le principe de protection sociale, qui vise à conserver l'homme et la nature aussi bien que l'organisation de la production, qui compte sur les divers soutiens de ceux qui sont le plus directement affectés par l'action délétère du marché – en premier lieu, mais pas exclusivement, la classe ouvrière et les propriétaires terriens – et qui adopte pour les méthodes la législation protectrice, les associations restrictives et d'autres instruments d'intervention » (Polanyi, 1983 [1944], p. 182).

I / DU FLOU ET DES COMPROMIS AUTOUR DES OBJETS MIS EN VENTE

A – Le statut flou des objets issus de la production agricole domestique

Pour décrire la *vie sociale* des biens vendus à la maison, il faut commencer par réfléchir à leur origine. Ces biens sont issus de la production agricole domestique. Comme je l'ai montré dans le chapitre I, celle-ci se caractérise par la polyactivité. Sur des lopins, les individus cultivent des légumes, ils s'occupent d'arbres fruitiers et ils élèvent des bêtes. Il faut ajouter qu'il s'agit d'une production principalement saisonnière, qui s'étend de la fin du mois d'avril jusqu'à la fin du mois de septembre. De plus, celle-ci est faiblement mécanisée. Les biens produits correspondent aux denrées de base utilisées dans l'alimentation locale. En outre, les activités de production sont prises en charge collectivement par les membres d'un ou de plusieurs ménages. Ces collectifs de travail familial forment des maisonnées. La mise au jour de ces différents éléments avait conduit à définir cette production, comme une forme d'économie domestique prise en charge par les membres d'un ou de plusieurs ménages (apparentés ou non) formant une maisonnée¹⁷¹ (Weber, 2002 et 2013), qui rythme et structure les emplois du temps quotidien. Cette économie domestique est principalement tournée vers l'élevage, la culture maraîchère, la cueillette, la pêche, la transformation de produits issus de la production agricole afin d'assurer la *reproduction du groupe domestique*, via l'autoconsommation. Après avoir précisé l'origine des biens vendus à travers la définition de ce qu'est la production agricole domestique, il faut se pencher sur le cas de la maisonnée de Sacha et Marina et de celle de Kolia et Natalia, afin de déterminer quel statut ont ces biens.

Il importe de décrire la production agricole domestique de la maisonnée de Sacha et Marina. Cette dernière est composée de deux ménages et met en situation de coopération sept personnes, Sacha, Marina, la mère de Marina, Ivan, Sania, Ludmilla et Vera. La production agricole domestique y est divisée entre l'élevage et la culture maraîchère. En juillet 2014, lors de notre dernière visite, ils avaient à peu près 160 moutons – en comptant les agneaux –, deux vaches et une multitude de poules. Pour nourrir les animaux, la maisonnée disposait d'une

¹⁷¹ La notion de maisonnée permet, de penser le groupe domestique et les liens de parenté entre les différents membres, sous la forme d'une « association productive », c'est-à-dire à travers ce qui est produit en commun dans l'économie du quotidien.

prairie au sein de laquelle, ils faisaient, annuellement, aux mois de juin et juillet, les foins. En plus de l'élevage qui leur permettait d'avoir de la viande, des œufs, du lait, ils cultivaient aussi un vaste jardin mesurant plus d'un demi-hectare. Dans ce jardin, la moitié de l'espace était réservée à la culture des pommes de terre. L'autre moitié était divisée, en parts plus ou moins égales, entre les carottes, les oignons, les concombres, les choux et quelques pieds de tomates. Sacha et Marina vendaient à la fois de la viande de mouton, des moutons entiers et vivants, des pommes de terre, des œufs, du *tvorog* et du lait.

Il faut maintenant considérer le cas de la production agricole domestique de la maisonnée de Kolia et Natalia. En juillet 2014, ils possédaient 12 chèvres, un peu plus d'une dizaine d'agneaux et de moutons, et une multitude de poules. Le lopin de terre, situé derrière la maison, sur lequel ils cultivaient leurs légumes était divisé en deux. Une première partie était réservée à la culture des pommes de terre, des choux, des betteraves et des oignons. Au sein de la seconde, ils avaient installé une serre et ils y cultivaient des tomates, des concombres, des poivrons et des herbes aromatiques. Ils vendaient à la fois de la viande de mouton (seulement entier et vivant), du lait de chèvre, des tomates, des concombres, des pommes de terre, des choux, des oignons.

Dans les deux cas, il apparaît que les biens commercialisés sont les mêmes que les biens consommés. Sacha produit, consomme et vend de la viande de mouton, des pommes de terre, des œufs, du *tvorog* et du lait. Il en est de même pour Kolia et Natalia. La commercialisation des produits agricoles domestiques ne donne pas lieu à une production spécialisée, qui serait séparée de la production agricole liée à la consommation de la maisonnée. Aussi, dans la plupart des cas, les acteurs ne vendent pas simplement un type de biens, mais une pluralité et chacun des producteurs vend si ce n'est l'ensemble des types de biens produits au sein de sa production agricole domestique, au moins la majorité de ceux-ci. L'analyse des deux exemples précédents, montre bien que les biens issus de la production agricole domestique ne sont pas destinés à un usage déterminé à l'avance (autoconsommation ou commercialisation), mais qu'ils circulent entre ces deux espaces de manière aléatoire dans la mesure où *il existe à l'origine une indétermination et une ambiguïté sur la qualification de ceux-ci*. Il faut en conclure que les biens issus de la production agricole domestique ont un statut *flou*, sur lequel vont pouvoir jouer les acteurs, dans la mesure où ils sont à la fois objets de consommation et objets de commercialisation. Après avoir réfléchi à l'origine des produits, et montré que l'on ne pouvait pas définir *a priori* si les biens étaient produits pour être consommés ou pour être commercialisés, j'entends préciser que les logiques gouvernant le

choix des types de production ne peuvent pas se comprendre seulement à travers la mise en place d'une logique de l'autoconsommation (produire pour se nourrir).

B – Le choix de la production : un compromis entre autoconsommation et commercialisation

La partie précédente a permis de constater que les biens issus de la production agricole domestique avaient un double statut relativement flou, puisqu'ils peuvent être à la fois objets d'autoconsommation et objets de commercialisation. Cette première conclusion concernant le statut de ces biens, conduit à s'interroger sur les choix opérés par les acteurs en matière de types de production, et les logiques qui les gouvernent. Pourquoi Sacha et Kolia élèvent-ils des moutons et non pas des vaches ou des cochons ? L'analyse renvoyant à la mise en place d'une logique de la subsistance¹⁷² suffit-elle à expliquer les choix en matière de type de production ? Pour lever ces questions, il faut revenir à l'analyse des maisonnées de Sacha et Marina et de Kolia et Natalia.

Au cours des entretiens que j'ai pu avoir avec Sacha concernant l'organisation de sa production agricole domestique, la première dimension mise en avant était, comme cela a été montré dans le chapitre précédant, celle de l'autoconsommation. L'explication donnée par Sacha à plusieurs reprises était que lui et son épouse élevaient des moutons principalement dans le but de subvenir aux besoins alimentaires de la maisonnée :

« Je reçois une pension de 7000 roubles (175 euros). Comment est-ce que je peux faire ? J'ai six personnes, six enfants. Ils [les services sociaux] payent 6000 roubles (150 roubles) pour les enfants par mois. Heureusement que nous avons notre propre viande. [...] Déjà, pour nous, si je n'élevais pas les moutons, nous sommes six personnes et nous serions affamés. Tu meurs !!! Tu ne peux rien faire, rien du tout » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

Néanmoins, ce choix en faveur de l'élevage de moutons n'est pas seulement révélateur de la mise en pratique d'une logique de la consommation. Au cours des discussions que nous avons eues ensemble, concernant l'organisation de sa production agricole domestique et en particulier, de sa préférence pour l'élevage de moutons par rapport à l'élevage de vaches, il avait expliqué à partir d'un calcul entre les coûts et les avantages de ces deux types de

¹⁷² Les choix en matière de type de production sont induits par les besoins alimentaires du groupe et le niveau de la production est défini par les besoins physiologiques de la maisonnée, liés à sa reproduction (Tchayanov, 1990 [1925]).

production, qu'il était plus avantageux pour eux d'élever des moutons. Il faut noter ici, qu'il ne s'agissait pas d'un calcul concret et formel entre les différents coûts des différentes productions mais d'une argumentation rationnelle mettant en relation les coûts et avantages de chaque production.

« L'élevage des vaches n'est pas intéressant, nécessite un travail supplémentaire (traite des bêtes) et des coûts de production plus importants liés en particulier à l'alimentation des bêtes. De plus, les produits laitiers nécessitent des moyens supplémentaires pour stocker et assurer la commercialisation » [Note de carnet de terrain, chez Sacha et Marina, Astapovo, 18 mai 2014].

La comparaison effectuée par Sacha rappelle que les différentes productions ne sont jamais strictement substituables. En effet, comme le souligne François Vatin à partir de l'exemple du lait, la raison économique appliquée à chaque produit doit toujours composer avec la matérialité de celui-ci (Vatin, 1996). Enfin, si la question de la rentabilité de la production est présente dans le choix du type d'élevage, cette logique comptable est aussi observable dans les modalités de sa gestion. Revenant sur l'histoire de son élevage et sur ses modalités de commercialisation, Sacha avait dit :

« Ça fait six ans que je fais ça, ici. Ça fait six ans que je m'occupe de mes bêtes. Elles ne m'ont rien donné pendant un an et demi. Pendant un an et demi, je n'ai rien gagné avec elles. Pendant un an et demi, j'ai attendu que mon exploitation se développe. Et maintenant ça fait presque cinq ans qu'elles me donnent quelque chose et que je commence à gagner de l'argent grâce à elle. [...] Si je vends tous les mois, j'ai besoin jusqu'au mois de janvier d'en vendre pour faire en sorte qu'il en reste cent cinquante pour l'hiver. Donc je dois vendre cent cinquante bêtes avant le premier janvier. *Vot*, voilà, c'est comme ça que l'on vend ici » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

Il faut ajouter que dans le cas de la maisonnée de Sacha et Marina, le choix de l'élevage de moutons ne relève pas simplement de la mise en place d'une logique de la subsistance, mais également de l'alliance de deux principes, l'autoconsommation (avoir suffisamment de viande pour nourrir la famille) et la rentabilité escomptée de la production (prise en compte dans le type de production et dans la gestion de celle-ci). Il faut voir là le signe d'une articulation au sein de l'économie domestique des logiques de consommation et des logiques de commercialisation.

Dans le cas de Kolia et Marina, les logiques qui gouvernent le choix concernant les types de production sont quelque peu différentes. Dans un premier temps, le couple mettait en avant la relation entre la production agricole domestique et sa consommation quotidienne. Néanmoins, dans la suite des discussions que j'ai pu avoir avec eux, j'ai relevé que les logiques se transformaient. En effet, par la suite Kolia et Natalia expliquaient leur choix en

faveur de l'élevage de moutons, en mettant en rapport à la fois leur faible consommation de viande de mouton, le prix de vente élevé de celle-ci et enfin la faiblesse de leurs revenus.

« Moi - Vous avez encore des moutons? Combien en avez-vous?

Kolia - Non, nous n'en avons plus, nous les tuons en automne, et nous les vendons, pour l'instant nous n'en avons pas, seulement des agneaux, nous tuons les moutons en automne. Nous ne gardons pas de mouton pour nous, nous les vendons.

Moi - Vous les vendez?

Kolia - Oui parce que pour nous la viande de mouton est très chère.

Moi - Comment ça ?

Kolia - Nous n'avons pas des revenus suffisants pour acheter cette sorte de viande. Alors nous les vendons. Nous tuons pour nous des poulets, mais pas des moutons, pour nous c'est trop cher.

Natalia - Ce n'est pas avantageux. Ce n'est pas avantageux. S'il faut vraiment, nous en tuons un pour nous, mais nous en mangeons peu, nous sommes déjà âgés, et la viande de mouton n'est pas bonne pour nous. Nous en mangeons rarement » [Entretien avec Kolia et Natalia, Letounovo, juillet 2014].

Le discours de Kolia indique que le choix pour l'élevage de moutons ne repose pas principalement sur des raisons alimentaires, dans la mesure où ils en consomment très peu, mais bien sur des critères économiques, c'est-à-dire sur la forte rentabilité de la viande de mouton au sein de la sphère marchande.

Le discours de Kolia et Natalia laisse apparaître la même superposition entre les logiques proprement domestiques et les logiques marchandes dans la justification qui est donnée, concernant l'achat du motoculteur et l'installation de leur serre. Le motoculteur est perçu à la fois comme un outil servant au développement de la production agricole (comme un investissement) et comme un moyen de locomotion se substituant à la voiture. La serre leur permet d'avoir des légumes de saison mais leur offre aussi la possibilité d'avoir un surplus supplémentaire, et donc de pouvoir en vendre davantage. Tout se passe comme si chaque objet, chaque chose portait en elle la trace de cette double affiliation, de ce double usage, entre objet lié à la consommation, c'est-à-dire à la sphère domestique, et objet lié à la commercialisation, c'est-à-dire à la sphère marchande.

Il apparaît en somme difficile de dégager des principes clairs et de faire une distinction formelle entre agriculture de subsistance et agriculture commerciale dans la mesure où les choses sont souvent emmêlées. L'analyse du choix des types de cultures a permis de montrer que celui-ci est construit à partir de la rencontre entre des logiques liées à la subsistance de la maisonnée, à travers la question de l'autoconsommation, mais aussi par la mise en place de logiques marchandes, à travers le recours au calcul de la rentabilité escomptée de la production. Aussi, après avoir vu dans cette première partie, comment la superposition de ces

principes d'action au sein de l'organisation de l'économie domestique donne naissance à des choses ayant un *statut flou aux frontières ambiguës*, dans la mesure où elles sont potentiellement objets de consommation et objets de commercialisation, il faut maintenant aborder la question des modalités de changement de statut c'est-à-dire analyser comment les choses passent du statut de biens de consommation à celui de marchandises et repérer les différents rituels et les divers marqueurs induits par ce changement d'état. Dans ce but, il convient d'étudier la métamorphose des biens conduisant à leur mise sur le marché (processus de marchandisation).

II / COMMENT SORTIR DE LA SPHERE DOMESTIQUE ? METAMORPHOSE DES PRODUITS ET MISE SUR LE MARCHÉ

A – De la valeur d'usage à la valeur d'échange, le récit d'une transformation

Afin de poursuivre la *biographie culturelle* des biens vendus, il est désormais nécessaire de s'intéresser au processus de marchandisation, c'est-à-dire au passage du statut de produit destiné à l'autoconsommation à celui de produit destiné à être commercialisé. A la base de la notion de *biographie culturelle* développée par Kopytoff, il y a l'hypothèse selon laquelle :

« la production des marchandises est [...] un processus culturel et cognitif : les marchandises ne doivent pas seulement être produites matériellement en tant que choses, mais aussi culturellement marquées en tant qu'elles constituent une certaine catégorie de choses » (Kopytoff, 2006, p. 217).

A partir de cette analyse, il est permis de considérer qu'un bien n'est pas par nature marchand ou non marchand, et d'appréhender le phénomène de marchandisation « comme un processus, un devenir [...] (et non pas) [...] comme un état de fait posé une fois pour toutes » (Kopytoff, 2006 p. 227). Ainsi, dans le cas que j'étudie, écrire la *biographie culturelle* des objets vendus, c'est décrire l'ensemble des processus sociaux observables qui vont conduire à la requalification, en marchandise, d'un objet produit pour être consommé. Première question : comment un bien, issu de la production agricole domestique et produit pour être consommé, va-t-il devenir une marchandise ?

Pour répondre à cette question, il faut partir de l'analyse que Karl Marx consacre au processus de marchandisation, et de l'appréhension de la notion de marchandise qui en résulte : une « marchandise est d'abord un objet extérieur » (Marx, 1975 [1867], p. 50). Cette idée d'extériorité, d'aliénation est aussi présente dans la définition qu'Alain Testart donne de la notion de marchandise, à la différence près que cet auteur mobilise le terme de détachement¹⁷³ : il appréhende la marchandise comme « un bien qui est offert à la vente, un bien dont son propriétaire a décidé de se débarrasser. [...] La marchandise n'existe que par ce détachement préalable » (Testart, 2007, p. 134). Dans mon cas d'étude, il faut alors considérer que les produits issus de la production agricole domestique vont devenir des marchandises, dans un certain cadre, caractérisé par la sortie de la sphère domestique (processus d'extériorisation), elle-même induite par le processus de marchandisation et dans une certaine scène sociale (Weber, 2010, pp. 38-40), celle de l'échange marchand.

Pour bien comprendre le principe d'extériorisation et de détachement, il est nécessaire de revenir dans un premier temps sur une distinction tenant à la nature des objets, et en particulier à la nature des marchandises. Les objets peuvent être décrits selon deux régimes de valeurs, la valeur d'usage et la valeur d'échange. La valeur d'usage vient de l'utilité d'une chose¹⁷⁴. Les produits du potager sont cultivés pour être consommés. C'est leur valeur nutritive qui fonde leur utilité. La valeur d'échange d'un produit se construit relativement à un autre produit, dans le cadre d'une transaction¹⁷⁵ – par exemple, ce que vaut en monnaie un kilo de mouton. A partir de là, le double statut des biens issus de la production agricole domestique peut être analysé comme renvoyant à l'existence d'un double régime de valeur : de fait, les biens sont principalement produits pour être autoconsommés, c'est-à-dire pour leur valeur d'usage avant d'être pensés comme produits de commercialisation, c'est-à-dire pour

¹⁷³ La notion d'extérieur et de détachement fait aussi référence à la notion d'abstraction nécessaire au passage vers la valeur d'échange : « [...] il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction » (Marx, 1975 [1867], p. 53). Il faut ajouter que le terme de *détachement* est utilisé ici dans un sens très différent de celui proposé par la sociologie économique de Michel Callon (2000).

¹⁷⁴ Je suis ici l'argumentation de K. Marx, *Le Capital*, livre 1. « L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage ». « Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation » (Marx, 1975 [1867], p.52). Karl Marx reprend ici une distinction formulée à l'origine par Aristote dans son ouvrage *La Politique*.

¹⁷⁵ La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèces différentes s'échangent l'une contre l'autre, rapport qui change constamment avec le temps et le lieu. » (Marx, 1975 [1867], p. 52).

leur valeur d'échange¹⁷⁶. Pour comprendre comment un bien issu de la production agricole domestique devient une marchandise, il faut interpréter le processus de marchandisation comme une métamorphose – autrement dit comme le passage d'un régime de valeur à un autre. L'observation d'une vente de mouton effectuée chez Sacha et Marina le 28 février 2013 permettra de préciser et d'illustrer ce point : elle amènera à décrire les différentes étapes du processus marchand, allant du choix de la bête à sa vente en morceaux et au kilo.

1 – L'abattage

Lors de ma première visite chez Sacha, je lui avais demandé si je pouvais lui acheter de la viande. Quand on avait besoin de viande, il fallait passer commande. Généralement, la commande se faisait soit directement autour de l'enclos, de vive voix, soit par téléphone. Sacha m'avait proposé de revenir à la fin du mois, période où il avait prévu d'abattre des moutons. Le 28 février j'ai de nouveau pris le bus n°31, qui s'est arrêté un peu avant 17 heures, devant l'arrêt de bus d'Astapovo. J'étais le seul à descendre cette fois-là. Il faisait moins 28 degrés dehors, l'impression de froid était accentuée par un vent peu violent, mais constant. Lorsque je suis arrivé chez Sacha, il était dans la cour avec son fils Ivan. Son tracteur Belarus bleu, datant de l'époque soviétique et dont il était très fier, était tombé en panne. Après avoir évoqué les dysfonctionnements affligeant son tracteur, nous nous sommes rendus, Sacha, Ivan et moi-même, à l'enclos afin d'y *abattre* le mouton. Sacha ne disposait d'aucun éclairage à l'extérieur. Nous devions donc nous dépêcher. Tout devait être terminé avant la tombée de la nuit. Une fois arrivés à l'enclos, qui se trouvait à cinquante mètres de la maison, Sacha a demandé à son fils Ivan d'aller attraper le mouton qu'il avait marqué la veille, « *celui qui saigne de l'oreille, celui qui a l'oreille coupée* ». En l'absence de son deuxième fils, il m'a demandé de rapidement rejoindre Ivan, afin de l'aider. Après avoir attrapé la bête, non sans mal, nous l'avons apportée à Sacha. Lui, était en train d'aiguiser un long couteau sur un épais disque métallique. Puis Sacha nous a dit : « *Tenez bien le mouton allongé par terre* ». Avant d'égorger le mouton d'un coup de couteau sec, il a fait un signe de croix et a demandé à Dieu de bénir la scène. Dix minutes plus tard, et après avoir enlevé la

¹⁷⁶ Il faut partir de ce principe général, même si comme l'a montré la première partie (en particulier à partir de l'exemple de Kolia et Natalia), la destination de la production n'est jamais fixe et relève généralement de la mise en place de principes différents.

peau des pattes avant, nous avons accroché la bête par les pattes à un morceau de bois. Sacha a ensuite commencé à dépecer le mouton. Sacha n'aimait pas tuer ses propres moutons.

« Sacha -Je tue rarement, mes propres bêtes. D'habitude, il y a quelqu'un qui vient le faire pour moi. Aujourd'hui, il n'est pas là, il [il me fait un signe qui indique que celui-ci est ivre]...

Moi -Il est ivre ?

Sacha -Oui, on a quelques types comme ça ici. Et du coup, nous n'avons plus personne pour tuer les bêtes. Plus personne pour les dépecer.

Moi - C'est difficile de tuer un mouton ?

Sacha - Avec ses propres bêtes, c'est triste. C'est dommage, je ne le fais pas d'habitude. C'est triste, je le fais rarement. Quand il vient [la personne qui vient d'habitude pour tuer les bêtes et les dépecer], il tue et tout est fait très rapidement, mais voilà... » [Entretien avec Sacha, Astapovo, 28 février 2013].

Une fois que la bête a été dépecée, elle a dû être vidée. Sacha a alors effectué une entaille dans le ventre du mouton, puis il a vidé l'intestin. Ensuite, il a attrapé les abats et les a jetés sur le toit du préau. Interrogé sur ce geste, Sacha m'a répondu qu'il s'agissait d'une ancienne tradition que lui avait transmise sa mère, que cela portait bonheur et apportait la paix. Après cela, Sacha a de nouveau fait un signe de croix et a remercié Dieu de lui avoir offert ce mouton.

2 – La vente

Après avoir fait un signe de croix, Sacha nous a demandé d'apporter la carcasse du mouton dans le vestibule, et de la poser sur une table en bois recouverte d'un film plastique. Il y avait de tout dans le vestibule de Sacha et Marina, tout ce qui ne craignait pas le froid et qui ne trouvait pas sa place dans la maison, comme les épais manteaux et les chaussures fourrées. L'échange avait eu lieu en présence de Sacha, de sa femme et de son fils aîné. « *Combien de kilos de viande veux-tu ?* », m'a alors demandé Sacha. Ne sachant pas combien de kilos je pouvais prendre ni quel morceau choisir, je lui ai demandé de me conseiller. Il m'a alors proposé de prendre l'épaule et des côtes. Il a ensuite redécoupé la carcasse du mouton et s'est mis à peser les différents morceaux, à l'aide d'une balance romaine. Il faut noter ici que Sacha ne stockait pas de viande. Il ne possédait pas de frigidaire et il ne pouvait donc pas conserver longtemps la viande. Celle-ci, quel que soit le morceau, était bouillie, généralement avec de la bière, afin d'être plus facilement et plus longtemps conservée. Tous les morceaux avaient été pesés en même temps. Il ne distinguait pas les différentes pièces de viande. Aussi, le prix a été le même indifféremment des pièces choisies. Il y avait quatre kilos et il m'a donné un

morceau supplémentaire « *pour goûter* ». Le prix de la viande était de deux cent cinquante roubles le kilo, j'ai donc remis mille roubles à Marina. Sacha m'a expliqué plus tard qu'il ne « prenait » jamais l'argent et que c'était son épouse qui gérait le budget de la famille¹⁷⁷. L'observation permettait de bien comprendre que la vente ne s'était pas faite en fonction du prix du morceau choisi, mais en fonction du poids de l'ensemble des morceaux. Il fallait donc considérer qu'ils avaient tous la même valeur d'échange. Un kilo de viande de mouton valait deux cent cinquante roubles. Ensuite, Marina a enroulé les morceaux de viande dans un film plastique, les a mis dans un sac et me les a donnés. Alors que c'est Sacha qui avait ouvert la transaction, celle-ci avait été conclue par Marina, par le transfert d'un sac contenant quatre kilos de viande de mouton et le contre-transfert de la somme de mille roubles en billets. La transaction était maintenant terminée.

B – Le devenir marchand, détachement, dépersonnalisation et comptabilité

La description du processus de marchandisation montre dans un premier temps que celui-ci est encadré (Polanyi, 1983 [1944]) dans deux rituels extérieurs au monde marchand, et qui peuvent être interprétés comme des marqueurs de l'emprise des logiques domestiques sur les processus de commercialisation. Le premier rituel est effectué avant de tuer le mouton ; c'est le signe de croix et le dialogue avec Dieu. Tout se passe comme si Sacha demandait à Dieu, à la fois son autorisation et sa bénédiction pour égorger le mouton. Le deuxième point de passage a lieu à la fin du dépeçage de la bête et symbolise la fin d'une première transformation de la bête. Ce point de passage est matérialisé par le jet des abats sur le toit, pour que la bête, une fois sortie de la sphère domestique, veille encore sur elle. Cet acte peut se comprendre comme la volonté de ne pas interrompre le lien entre les deux sphères (domestique et marchande). Ensuite Sacha se signe de nouveau, mais cette fois comme pour marquer la fin d'une étape, il remercie Dieu. La bête peut alors être *sortie* de son enclos, pour être amenée sur le lieu de vente. Au processus d'extériorisation symbolique qu'implique le procédé de marchandisation, se surimpose par le changement de lieu – la sortie de l'enclos et l'entrée dans le vestibule – une extériorisation pratique. Pour être vendu, et afin d'accomplir sa métamorphose, l'objet va devoir changer de lieu et passer de l'espace de

¹⁷⁷ J'avais observé cette pratique au cours d'une autre transaction durant laquelle Sacha et Marina avaient vendu un mouton à une personne originaire d'Ouzbékistan. Alors que la négociation et le choix de la bête avaient été menés par Sacha, la finalisation de la transaction avait été conduite par Marina. C'est elle qui avait procédé à l'échange de la bête contre la somme due en roubles.

production à l'espace de commercialisation. Ce second espace est marqué par la présence d'une table à découper, d'une balance romaine, autant d'objets qui apparaissent ici comme des appareils d'abstraction (Weber, 2000, p.88), et par l'intervention de l'épouse de Sacha venant encaisser. Ces différents éléments peuvent être interprétés comme formant un ensemble de dispositifs (matériels et cognitifs) venant construire la situation marchande et instituer la scène comme étant celle d'un échange marchand.

Il est intéressant de noter dans le déroulement du processus de marchandisation, le discours tenu par Sacha à propos de l'abattage des bêtes. Ce moment est vécu comme une épreuve, comme quelque chose de difficile. « Avec ses propres bêtes, c'est triste. [...] c'est triste, je le fais rarement ». Il y a comme une forme de dramatisation du détachement. Il importe d'ailleurs de préciser, qu'il effectue rarement cette action et sollicite quelqu'un de l'extérieur à cet effet. Il apparaît alors, que le double statut des biens issus de la production agricole domestique, induit un détachement envers l'objet qui est spécifique, dans la mesure où il est traversé par des liens personnels entre l'individu et l'objet. L'utilisation du pronom possessif *свои* (svoi) par Sacha, pour qualifier les moutons, en est un exemple. Il parle de *ses* moutons¹⁷⁸. Il convient donc de parler, à la fois de détachement envers l'objet, et de dépersonnalisation du lien entre l'individu et l'objet.

La seconde transformation dans la *vie sociale de l'objet*, ici le mouton, est celle qui va permettre d'en établir la valeur d'échange. Cette valeur sera définie par son prix. L'établissement de la valeur d'échange passera par le découpage de la bête en morceaux, et par la pesée de ceux-ci. C'est par la mesure de la quantité de viande contenue dans un morceau de viande, que celle-ci va pouvoir être comparée et que le prix de celui-là va pouvoir être fixé. Le processus de marchandisation se termine alors par un phénomène de requalification et de standardisation du produit : un certain poids d'un certain type de viande. La transaction va alors se conclure par l'échange entre la marchandise et son équivalent en roubles : mille roubles pour quatre kilos de viande de mouton.

¹⁷⁸ On peut faire ici l'hypothèse que le sens du détachement envers l'objet impliqué par le processus de marchandisation n'est pas le même dans le cadre d'une relation commerciale conventionnelle (en magasin, sur la place du marché), et dans le cadre d'un échange marchand de produits issus de la production agricole domestique.

Comme cela a été indiqué plus haut, pour définir *la biographie culturelle* d'un objet vendu, il est nécessaire de partir du principe selon lequel celui-ci n'est pas marchand par nature, mais se trouve progressivement marchandisé. Ce principe d'analyse implique dans un premier temps, que la marchandisation est envisagée comme un processus conduisant à une métamorphose suivant les étapes qui viennent d'être décrites. Néanmoins, cela suppose aussi que ce phénomène est réversible. Le bien, une fois vendu, sera consommé par l'acheteur. Il n'est plus alors considéré comme une marchandise, c'est-à-dire pour sa valeur d'échange, mais comme un objet de consommation, c'est-à-dire pour sa valeur d'usage. Dans le cas analysé ici, la réversibilité du statut marchand peut prendre une autre direction. Un bien qui n'est pas vendu ne sera pas nécessairement remis en vente, il pourra être consommé par le groupe domestique. Ainsi, il fera le chemin inverse et réintégrera la sphère domestique, après être passé par la sphère marchande. Ce point peut être illustré par le cas de la viande de mouton qui n'est pas vendue et qui est alors cuisinée par Sacha. Le surplus de la vente, c'est-à-dire la part qui n'a pas été écoulee au cours de l'acte de vente, n'est pas gardé pour être revendu plus tard. Il ne va pas constituer un *stock*, mais restera un *flux* qui réintégrera la sphère domestique avant d'être consommé.

III / ÊTRE OU NE PAS ÊTRE PAYSAN : LA FORMATION DU JUSTE PRIX ENTRE CONTRAINTE ECONOMIQUE ET POSTURE MORALE

Observer les prix

La partie précédente a révélé, à l'aide de l'étude du processus de marchandisation, comment des biens issus de la production agricole domestique deviennent des marchandises. A travers ce processus, ils cessent d'être des biens singuliers définis par leur valeur d'usage, afin de devenir des biens communs¹⁷⁹ caractérisés par une valeur d'échange, elle-même définie par un niveau de prix. Dans l'exemple étudié, il est apparu qu'un kilo de viande valait 250 roubles (6,25 euros). Bien que ces biens soient devenus communs – au sens où ils

¹⁷⁹ « Pour utiliser un terme chargé de sens quand bien même il serait archaïque, le fait d'être vendable ou largement échangeable équivaut à être 'commun' - à l'opposé du peu commun, de l'incomparable, de l'unique, du singulier, et par conséquent du non-échangeable contre quoi que ce soit d'autre » (Kopytoff, 2006, p.223).

« participent d'un unique univers de valeurs comparables entre elles » (Kopytoff, 2006, p. 223) – se pose maintenant une première question : celle de la construction de leur valeur d'échange, c'est-à-dire de l'établissement de leur prix. Pourquoi Sacha vend-il sa viande 250 roubles le kilo ? Comment établit-il ce prix ?

J'ai observé, à plusieurs reprises, au cours de l'enquête de terrain, une différence notable dans les prix pratiqués par les individus vendant « à la maison » des biens issus de la production agricole domestique, et les prix de produits équivalents – ne venant pas de la production *domestique*, mais issus de la production *marchande* – vendus au sein des magasins ou bien sur les marchés conventionnels. Deux exemples peuvent être retenus. Premier exemple : Sacha vend sa viande pour le prix de 250 roubles le kilo. Le prix de vente sur le marché conventionnel, prix que je qualifierai par la suite de prix de marché, oscille entre 400 et 500 roubles (12,5 euros) le kilo. Second exemple : Ioura est retraité de l'Armée rouge. Il produit et vend du miel, au prix de 300 roubles (7,5 euros) le kilo, contre un prix de marché qui est de 500 roubles (12,5 euros). Une seconde question se pose alors. Pourquoi Sacha vend-il sa viande au prix de 250 roubles le kilogramme et non pas au prix de 500 roubles ? Et comment peut-on expliquer la différence entre le prix de marché et le prix pratiqué par Sacha ?

A – Le prix comme catégorie économique

La différence ainsi que le bas niveau des prix pratiqués lors de la vente à la maison, de biens issus de la production agricole domestique, peuvent s'expliquer dans un premier temps par le jeu de mécanismes strictement économiques. Le premier facteur qui peut être mis en avant est celui de la faiblesse des coûts de production, et en particulier l'absence de coûts salariaux. Il faut rappeler ici que les personnes ne reçoivent pas de salaire pour leur travail¹⁸⁰ et ainsi, que le coût de leur travail est difficilement mesurable. A la faiblesse des coûts salariaux¹⁸¹, s'ajoute le recours peu élevé aux intrants (engrais, pesticides, semis...) et un faible niveau d'équipement, la majeure partie du travail agricole étant effectuée à la main. A

¹⁸⁰ L'absence de salaire ne signifie pas bien entendu une absence de coûts, mais renvoie plutôt à la difficulté d'appréhender le coût du travail agricole domestique effectué par les personnes (Becker, 1965 ; Weber, 1996). Voir le chapitre précédent.

¹⁸¹ Dans le cas où il y a intervention extérieure comme dans le cas de Sacha et de l'abattage des bêtes, les rémunérations sont généralement faibles et pas nécessairement monétarisées (Paxon, 2005 ; Hervouet 2007).

ces facteurs renvoyant à l'organisation de la production agricole domestique, se greffe le fait que la vente à la maison implique l'absence d'intermédiaire. La vente est effectuée en direct du producteur au consommateur. Il importe de préciser enfin que généralement, les produits ne sont pas vendus dans les mêmes conditionnements que dans les lieux de vente conventionnels. Par exemple, quand on vient acheter du lait de chèvre chez Kolia et Natalia, il faut venir avec sa bouteille en plastique correspondant au nombre de litres que l'on veut. Il faut aussi citer l'exemple du miel qui est vendu généralement en pot de cinq kilos « à la maison », alors qu'il est vendu en plus petit conditionnement au sein des autres espaces de commercialisation. Ces explications conduisent à distinguer deux sphères marchandes parallèles au sein desquelles les prix des produits ne seraient pas équivalents. Est-ce à dire que l'établissement des prix des produits vendus à la maison est étranger aux prix pratiqués sur le marché ? La vente de produits à la maison exclut-elle tout rapport au marché conventionnel ?

Pour répondre à ces questions, il faut revenir à l'exemple de Sacha qui vend actuellement sa viande au prix de 250 roubles (6,25 euros) le kilo alors que l'année précédente, il la vendait au prix de 180 roubles (4,5 euros) le kilo. Pour justifier son augmentation, il me dit :

« La viande valait 300 roubles et nous la vendions à 180 le kilogramme, 300 roubles... Maintenant elle est à 500 roubles, alors nous la vendons à 250 ! » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

L'analyse de son discours sur l'établissement du prix de sa viande permet d'avancer que même si le prix qu'il pratique n'est pas identique au prix du marché, celui-ci reste une référence ; Sacha indexe le prix de sa viande sur le prix de marché.

« Plusieurs raisons expliquent cette pratique consistant à se référer à ce qui ressemble malgré tout à un 'prix du marché'. Avant toutes choses, il convient de souligner qu'une telle approche a l'avantage d'être relativement simple en comparaison des opérations comptables nécessaires à un calcul complet des coûts de production. Lorsqu'il s'agit d'une nouvelle installation ou même d'une conversion, les prix de marché offrent aux producteurs des repères cognitifs bien plus aisés qu'un calcul de coûts, pour fixer leurs propres prix » (Dubuisson-Quellier & LeVelly, 2008, p.107).

Le prix de marché sert ainsi de repère aux acteurs et son évolution est prise en compte dans la formation des prix indigènes. Comme le montre la caractérisation du processus d'établissement du prix *via* l'analyse des facteurs économiques, les acteurs ruraux ne sont ni étrangers, ni éloignés de tout rapport avec le marché. Bien qu'ils vivent souvent en marge, ils n'évoluent pas en dehors du monde et de tout repère économique.

B – Le prix comme catégorie morale

Si un certain nombre de facteurs strictement économiques peuvent entrer en compte dans le calcul du prix et dans l'explication de la différence, il s'agit de préciser qu'ils ne sont pas les seuls mobilisés par les individus. Le prix apparaît non seulement comme une catégorie économique, mais aussi comme une catégorie morale¹⁸². Il faut revenir à l'exemple de Sacha, qui lors de nos entretiens, et après avoir expliqué qu'il avait augmenté le prix de vente de sa viande pour suivre celui du marché, avait révélé néanmoins qu'il trouvait que le prix du marché n'était pas « juste ». Cinq cents roubles seraient, pour lui, un prix trop élevé. Afin d'expliquer pourquoi il avait choisi de vendre sa viande à 250 roubles et non pas à 500 roubles, Sacha m'a dit :

« Comment ça 500 !! 500 roubles, 500 roubles pour un kilogramme de viande !!!! Si vous avez cinq personnes à nourrir comment est-ce que vous faites ? Combien est-ce que tu dois payer pour la viande quand tu as cinq personnes à nourrir ? Tu imagines combien tu dois payer pour la viande !!! Au minimum, il faut, combien, 50 kilogrammes de viande par mois, pour les 5 personnes, avec les abats et tout le reste. Où est-ce que tu vas trouver tout cet argent !!! Et tu reçois comme salaire 7000, 8000 roubles (de 175 à 200 euros) » [Entretien avec Sacha, Astapovo, février 2013].

Ce discours indique que Sacha évacue toute considération proprement économique liée au coût de production ou au prix du marché, pour se mettre à la place de la personne qui devrait acheter sa viande, en comparant le prix de la viande avec le niveau de ses revenus. Ainsi, le sentiment d'injustice exprimé par Sacha, concernant le prix de vente de la viande sur les marchés conventionnels, peut être interprété comme la mise en place d'un mécanisme d'identification de Sacha à l'acheteur. Tout se passe comme si, au moment d'établir son prix, il se mettait à la place de celui qui doit se procurer de la viande et comme si le vendeur et l'acheteur formaient une même communauté de conditions. Le prix est alors considéré par Sacha, comme n'étant pas juste dans la mesure où il ne permet pas aux individus du monde rural ayant de fortes contraintes économiques (faiblesse des salaires comparativement aux prix élevés des produits) de pouvoir se procurer ces biens. Il convient donc de définir le

¹⁸² Je n'entends pas par là que le prix de marché est immoral, mais que les mécanismes de formation des prix renvoient à la mise en place de principes moraux différents (Steiner et Trespeuch, 2014).

« juste prix », comme le prix auquel des personnes en situation de précarité économique pourront acquérir des produits liés à la subsistance¹⁸³.

Cette construction morale de la notion de « juste prix » à travers la prise en compte d'autrui ne trouve pas seulement son origine dans l'encastrement de ces pratiques économiques au sein de l'économie domestique, et dans le fait que les biens soient pensés à la fois comme des objets de consommation et de commercialisation, mais aussi dans la définition particulière que Sacha donne de son activité économique. Ce dernier se définit comme un paysan. Au cours de nos discussions, il me disait souvent : « *Я крестьянин*¹⁸⁴ – Je suis un paysan. Pour lui, le paysan est défini comme étant celui « *qui doit nourrir le peuple* ». Il conçoit ainsi son travail comme une « action sociale » (nourrir le peuple), avant d'être « une action orientée vers une fin économique » (Bourdieu, 1977, pp. 37-42). Cette logique peut être retrouvée dans la méfiance que cultive Sacha à l'égard de ceux qu'il désigne comme des « commerciaux », des « revendeurs ». Au cours de nos entretiens, il m'avait raconté que l'année précédente (l'entretien a eu lieu en juin 2013), « un de ces revendeurs » était venu chez lui pour lui proposer une entente commerciale. Ce dernier était un négociant qui achetait et ensuite revendait la viande sur les marchés en ville. Il avait proposé à Sacha de lui prendre régulièrement de la viande au prix de 200 roubles (5 euros) le kilo. Alors que le prix proposé par le négociant était proche de celui pratiqué par Sacha, ce dernier a refusé de conclure un accord avec lui. Il m'a expliqué qu'il ne voulait pas faire affaire avec des « *commerciaux* », qui allaient ensuite revendre la viande deux fois plus chère sur les marchés en ville.

L'opposition de Sacha aux revendeurs ne concerne pas le fait de vendre mais la finalité et les valeurs qui sont attachées à cette forme d'échange. Pour Sacha, l'échange à travers l'établissement d'un *juste prix* renvoie à un sens particulier du commerce. La commercialisation est perçue avant tout, comme un outil devant permettre aux autres d'obtenir des biens, et ainsi de subvenir à leurs besoins, avant de lui permettre à lui, de réaliser un gain. Cette opposition entre les paysans et les commerciaux, exprimée par Sacha, se retrouve aussi dans l'article de Caroline Humphrey consacré à « l'identité paysanne » (

¹⁸³ On retrouve la même argumentation dans le discours de Ioura, pour justifier le prix plus faible du miel qu'il vend. Lui met en avant l'importance et la nécessité d'avoir du miel, dans la mesure où il est considéré comme un médicament naturel et traditionnel.

¹⁸⁴ *Ja krect'ianin*

2002). Une opposition y est mise en évidence, concernant les définitions du sens du travail chez les fermiers et chez les paysans. Alors que le paysan renvoie à la définition traditionnelle du rôle (Shanin, 1988), le fermier est l'image du changement et de l'intégration de nouvelles logiques économiques, véhiculées par la modernisation du système agricole russe après 1991. « The peasant laboured and delivered to the state, but the farmer will be a landlord (*pomeshchik*). The peasant loves his work, the farmer 'his income' » (Humphrey, 2002, p. 147).

CONCLUSION

Le but de ce chapitre était d'interroger, à partir d'une analyse des pratiques agricoles domestiques le rapport que les acteurs du monde rural entretiennent avec le développement de l'économie de marché au sein de la société russe. A travers l'analyse des mécanismes de commercialisation des biens issus de la production agricole domestique, il s'agissait de déterminer si le développement de l'économie domestique s'était effectué contre le développement de l'économie de marché et si celle-ci était porteuse d'une logique propre.

La description de *la vie sociale* des biens issus de la production agricole domestique et commercialisés *à la maison*, a permis d'analyser les différentes étapes conduisant à leur mise sur le marché et à leur vente. La description de l'origine des produits et des mécanismes qui président à leur choix a révélé que les biens issus de la production agricole domestique ont un *statut flou*, lié à l'*ambiguïté qui entoure leur qualification* – objet de consommation ou objet de commercialisation. Ensuite, la description ethnographique d'une scène de vente a révélé l'encastrement du processus de marchandisation au sein de rituels non marchands, ainsi que la permanence des traces de la sphère domestique dans les choses vendues. Enfin, par le biais de l'analyse des logiques d'établissement des prix de ces biens, il a été possible de décrire, d'une part les mécanismes d'alignement des prix des produits sur les prix de marché, et d'autre part la difficulté que les acteurs éprouvent à établir un prix qui soit détaché des conditions à la fois économique et sociale de sa propre existence.

A partir de ces différents éléments, il est permis de considérer que les biens issus de la production agricole domestique sont des objets hybrides, nés de compromis permanents

donnant lieu à une imbrication de logiques antagonistes – subsistance / commercialisation ; rituel marchand / non marchand ; détachement / personnalisation ; marchandisation / domestication. L'analyse des processus de commercialisation à *la maison* de biens issus de la production agricole domestique, souligne ainsi l'impossibilité d'établir une distinction claire – que ce soit en termes d'exclusion, de transition ou d'opposition entre l'économie domestique et l'économie de marché. Au contraire, cette étude met en évidence une situation d'*imbrication* entre ces différentes logiques : elle donne à voir un double mouvement à la fois de marchandisation de la sphère domestique et de domestication de la sphère marchande.

Conclusion

Parti de l'analyse de la nature de la production agricole domestique, j'ai montré que celle-ci était tournée vers une forme de polyculture à laquelle s'associait l'élevage de bétail. La description des pratiques agricoles domestiques a permis de révéler que celles-ci étaient à la fois collectives et quotidiennes. Cette observation m'a conduit à considérer la production agricole domestique comme un support de la constitution d'une forme de collectif de travail familial, et à interroger les liens entre économie domestique et groupe de parenté.

Cet examen s'est opéré au moyen d'une étude de la dimension collective des pratiques agricoles domestiques, et avait pour finalité de saisir les enjeux de la construction des solidarités familiales à l'œuvre dans le monde rural russe. L'examen de la littérature consacrée a mis en évidence, que celles-ci étaient principalement pensées comme relevant de la mise en place d'une logique d'entraide, structurée autour d'un principe de don et de contre-don. Contre cette interprétation, basée sur l'étude d'activités extra-quotidiennes, la prise en compte de la dimension collective a permis de mettre au jour une nouvelle grandeur des solidarités familiales qui émanent de relations quotidiennes de coopération, et d'administration commune des richesses produites, elle-même fondée sur un principe de mutualisation.

Après avoir étudié les logiques de structuration de ces collectifs, je me suis attaché à comprendre pourquoi des individus en situation de précarité, s'engageaient dans les pratiques agricoles domestiques. Le glissement du modèle du refoulement au modèle du repli vers la sphère domestique, a fait apparaître que l'engagement des hommes dans les pratiques agricoles domestiques, était davantage attribuable à un processus de perte progressive de la position centrale assumée autrefois par la sphère professionnelle dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs, qu'à une crise conjoncturelle. J'ai pu vérifier que cet engagement était dû à une trajectoire professionnelle particulière marquée par une série de ruptures liées à la grande transformation de l'économie soviétique.

La description des modalités d'engagement des acteurs dans la production agricole domestique, m'a conduit à énoncer que l'investissement dans les pratiques agricoles domestiques, était le fait d'un processus de *privatisation* induit par la perte de la centralité du travail dans la structuration de la vie quotidienne des acteurs. Face à la perte de leur statut professionnel et à la remise en cause de leur rôle traditionnel dans la famille, la participation active des hommes est devenue le support d'une redéfinition de leur place à l'intérieur du groupe domestique. Il est finalement ressorti de l'enquête, que leur action au sein de la maisonnée doit finalement être interprétée comme faisant partie intégrante d'une entreprise de reconstruction de formes de légitimité positive.

Les deux lectures des pratiques agricoles domestiques proposées précédemment reposent sur le postulat de leur collectivité. Or, mes observations établissent que celui-ci est discutable et ont permis de mettre en lumière l'existence d'une dimension personnelle de ces pratiques. A partir de là, j'ai pu mettre en évidence que les pratiques agricoles domestiques peuvent être comprises comme le support de mondes privés propres permettant aux individus de s'affirmer comme acteurs de leurs propres actions, d'entretenir un rapport positif au monde et de mettre à distance les problèmes professionnels et domestiques inhérents à la précarité de leur existence, de se construire un entre-soi positif, et enfin de se reconstruire un espace à soi.

S'investir dans les pratiques agricoles domestiques, ce n'est pas simplement participer à une activité, c'est aussi montrer aux autres que l'on travaille. Après m'être intéressé à la dimension productive des pratiques agricoles domestiques, j'ai mis au jour que celles-ci avaient aussi une dimension démonstrative. A partir de là il est permis de penser que s'investir dans ces pratiques, ce n'est pas simplement participer à une activité, mais c'est aussi montrer aux autres que l'on travaille. Cette importance du travail dans l'image que les acteurs veulent véhiculer d'eux-mêmes aux yeux des autres, peut être perçue comme une volonté de mettre à distance les soupçons qui pèsent sur les personnes qui ne travaillent pas, et par là-même, de ne pas être assimilés à celles-ci.

Après avoir analysé la dimension proprement sociale des activités agricoles domestiques au cours des deux derniers chapitres de cette thèse, je me suis employé à étudier leur dimension économique. Dans un premier temps, j'ai porté mon attention sur le lien entre la production de ressources alimentaires par les membres de la maisonnée et leur

consommation. A travers la description de ce lien, j'ai cherché à comprendre la préférence des acteurs pour l'acquisition des biens alimentaires issus de la production agricole domestique, plutôt que pour leur achat en magasin. En réponse à cette question, j'ai formulé que le choix en faveur de la production domestique ne peut être seulement appréhendé comme constituant un contre-handicap face à des contraintes budgétaires trop fortes, mais repose sur la mise en place par les acteurs d'un comportement économique basé sur la logique de prévoyance. D'autre part, l'analyse de *la vie sociale des choses* vendues à la maison et de la construction des échanges marchands monétarisés de bien issus de la production agricole domestique, a montré comment les processus de production, de marchandisation et de commercialisation, exprimaient la mise en place par les individus d'une logique d'imbrication illustrant un mouvement conjugué de domestication du marché et de marchéisation de la sphère domestique.

Enfin, au-delà de la construction d'un savoir sociologique sur la normalisation *par le bas* de la société russe contemporaine, ce travail aspire à deux autres ambitions, d'une part celle d'engager une réflexion sur le développement actuel du capitalisme et sur la manière d'appréhender l'*imbrication* des logiques économiques, d'autre part celle de réhabiliter le marché dans les analyses sur la précarité, en ne mettant plus l'accent uniquement sur ses effets délétères, mais en le pensant comme un espace possible au sein duquel peuvent se déployer des stratégies de *déprécarisation*.

Bibliographie

- ALEXIEVITCH S., 2013, *La fin de l'homme rouge. Ou le temps du désenchantement*, Paris, Actes Sud Littérature, coll. « Lettres russes ».

- APPADURAI A. (dir), 1986, *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

- BECKER G. S., 1965, « A Theory of the Allocation of Time », *The Economic Journal*, Vol.75, n°299, pp. 493-517.

- BOURDIEU P., 1977, *Algérie 60, structures économiques et structures temporelles*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

- BRESSON M., 2012, *Sociologie de la précarité*, Paris, Armand Colin, coll. « Domaines et Approches ».

- BRIDGER S. & PINE F. (dir), 1998, *Surviving Post-Socialism : Local Strategies and Regional Responses in Eastern Europe and the Former Soviet Union*, Londres, Routledge.

- BRUNTRUP M. & HEIDHUES F., 2002, « Subsistence Agriculture in Development : Its Role in Processes of Structural Change », Discussion Paper 01/02, Institute of Agriculture Economics and Social Sciences in the tropics and subtropics, University of Hohenheim, Stuttgart, Germany.

- BURAWOY M. & VERDERY K. (dir), 1999, *Uncertain transition. Ethnographies of change in the postsocialiste world*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers inc.
- CALDWELL M. L., 2011, *Dacha Idylls. Living Organically in Russia's Countryside*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- CALLON M., MEADEL C. & RABEHARISOA V., 2000, « L'économie des qualités », *Politix*, Vol. 52, pp. 211-239.
- CAM P., 1991, « Le bricolage : un art pour l'art », *Critiques sociales*, n°1, pp. 30-45.
- CASTEL R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard.
- CASTEL R. & HAROCHE C., 2001, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretien sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001.
- CASTEL R., 2009, *La montée des incertitudes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Couleur des Idées ».
- CARSTEN J., 1997, *The heat of the hearth : The Process of Kinship in a Malay Fishing Community*, Oxford, Clarendon Press.
- CLEMENT K., 2002, « Les femmes ouvrières en Russie : confusion des genres et précarité », *Travail, genre et société*, La Découverte, Vol. 2, n°8, pp. 123-145.
- CREED G. W., 1999, « Deconstructing Socialism in Bulgaria », in BURAWOY M. & VERDERY K. (dir), *Uncertain transition. Ethnographies of change in the postsocialist world*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers inc, pp. 223-243.
- CHASLES P., 1921, « La famille paysanne russe d'après le droit coutumier », *Revue des études slaves*, Vol. 1, n°3-4, pp. 240-254.
- De CERTEAU M., 1979, « Pratiques quotidiennes » in POUJOL G., & LABOURIE R., *Les cultures populaires. Permanence et émergences des cultures minoritaires locales, ethniques*,

sociales et religieuses, Toulouse, Privat, Sciences de l'homme, Institut National d'Education Populaire, pp. 23-30.

- DUFY C. & WEBER F., 2007, *L'ethnographie économique*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».

- DUFY C., 2010, « Rente et dépendance : les ressorts de la croissance après 1998 » in FAVAREL-GARRIGUES G. & ROUSSELET K. (dir), *La Russie contemporaine*, Paris, Fayard, coll. « Les grandes études internationales », pp. 241-252.

- DUBUISSON-QUELLIER S. & LE VELLY R., 2008, « Les circuits courts entre alternative et hybridation », in MARECHAL G., *Les circuits courts alimentaires. Bien manger dans les territoires*, Dijon, Educagri, coll. « Références », pp. 105-112.

- De CERTEAU M., 1990, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».

- De CERTEAU M., GIARD L. & MAYOL P., 1994, *L'invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».

- DOBRY M., 2000, « Les voies incertaines de la transitologie : choix stratégiques, séquences historiques, bifurcations et processus de path dependence », *Revue française de science politique*, n° 4-5, pp. 585-614.

- ECKERT D., 2012, *Le monde russe*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Carré géographique ».

- FADEEVA O., 2010, « Les univers ruraux en marge de la croissance », in FAVAREL-GARRIGUES G. & ROUSSELET K. (dir), *La Russie contemporaine*, Paris, Fayard, coll. « Les grandes études internationales », pp. 265-276.

- FONTAINE L., 2008, *L'économie morale. Pauvreté, crédit et confiance dans l'Europe préindustrielle*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « NRF Essais ».

- FONTAINE L., 2008, *Pauvreté et stratégies de survie*, Paris, Éditions, coll. « La Rue ? Parlons-en ».

- FONTAINE L., 2014, *Le marché. Histoire et usages d'une conquête sociale*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « NRF Essais ».

- GAMBOLD MILLER L. L. & HEADY P., 2003, « Cooperation, Power, and Community. Economy and Ideology in the Russian Countryside » in HANN C. & the 'Property Relations' Group (dir), *The Postsocialist Agrarian Question. Property Relations and the Rural Condition*, Münster, LIT, pp. 257-292.

- GESSAT-ANSTETT E., 2001, « Du collectif au communautaire. À propos des réseaux familiaux dans la Russie post-soviétique », *L'Homme*, Éditions de l'EHESS, Vol .1, n°157, pp. 115-136.

- GOFFMAN E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. « Le Sens Commun ».

- GOLLAC S., 2003, « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », in WEBER F., GOJARD S. & GRAMAIN A., *Charges de famille*, La Découverte, coll. « Texte à l'appui / Enquêtes de terrain », pp. 274-311.

- GORBACHEVA T. L., 2000, « Ispol'zovanie dannykh obsledovaniya naseleniya po problemam zanyatosti v Rossii dlya opredeleniya parametrov tenevoi ekonomiki », *Voprosy statistiki*, Vol. 6, pp. 15-24.

- GRANGER G. G., 1995, « Les trois aspects de la rationalité économique », in VARET-GERARD L.-A. & PASSERON J.-C., *Le modèle et l'enquête. Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, pp. 567-580.

- GRIGNON C. & GRIGNON C., 1980, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n°4, pp. 531-569.

- HANN C. M. (dir), 2002, *Postsocialism: ideals, ideologies and practices in Eurasia*, London, Routledge.
- HANN C. & the 'Property Relations' Group (dir), 2003, *The Postsocialist Agrarian Question. Property Relations and the Rural Condition*, Münster, LIT.
- HERVE J.J., 2004, « La réforme foncière agricole de la fédération de Russie [Contexte et enjeux pour le développement de l'agriculture russe] », *Économie rurale*, n°280, pp. 96-105.
- HERVE J.J., 2007, *L'agriculture Russe. Du kolkhoze à l'hypermarché*. Paris, L'Harmattan
- HERVOUET R., 2006, « L'économie du potager en Biélorussie et en Russie », *Etudes Rurales*, Vol. 177, n°1, pp. 25-42.
- HERVOUET R., 2007, *Datcha blues. Existences ordinaires et dictatures en Biélorussie*, Montreuil, Aux lieux d'être, Collection Mondes contemporains.
- HERVOUET R., 2010, « Les datchas en Biélorussie et en Russie dans les années 1970 et 1980 : accès, formes et usages différenciés », in RAGARU N. & CAPELLE-POGACEAN A. (dir), *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'est*, Paris, Karthala, coll. « Recherches internationales », pp. 427-456.
- HIVON M, 1998, « The bullied farmer : social pressure as a survival strategy ? » in BRIDGER S. & PINE F. (dir), *Surviving Post-Socialism : Local Strategies and Regional Responses in Eastern Europe and the Former Soviet Union*, Londres, Routledge.
- HUMPHREY C., 1998, *Marx went away but Karl stayed behind. Updated edition of: Karl Marx collective: Economy, Society, and religion in a Siberian Collective Farm*, Michigan, The University of Michigan Press.
- HUMPHREY C. & MANDEL R. (dir), 2002, *Markets & Moralities. Ethnographies of Postsocialism*, New York, Berg.

- HUMPHREY C., 2002, *The Unmaking of Soviet Life. Everyday Economies After Socialism*, Ithaca & Londres, Cornell University Press.

- HUMPHREY C., 2002, « Subsistence Farming and the Peasantry as an Idea in Contemporary Russia » in LEONARD P. & KANEFF D. (dir), *Post-Socialist Peasant? Rural and Urban Constructions of Identity in Eastern Europe, East Asia and the Former Soviet Union*, Basingstok, Palgrave, pp.136–159.

- OFFE C., 1988, *Arbeitsgesellschaft. Strukturprobleme ude Zukunftsperspektiven*, Francfort-sur-le-Main, Campus.

- IOFFE G., NEFEDOVA T. & ZASLAVSKY I., 2006, *The End of Peasantry ? The Disintegration of Rural Russia*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

- KANEFF D., 2002, « The Shame and Pride of Market Activity : Morality, Identity and Trading in Postsocialist Rural Bulgaria » in HUMPHREY C. & MANDEL R. (dir), *Markets & Moralities. Ethnographies of Postsocialism*, New York, Berg, pp. 33-52.

- KERBLAY B., H., 1973, *L'isba d'hier et d'aujourd'hui*, Lausanne, Éditions l'Age d'Homme, Slavica.

- KERBLAY B., 1977, *La société soviétique contemporaine*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».

- KOPYTOFF I., 2006, « La biographie culturelle des choses : la marchandisation comme processus », *Journal des africanistes*, Vol 76, n°1, pp. 217-248.

- KOSTOV P., & LINGARD J., 2004, « Subsistence agriculture in transition economies: its roles and determinants », *Journal of Agricultural Economics*, vol. 55, pp. 565-579.

- KOVALENKO V., 1993, « Le secteur agro-alimentaire en Russie à la veille de la réforme agraire : les kolkhozes peuvent-ils survivent ? » *Economie rurale*, vol. 214, n°1, pp. 76-81.

- LAFERTE G., 2014, « Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés », *Sociologie*, Vol. 5, n°4, pp. 423-439.

- La ROCCA F., 2007, « Introduction à la sociologie visuelle », *Société*, Vol. 1, n°95, pp. 33-40.

- LEDENEVA A., 2006, *How Russia Really Works, The informal practices that shaped post-soviet politics and business*, Ithaca, Cornell University Press.

- LENOIR R., 2011, « La solidarité familiale : une question morale ? » in PAUGAM S. (dir), *Repenser la Solidarité. L'apport des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », pp. 169-186.

- LESEMANN F. & MARTIN C., 1993, « La protection rapprochée. Approche internationale du rôle des solidarité familiale dans la prise en charge des personnes âgées dépendantes », *Revue française des affaires sociales*, Vol.4, pp. 113-126.

- LE VELLY R., 2012, *Sociologie du marché*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Repères ».

- MARTIN C, 2001, « Famille et précarité : la protection rapprochée », in JOUBERT M CHAUVIN P. FACY F. & RINGA V., *Précarisation, risque et santé*, Paris, Inserm édition, pp. 29-45.

- MARX K., 1975 (1867), *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre premier : Le développement de la production capitaliste*, Paris, Éditions Sociales.

- MAUREL M. C., 1980, *La campagne collectivisée. Société et espace rural en Russie*, Paris, Editions Anthropos.

- MAUREL M.-C., 2005, « Marie-Pierre Rey, Alain Blum, Martine Mespoulet, Anne de Tinguy, Gérard Wild, Les Russes. De Gorbatchev à Poutine », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Vol. 36, n°3, pp. 207-210.

- MAUSS M., 2010 (1925), *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ».
- MARTUCELLI D., 2002, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».
- MEILLASSOUX C., (1977), *Terrains et théories*, Paris, Éditions Anthropos.
- MIHAILESCU V., 2000, « La maisnie diffuse, du communisme au capitalisme : questions et hypothèses », *Balkanologie*, Vol. 4, n°2.
- NEFEDOVA T., 2003, « L'agriculture russe après 10 ans de réformes : transformations et diversité », *L'espace géographique*, Vol. 4, n° 32, pp. 289-300.
- OVTCHAROVA L., 2006, "Définition, niveau et facteurs de pauvreté dans la Russie actuelle", *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Vol. 37, n°2, pp. 33-58.
- OVTCHINCEVA L., 2000, « Zaniatost jiteley sela : trudnosti izmerenia », *Mir Rossii*, n°3
- PALLOT J. & NEFEDOVA T., 2007, *Russia's Unknown Agriculture : Household Production in Post-Socialist Rural Russia*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Geographical and Environmental Studies Series ».
- PAUGAM S., 2000, *Le Salarié de la précarité*, Paris, PUF.
- PAUGAM S., 2012, « 'Compter sur' et 'compter pour'. Les deux faces complémentaires du lien social », in CASTEL R. & MARTIN C. (dir), *Changements et pensées du changement. Échange avec Robert Castel*, Paris, La Découverte, pp. 217-230.
- PAXON M., 2005, *Solovyovo. The story of memory in a Russian Village*, Washington DC, Indiana University Press, Woodrow Wilson Center Press.

- PETRIKOV, A., 2007, “Lichnye podsobnye khoziaistva Rossii: problemy i perspektivy razvitiia [Subsidiary Farming in Russia: Problems and Prospects for Development],” *Ekonomika sel'skokhoziaistvennykh i pererabatyvaiushchikh predpriatii*, no. 5.
- PINE F., 1993, «‘The cows and pigs are his, the eggs are mine’ : women’s domestic economy and entrepreneurial activity in rural Poland », in HANN C. M. (dir), *Socialism. Ideals, ideologies, and local practice*, London, Routledge, pp. 231-248.
- PINE F., 2002, « Retreat to the household ? Gendered domains in postsocialist Poland », in HANN C. M. (dir), *Postsocialism. Ideals, Ideologies and Practices in Eurasia*, London, Routledge, pp. 95-113.
- POLANYI K., 1983 (1944), *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- POPKIN S., 1979, *The Rational Peasant : The Political Economy of Rural Society in Vietnam*, University of California Press, Berkeley.
- RADVANYI J. & LARUELLE M., 2016, *La Russie entre peurs et défis*, Paris, Armand Colin, coll. « Perspectives Géopolitiques ».
- RAGARU N. & CAPELLE-POGACEAN A. (dir), *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'est*, Paris, Karthala, coll. « Recherches internationales ».
- REY M.-P., BLUM A., MESPOULET M., TINGUY A. & WILD G., 2005, *Les Russes. De Gorbatchev à Poutine*, Paris, Armand Colin, 2005.
- RIES N., 2008, « Potato Ontology : Surviving Postsocialism in Russia », Paper n°32, Unpublished.
- SAPIR J. (dir), 2012, *La transition russe, vingt ans après*, Paris, Éditions des Syrtes.
- SARKISJAN G., 1985, « Socjal’nyi progress i narodnoe blagosostojanie », *Problemy ekonomiki razvitogo socjalizm*, Moscou.

- SEGALEN M., 2008, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, Coll. « Sociologie ».

- SEUROT F., *Le système économique de l'URSS*, Paris, PUF, coll. « économie ».

- SHANIN T., 1988, « Introduction : Peasantry as a concept », in SHANIN T. (dir), *Peasants and Peasant Societies*, London, Penguin Books, pp. 1-11.

- SCHREEVES R., 2002, « Broadening the Concept of Privatization : Gender and Development in Rural Kazakhstan », in HUMPHREY C. & MANDEL R. (dir), *Markets & Moralities. Ethnographies of Postsocialism*, Oxford, Berg, pp.211-235.

- SEETH H. T., CHACHNOV S., SURINOV A. & Von BRAUN J., 1998, « Russian Poverty : Muddling Through Economic Transition with Garden Plots », *World Development*, Vol. 26, n°9, pp. 1611-1623.

- SCOTT J. S., 1976, *The moral economy of the peasant. Rebellion and subsistence in southeast asia*, New Haven and London, Yale University Press.

- SCOTT J. S., 1985, *Weapons of the weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven and London, Yale University Press.

- STARK D., 1999, « Sommes-nous toujours au siècle des transitions ? Le capitalisme est-européen et la propriété 'recombinante' », *Politix*, Vol. 12, n°47, pp. 89-129.

- SCHWARTZ O., 2009, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ».

- SCHWARTZ O., 2011, « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? », in ANDERSON N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, pp. 335-384.

- STEINER P. & TRESPEUCH M. (dir), 2014, *Marchés contestés. Quand le marché rencontre la morale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

- TESTART A., 2007, *Critique du don. Etudes sur la circulation non marchande*, Paris, Éditions Syllepse.

- TCHAYANOV A., 1990 (1925), *L'organisation de l'économie paysanne*, Paris, Librairie du Regard.

- THURNWALD R., 1937, *L'économie primitive*, Paris, Payot.

- VATIN F., 1996, *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

- VERDERY K., 1996, *What was socialism, and what comes next?*, Princeton, Princeton University Press.

- VERDERY K., 2003, *The vanishing hectare: property and value in postsocialist Transylvania*, Ithaca & London, Cornell University Press.

- WEBER F., 1996, « Réduire ses dépenses, ne pas compter son temps. Comment mesurer l'économie domestique? » *Genèses*, Vol. 25, pp. 5-28.

- WEBER F., 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XX^e siècle*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires ».

- WEBER F., 2000, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage », *Genèses*, Vol. 41, pp. 85-107.

- WEBER, F., 2002, « Pour penser la parenté contemporaine. Maisonnée et parentèle, des outils de l'anthropologie », in DEBORDEAUX D. & STROBEL P. (dir), *Les solidarités familiales en question. Entre aide et transmission*, Paris, LGDJ, Droit et société, Vol. 34, pp. 73-106.

- WEBER, F., 2008, « Une enquête dans l'histoire. Le travail à-côté, apogée d'une culture ouvrière européenne », *Observer le travail*, La Découverte, pp. 201-214.

- WEBER F., 2009, *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Paris, Éditions EHESS.

- WEBER F., 2010, « Vers une ethnographie des prestations sans marché » in MAUSS M, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », pp. 7-62.

- WEBER F., 2011, « Qu'est-ce que la protection rapprochée ? Réciprocité, solidarité quotidienne et affiliation symbolique » in PAUGAM S. (dir), *Repenser la Solidarité. L'apport des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », pp. 187-204.

- WEBER F., 2013, *Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien*, Paris, Editions Rue D'Ulm, coll. « Sciences Sociales ».

- WEBER M., 1991(1923), *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- WEGREN K. S., O'BRIEN D. J. & PATSIORKOVSKI V.V., 2003, « Russia's Rural Unemployed », *Europe-asia Studies*, Vol. 55, n°6, pp. 847-867.

- WEGREN S. K., 2008, « Typologies of Household Risk-Taking : Contemporary Rural Russia as a case Study », Paper Prepared for Agrarian Studies Colloquium, Yale University, February 22.

- WERTH N., 1984, *La vie quotidienne des paysans russes de la révolution à la collectivisation (1917-1939)*, Paris, Hachette.

- WHARTON C.R., 1970, *Subsistence Agriculture: Concepts and Scope*, Aldine, Chicago.

Table des matières

Préambule	11
Introduction	15
I / Présentation de la thèse	15
A - Des populations précaires	15
B - Les pratiques agricoles domestiques	18
3 – Une étude du marché	19
II / Le cas Russe	20
A – L’URSS et l’intégration des populations rurales à la société soviétique	20
B – Les années 1990, entre réformes et effondrement	23
C – Les années 2000, la normalisation de la société russe	26
IV/ Présentation du travail de terrain	30
A – La découverte du terrain	30
B – Le travail de terrain au cours de la thèse	33
1 - Les rencontres	33
2 – Les différents types de matériaux recueillis au cours de l’enquête	36
V/ Plan de l’argumentation suivi au cours de la thèse	38

Chapitre I / Les caractéristiques de la production agricole

domestique _____ 43

I / Une production agricole domestique caractérisée par sa pluriactivité. _____ 44

II / L'espace domestique est un atelier : maison, lopin, *sarai*, *dvor*. _____ 46

III / La production agricole domestique, une activité collective et quotidienne _____ 53

A – Une activité qui met en relation plusieurs ménages _____ 53

1 – Le cas de l'organisation de la production agricole domestique de Babouchka Valentina 53

2 – Le cas de la production agricole domestique de Dima et Macha _____ 56

B – La production agricole domestique est une activité quotidienne _____ 58

IV/ Comment qualifier ces pratiques ? _____ 60

A – Le modèle du travail agricole familial _____ 60

B – Travailler à l'extérieur ou travailler à-côté _____ 61

C – *Мы дома работаем* – Nous travaillons à la maison _____ 63

Conclusion _____ 64

Chapitre II / Entre coopération et mutualisation : la mise en place d'une logique de la protection _____ 67

I / Retour aux sources, l'entraide comme paradigme dominant _____ 68

A – Une analyse de la littérature _____ 69

B – Les limites de cette approche et une distinction entre activités quotidiennes et activités
extra-quotidiennes. _____ 72

**II / Une (autre) analyse de la dimension collective : contre la logique de l'entraide la
logique de la coopération _____ 73**

A – Les relations de production entre coproduction et interdépendance _____ 73

B – La gestion collective de la production agricole domestique _____ 75

C – Le подвал (*podval*) – cave, sous-sol –, un espace de centralisation et de stockage collectif
_____ 76

D – Le temps et les objets de la répartition, une utilisation commune des biens produits ____ 79

E – Une histoire de logique : entraide ou coopération, _____ 82

III / Parenté et solidarité familiale	84
A – Les mondes de la parenté	84
B – « L’un pour le tout » : les formes de la solidarité familiale	88
C – Les mécanismes de la solidarité familiale à travers une analytique des transferts	89
Conclusion	92

Chapitre III / La traversée des hommes dans l’Histoire : l’engagement dans la sphère domestique et le rapport au monde professionnel 95

1 – De la totalité à l’agrégation : introduction à l’étude de l’engagement des acteurs dans la sphère domestique	96
2 – Une étude centrée sur le monde des hommes	97
3 – De l’engagement dans la sphère domestique au rapport au monde professionnel	99
I/ Les années 1990, entre perte et basculement	101
A – Une histoire dans l’Histoire, le récit de Kolia et Natalia	101
1 – Во время (Vo vremya) – à cette époque, avant	101
2 – Le basculement	105
B – Le refoulement vers la sphère domestique et les stratégies de survie	107
C/ Un drame en trois actes	108
II/ Les années 2000 : du mouvement de refoulement au mouvement de repli	111
A – Des trajectoires et des discours, entre mobilité sociale descendante et nostalgie	111
1 – Des trajectoires de mobilités sociales descendantes dans l’économie post-soviétique	111
2 – La traduction des trajectoires professionnelles dans le discours sur le travail	114
B – Les trois expériences professionnelles de Kolia et le retrait du monde du travail	116
1 – Être soudeur à Moscou et la précarité des conditions de vie	117
2 – Être ouvrier agricole à Letounovo et la dégradation des conditions d’emploi	118
3 – Être manutentionnaire à Zaráïsk et l’incapacité à se réaliser dans le travail	120
Conclusion	124

Chapitre IV / Les investissements masculins dans la maisonnée : reconstruire la légitimité des hommes sans travail _____ 127

I/ Le monde privé des ruraux _____	128
A – De la notion de repli dans la sphère domestique à la notion de privatisation _____	128
B – Privatisation, investissement et légitimité _____	130
C – Vers une analyse de l’investissement masculin dans la maisonnée _____	132
II / L’histoire de Sacha, du sovkhoze À la production agricole domestique _____	133
A – Le parcours d’un déclassé _____	134
B – Le recours à la production agricole domestique et la formation de la maisonnée _____	136
C – La division du travail au sein de la maisonnée et la description d’un monde fragmenté. _____	137
III / Les investissements masculins au sein d’une division traditionnelle du travail __	142
A – Les pratiques masculines _____	142
1 – La place des pratiques masculines dans le processus de production _____	142
2 – Man work with.... Le monde mécanique des hommes _____	143
3 – Des activités masculines réalisées à l’extérieur _____	145
B – La confrontation à la précarité comme fondement des investissements masculins dans la maisonnée _____	149
1 – Une histoire de tracteur ou quand savoir conduire ne suffit pas... _____	150
2 – Faire beaucoup avec peu : récupérer, accumuler et détourner _____	152
3 – Note sur le travail des femmes dans la maisonnée _____	160
Conclusion _____	164

Chapitre V / L’espace des pratiques agricoles domestiques et la construction des mondes privés propres _____ 165

1 – La collectivité des pratiques agricoles domestiques, un postulat discutable _____	166
2 – Du monde familial au monde propre, les deux faces du processus de privatisation _____	168
I / À côté des pratiques agricoles domestiques collectives _____	169
A – Ioura. Produire individuellement et avoir la capacité de dire « je » _____	169
B – Stan. Aller pêcher et entretenir un rapport positif avec le monde. _____	172
II / Dans les plis des pratiques agricoles domestiques _____	177

A – Sacha, être seul avec les autres, construire un entre-soi. _____	177
B – Tatiana. Seule dans sa cuisine, se construire un espace à soi _____	178
Conclusion _____	181

Chapitre VI / La fiction du travailleur : investissement dans la production agricole domestique et image de soi _____ 183

I / Les pratiques agricoles domestiques et la mise en scène de soi : la fiction du *travailleur* _____ 186

A – L'importance des visites, le potager, un espace qui se donne à voir _____	186
B – Les repas et les pratiques alimentaires : don de produits et don de soi _____	188
C – La fiction du travailleur _____	192

II / Ne pas être assimilé aux autres : entre mise à distance et distinction _____ 194

A – Discours sur les autres et discours sur soi _____	194
B – Soupçon n°1 : Ne pas vouloir travailler, ou quand travailler c'est montrer son courage et sa valeur _____	196
C – Soupçon n°2 : avoir une part d'ombre, ou quand travailler c'est montrer sa probité _____	198
D – Soupçon n° 3 : être alcoolique ou quand travailler c'est ne pas être alcoolique _____	199
Conclusion _____	200

Chapitre VII / Огород – le potager – et la mise en place d'une logique de la prévoyance _____ 203

I / Le potager comme réponse à une contrainte économique _____ 206

A – Les contraintes économiques _____	206
B – Faire son potager pour manger quotidiennement _____	207

II / La difficile mesure de la rentabilité de la production agricole domestique _____ 210

A – L'autoconsommation _____	211
B – Le modèle de l'autoproduction _____	213
C – La question de la non-substituabilité des biens produits. _____	215

III / La rentabilité revisitée _____ 219

A – Avoir recours à la production agricole domestique c’est se prémunir contre l’ <i>à venir</i> __	219
B – Le temps passé et les mythologies alimentaires _____	222
Conclusion _____	223

Chapitre VIII / La production agricole domestique, une fenêtre ouverte sur l’économie de marché _____ 225

1 – Des objets, des hommes et des distinctions _____	226
2 – Au delà de la distinction, l’imbrication _____	230

I / Du flou et des compromis autour des objets mis en vente _____ 232

A – Le statut flou des objets issus de la production agricole domestique _____	232
B – Le choix de la production : un compromis entre autoconsommation et commercialisation _____	234

II / Comment sortir de la sphère domestique ? Métamorphose des produits et mise sur le marché _____ 237

A – De la valeur d’usage à la valeur d’échange, le récit d’une transformation _____	237
1 – L’abattage _____	239
2 – La vente _____	240
B – Le devenir marchand, détachement, dépersonnalisation et comptabilité _____	241

III / Être ou ne pas Être paysan : la formation du juste prix entre contrainte économique et posture morale _____ 243

A – Le prix comme catégorie économique _____	244
B – Le prix comme catégorie morale _____	246
Conclusion _____	248

Conclusion _____ 251

Bibliographie _____ 255

Table des matières _____ 267

L'année 1991 reste dans la mémoire de beaucoup de russes comme le symbole du début de la fin d'un monde, celui de l'union soviétique. Aujourd'hui, plus de vingt cinq ans après, le développement de l'économie capitaliste et la *grande transformation* du système agricole collectiviste, ont profondément transformé le visage des campagnes russes. L'analyse de ces transformations a suivi deux directions principales. La première appréhende le monde rural à partir d'une rhétorique du chaos et de la perte, de la désorganisation sociale et de l'anomie. La seconde cherche dans l'écriture de monographies de villages, à reconstruire un monde rural, à la fois singulier et séparé du reste de la société. Contre ces deux lectures, ce travail défend la thèse selon laquelle le monde rural, à l'image de la société russe dans son ensemble, a connu à partir des années 2000, un processus de normalisation économique et sociale. Cette thèse s'attache à étudier ce phénomène – *par le bas, au ras du sol* – à partir de la restitution des résultats d'une enquête ethnographique multi-située, effectuée lors de deux séjours (de septembre 2012 à juin 2013 et de février 2014 à juillet 2014), au sein des espaces ruraux russes, portant sur les pratiques de la vie quotidienne dans divers lieux et auprès de différents acteurs en situation de précarité.

Je propose de suivre tout au long de cette thèse une argumentation obéissant à un double mouvement : j'entends présenter à la fois les conséquences de l'extension des logiques marchandes au sein de la société russe, et les pratiques mises en place par les acteurs pour se protéger contre les conséquences de cette extension. Aussi, à partir de la restitution des données recueillies durant de l'enquête ethnographique, je montre d'une part comment le développement de l'économie de marché au cours des années 1990 a généré au sein de la population rurale russe des formes diverses de précarité, et d'autre part que l'investissement des individus au sein de l'économie domestique peut être considéré comme un moyen de se protéger contre le risque de précarisation, en se reconstruisant des formes de vie stables et en réduisant par là-même l'incertitude de leur existence.

L'argumentation suivie au cours de ce travail s'articule autour de trois axes. Dans un premier temps, l'examen de l'organisation de l'économie domestique est centré sur la mise en place des mécanismes de protection, en réponse à la situation de précarité vécue par les acteurs. L'étude de l'organisation de la production agricole domestique me conduit dans un second temps à réfléchir à la place des hommes au sein du monde domestique. Je mets en évidence que le repli vers la sphère domestique entraîne une redéfinition de leur rôle au sein de la famille, et comment leur intégration à un collectif de travail *domestique* leur permet de retrouver une place dans la société. Dans un troisième temps, l'analyse de l'organisation de l'économie domestique permet d'interroger le rapport que les acteurs entretiennent avec le capitalisme en général, et avec le marché en particulier. Je montre comment les logiques marchandes véhiculées par le développement du régime économique capitaliste, sont retraduites dans les pratiques économiques ordinaires et quotidiennes, et comment elles expriment un mouvement conjugué de domestication du marché et de marchandisation de la sphère domestique.